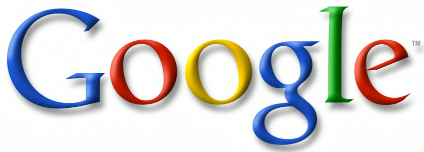
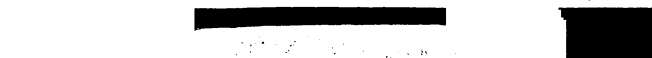







TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





h 12 —
6 en 3 vols.

(Goudar)

L'ESPION CHINOIS,

OU

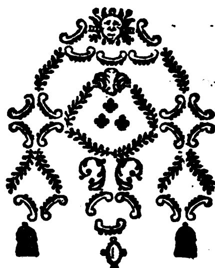
L'ENVOYÉ SECRET,

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME PREMIER.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.



AVANT-PROPOS.

J'Aurois placé ici une Préface pour faire l'éloge de ces Lettres : mais il y a aujourd'hui une méthode plus sûre pour juger d'un Livre. Lorsqu'un Ouvrage paroît pour la premiere fois, on en lit le titre, l'on dit : *cela ne vaut rien*, & on ferme d'abord le Livre ; ou *l'ouvrage est bon*, & on le lit.

Je laisse le public jouir du privilege qu'il a d'ouvrir ou de fermer ce Livre : s'il lui plaît, il le lira ; s'il n'est pas de son goût, je ne m'embarrasse guere qu'il le lise.

Les Chinois, qui écrivent ici, me rencontrerent au port de l'Orient, où j'étois lors de leur débarquement de la Chine. Ils me prierent de les accompagner dans le voyage de l'Europe, qu'ils devoient parcourir par ordre de leur Cour, afin d'examiner l'état présent de cette quatrieme partie du globe de la terre.

En voyageant avec eux, je surpris un grand nombre de leurs Lettres, que je publie ici. Voilà l'histoire de ce Livre : à l'égard de celle de ma personne, je supplie le Lecteur de me permettre de la passer sous

silence. Si l'on venoit à savoir qui je suis, cela gâteroit peut-être le plan de cet Ouvrage. On diroit; eh! de quoi s'avise-t-il d'écrire religion, mœurs & morale; lui, qui n'a jamais dit un mot de tout cela dans ses autres Ouvrages; & qui semble n'avoir publié un Livre que pour faire des leçons au Gouvernement François? Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on peut les faire sans un grand effort de génie.

Je ne fais donc ici que l'office de Traducteur. Le plus fort de mon travail a porté sur le méchanique de ce Livre: j'ai mis ces lettres à nos mœurs. Mais j'ai fait quelque chose de plus pour le Lecteur, j'en ai ôté le Cérémonial Chinois, & une certaine gravité classique qui l'eut ennuyé méthodiquement.

Un Commentateur, qui auroit voulu se rendre recommandable, auroit comparé toutes ces Lettres, les eut combinées ensemble, mis à la fin celles du milieu, au commencement celles qui étoient au centre, & de cette maniere eut donné au public un très-joli Roman Chinois. Je n'ai pas suivi cette méthode, car quoique j'ai-

me les Lettres, je déteste les Livres. Le plan, la division, l'ordre & toute la méchanique d'un ouvrage qu'on publie, n'entrent point dans mon génie.

Je donne ces Lettres, comme elles ont été écrites. S'il y a de bonnes choses, on les trouvera en les parcourant : s'il n'y en a point, l'ordre que je leur eus donné, n'y en auroit pas mis, & par conséquent auroit été inutile.

Des voyageurs qui écrivent, ne voient pas les choses dans l'ordre où ils devroient les voir; mais dans celui où ils les voient. Cette variété, qui est la nature elle-même, est préférable à l'art, esclave de la regle & de la méthode.

Il y a un autre inconvénient dans ces Lettres; je veux dire qu'il en est dont le sujet est traité avec assez d'étendue, tandis que dans quelques autres il n'est qu'ébauché. Un Traducteur habile auroit raccommodé tout cela. Son parti eut d'abord été pris, il auroit racourci les premieres & allongé les secondes; c'est-à-dire, qu'il eut estropié les unes & donné des béquilles aux autres : ou pour être plus exact encore, il auroit formé un moule où il les eut jettées;

& de cette maniere eut obſervé par-tout les loix de la géométrie. Mais pour moi, qui crois qu'on peut faire un Livre, ſans employer la regle & le compas, j'ai laiſſé les choſes comme je les ai trouvées.

Il paroîtra peut-être ſurprenant, que ces étrangers ſoient inſtruits d'une infinité de choſes, qui ont échappé juſqu'ici aux peuples mêmes chez qui ils voyagent; mais il faut l'attribuer à un certain génie de réflexion, qui forme le caractere de ces Aſiatiques.

Les Chinois ſont nos maîtres en fait de loix, de mœurs & de police. Leur ancienneté leur donne ce droit ſur tous les peuples de l'univers. Le Gouvernement de la Chine avoit reçu une forme, avant qu'aucun de l'Europe fut formé. Cette ſucceſſion d'idées ſur les devoirs de la vie civile, les a rendu les premiers moraliſtes du monde.

Il a donc ſuffi à ceux-ci d'avoir levé un coin du voile de nos uſages, pour découvrir tout le plan de nos mœurs.

Au reſte, ces Chinois ne ſont qu'au commencement de leur courſe, quoiqu'ils aient déja parcouru la France, l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal.

Si le public goûte leurs réflexions, je le ferai voyager avec eux dans d'autres Royaumes d'Europe, où ils ne sont pas encore arrivés; car leur plan est d'examiner la religion, la politique, les mœurs, les manieres, les coutumes & les usages de tous les Gouvernements, qui composent la République du monde Chrétien.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De l'Orient.

NOus ne fîmes pas un long séjour au Port, qui devoit nous séparer de la Chine. Le Mandarin *Sinbo-ei* & le Mandarin *Ni-ou-san*, que notre auguste Empereur avoit nommés pour m'accompagner dans le voyage d'Europe, mouroient d'envie de voir ce nouvel univers. Nous nous embarquâmes, & après six mois de navigation, nous arrivâmes au port de l'Orient, de la domination de l'Empereur des François.

La Ville qui tient au Havre est nouvelle : il s'en faut de vingt mille ans qu'elle ne soit aussi ancienne --- son nom.

Nous remarquâmes avec étonnement que les maisons étoient rangées en haie ; nous crûmes d'abord que c'étoit pour nous faire honneur : mais nous apprîmes des habitants que cette parade des édifices étoit imaginée, pour donner aux étrangers une haute idée

de la magnificence des Villes Européennes. Nous fûmes à cette occasion qu'il étoit défendu aux places publiques, aux pagodes & aux maisons d'avancer, ou de reculer dans les rues.

Nous avons conjecturé delà, que ces Peuples ont tous le même point de vue, & que les rayons de lumiere qu'ils renvoient sur les objets doivent partir du même centre.

Notre arrivée fut un spectacle pour les habitants, qui vinrent nous recevoir en foule à la sortie du vaisseau, & nous escorterent jusques à une maison publique, où l'hospitalité envers les étrangers s'exerce pour de l'argent.

Je ne saurois te dire ce qui se passa en nous à la vue de ce nouvel univers. Le ciel, la terre, les éléments, les plantes, les animaux, les hommes, les édifices, les bâtiments, tout nous parut nouveau & singulier.

Une chose sur-tout nous surprit étrangement, c'étoit de voir marcher de jeunes femmes découvertes dans les rues, sans qu'aucun homme les violât.

Nos esprits eurent besoin de se frayer une nouvelle trace pour arriver à notre cerveau, & y former des images dont nous n'avions auparavant aucune idée.

Sin-ho-ei croit que le soleil qui répand sa lumiere en Europe, n'est pas le même qui éclaire la Chine, & *Ni-ou-san* prétend que la lune d'ici est plus sombre que celle de Pékin.

Pour moi, je vois tout en petit; je n'ai pas encore rencontré un seul objet qui m'ait frappé en grand.

Depuis mon arrivée en Europe, il me semble que la nature s'est retrécie; l'ouvrage de l'univers ne me paroît plus si immense. Cette humanité-ci est si petite, qu'elle ne tient presque point de place.

A la Chine, les classes qui forment la société sont distinguées; chaque caractere est marqué : on connoît

ettré à la maniere dont il fait la révérence. Ici les rangs ſont confondus. Les citoyens s'abor- ſe ſaluent, ſe parlent, & s'entretiennent de la maniere. Cette uniformité confond l'ordre de dées.

ous paſſerons quelques jours à l'Orient, pour nous lir des laſſitudes de notre voyage, & encore plus tigues de notre arrivée.

peuple-ci nous accable du poids de ſes regards. un peſant fardeau pour des voyageurs qui ſont de ſi loin pour réfléchir ſur tous les objets qui ſentent à eux, & qui à cauſe de cela ont beſoin uir d'eux-mêmes.

ous ne ſaurions faire un pas ſans nous trouver au u d'une foule de gens. On ne ſe laſſe point de voir, & ce qui eſt encore plus gênant, de nous e : nous n'avons pas la liberté de penſer, on ne laiſſe que celle d'agir.

LETTRE II.

hef de la Religion de Confucius, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

magine que ma lettre préviendra ton arrivée au ort de l'Orient, où tu dois débarquer. Je la fais r par un courier qui traverſe les États de l'Em- ur des Ruſſes. Elle fait trois mille lieues moins toi.

otre auguſte Empereur, qui eſt le Soleil du mon- & dont la lumiere éclaire l'univers, me charge renouveller les ordres qu'il t'a donné d'exami- l'état préſent de l'Europe

Nous ne connoiſſons le monde Chrétien que par des rélations que nous donnent ceux qui ont intérêt à les déguiſer. *Sin-bo-ei*, *Ni-ou-ſan*, & toi, vous êtes les premiers Chinois qui ayez paſſé les mers, pour aller s'inſtruire des mœurs de ces peuples.

Pour que ton voyage en Europe, ſublime Mandarin, réponde aux vues de notre Cour, examines d'abord le culte des Chrétiens, déchire le voile des tabernacles, perce le ſanctuaire des dogmes. Par-tout l'univers, les hommes ſont comme les religions, ſi elles ſont remplies de cérémonies, ſes ſectateurs ſont ſuperſtitieux ; & comptes qu'un peuple fanatique ne peut jamais être grand, parce que ce premier délire d'eſprit tient comme enchaînées les autres facultés de l'ame.

Toutes les ſciences de l'eſprit humain ſont liées avec le dogme principal. S'il eſt mal combiné, ou rempli d'abſurdités, le ſavoir lui reſſemblera. Le génie aura beau faire des efforts, il ne paſſera jamais les bornes de celui de la religion : alors le gouvernement, la politique, l'adminiſtration, les connoiſſances & les arts ſeront remplis d'ignorance & d'erreurs ; parce que le premier principe ſera corrompu.

Si la prévention univerſelle étoit bannie de la terre, & que la ſageſſe humaine gouvernât les hommes, la premiere croyance chez chaque peuple ſeroit la religon du bon ſens; car que peuvent faire les meilleures inſtitutions politiques, lorſque l'eſprit eſt une fois aliéné par le dogme ? Il faut alors ou que la légiſlation s'accommode à la premiere folie du culte, ce qui eſt un ſecond mal; ou qu'il la combatte, ce qui eſt un troiſieme inconvénient.

Je crois, cher *Cam-pi-pi*, à te parler ici ſans déguiſement, que les religions ont fait moins de bien

sur la terre, que les vices mêmes n'ont causé de maux; c'est que la plupart ont forcé l'imagination, qui une fois dérangée, n'écoute ni les loix de la nature, ni celles de la raison.

J'ai lu l'histoire des cultes qui dominent aujourd'hui sur la plupart des peuples de la terre, & j'ai trouvé que presque tous les faiseurs de dogmes se sont égarés. Ils les ont remplis de fables & d'idées surnaturelles: on diroit qu'ils ne les ont pas fait pour des hommes, mais pour des esprits aëriens.

L'idée de la divinité est simple; c'est une sorte de profanation que de la remplir d'ambiguités: celles-ci non-seulement dégradent cet Être suprême; mais même servent à le cacher aux yeux des mortels.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De l'Orient.

LES plus petites choses jettent dans un grand embarras les étrangers qui n'ont aucune expérience de la nation où ils se trouvent. Hier notre hôte nous présenta l'état de notre dépense, & nous demanda compte de nos digestions. Je lui remis pour son paiement six onces d'argent massif; mais il me répondit que cette monnoie n'avoit point cours dans le Royaume; & qu'il falloit, pour la faire circuler, qu'il y eut l'effigie du Roi de France. Cette réponse nous embarrassa beaucoup; car *Sin-bo-ei*, *Ni-ou-san*, & moi, n'avions aucune expérience de la gravure. Cependant, comme j'entends un peu le dessein, je ne désespérai point d'attraper la figure du Prince: mais un Européen, à qui je communiquai mon dessein,

me dit que je ferois pendu, si je l'exécutois, attendu que je ferois de la fausse monnoie.

Il est triste de ne pouvoir vivre dans un Pays, parce qu'on n'a pas le visage d'un homme dans sa poche. Mon hôte me mena chez un principal Citoyen de cette Ville, qui a le privilege de faire la monnoie, sans être pendu ; cet homme me troqua mes linguots contre des pieces de mauvais alloi. Je les pesai, & les trouvai inférieures à l'argent que je lui avois donné ; mais on me dit que c'est un usage établi en Europe, que les services que l'on rend aux étrangers, sont toujours plus courts que l'argent qu'ils donnent pour les obtenir.



LETTRE IV.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture, au Mandarin Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin

TOn départ précipité de la Chine ne m'a pas donné le temps de te communiquer mes idées sur les moyens qu'il y a de connoître la puissance des États.

Si tu veux t'instruire de la grandeur d'un peuple chez qui tu voyages, porte d'abord tes regards sur l'agriculture ; ne cherche à connoître l'institution politique, les loix civiles & la forme de son gouvernement qu'après que tu te feras informé de la production de ses terres : examines leur fécondité. Les états qui n'ont pas les meilleures loix possibles sur cette branche de l'administration, ne sauroient parvenir à la grandeur.

Tous les gouvernements du monde ont péri ; celui de la Chine a seul subsisté. C'est que la législa-

tion n'a jamais perdu de vue cette premiere partie du pouvoir; ce n'est point chez nous une loi particuliere, mais une institution fondamentale. Nos Empereurs, dans tous les siecles, y ont donné leur soin: ils ont eux-mêmes cultivé la terre, & se sont faits laboureurs; & afin qu'il ne manquât rien à cette émulation, ils firent Mandarins ceux qui se distinguerent dans cet art.

Examines les campagnes d'Europe: vois si les habitants jouissent des commodités de la vie. Ils ne doivent pas jouir d'un grand superflu; mais l'abondant nécessaire ne doit jamais leur manquer. De l'aisance de cette classe dépend l'abondance de toutes les autres: quand les ménagers sont pauvres, l'état principal est indigent.

Il faut que ceux qui font valoir les fonds, jouissent de toutes les petites commodités qui peuvent soulager leur condition: s'ils tombent dans la derniere indigence, le découragement s'en mêle, & de-là à l'engourdissement général il y a tout près. Je ne connois point l'Europe; mais je suis persuadé que ce que je t'en dis, lui ressemble: ces maximes sont de tous les pays, parce que les loix sur l'agriculture sont de tous les climats.



LETTRE V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture de la Chine, au Même, à l'Orient.

De Pékin.

DE l'agriculture, dont je t'ai parlé dans ma précédente, passe à la population, elle en est une suite nécessaire; car la subsistance générale est tout

juste la mesure des hommes. La nature ne peut rien sans l'aliment : sans la culture, elle meurt de faim, pour ainsi dire, dans le sein de la terre.

Je préside sur les productions de l'Empire. J'ai souvent remarqué à ce sujet, que la propagation suit le travail des champs, & que la génération est analogue à la fertilité des terres. Lorsque la récolte est abondante, les mariages sont féconds ; quand elle rend peu, il y a peu d'enfants.

Mais il y a une foule d'autres moyens qui entrent dans le plan du gouvernement populaire : on lit, dans l'histoire d'Europe, qu'une République d'Italie portoit les Citoyens à l'hymen par tous les moyens qui pouvoient flatter la vanité humaine.

Elle accordoit des honneurs extraordinaires à ceux qui avoient beaucoup d'enfants, & rendoit méprisables ceux qui n'en avoient point. Méthode admirable pour encourager la population ; car de tous les ressorts que l'administration peut employer, celui de l'amour-propre est le plus fort.

La constitution ne doit pas permettre à la religion de rendre les hommes impuissants : c'est un mauvais culte que celui qui retient dans le néant l'ouvrage de la divinité : on dit qu'en Europe ceux qui font profession particuliere de s'adonner à Dieu, ne le servent qu'aux dépens de leur postérité. Comment a-t-on pu imaginer que l'être infini qui a créé le germe de l'humanité, permette à ceux qui s'attachent à lui de l'éteindre ?



LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin, sur la route de l'Orient.*

à Paris.

NOus sortîmes avant-hier de l'Orient dans une voiture publique, pour nous rendre dans la Capitale du monde Européen.

A mesure que nous avançions dans le Continent, nous cherchions par-tout la France, & ne la trouvions nulle part. Au lieu d'un Pays fertile & abondant, tel que nous nous l'étions représenté, il ne s'offroit à nos regards que des terres arides & des déserts.

Nous ne découvrîmes nulle part aucune trace de cette belle agriculture Chinoise, qui rend notre Empire un des plus fertiles de l'Univers.

Le France est telle aujourd'hui qu'elle sortit autrefois des mains de la nature : quelques vieux chênes prêts à crouler, des champs mal sillonés, des prairies peu arrosées, des vergers qui portent quelques fruits précoces, forment toute l'agriculture nationale.

Nous demandions cependant à voir la Monarchie : à cela, on nous dit que tout le Royaume étoit dans Paris.

Ne pouvant rencontrer le Pays, nous cherchions les habitants ; mais nous ne découvrîmes que quelques sauvages dispersés çà & là.

On voit dans les campagnes de la France des animaux qui marchent sur deux pieds, qu'on appelle

des hommes, mais qui ont à peine la figure humaine. Ils ont des corps diaphanes & exténués. La nature chez eux est prête à tomber en défaillance, faute d'aliments.

Ces malheureux, qui ne sont ni nourris ni vêtus, habitent des especes de tombeaux creusés dans la terre, qu'en langage du Pays, on appelle maisons.

La culture des arts & des sciences leur est entiérement inconnue; toutes leurs connoissances & leur savoir se réduisent à une sorte d'instinct, qui ne differe presque en rien de celui des bêtes. Ces sauvages François ne parlent aucune langue; ils sifflent un jargon que personne n'entend qu'eux.

Leur industrie se réduit à grater la terre, d'où ils tirent une subsistance maigre & stérile.

La plupart vivent de racines & de glans, & n'ont d'autre nourriture que celles des animaux. Le pain qu'ils mangent est couvert de larmes & de sueur: condamnés par leur état à un travail dur & pénible, ils ne voient rien au de là de leurs peines.

Ces peuples ne connoissent aucune des commodités qui adoucissent les amertumes de la vie. Ils ne savent point si la patrie a un pere commun, ou si le hasard seul conduit la République; & ils ignoreroient totalement qu'ils sont gouvernés par un Roi, si on ne leur signifioit tous les jours des arrêts, par lesquels il leur ordonne de lui remettre leur argent.

Imagines-toi le portrait de l'indigence, le tableau de la pauvreté, & le spectable naturel de la misere. Chaque village François est une infirmerie; chaque hameau est un hôpital. Depuis notre départ nous avons toujours voyagé en grande compagnie. Notre carrosse a été escorté pendant toute la route par une

foule de mendians, qui nous obsédoient. Avant hier notre voiture s'étant arrêtée pour dîner à un bourg dont j'ai oublié le nom, je vis un spectacle qui me toucha; & je suis persuadé que tu ne pourras en lire le récit sans émotion. Notre postillon, qui avoit peut-être remarqué en moi une ame compatissante, me conduisit dans une chaumiere qui avoit plutôt l'air d'un sépulcre que d'une habitation humaine. Là je vis étendue sur de la paille à moitié pourrie une femme d'environ trente ans, entourée de quatre petits enfants, dont l'un venoit de mourir à ses côtés faute d'aliments, & les autres trois alloient expirer avec la mere, qui n'en pouvoit plus à force d'avoir allaité ces quatre créatures. Ce tableau touchant me fit verser de larmes; je pleurai sur la nature humaine en la voyant réduite à ces extrêmités. J'assistai cette infortunée & sortis de ce tombeau, me félicitant en moi-même d'être né sous un gouvernement qui met ses peuples à l'abri de pareilles détresses. Ces miseres affreuses ne sont pas ici des exemples particuliers, mais des cas généraux. J'ai appris qu'ils y a actuellement dans cette Monarchie deux millions de sujets qui n'ont ni feu ni lieu: on en compte trois millions d'autres qui me meurent pas tout-à-fait de faim, mais qui, faute d'une subsistance suffisante, ne font que traîner une vie mourante.

Je finis ce tableau, qui dégrade l'humanité, & déshonore le Gouvernement civil. Tu comprendras par cette ébauche, que le plus puissant Monarque d'Europe est le Roi des Gueux.



LETTRE VII.

Le Madarin Kié-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

TU es le sujet ordinaire des conversations de Pékin. On ne parle que de ton départ pour l'Europe. Les Princes sont bien à plaindre : ils ont beau imaginer des moyens pour rendre les peuples heureux, ils ne manquent jamais de trouver des censeurs de leur conduite. On blâme notre Empereur de t'avoir fait entreprendre un voyage qui, dit-on, ne peut être utile ni à nos mœurs, ni à nos manieres : car enfin, disent ces censeurs, notre gouvernement est l'image de celui du Ciel. Nos loix ont établi le même ordre dans l'Empire de la Chine, que Dieu a mis dans le firmament, où après avoir créé tous les astres, ils se mûrent par un premier principe qu'il leur donna. Qu'avons-nous donc à faire de savoir ce qui se passe chez des peuples étrangers, qui n'ont pas eu comme nous l'Être suprême pour fondateur, & dont toutes les institutions sont l'ouvrage des hommes ?

Il y en a qui vont plus loin, & qui prétendent que ton séjour chez des nations corrompues peut être prejudiciable à notre Empire, & que les maximes Européennes sont contagieuses. Ils craignent que, pour peu que notre Empereur y prête l'oreille, on ne voie bientôt des changements funestes dans l'État. Fasse le Ciel que ces bruits se dissipent comme les sombres nuées au lever du soleil ! Fasse aussi ce même Ciel que tu ne sois pas l'instrument des maux

qu'apportent toujours dans un état des changements imprévus, & que nous ne soyons instruits des mœurs & des manieres des Européens, que pour nous préserver des vices inséparables de leur gouvernement !

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE cinquieme jour de notre départ de l'Orient nous arrivâmes à Paris.

Je ne saurois guere te dire ce qui se passa en moi en entrant dans cette Capitale de l'Empire des François.

On y remarque un peuple innombrable dans les rues, qui fuit devant lui, qui s'échape & s'élance avec une agilité sans égale. La foule se divise continuellement en différents corps qui se croisent, se heurtent & se séparent de tous côtés.

La scene est variée à l'infini, à droite passe un mariage, à gauche un enterrement; ici on porte un enfant qui vient de naître, plus bas on apperçoit un homme qu'on va faire mourir; là passe ce qu'on appelle ici le *Bon-Dieu*, dans le même endroit est un charlatan qui vend des remedes; & on entend ces deux voix à la fois: *à genoux, Messieurs: encore un paquet, Messieurs.* Ce qui embarrasse le plus l'imagination, c'est le mouvement perpétuel de vingt mille *Quan-kiao* ou carrosses qui vont, viennent, & s'agitent tout à la fois.

Le déclin du jour ne change rien à la décoration; quand la nuit commence à se montrer cinq mille

fallots viennent éclairer le théatre, & renouveller la fcene.

Si Paris étoit dans fon étendue, ce feroit la plus grande Ville de l'univers; mais elle eft bâtie en pyramide. De la rue au fommet des maifons, il y a la différence de plufieurs nations: ce font quatre Villes bâties les unes fur les autres, dont on peut diftinguer les mœurs & les manieres des habitants par les différentes régions.

La premiere Ville, qui eft au niveau de la rue, eft habitée par des boutiquiers, ou artifants, qui font profeffion ouverte de tromper le public; dans la feconde Ville eft la nobleffe, & une race d'hommes qu'on appelle ici financiers, qui font encore plus corrompus que les artifants: la troifieme eft peuplée par des bourgeois & des citoyens, qui n'ont que de petites vertus, parce que la médiocrité de leur fortune les empêche d'avoir de grands vices. Les honnêtes gens & les perfonnes d'honneur font leur féjour ordinaire dans la quatrieme.

Ces quatre Villes ont en bas leur théatre commun, où les différents peuples defcendent tous les jours pour jouer leurs rôles. La fcene générale commence le matin, & finit bien avant dans la nuit, où chacun fe retire dans fon pays, & retourne dans fa patrie.

Paris eft l'affemblée générale de toutes les nations, le congrès de l'Europe: on y trouve de tous les peuples, excepté des Parifiens: la race aujourd'hui en eft éteinte: une tige étrangere a pris fa place.

Chaque République, chaque Monarchie, chaque Royaume, chaque Ville du monde lui doit un Citoyen.

Le livre du *Confucius Chrétien* dit, que Dieu

étant irrité contre les mortels, inonda la terre, & qu'il ne ſauva de ce déluge univerſel que deux créatures raiſonnables, avec un mâle & une femelle de tous les animaux. Si aujourd'hui le reſte de l'univers venoit à être ſubmergé, Paris ſeroit cette arche, où l'on trouveroit en hommes & en femmes, toutes ſortes de bêtes.



LETTRE IX.

Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

NOtre auguſte Empereur m'a communiqué le ſujet de ton voyage. J'ai loué ſon deſſein, & approuvé ſon choix.

Il ne ſera pas difficile à un Mandarin tel que toi de démêler les reſſorts cachés que tant d'intérêts divers font mouvoir dans ces nouveaux mondes.

Chaque partie du globe de la terre a ſon hiſtoire. Parcours celle de l'Europe, elle te mettra au fait de ſes peuples; mais ce n'eſt pas aſſez pour t'inſtruire des nations. Les annales de chaque peuple ne portent guere que ſur les grandes révolutions, & on ne peut connoître les hommes qu'en étudiant un certain arrangement de cauſes fecondes qui les environnent.

Appliques-toi à connoître les vices & les vertus des peuples chez qui tu voyages: quand on eſt inſtruit de leurs paſſions, on eſt d'abord au fait de leurs mœurs. En général elles varient comme le climat, car les hommes ainſi que les plantes tiennent de leur

local : ainſi ſi tu veux connoître les révolutions de la terre, étudies celles du Ciel.

Remontes aux conſtitutions politiques. Les hommes ſont toujours ce que les gouvernements les font.

Attaches-toi aux formes des inſtitutions : elles l'emportent ordinairement ſur le fonds. Une tournure de plus, ou de moins dans une adminiſtration, change totalement le génie des hommes.

Fais attention ſur l'influence que le ſyſtême civil a ſur les peuples. Il y a tel gouvernement qui peut être excellent par lui-même, mais qui n'eſt pas propre pour la ſociété pour laquelle il eſt fait.

Vois ſi les Peuples où tu es, aime ſes mœurs & ſes uſages; car s'il ne les chérit pas, ils ne ſont pas taillés pour lui, & alors crois qu'ils lui ſont étrangers.

Fixe tes regards ſur les réglements de police. Ils ſont l'ame de la ſubordination publique. Par eux toutes les claſſes de la ſociété reſtent dans l'ordre de la dépendance néceſſaire.

Examines les Loix; elles doivent par-tout être rélatives au climat: celles qui ne tirent pas leur force du phyſique, ne ſauroient former qu'un Peuple foible.

Étudies les mœurs des Princes. Par-tout elles ſont l'image de celles des peuples. Si les Souverains ſont vicieux, les ſujets le ſont auſſi.

Portes un œil attentif ſur le luxe des Rois. Dans tous les pays de la terre, les dépenſes Royales forment l'indigence publique.

Prends connoiſſance de l'adminiſtration politique. Il en eſt des grandes ſociétés comme des petites. Un pere qui ne gouverne pas bien ſa famille, rend tous ſes enfants malheureux.

Sondes le génie de ceux à qui les Rois confient les

affaires. Les Miniſtres mal-habiles déſolent les peuples par leur incapacité.

Approfondis l'état économique. Quand il eſt en ordre, le Gouvernement politique l'eſt auſſi.

Les arts, le commerce, & l'induſtrie peuvent te fournir auſſi quelques réflexions, parce qu'ils cauſent des révolutions dans les richeſſes, qui à leur tour ſont l'origine de grands changements dans les États.

Pénetres les ſecrets des Cours. On peut les deviner aiſément en Europe; parce que toutes les affaires (ſi on en croit l'hiſtoire) y portent un caractere de publicité.

Entres dans les détails de la vie civile. Examines l'éducation des Peuples. Par-tout où elle n'eſt pas fondée ſur le pouvoir paternel, elle corrompt les ſujets & l'État.

Meſures la profondeur du ſavoir de chaque Peuple. Les ſciences entrent dans l'aſcendant général De tout temps les nations éclairées dominent ſur celles qui ne l'étoient pas

Suis les mœurs, les manieres & les uſages; il faut les connoître pour juger des Peuples.

Informes-toi des coutumes; elles ſont le ſoutien des États. Il y a telle nation qui croit ſe gouverner par ſes loix, qui ſe conduit par ſes coutumes.

Que ta gravité de Mandarin ne te faſſe pas mépriſer la connoiſſance des femmes. Ce ſexe, qui dans l'univers entier ſoumet tout à ſes loix, a plus ou moins d'influence, dans la proportion des dégrés de foibleſſe que l'autre lui permet de faire valoir.

Connois ſes goûts, ſes appétits, ſes fantaiſies, ſes parures, ſes ajuſtements, ſes ſuperfluités; car toutes ces choſes ſervent plus ou moins à corrompre les mœurs des hommes.

Descends jusques aux amusements, aux plaisirs, aux divertissements Européens. Tous les Peuples du monde en ont qui sont l'emblême de leur folie ainsi que de leur sagesse. Il y a dans chaque nation un arrangement de petites choses qui donne le mouvement aux grandes.

L'Europe est aujourd'hui la seule partie de l'univers qui fasse du bruit sur la terre. L'Asie, l'Afrique, & l'Amérique gardent devant elle un profond silence. Ses guerres intéressent l'univers entier. Toutes les autres nations épouvantées sont cachées, pour ainsi dire, derriere le globe. Elle seule occupe la scene du monde.

Pan-to-chi, Mandarin du premier ordre, qui est la sagesse même, prétend que cette grande agitation de l'Europe est une suite des vices de ses peuples, qui sont dans une fermentation continuelle. Il dit pour raison, que la vertu est plus paisible : que son caractere principal est la modestie & le silence. Si cela étoit, je te plaindrois d'avoir entrepris un si long voyage, pour rencontrer des vices que tu ne cherches pas, & ne trouver nulle part les vertus que tu cherches.



LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion de* Confucius, *à Pékin.*

De Paris.

ON pourroit accuser les Chrétiens de regarder leur Dogme comme un sujet de dérision publique. Tous les lieux de débauche & de prostitution

à

à Paris, ont pour devise le nom de quelque mystere de la Religion du Christ.

Un étranger qui arrive dans cette Ville, peut aller quitter ses bottes à l'Hôtel du Pere Éternel, boire bouteille le lendemain à la guinguette du Paradis; se divertir l'après dîner à l'enseigne du Crucifix, & se prostituer le soir avec une courtisane à l'Image de la Sainte Vierge.

On diroit que la plupart des Divinités de cette Religion donnoient à boire avant que de monter au Ciel, & qu'elles n'ont laissés d'autres monuments sur la terre que des enseignes de cabaret.

Les Marchands, & ceux qui veulent tromper le public, se cachent toujours derriere l'effigie de quelque Saint.

Comme on sut que nous avions plusieurs emplettes à faire, on nous avertit que saint Pierre n'avoit rien de bon, que saint Paul faisoit fausse mesure, que saint Jean tenoit de la mauvaise marchandise, & que le Saint Esprit dans la rue St Honoré étoit fripon comme une pie.

Presque tous les bienheureux à Paris ont fait banqueroute.

On ne respecte pas davantage les têtes couronnées. Il n'y a point de gargotte dans cette Ville qui ne soit décorée du nom de quelque grand Monarque Européen. En descendant du carrosse de l'Orient, nous eûmes à choisir pour notre logement, entre l'Hôtel de l'Empereur, celui du Roi d'Espagne ou de France. Mais comme les têtes couronnées à Paris, qui tiennent auberge, bornent leur hospitalité à louer des chambres garnies, & que les étrangers qui y demeurent sont obligés de manger chez les Princes du

ſang à raiſon de trente ſols par repas, on nous recommanda le Prince de Condé comme un parfait cuiſinier : on nous aſſura que le Duc d'Orleans tenoit de bon vin; qu'on avoit tous les jours à deux heures un très-bon potage chez le Prince de Conti, & qu'on mangéoit d'excellent bœuf à la mode à l'Hôtel de Bourbon.



LETTRE XI.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL eſt impoſſible chez un grand peuple, que la tyranie ne s'exerce dans quelque partie de l'Empire. Plus il y a des hommes raſſemblés dans un Continent, & plus les intérêts particuliers ſe multiplient, je veux dire les paſſions. C'eſt à la légiſlation à réformer les abus d'une ſociété trop nombreuſe.

Le Prince ne peut point adminiſtrer chaque branche de la juſtice exécutrice; il faut néceſſairement qu'il confie une partie de ſon autorité à ſes ſujets; & c'eſt dans cette ceſſion qu'eſt le danger : mais s'il ne peut pas tout faire, il doit tout ſavoir.

Notre gouvernement eſt fondé ſur ce modele. Les cris de l'innocence perſécutée parviennent toujours juſques au Trône : le ſujet injuſtement opprimé n'a qu'à recourir à l'équité de l'Empereur. S'il a été condamné par quelque Tribunal inique, il eſt réhabilité, & les Juges ſont punis ſéverement, En voici un exemple bien terrible.

Un Vice-Roi d'une Province éloignée de Pékin,

cherchoit à s'enrichir par des rapines & des taxations sur les peuples. Le Mandarin trésorier de l'épargne s'y opposoit. Cette hardiesse l'indigna; l'impatience le prit : il résolut de perdre ce Trésorier, qui non-seulement s'opposoit à ses monopoles, mais qui même pouvoit les prévenir, en avertissant l'Empereur. Le Mandarin fut arrêté; le Vice-Roi corrompit des Juges qui le déposerent de ses emplois, le condamnerent à recevoir la bastonade, & à finir ses jours dans une prison. La sentence exécutée, le Vice-Roi partit pour la Cour, où il prit tous les soins possibles pour que cette affaire ne parvint pas aux oreilles du Prince. Malgré ses précautions, l'Empereur en fut informé. Aussitôt il fit arrêter le Vice-Roi & les Juges. Un Comité de Mandarins fut aussitôt nommé, pour examiner en sa présence la procédure. Il se trouva par les interrogations & les pieces du procès, qu'ils étoient coupables d'injustice.

Le Vice-Roi fut condamné à recevoir la bastonade lui-même, & les Juges qui l'avoient condamné, furent sententiés à mort. Tous ceux qui environnoient la personne du Prince & qui lui avoient dérobé la connoissance de ce crime, furent exilés; quelques-uns même perdirent la vie: car ici, celui qui est informé d'un délit qui intéresse la justice & l'ordre public, sans le déclarer à l'Empereur, devient coupable du même crime.

Le prisonnier fut rétabli dans tous ses droits; on le réhabilita, il fut pourvu d'une charge plus honorable, & non moins lucrative que celle qu'il possédoit auparavant.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Madarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE premier foin des voyageurs qui arrivent à Paris, après s'être pourvu des chofes néceffaires, eft d'affouvir la groffe faim de leur curiofité.

On va, on vient, on monte en carroffe, on en defcend; on fort de bonne heure, on fe retire tard, ce n'eft qu'après être revenu de fa premiere furprife qu'on commence à refpirer.

Ces premiers jours font tuants. Il faut galoper fans ceffe; on eft toujours par chemins. La marche s'ouvre le matin par un valet de louage qui fraie la route aux chofes rares. Il fait le nom de tout ce qu'il y a à voir. Cet homme eft lui-même une curiofité ambulante. Sans fortir de Paris on fait un voyage immenfe.

Il eft vrai que les chofes fuprenantes qu'on voit, valent bien la peine qu'on fe donne, On s'agite pendant un mois de fuite pour voir : *Des maifons Royales fans Rois, des tombeaux de Rois fans Monarques, des tréfors fans richeffes, des Univerfités fans Docteurs, des Académies fans Savants, des Biblioteques fans Auteurs, des Temples fans décence, des obfervatoires fans telefcopes, des arfenaux fans armes, des jardins de plantes fans fimples, des galleries fans tableaux, des cabinets fans peintures.*

On continue encore à fuivre les merveilles de Pa-

ris, & on voit *des sépulcres menteurs, des inscriptions fausses, des épitaphes extravagantes, des monuments ridicules, des hôpitaux pauvres, des fondations des Bonzes riches, des places irrégulieres, & des statues de Rois indécentes, &c. &c.*

Nous sommes plus Chinois ici que nous ne l'étions à l'Orient. Les Parisiens s'arrêtent tout court dans les rues pour nous regarder; & après qu'ils nous ont bien vus, ils continuent à s'arrêter pour nous regarder encore. Nous avons sur-tout la foule le Dimanche, car comme c'est le jour que les Chrétiens consacrent à la dévotion, c'est celui où leur curiosité a ses coudées franches.

LETTRE XIII.

Le même, au Chef de la Religion de Confucius, *à Pékin.*

De l'Orient.

HIer, en parcourant cette Ville, j'entrai dans une Pagode ou Église Chrétienne. J'arrêtai d'abord mes regards sur une grande cuve, qui étoit à côté de la porte, dont la sculpture supérieure ressemble assez à celle d'une fontaine.

Monsieur, dis-je à un homme habillé de noir, qui se trouvoit à côté de moi, & que je pris pour un Mandarin, je vous prie de me dire à quel usage est cette cuve? C'est, me répondit-il gravement, & d'un ton emphatique, le fondement de la Religion Chrétienne; la fontaine qui purifie les ames, & les purge de la galle du péché originel, que tous les hommes apportent en naissant. Ce qui s'appelle dans le langage de

la foi de notre Rédempteur Jefus-Chrift, le Sacrement du Baptême. Et comment fe fait cette purification ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il ; on verfe quelques gouttes d'eau fur la tête de l'enfant nouveau né, moyennant quoi, le voilà Chrétien; c'eft-à-dire, de l'unique Religion vraie qu'il y ait fur la terre; car vous remarquerez en paffant, que toutes les autres ne font que des impoftures imaginées, pour féduire la crédulité humaine.

Dès ce moment, il eft enrégiftré dans le livre de l'éternité, & a droit aux délices du Ciel, aufquelles les autres Peuples de la terre n'auront aucune part.

Cela eft fingulier, lui dis-je, j'aurois cru que dans toutes les religions du monde il étoit mal-aifé d'être élu; mais il me femble que dans la vôtre cela n'eft pas bien difficile, & qu'un Chrétien peut l'être fans y mettre beaucoup du fien. Voilà une eau qui eft admirable; fans doute qu'elle vous vient du Ciel, & que Dieu ne la répand que fur les pays Chrétiens. Ce n'eft pas dans l'eau, me répondit-il, qu'eft le myftére; il eft dans les paroles qu'on prononce en la verfant. Ah ! je vous entends à préfent, lui dis-je; vous autres Mandarins Chrétiens, vous avez le don des langues; vous pouvez proférer des mots divins que les Miniftres des peuples des autres Continents ne peuvent pas prononcer. Non, reprit-il, ces mots font fort fimples, ainfi que la cérémonie. Ce Mandarin voyant mon étonnement, & voulant profiter de la furprife où j'étois. Monfieur le Payen, continua-t-il (car je vous crois tel) vous avez une belle occafion de vous purger de votre idolâtrie; la fontaine eft ouverte, il n'y a qu'à vous y plonger. Je le remerciai de la peine qu'il vouloit prendre de me faire Chrétien.

Tu vois qu'il n'eſt pas difficile de ſe pourvoir ici d'un brevet de retenue pour le Ciel, puiſqu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & le prendre. Je priai mon homme de m'accompagner dans le reſte de l'Égliſe, dans l'intention de lui faire des queſtions ſur les objets qui ſe préſenteroient à mes regards. Il m'accorda ma demande.

Ayant jetté les yeux dans l'intérieur du veſtibule, je remarquai à droit & à gauche de petites pagodes qui repréſentoient chacune quelque figure humaine. Monſieur, dis-je au Mandarin, je vous prie de me dire le nom de ces idoles?

Ce ne ſont pas des idoles, me répondit-il; ce ſont des Saints; qu'eſt-ce à dire des Saints? Je vais vous l'expliquer: Ce ſont des hommes qui ont été fideles aux loix divines & humaines, & qui ont rempli tous les devoirs de Chrétiens. Eh bien! repris-je, ces hommes-là n'ont fait que leur devoir; pourquoi leur élever des Autels?

Nous les prions d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Vous croyez donc que la divinité a beſoin de réminiſcence? Il me ſemble que c'eſt faire injure à ſa preſcience, que de la faire reſſouvenir qu'elle doit être bonne & bienfaiſante.

Cependant nous avançâmes vers la plus grande pagode, que mon conducteur appella Maître-Hôtel, & devant lequel il ſe proſterna. Quel eſt le Saint, lui dis-je, qui eſt dans cette niche? C'eſt Dieu lui-même, qui habite en perſonne dans ce Tabernacle que vous voyez là, répondit-il, en me montrant du doigt une petite porte qui reſſembloit à celles des fourneaux où nous faiſons cuire notre porcelaine. Prenez garde, lui dis-je, Monſieur, ne confondez

pas les termes : vous voulez dire ſans doute que ce Tabernacle repréſente le myſtere le plus important de votre Religion ? Non, reprit-il, c'eſt Dieu lui-même, l'Auteur de la nature, le Créateur du monde, qui eſt là en chair & en os dans une hoſtie qui a quelques pouces de circonférence.

Je voudrois, comme toi, que ceux qui ont fait les Religions n'euſſent pas confondu toutes les idées, & qu'on pût être Chrétien ſans renoncer entiérement à ſa raiſon.

Je ne puis te rien dire des peuples au milieu deſquels je me trouve. L'Europe m'eſt encore auſſi inconnue que ſi je me trouvois au fond de l'Aſie.

J'ai mandé à notre Cour l'hiſtoire de notre arrivée, où tout s'eſt paſſé en étonnement. Les mers qui nous ſéparent de ces peuples, ne ſont pas une juſte meſure de la différence des coutumes. On doit compter plus de ſix milles lieues des mœurs des Européens aux nôtres.

Il y a juſques dans les plus petites choſes un je ne ſais quoi de ſingulier, que je ne puis t'exprimer.

Il y a apparence que dans quelques-unes de mes ſuivantes, il ſera encore queſtion de ſurpriſe. Le travail de notre premiere correſpondance ſera pour les yeux, l'imagination n'aura preſque rien à faire.

Nous regardons, nous demandons, mais nous n'avons pu juſqu'ici être informés ſur rien.

L'Europe eſt contenue dans ſes Capitales : les hommes occupent les Villes, & les peuples les Provinces. Ces derniers ſont des eſpeces d'automates, qui ne ſont au fait de rien. La naiſſance & la mort forment toute l'hiſtoire de leur exiſtence. Ils ſe perpétuent machinalement, & paſſent de génération en

ſnation par le ſeul acte de la propagation. Ce
ide provincial finiroit, ſi les beſoins de la natu-
e le perpétuoient.

ne puis encore démêler d'où part cette rumeur
rope qui étonne les autres nations du monde.
ece humaine qu'on découvre ici eſt ſi humble
le ſemble faite tout exprès pour le ſilence & la

eſt à préſumer que ce grand tumulte vient de
ours; pays, dit-on, orageux, où les nuages de
ition des Rois forment ce bruyant tonnerre.
us partirons dans peu de jours pour la grande

LETTRE XIV.

andarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-
pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

Mathématiciens Chrétiens que notre ſublime
mpereur tient ici à ſa Cour, prétendoient que
ançois ont plus d'eſprit & de génie que les au-
euples d'Europe. Il eſt à préſumer qu'ils en ſont
ibles à leur Phyſique, car les hommes ſont com-
plantes, qui tirent leurs vertus du terrein où
roiſſent. Cependant il y a ſouvent des cauſes
les dans certaines nations, qui vont plus loin
climat.

parcourant l'Hiſtoire d'Aſie, je trouve des peu-
ui ont de l'eſprit, tandis qu'ils ne devroient avoir
bon ſens; & d'autres, qui avec des fibres très-
& propres à former des génies, n'ont que des

connoiſſances ordinaires. Tâches de découvrir la cauſe de cette ſupériorité d'eſprit que la nature Françoiſe a ſur toutes les autres de l'Europe.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LE culte des Européens eſt écrit; mais les impreſſions ſont différentes. Il y a trois éditions de la religion qu'ils profeſſent. Les Juifs ſoutiennent que celle qu'ils ſuivent eſt la véritable; les Chrétiens prétendent que celle de Rome eſt la bonne; & les Proteſtants aſſurent que la leur eſt la meilleure. La premiere, dit-on, eſt comme Dieu l'a donnée, la ſeconde comme le Meſſie l'a réformée; & la troiſieme comme les hommes l'ont rédigée. La différence qui eſt parmi ces ſectes ſe trouve dans trois volumes ſéparés.

TOME I.

„ Dieu crée le Ciel & la Terre. Il forme un être
„ amphibie, qui d'un côté eſt homme, & de l'autre
„ eſt femme. Il partage en deux ſon ouvrage, &
„ auſſitôt Adam & Éve ſe trouvent formés. Ils ſe
„ marient enſemble, & peuplent le monde.

„ Un malin eſprit, que Dieu avoit créé en même-
„ temps que la femme, tente Éve. Sa chûte intéreſſe
„ tout le genre humain; les hommes péchent ſix
„ mille ans avant que d'être nés.

„ La ſcene du monde s'ouvre par une tragédie;
„ Caïn enſanglante la terre.

„ Le vice domine ſur la vertu, qui cependant „ n'eſt pas tout-à-fait bannie de la terre; elle ſe „ retire chez Abel frere de Caïn.

„ Le crime bâtit la premiere Ville du monde; „ les arts ſont inventés par la méchanceté humai- „ ne; l'univers ſe peuple d'hommes pervers. Les „ bons ſont confondus avec les méchants. Dieu ir- „ rité de la mauvaiſe réuſſite de ſon ouvrage, plon- „ ge l'univers dans l'eau. Tout le genre humain eſt „ noyé; il ſort de ce déluge une arche qui s'échap- „ pe à la nage; il ne ſe ſauve de cette inondation „ univerſelle qu'un homme appellé Noë, avec ſa fa- „ mille. Une ſeconde création commence; mais elle „ n'eſt pas ſi longue que la premiere. La vie des hom- „ mes ſe racourcit : ils meurent preſqu'en naiſſant.

„ Bientôt ils veulent parler, & ils ne s'entendent „ point. La confuſion des langues regne ſur la terre.

„ Cependant le monde n'a point encore de maî- „ tre, il n'appartient à perſonne. Les enfants de Noë „ ſe partagent l'univers.

„ Un Nemrod viole le premier l'hoſpitalité du „ monde; il fait des conquêtes; c'eſt-à-dire, qu'il ſe „ ſaiſit de ce qui ne lui appartient pas, &, par une „ premiere injuſtice, établit le droit des gens des „ Souverains.

„ La terre ſe peuple de nouveau, & la confuſion „ augmente encore. A meſure qu'on s'éloigne de la „ création, on oublie le Créateur. On fait des dieux „ de bois & d'airain qu'on adore. La divinité ſort des „ mains des hommes. Dieu irrité de nouveau, diviſe „ encore le genre humain. Les bons ſont ſéparés des „ méchants. Abraham devient la tige des croyants; „ il eſt appellé pour aller habiter une terre promiſe „ qui eſt dévolue à lui & à ſes enfants.

„ Les Royaumes d'Iſraël & de Juda ſe forment.
„ Un grand légiſlateur vient au monde ; on l'appelle
„ Moïſe ; il paſſe quarante ans dans le déſert.

„ Le feu prend à un buiſſon ; alors Moïſe com-
„ prend qu'il eſt temps de paſſer en Égypte pour y
„ délivrer ſes freres de la captivité ; & comme il ſe
„ trouve être tout à la fois grand politique, grand
„ capitaine, & grand légiſlateur, ſans en avoir ja-
„ mais rien appris, ils les délivre. Moïſe écrit, &
„ ce temps s'appelle celui des écritures, pour le diſ-
„ tinguer de celui où l'on n'écrivoit pas encore.

„ Dieu, ſouvent trompé par ſon peuple, compoſe
„ avec lui ; il lui preſcrit des loix ſelon leſquelles il
„ doit vivre ; & afin que la mémoire ne s'en perde
„ pas, il les écrit de ſa main : cela s'appelle le Dé-
„ calogue, ou l'abrégé de ce qu'il faut croire pour
„ être un bon Juif.

„ Moïſe meurt, & les Iſraëlites retombent dans la
„ ſervitude.

„ Cependant le Souverain du monde n'a ni feu,
„ ni lieu. L'arche de l'Éternel eſt portative. Un Roi
„ nommé David donne une maiſon à Dieu ; mais il
„ ne le loge qu'à moitié. Un Salomon finit l'édifice
„ qui eſt enſuite détruit. Un autre Roi appellé Cy-
„ rus poſe une ſeconde fois la pierre du tabernacle.

„ Ce qu'on appelle le peuple de Dieu eſt tou-
„ jours errant : après quatre mille ans l'ouvrage d'Iſ-
„ raël n'eſt pas conſommé. "

TOME II.

„ Dieu réforme ſon premier plan : il ne veut plus
„ de Juifs ſelon l'ancienne loi ; ce peuple aupara-

„ vant chéri, eſt maintenant maudit de lui. Le genre „ humain abymé dans le crime a beſoin d'un rédempteur : l'eſprit ſe couvre de chair : le Créateur devient créature : une femme accouche de l'Éternel, „ elle met au monde le Chriſt. Dieu ſe fait homme „ pour racheter ſon image. Les ſages de l'Orient viennent l'adorer. Une étoile leur montre le chemin. „ Elle marche devant eux, & s'arrête au lieu de ſa „ naiſſance.

„ Cependant un homme vêtu de poil, nommé „ Jean, plonge le Chriſt dans l'eau. Il purifie celui „ qui eſt la pureté même. Le Chriſt eſt emmené „ au déſert par l'eſprit malin qui lui offre de grands „ domaines ; mais il ne le tente point : s'il l'eut ſéduit, tout étoit conſommé ; il n'y avoit plus ni „ ciel, ni terre, tout étoit enfer.

„ La ſageſſe Divine inſtruit elle-même les mortels : le Sauveur du monde tient école de morale. „ Dieu ouvre la bouche, & enſeigne ſes Diſciples ; „ c'eſt la ſageſſe elle-même qui parle.

„ *Bienheureux les pauvres d'eſprit, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui* „ *ont faim. Si votre œil droit vous fait boîter,* „ *arrachez-le ; ſi votre main droite vous fait* „ *broncher, coupez-la. Ne répudiez point vos* „ *femmes à moins que ce ne ſoit par cauſe de* „ *paillardiſe. Il faut que votre parole ſoit oui,* „ *oui, non, non. Vous n'aurez point de procès,* „ *crainte que les ſergents ne vous traînent en* „ *priſon*, &c. &c.

„ L'Auteur de la Nature eſt crucifié. Il expire „ ſur un poteau entre deux voleurs. La vie elle-

„ même meurt. L'Éternité reste trois jours morte
„ dans le tombeau, le troisieme elle ressuscite, &
„ s'envole dans le Ciel.

„ La religion de Christ forme un triangle. Il y
„ a trois Dieux. Comme tout cela n'est pas bien
„ clair, on établit une croyance aveugle qu'on ap-
„ pelle la Foi: celle-ci fait croire sans comprendre,
„ & persuade sans faire concevoir.

„ Quoique la Divinité eût secoué le joug de l'hu-
„ manité par sa résurrection, elle n'en fut pas quitte
„ pour cela: les Chrétiens communierent toujours
„ depuis avec le Sang & le Corps du Christ. Pour
„ se purifier ils mangerent leur Dieu.

„ La Religion qui, depuis la création du monde,
„ n'avoit eu qu'un pere, accrut en famille; elle eut
„ une mere qu'on appelle l'Église. Cette Église fit
„ de ses loix un code, auquel tous les croyants se
„ soumirent; mais ses ordonnances furent soumises
„ au caprice de son Vicaire, qui les abrogea souvent,
„ & en substitua d'autres à sa place.“

TOME III.

„ L'Évangile est donné à tous les Chrétiens: c'est
„ le code des loix divines, & le chemin qu'il faut sui-
„ vre pour arriver au Ciel. Pendant quinze cents ans
„ on s'accorde assez sur ce qu'il contient; mais au
„ bout de ce temps-là, deux hommes s'écrierent que
„ les Chrétiens croioient plus de choses qu'il n'y en
„ avoit dans le livre de l'Evangile, que la *Transubs-*
„ *tantiation* n'est qu'un nom, que tout est commé-
„ moration. Ils avancerent qu'il n'y a dans l'Eucha-
„ ristie qu'une hostie; que le Pape est un homme, &

s images des papiers : ils le dirent, & vingt mil-
ons d'Européens les en crurent sur leur parole. "
ais attention combien les grands changements en
ope tiennent à peu de chose. Si un nommé Cal-
, & un certain Luther n'étoient point nés, on ne
pteroit aujourd'hui que deux religions; c'est par-
ue deux hommes sont nés qu'il y en a trois.



LETTRE XVI.

Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

s femmes de Paris ressemblent à des furies. La
premiere fois que je me trouvai avec elles dans
romenades publiques, je crus être au milieu d'une
iblée de démons. On diroit qu'une passion vio-
les agite continuellement. La rage & le déses-
sont peints sur leurs visages : elles ont le teint
nmé, & la peau rouge comme de l'écarlate.
i ne saurois croire l'effet que cela fait sur un
ois, accoutumé dans son pays à être avec des
es qui sortent des mains de la nature, & qui
it pour la premiere fois de fabriquées par l'art.
ur moi, je crois que c'est une providence; car,
la liberté qu'il y a ici d'être avec les femmes,
ır facilité de se laisser séduire; si elles se mon-
ıt aux hommes aussi belles que la nature les a
, le penchant à la corruption feroit trop grand.
ntôt la morale n'aura pas besoin de défendre la
té; le sexe qui se rend tous les jours plus dif-

forme, deviendra à la fin si hideux, que les hommes l'éviteront; alors il n'y aura pas d'autre désir que ceux qu'il faudra pour perpétuer l'espece.

Je te parlerai ailleurs de cette mascarade, ainsi que du travail que les femmes prennent ici pour se rendre laides : car il faut employer beaucoup d'art, & prendre beaucoup de peine pour flétrir la nature au point de la rendre méconnoissable.



LETTRE XVII.

Le Mandarin, Cotao-yu-se, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

JE te fais part d'un événement qui afflige maintenant notre Empire. La nation entiere en porte le deuil. En dernier lieu un Chinois de la Ville de Canton tua son pere. La nouvelle n'en fût pas plutôt répandue dans Pékin, que l'Empereur donna ordre d'ouvrir les pagodes, pour offrir des sacrifices d'expiation, persuadé qu'un tel attentat ne pouvoit s'être commis, sans que la Divinité ne fût irritée contre la nation. Le concours des peuples fut immense : les prieres publiques durerent quarante jours, pendant lesquels chacun s'imposa des jeûnes volontaires.

Le Vice-Roi de cette province perdit son emploi; les deux Mandarins de ce département qui étoient chargés de veiller sur les mœurs, furent condamnés à mort : car on a ici cette maxime, de croire que, lorsqu'il se commet quelque grand délit, la corruption a pris le dessus; ce qui ne peut arriver sans

qu'il y ait eu de la négligence de la part des Magistrats. L'Empereur a expédié sur le champ une commission extraordinaire dans cette province, pour examiner le fait.

Je t'envoie ici le procès verbal qui fut dressé à ce sujet, & dont le Président de ce Conseil expédia copie à l'Empereur.

„ A notre arrivée à Canton, nous nous rendîmes „ dans le quartier de la Ville où le crime s'étoit com- „ mis. Là nous fîmes appeller les voisins pour les „ interroger sur les mœurs & le caractere du parri- „ cide. Nous apprîmes qu'il assistoit réguliérement „ aux prieres de la pagode, & qu'il étoit assez exact „ à remplir les devoirs de citoyen. Ils nous dirent „ qu'on n'avoit apperçu aucun défaut essentiel en „ lui, excepté qu'il paroissoit être d'un naturel un „ peu colere & emporté. "

„ En continuant nos interrogations, nous sûmes „ qu'il regardoit son pere comme un étranger, „ n'ayant point pour lui ce respect, ni cette véné- „ ration que les enfants Chinois ont naturellement „ pour leurs peres.

„ Nous demandâmes à ces voisins quelle sorte „ d'éducation le pere avoit donné à son fils ? Et ils „ nous répondirent, que cet homme qui étoit mar- „ chand, étant obligé de voyager presque toute „ l'année pour son commerce, avoit confié ce soin „ à un voisin qui, n'ayant point d'enfants, avoit „ bien voulu s'en charger. Le jeune homme s'ac- „ coutuma tellement, nous dirent-ils, aux mœurs „ & aux manieres de cet étranger, que lorsque son „ pere revint de ses voyages deux ou trois ans

„ après, il le reconnut à peine. Au lieu de lui don-
„ ner le nom de *mon pere*, il ne l'appelloit que
„ *monsieur*. Le pere ne fit pas d'abord attention à
„ cette distinction, persuadé que l'âge lui feroit re-
„ connoître son devoir, & que la nature repren-
„ droit ses droits. Cependant bien loin que le temps
„ produisît cet effet, il en fit un tout contraire.
„ Quand le pere quitta le commerce & qu'il eut
„ fini ses voyages, le fils vécut avec lui, comme avec
„ un étranger, à qui il étoit plus attaché par les
„ intérêts de la société, que par les liens du sang.
„ Il le tua à la fin pour jouir de son bien.

„ Nous comprîmes par ce discours, que le pere,
„ ayant confié à un autre l'éducation de son fils,
„ avoit éteint en lui les sentiments de la nature,
„ & qu'il avoit été lui-même un des premiers ins-
„ truments de son meurtre. Nous jugeâmes aussi
„ que le fils avoit d'excellentes qualités qui, si elles
„ avoient été cultivées par le pere, en auroient fait
„ un excellent citoyen.

„ Après ces informations, nous nous rendîmes
„ à la maison du criminel, pour nous saisir de sa
„ personne. Nous en trouvâmes les portes fermées:
„ nous frappâmes, & personne n'ayant répondu,
„ nous les fimes enfoncer. Dans la seconde chambre
„ où nous entrâmes, nous trouvâmes cet infortuné
„ fils, qui s'étoit pendu lui-même au plancher, avec
„ cette inscription écrite de sa main. *Mon pere est*
„ *cause de sa mort & de la mienne. Je n'aurois*
„ *jamais attenté sur ses jours, s'il n'avoit confié*
„ *mon enfance à d'autres, & ne m'eut accoutu-*
„ *mé dès mon bas âge à le regarder comme un*

as instruit l'Empereur, qu'il y avoit un Chi-
ans leur district qui confioit l'éducation de son
n étranger.

n'étoit pas assez d'avoir découvert la source
parricide, & infligé des peines à ceux qui par
égligence ne l'avoient pas prévenu, il falloit
au-devant d'un semblable crime pour l'avenir,
détourner le cours dans sa source. L'Empe-
la tête de son Conseil y travaille actuellement.

LETTRE XVIII.

andarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ou-san & *Sin-bo-ei* s'ennuient beaucoup à
aris. Ils n'y ont d'autre occupation que celle
r, & de jouir de leur étonnement.

bo-ei part demain pour l'Italie, d'où il me
rt des recherches sur lesquelles notre sublime

Ni-ou-ſan feroit déja parti pour l'Eſpagne & le Portugal; mais je ne puis me réſoudre à me ſéparer de tout ce qui me reſte de la Chine.

Je me fais une peine d'avance d'être livré à moi-même, & de n'avoir pas un ſeul mortel à qui je puiſſe communiquer mes idées. Quand ce dernier ſe ſera ſéparé de moi, je me trouverai ſeul au milieu de Paris. *Ni-ou-ſan* en me quittant emportera avec lui l'idiome Chinois. Il faudra pourtant que je faſſe ce ſacrifice à ma patrie. Peut-être que notre correſpondance en ſouffrira un peu; car ce dernier m'aide à penſer: je lui fais voir les lettres que je t'écris; il ſaiſit ce qui échappe à mon eſprit, & complete, pour ainſi dire, mes idées.

En attendant ſon départ je me familiariſe avec les Européens, & m'accoutume d'avance à penſer ſeul.

LETTRE XIX.

Cham-pi-pi, *à* Cotao yu-ſe, *à Pékin.*

de Paris.

J'Ai vu par ta lettre le malheur qui afflige maintenant notre Empire. Si la même cauſe produiſoit ici les mêmes effets, la France feroit continuellement en deuil; car c'eſt une choſe aſſez ordinaire en Europe que ces meurtres.

Le défaut des ſoins paternels en eſt la cauſe. La Religion, la morale, les mœurs, la vertu ſont ſans effet, lorſqu'elles ne ſont pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pouſſer de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premieres notions.

Ce n'eſt pas que l'inſtitution, dans cette Monarchie n'ait penſé à prévenir ce déſordre affreux; il y a ici des réglements à ce ſujet auſſi bons que les nôtres: mais ils ſont ſans effet, parce que l'éducation domeſtique eſt preſque ſans exemple. Ce ſoin des peres & meres, le plus indiſpenſable de tous les ſoins, eſt confié communément à des étrangers.

Les animaux n'abandonnent point leurs petits, juſques à ce qu'ils ſoient en état de ſe conduire par eux-mêmes; il eſt ſurprenant que la raiſon humaine ſoit plus défectueuſe que l'inſtinct des brutes. Ici, un enfant, en naiſſant, eſt banni de la maiſon paternelle; il n'y rentre que lorſque les mœurs ſont formées, & preſque toujours corrompues. Son pere lui eſt auſſi étranger qu'un autre citoyen; il ne ſauroit ni l'aimer ni le reſpecter, car qu'a-t-il fait pour cela? Il lui a donné la vie; mais c'étoit un devoir de ſon état. L'amour filial n'eſt pas une ſuite de l'acte de la création: quand il ſe borne là, c'eſt ſouvent un mal, au lieu d'un bien. La plupart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudiſſent l'inſtant de cet acte.

Cet amour naît du ſoin paternel, qui n'eſt autre choſe que celui de l'éducation; il eſt bien moins queſtion de donner à ſes enfants de l'eſprit & de l'agrément que de leur inſpirer de bonne heure le reſpect paternel, ſans lequel aucune ſociété ne ſauroit ſubſiſter.

Il y a dans cette Monarchie deux ſortes d'éducations, celle des maîtres & celle du monde; celle-là choque preſque toutes les idées de celle-ci: de maniere que la premiere devient ordinairement inutile, & en général la ſeconde eſt vicieuſe. Celle du monde

croiſe toutes les maximes de la Religion, ſur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs.

L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, ſe rapporte tout à ſoi-même; elle conſiſte, non pas à faire de bonnes choſes, mais de grandes choſes. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ſes concitoyens, mais de ſe diſtinguer d'eux. Tout ce qui fait du bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'eſſence de l'éducation françoiſe. Elle n'exige pas de la vertu il lui ſuffit de ſes apparence. Il n'importe pas que les actions ſoient louables, pourvu qu'elles ſoient belles: la juſtice, l'équité, la droiture, la probité, n'eſt pas ce qu'on y cherche, auſſi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvu qu'ils ne ſoient pas commis dans la baſſeſſe & l'humiliation; car toutes les maximes roulent ſur ce point principal.

L'effet de cette éducation répond parfaitement à ſa cauſe. L'amour des enfants pour les peres n'étant pas le reſſort du gouvernement domeſtique, il ſe trouve que la ſociété civile eſt compoſée d'étrangers, qui ne ſont unis, ni par le ſang, ni par l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir ici des enfants qui plaident contre leurs peres, qui les attaquent en juſtice, qui obtiennent des ſentences contre eux, qui leur refuſent l'aliment, qui les font empriſonner, & qui les tuent à la fin.

De ce même principe nait l'indifférence qu'on a pour les Magiſtrats, & les hommes vénérables de la nation. Que ſi on mépriſe les Juges & les vieillards, on n'aura point de reſpect pour le Prince qui eſt le pere de la grande famille. Des cinq derniers

Loix, les François en ont assassiné trois. Ce sont des monstres, dit-on; sans doute, mais des monstres sujets de la France. Si ce Gouvernement étoit fondé comme le nôtre sur l'amour paternel, une telle scélératesse ne tomberoit jamais sous les sens.

Les hommes n'agissent point au hasard; leurs vertus comme leurs vices ont une cause premiere, & cette cause est nécessairement une suite de l'éducation.

Les politiques d'Europe prétendent que la nature du Gouvernement François, n'étant pas moulée sur le plan de l'administration paternelle, l'éducation générale doit suivre une autre route. Il n'y a donc qu'à refondre sa constitution, ou à s'attendre à tous les vices qui en sont une suite nécessaire.

A quoi servent des loix qui n'empêchent point qu'un fils ne tue son pere, & qu'un sujet n'assassine son Roi? Les supplices peuvent bien punir les criminels, & étonner même le crime; mais ils ne corrigeront pas ce vice, parce qu'il est dans la chose même.



LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LA nation Françoise se conduit par une idole qu'on appelle *le point d'honneur*, dont les traits sont extrêmement défigurés. Cet honneur n'a point d'autel, & on ne va l'invoquer dans aucun lieu particulier. Ses sectateurs eux-mêmes ne savent

pas où il habite. L'opinion commune eſt, que *le point d'honneur* fait ſa réſidence ordinaire dans le foureau d'une épée. J'ai eu beau faire des recherches ſur ſa nature, je n'ai rien trouvé qui réponde à nos idées.

Les politiques prétendent qu'il doit ſa naiſſance au gouvernement monarchique; mais cela n'eſt guere probable; car de tout temps il y a eu des peuples ſur la terre qui ſe ſont laiſſés gouverner par des Rois, & aucune hiſtoire ne parle *du point d'honneur*.

D'autres diſent qu'il deſcend en droite ligne d'une petite vilaine idole qui fut créée en même-temps que la femme, à laquelle les hommes éleverent ſouvent des autels, & qu'ils foulerent quelquefois aux pieds: que des chevaliers errant armés de pied en cap allerent courir le monde pour certifier, à tous ceux qu'il appartiendroit, que cette petite vilaine idole étoit le plus bel ouvrage de la nature, & offrirent pour garant de leur parole de ſe battre contre tout venant. Si c'eſt là ſon origine, & que cet honneur, comme le diſent les Européens, ſoit la ſource de la puiſſance des États, on peut dire que leur force eſt appuyée ſur un endroit bien foible.

Je crois que le *point d'honneur* eſt d'origine françoiſe, car il eſt capricieux, & ſe conduit par humeur: on peut lui attribuer deux tempéraments, l'un robuſte & l'autre débile. Il eſt ſi fort qu'il réſiſte au canon, & ſi foible que le ſigne d'une petite baguette le fait tomber en défaillance. Il faut auſſi qu'il ait deux cœurs; le premier courageux, & le ſecond timide. Ses ſectateurs ſont ſi braves, que lorſqu'on leur dit qu'ils ont menti, ils ſe bat-

tent

tent aussitôt; & si lâches, que si on publie d'eux qu'ils n'ont ni esprit ni capacité, ou qu'ils sont fols, insensés, ou ignorants, ils n'en tirent aucune satisfaction. Je le soupçonne d'une constitution billeuse & colérique, car toutes ses actions tendent à la vengeance.

Les rites de l'honneur n'ont rien de commun avec ceux de la Religion du Christ; presque toujours leurs maximes sont contraires; ce que celle-ci défend, l'autre l'ordonne. Il ne s'accorde pas mieux avec la constitution fondamentale; car l'institution défend expressément de se tuer, excepté pour les besoins d'état; cependant ses sectateurs s'ôtent tous les jours la vie, pour un geste ou une parole. La même contradiction se trouve à l'égard du Prince; car quoiqu'ils regardent comme un devoir d'obéir à ses volontés, ils se font souvent un point d'honneur d'y contrevenir.

Les loix de la nature n'ont point d'empire sur l'honneur; quand il s'agit d'une offense, ou qu'il est question de s'aller faire tuer à la guerre, le sang ne peut rien sur lui. Les pleurs d'une femme, des freres & des enfants ne l'attendrissent point; l'honneur a prononcé, il faut qu'on parte.

Il étoit impossible qu'il n'y eût beaucoup de sectateurs de l'honneur chez une nation où il y a tant de vices; car la morale de l'honneur s'accorde avec presque toutes les passions humaines. Il permet la galanterie, consent à la volupté, & ne défend pas la débauche; il ne s'oppose pas, non plus, au vo & aux monopoles, pourvu qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'opprobre.

Un homme d'honneur ici peut me priver de mes biens, féduire ma femme, & déshonorer ma fille, fans perdre fon caractere : la plupart des gens d'honneur en France font des fcélérats que nous ferions mourir à la Chine; & il y a fort peu de gens d'une certaine diftinction dans le Royaume, qui n'aient de l'honneur : heureufement pour la nation, il n'y a que les premieres claffes de citoyens qui y facrifient; le tiers état, le petit peuple ne le connoiffent point, ils ignorent qu'il exifte.

Quelque dévotion que les François affectent pour l'honneur, l'infamie, fa rivale naturelle, gagnoit fi fort du terrein, qu'on crut néceffaire d'établir un Tribunal, pour maintenir fes droits, & empêcher qu'elle ne prît entiérement le deffus. On fit un code & des loix générales pour une chofe qui étant le préjugé particulier de chaque perfonne, ne pouvoit être foumife à aucun réglement général.

Ce Tribunal s'y eft fi bien pris, qu'il a fourni lui-même des armes à l'infamie. Deux faux braves aujourd'hui qui n'ont pas envie de fe battre, & qui ont fait femblant en public de le vouloir, font mis entre les mains des gardes, qu'on appelle ici des Maréchaux de France, qui ne les quittent plus qu'ils n'aient donné leur parole d'honneur qu'ils continueront à être lâches. Il eft ordonné à tout Gentilhomme d'honneur qui a été volé au jeu, de payer la fomme volée, & de faire honneur à la fripponnerie. Il eft vrai que depuis peu, il y a un nouveau réglement : un Gentilhomme d'honneur aujourd'hui ne peut gagner au jeu, que jufques à la concurrence de la fomme portée par l'ordonnance. Un des plus

grands abus du Tribunal eſt d'avoir ſéparé les droits du citoyen, de ceux de l'homme d'honneur, & d'avoir oublié que l'inſtitution fondamentale eſt la baſe ſur laquelle doivent appuyer toutes les juriſdictions.

Un Gentilhomme emprunte ici, d'un côté, mille onces d'argent comme citoyen, & de l'autre, cent taels comme homme d'honneur; il lui ſuffit de déclarer ſon impuiſſance à payer cette ſomme, & que le créancier de cette derniere lui faſſe donner un garde des Maréchaux de France, pour que le premier créancier ne puiſſe pas le pourſuivre: dès ce moment les loix civiles ſont impuiſſantes pour lui.

Voilà ce que je puis te dire au ſujet de l'honneur; cependant comme toutes les autres divinités que les Européens vénerent, ont un temple, & qu'on ne ſait où prendre celle-ci, je pourrois bien t'avoir entretenu dans cette lettre d'une chimere.



LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

AVant le point d'honneur, eſt une autre idole qu'on appelle gloire : celle-ci, de même que l'honneur, n'a ni feu ni lieu; on ne va l'invoquer dans aucun temple particulier.

Son origine eſt très-ancienne; les Romains qui avoient volé l'univers lui ſacrifioient beaucoup. Après la deſtruction de leur Empire, cette divinité diſparut, on n'en entendit plus parler. Il s'écoula quin-

ze siecles avant que les Européens eussent de ses nouvelles : au bout de ce temps-là elle reparut dans le monde. Elle s'annonça par un grand bruit d'armes qui se fit entendre sur la terre : on prétend que François I. Roi de France, la mit beaucoup à la mode.

Cette divinité (si c'en est une) doit être maigre, comme un squelette, car la plupart de ses sectateurs meurent de faim. Son existence est dans son nom; quoiqu'elle s'évapore continuellement, elle ne se consume jamais. Elle est d'un naturel barbare, aimant l'effroi & l'épouvante; son origine vient en droite ligne de la guerre. Ses sectateurs sont des assassins de profession : des meurtres qu'ils commettent, à ceux qui sont punis par les loix, il n'y a d'autre différence que la forme : tous les scélérats qu'on fait mourir ici ignominieusement, seroient couverts de gloire, si au lieu d'avoir ôté la vie d'une maniere, ils avoient tué d'une autre.

Cette divinité est généralement plus courue que celle de l'honneur; presque toutes les classes des citoyens en sont susceptibles. Le peuple qui ne fait qu'une chose, qui ne voit qu'un objet, les oublie souvent pour elle; on le voit quelquefois donner tout ce qu'il a pour soutenir ses droits.

Le soldat (qui par-tout est peuple) prend les armes, quitte son foyer, se bat, & meurt pour cette gloire qu'il ne connoît pas, & dont il a seulement entendu parler. Ceux-mêmes qui n'ont point d'honneur, se sacrifient à la gloire.

Elle a comme une vertu d'agitation qui guérit de la paresse & de la nonchalance. Son nom seul rani-

me l'état, & lui donne une nouvelle vie. Dans quelque assoupissement que tombe la nation, on est sûr de la réveiller par ce mot : *François, la gloire vous appelle.*

Cette divinité chimérique est le plus ferme appui de ce Trône: c'est d'elle que le Roi de France tire toute sa splendeur, s'il est vrai qu'il soit splendide.

Pour se donner plus de crédit sur la terre, elle a voulu s'associer avec une autre divinité du Ciel, qu'on appelle la justice, qui est la plus respectable chez les hommes; mais celle-ci n'a point voulu s'unir d'intérêt avec une scélérate qui ne connoît ni foi ni loi, & dont la plupart des vertus sont fondées sur des crimes.

La gloire, comme l'honneur, se fait une morale à sa guise: elle ne défend ni la débauche ni la corruption des mœurs; elle n'est pas incompatible avec les forfaits les plus noirs. Un scélérat qui séduit tant de femmes qu'il peut, qui couvre de honte d'honnêtes familles; un abominable qui commet mille bassesses dans la société civile, peut être un de ses sectateurs; car telle est ici la force du préjugé, qu'un homme peut être à la fois couvert de gloire & d'infamie.



LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois en France une cabale de gens robustes qui faisoient profession de médire des

femmes. Les invectives contre ce sexe leur découloient de la bouche. Ils ne se contentoient point de les déchirer par des traits mordants, ils prenoient encore la peine d'écrire contre elles de longues satyres: de maniere que, non-seulement elles se trouvoient insultées dans leur âge, mais même offensées dans la postérité.

Les femmes naturellement douces, & qui n'aiment point la guerre, employent d'abord la voie de la médiation : elles nommerent des Plénipotentiaires. C'étoit de jeunes Abbés qui s'étoient distingués dans les ruelles, en qui le beau sexe François a toujours eu confiance. Il y eut plusieurs pourparlers; mais leurs agents ayant trouvé de la résistance, & les hostilités continuant toujours de la part des hommes, à la fin elles leverent des troupes, & se mirent elles-mêmes en campagne, pour leur donner la chasse. Comme elles avoient mis dans leur parti un grand nombre de braves Officiers, & que leur armée avoit à sa tête d'habiles Généraux, elles remporterent plusieurs victoires sur leurs ennemis. Alors il y eut une suspension d'armes, & dans peu la paix fut signée entre les deux partis. Il fut convenu, qu'on pourroit, comme auparavant, penser mal des femmes; mais qu'à l'avenir on en diroit du bien. C'est depuis ce traité sans doute, qu'on a inventé ce tas de louanges fades & insipides, qu'on débite ici continuellement au sexe, & que le cœur dément.

Après tout, on a pris le bon parti : une nation gaie, vive, & enjouée, qui chambre ensemble, ne devroit pas être de mauvaise humeur contre un sexe qu'elle rencontre à chaque pas. Aujourd'hui les

Auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages. Au contraire ceux qui aspirent à la réputation d'écrivains délicats, respectent jusques à leurs défauts, & donnent une tournure avantageuse à leurs imperfections. Il reste bien encore quelques médisants des femmes, mais on les regarde comme des misantropes ou des gens inquiets, & on les bannit des cercles polis.

Afin de prévenir une nouvelle guerre civile, & empêcher l'armée ennemie de se former de nouveau, on a établi un acte de conformité : lorsqu'on découvre quelque faux orthodoxe en femmes, on lui fait faire son abjuration publique dans ces termes. *Je crois aux femmes, à leur mérite, à leur esprit, à leurs agréments; je proteste que je serai toute ma vie leur très-humble admirateur; que je les défendrai en tout & par-tout, jusques à extinction de voix naturelle, &c.* On prétend que cette formule tire son origine d'un fameux défenseur du beau sexe Européen, appellé Dom Quichote.

Les François sont avares ou trop généreux : lorsqu'ils accordent, ils accordent presque toujours plus qu'il ne faut. On dit, & l'on écrit communément aujourd'hui en France que les femmes forment le caractere des hommes. N'en déplaise à l'acte de conformité, je crois qu'on prend ici l'effet pour la cause. Il faudroit pour cela que les femmes eussent un caractere elles-mêmes. Je me garderois bien de débiter la morale suivante en Europe; car je serois mis au banc du sexe.

Je crois que les vertus des femmes ne sont que des caracteres ajoutés; que rien ne leur appartient, pas

même leurs vices; je pense que leurs qualités sont un capital qu'elles ont emprunté des hommes, dont elles leur paient tous les jours l'intérêt en agréments, & qu'elles leur rendent en détail ce qu'elles ont reçu d'eux en gros.



LETTRE XXIII.

Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

NOus nous assemblons toujours comme si tu étois au milieu de notre société, quoiqu'il n'y ait aucun de nous qui ne s'apperçoive que tu y manques.

Nos entretiens roulent ordinairement sur la morale des Gouvernements civils. Hier il fut mis en question, si les sociétés pouvoient subsister par elles-mêmes, indépendemment de la vertu, & se perpétuer par la seule force de l'ordre.

Cette dispute nous mena si loin que plusieurs de nos Mandarins commencerent à douter de cette vertu.

Ils dirent que plusieurs peuples sur la terre avoient établi de bons gouvernements sans la connoître : là-dessus quelques-uns conclurent que ce qu'on appelle ainsi, n'est qu'un nom; ou pour me servir de leur expression, un certain arrangement de causes secondes qui s'accordent avec les premieres.

Pour moi, je ne puis croire que le monde se conduise ainsi au hasard: instruis-nous si cette vertu est établie dans les climats où tu habites; & si on peut

s'en passer dans quelque société que ce soit; car si elle existe, & qu'elle soit quelque chose chez les hommes, elle doit se trouver en Europe, comme en Asie.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne doute point que quelques-uns de nos Mandarins n'aient poussé le sophisme, jusques à douter de cette vertu, qui est l'ame du monde & le lien de la société universelle; ce désordre de l'imagination arrive presque toujours, quand on laisse flotter son esprit au gré des raisonnements. Il faut établir des principes, & s'y attacher inviolablement.

L'union des hommes est l'ouvrage de la sagesse, dont l'essence est la vertu.

Une société civile, qui n'auroit pour base qu'un certain arrangement de causes secondes, périroit avec elles: l'ordre seul privé de tout autre sentiment ne suffiroit point, il laisseroit un vuide qui seroit rempli par la discorde & par la division: ainsi il arriveroit souvent que l'ordre seroit un désordre.

Il y a donc quelque chose de plus qui nous attache à nos devoirs, & que nous sentons intérieurement lorsque nous les remplissons.

Cette vertu, lorsqu'elle est rélative à l'Être divin, c'est l'amour de Dieu; quand elle est directe à la société dont on est membre; c'est l'amour de la patrie.

Toutes les sociétés qui se sont formées sur la terre l'ont prise pour modele.

Les Européens qui la pratiquent le moins, l'ont établie dans tous leurs gouvernements : c'est un hommage qu'ils lui rendent.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de si grand dans l'univers, ni de plus digne de l'admiration des hommes, que le droit des gens des nations de la république du monde Chrétien.

Je vais t'en donner ici le spectacle, & te faire promener dans tous les appartements des vertus civiles de ces peuples; je ne dis point de celles qu'ils pratiquent; mais de celles dont ils se sont imposé la loi : droit que nous connoissons peu ; parce que n'ayant aucune communication avec aucun peuple de la terre, nos loix ne sont relatives qu'à nous-mêmes.

Dans le droit des gens de l'Europe, les nations sont personifiées : elles deviennent des hommes qui se doivent des égards mutuels. Un homme ne doit pas faire du mal à un autre par la raison qu'il ne voudroit pas qu'il lui en fût fait à lui-même : ce principe d'équité qui les contient tous est la base du droit des gens des nations.

Il y a trois sortes de gouvernements en Europe. Un peuple se conduit par lui-même, fait des loix ; toutes les classes ont part à l'administration. Cela s'appelle un État démocratique. Il se laisse gouverner par un Sénat : alors c'est un gouvernement aristocratique; où il confie le pouvoir à un seul homme : ce qui revient à notre maniere d'administration.

Ces trois gouvernements ont des loix, qui, en faisant le bonheur des particuliers, concourent à l'avantage du public.

Chaque société a des obligations ainsi que des devoirs à remplir, & ce droit les regle.

Les devoirs des Souverains à l'égard des peuples y sont marqués, ainsi que les obligations des peuples envers les Souverains.

Il y a des Rois qui le sont en naissant; d'autres que les peuples font : à ceux-là, la Couronne est héréditaire : celle de ceux-ci, appartient au peuple qui la dispense : mais cette distinction ne change rien au privilege du Trône, & aux droits des citoyens.

Le Souverain trouve son bonheur dans la félicité de son peuple, & le peuple sa félicité dans le bonheur du Souverain. Ce sont deux droits qui ne peuvent point être séparés, sans causer une lésion chez le Prince & les sujets.

L'agriculture entre dans son plan, ou pour mieux dire en est la base; parce que c'est d'elle que les peuples tirent leur subsistance, & que tout principe de grandeur est dans l'existence. Il établit des loix par lesquelles il accorde des récompenses à ceux qui, par un travail assidu & industrieux, en tirent plus de ressources.

Le commerce en est une suite : aussi a-t-il la même attention pour faire des réglements qui, en le protégeant, contribuent à en augmenter les branches.

Il établit la monnoie qui est un signe représentatif des valeurs, dont la circulation répand par-tout la fertilité & l'abondance; institution très-sage, si son principe n'eût pas d'abord été corrompu.

Mais ce n'est là en quelque façon que la méchanique de la société : il y a un but auquel tous les hommes aspirent, qui est la félicité. Celle-ci ne consiste pas dans les aises & les commodités de la vie. Il y a des peuples fort riches, qui sont très-malheureux : cette félicité est dans la liberté politique & le savoir.

Les ténebres de l'esprit rendent l'homme inférieur à lui-même, & la servitude met sa condition au niveau de celle des bêtes. Le droit des gens d'Europe établit les connoissances, & corrige les maximes pernicieuses du despotisme, qui pourroient faire de chaque nation une société d'esclaves.

Néanmoins ce n'est pas encore là le véritable bonheur qui ne consiste que dans la pratique de la vertu; & cette vertu est recommandée par le droit des gens, ou pour mieux dire, est le droit des gens lui-même.

La Religion en est le fondement; c'est elle qui conduit ses pas, & qui guide toutes ses démarches.

La justice est son plus ferme appui; car là où le citoyen n'est pas en sûreté, & où on peut lui ravir son bien & son honneur, il n'y a plus de droit de gens.

Cette justice consiste dans de bonnes loix, & dans des peines tirées de la nature des crimes, & pour que tout arbitrage finisse, il faut que ces peines soient écrites.

Le droit des gens apprend aux Européens qu'il ne suffit pas de se rendre puissant au-dedans, mais qu'il faut encore se fortifier au-dehors: car si chaque peuple doit être en garde sur lui-même, il faut qu'il le soit encore davantage contre les étrangers.

Il établit la police, d'où nait l'ordre & la subordination, qui augmente la force des États, en multipliant le nombre des citoyens par tout ce qui favorise les mariages.

La gloire entre aussi dans son plan: ce n'est qu'une ombre; mais cette ombre donne de l'état aux corps. Le droit des nations apprend à se procurer cette gloire, parce qu'on ne l'a pas plutôt acquise qu'on est recherché de tous les peuples, qui préferent tou-

jours un allié pauvre qui a de la réputation, à celui qui sans gloire jouit des grandes richesses.

Ce droit n'apprend pas seulement aux grandes nations à se gouverner; mais même aux petits peuples à se conduire. Il leur enseigne les moyens de se faire protéger des grands corps politiques sans exposer leur souveraineté. Il a imaginé pour cela les cessions purement volontaires, les hommages, & les tributs; qui, sans rien diminuer de leur pouvoir, les garantissent des attaques d'un puissant ennemi.

Comme toutes les nations ne sont pas fixes, & qu'il y a des transmigrations nécessaires d'un pays à un autre; le droit des gens apprend aux Européens à s'établir légitimement dans de nouvelles contrées, soit qu'elles soient sans possesseurs, ou qu'elles soient déja habitées; ce qui est un grand point du droit des gens des nations: mais le plus considérable est celui qui apprend à chaque peuple les devoirs qu'ils ont à remplir envers leur patrie, & les obligations ausquelles ils doivent satisfaire, comme sujets d'une société d'où ils tirent leur existence, & à laquelle ils doivent leur sûreté.

Les États ont des propriétés. Ce droit enseigne aux nations comment elles les doivent posséder, & aux sujets la maniere d'en jouir.

L'aliénation de ses biens est encore de son ressort. Il regle dans quel cas une nation peut les vendre, ou les aliéner légitimement, sans blesser le droit du public, ou celui des particuliers.

La possession des lacs, des fleuves & des rivieres, sur lesquelles nous n'avons rien d'écrit à la Chine, parce que personne ne nous les dispute, forme en Europe une partie du droit des gens. Il établit à qui

ils appartiennent légitimement, & ce n'est pas une des moindres prérogatives des peuples.

La mer forme un grand point. Il est décidé quelles sont les nations qui doivent pêcher, & celles qui doivent naviguer; ce qu'on peut regarder comme le droit érit de l'Océan de l'Europe.

LETTRE XXV.

Au Même.

LEs nations, en qualité de membres de la société universelle, ont entre elles des devoirs & des obligations à remplir; elles doivent se secourir mutuellement comme étant les parties d'un corps, dont l'objet est de concourir au bien général. Ces devoirs, & ces obligations sont marquées dans ce droit ainsi que leurs limites.

Les particuliers de chaque société ont des dignités, des honneurs, & des distinctions; mais comme elles pourroient prendre les unes sur les autres, & par là acquérir la supériorité, le droit les regle, en établissant des presséances. Les nations sont indépendantes les unes des autres, & c'est dans cette indépendance que consiste leur sûreté; mais comme cette indépendance pourroit dégénérer en un despotisme général, le droit des gens des nations établit des bornes.

Il y a un génie général dans les nations qui dirige les actions publiques, & les rend plus, ou moins capables de s'agrandir; mais comme certaines pourroient prendre trop d'avantages sur d'autres, le droit des gens y remédie en établissant des loix par lesquelles tous les peuples sont invités à acquérir à peu

près les mêmes connoissances : c'est à cause de cela que, dans tous les gouvernements, on voit l'émulation pour le savoir, marcher quasi d'un pas égal.

Comme il est nécessaire que les différents peuples qui ont des intérêts généraux se communiquent ; il faut régler ce qui est dû aux étrangers, & c'est ce qui est établi par ce droit.

Il y a des nations qui ont des prérogatives sur d'autres : s'il n'y avoit point de regles pour savoir jusques à quel point elles doivent aller, elles dégénéreroient bientôt en tyrannie, & la République générale seroit aussitôt asservie ; c'est ce que ce droit des gens prévient.

Cependant il y a des usurpations & des dépendances forcées ; car le droit des gens ne peut pas prévenir tout ; mais s'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher la violence & la vexation, il empêche du moins que la vexation n'arrive à un certain point ; ce qui est un droit des gens.

Les nations s'unissent & se lient ensemble par des traités ; ces traités sont inviolables par leur nature ; mais non pas indissolubles ; ce même droit les forme & les détruit, quand les raisons qui les avoient fait établir ne subsistent plus ; mais comme il est dans la prudence humaine de se précautionner par des garanties, souvent il ordonne de prendre des sûretés pour leur observation.



LETTRE XXVI.

Au Même.

MAis c'est particuliérement à la guerre qu'est le triomphe du droit des gens des nations. Il y en a de plusieurs especes, & c'est son affaire d'être l'arbitre de toutes. C'est lui qui en ordonne la forme, & la déclaration, il distingue entre tous les ennemis le droit de chaque ennemi, & regle entre les alliés & les auxiliaires la forme ainsi que la durée des subsides.

Il permet qu'on soit neutre au milieu du feu, des sieges, & des batailles.

Ce droit va plus loin, il établit la foi entre les ennemis, & fait qu'on se doit tout, dans le temps qu'on croit ne se devoir rien.

Dans le cas d'une guerre injuste, il établit que le Prince qui la suscite, se rend coupable lui seul de tous les maux qu'elle cause, & met sur son compte les usurpations, les tyrannies, les violences, & toutes les vexations qui en sont une suite nécessaire.

Il regle le droit des conquêtes, & donne des loix, pour que le vaincu rentre dans ses droits au moment même qu'il les abandonne.

Il répare les déprédations que la licence des armes cause, & il ordonne que les États & les possessions de l'ennemi qu'il avoit perdu & qu'il acquiert de nouveau, lui soient rendus dans le même État où ils étoient auparavant.

Il statue sur les prisonniers de guerre, établit leur rançon, ou regle leur échange.

Il ordonne la paix, & fait voir l'avantage qu'il y a de l'entretenir, & établit que les conventions sur la tranquillité publique doivent être sacrées, & il prescrit des loix pour leur exécution.

Si des cas particuliers obligent à les rompre; il regle les cérémonies, & les ménagements qu'il faut observer dans cette rupture, mais ce même droit des gens des nations, qui devroit être la source de tous les biens en Europe, est la cause de la plupart des maux, car les Européens abusent de tout, de la vertu même : aussi je ne t'ai pas donné ce droit pour une réalité, mais comme une figure qui représente une chose qui n'existe point.



LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON dit que le Gouvernement François est tombé en quenouille; cela veut dire, est dirigé par une femme. Les plaisants de Paris disent à ce sujet que les affaires d'État sont en mouches & en rubans, & les expéditions militaires en cornettes. Ils ajoutent qu'il y a cinq ou six jours dans le mois, où les expeditions sont menées d'une maniere extraordinaire, à cause d'une maladie ordinaire qui attaque celle qui gouverne, & que cette indisposition rend alors sa Monarchie malade

A la Chine nous ne connoissons point le Gouvernement en quenouille : ce n'est pas que nos Empereurs n'aient des foiblesses ; ils sont hommes : mais l'admi-

niſtration n'a rien à démêler avec le lit du Prince : ſes devoirs ne ſont jamais confondus avec ſes plaiſirs. Si quelqu'une de ſes eſclaves acquiert de l'aſcendant ſur lui ; c'eſt un empire domeſtique, & non point un empire deſpotique. Sa domination ne paſſe pas la chambre où ſes charmes exercent un pouvoir abſolu. Dans ce tête à tête elle peut tout, hors de là elle ne peut rien. Les affaires d'état n'en ſouffrent point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec l'amour du Monarque. Le Prince peut être foible, ſans que l'Empire ceſſe d'être fort. Perſonne n'obéiroit au Souverain, ſi on s'appercevoit que ſes décrets émanent d'une eſclave. Il eſt aſſez humiliant pour les hommes d'obéir à un homme, ſans y ajouter encore les caprices d'une femme.

LETTRE XXVIII.

Cham-pi-pi, *au même.*

De Paris.

LA Chine attend de moi l'hiſtoire de l'Europe : il faudroit pour cela que l'Europe eût une hiſtoire. La conſtitution de la plupart des gouvernements défend qu'il y ait des annales fideles : le dogme chez les Chrétiens eſt trop près des Princes, & les Princes trop près de la religion, pour avoir des écrivains exacts.

Ce qu'on lit ſous ce titre, n'eſt qu'une rapſodie d'idées qui ſe croiſent & ſe contrediſent mutuellement. J'ai ramaſſé environ cent hiſtoriens différents ſur cette partie de l'univers ; ce ſont autant d'impoſteurs.

Il y a deux puiſſances chez les Chrétiens, qui s'oppoſent à l'exactitude des faits, la ſpirituelle & la temporelle. La premiere défend aux hiſtoriens de dire la

vérité, & la seconde leur permet seulement de publier le mensonge. Tout seroit perdu dans l'une, si l'on ôtoit le voile qui la couvre; & l'autre auroit honte, si on lui arrachoit le masque qui la cache.

Il y a néanmoins une mappe-monde, un cahos d'histoires Européennes. C'est celui-ci dont je tâche, depuis mon séjour ici, à deviner le chiffre; je cherche à découvrir l'origine des faits. Dans cette multiplicité d'événements, vrais, faux, chimériques ou supposés, mon travail est d'en séparer l'imposture : j'écarte à droite & à gauche, je tâche de me frayer un chemin à la vérité au travers d'une mer de mensonges.

Quand j'ai trouvé une piece bien constatée & d'une bonne architecture, je la mets à part & continue ensuite mes recherches. Je ramasse, pour ainsi dire, les matériaux de l'Europe, pour en présenter l'édifice à ma patrie.

Je t'en adresserai le plan : tu ne le recevras pas tout d'une piece; je te ferai passer par lambeaux, pour ne pas faire un livre d'une lettre. Je ne l'habillerai point à la Chinoise, je lui laisserai son ajustement Européen.

LETTRE XXIX.

Le Madarin Sin-ho-ei, *au Madarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

J'Arrivai à Lyon le cinquieme jour de mon départ de Paris, je fis le voyage dans une voiture qu'on appelle la diligence. C'est une commodité publique très-incommode. On marche nuit & jour, on n'a le temps,

ni de manger, ni de repoſer. Les étrangers dévancent les chevaux; ils arrivent avant la diligence.

Le plus tuant de cette voiture, eſt l'obligation indiſpenſable où l'on ſe trouve d'entendre les ſots raiſonnements de ceux qui la compoſent. Il y a toujours là un mauvais plaiſant qui ſe charge de la joie des autres, & dont l'emploi eſt de faire rire la compagnie. Le malheur eſt que ſes pointes d'eſprit ſont trop foibles, & les cahotages trop forts pour pouvoir dormir.

On dit que la Ville de Lyon eſt la ſœur cadette de Paris. Si cela eſt, elles ne ſont pas de même lit; c'eſt une batarde qui n'a ni le brillant, ni la nobleſſe de ſon ainée; elle eſt devenue roturiere par le commerce, elle tient aujourd'hui boutique d'étoffes & de rubans.

En entrant dans cette Ville, on ſent les chaînes & les trâmes: les bouts de ſoie ſortent de toutes parts.

Le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon. Il ſe révolte contre ſes Mandarins ou Magiſtrats; & lorſqu'il a pris les armes, il ne les met bas qu'après qu'on a ſigné avec lui une capitulation. Il a des charretées de taffetas qu'il fait valoir le fuſil ſur l'épaule: la guerre commence toujours par le prix de la main-d'œuvre.

En général ce peuple eſt machine; ſon génie ſe démonte comme un métier à bas: chaque piece tient à une méchanique. Ses connoiſſances les plus étendues ſe réduiſent au calcul: ſa religion eſt l'intérêt, & ſon Dieu eſt l'argent.

Le Lyonois a deux natures; l'une ſtupide, épaiſſe & idiote; l'autre éclairée, fine, & déliée. Il eſt extrêmement borné dans le commerce de la ſociété;

mais c'eſt un aigle dans celui qui conduit à gagner de l'argent. Il emploie pour cela tous les moyens que ſon avidité naturelle peut lui ſuggérer.



LETTRE XXX.

Kie-tou-na à Cham-pi-pi.

De Pékin.

LEs Mathématiciens Européens qui ſont ici à notre Cour, nous parlent ſouvent d'une ſcience Européenne, qu'on appelle politique; ils prétendent qu'elle l'eſt par excellence, & la regardent comme la baſe des gouvernements.

Cette définition me ſurprend; car j'avois toujours cru que les mœurs & les loix ſuffiſoient pour ſoutenir les Empires; & qu'il ne falloit que conſerver les unes, & empêcher que les autres ne ſe corrompiſſent pour perpétuer la république. Puiſque tu es dans le pays où cette ſcience a pris naiſſance, expliques-moi ce qu'elle eſt, & en quoi conſiſte ſon dogme & ſes principes.

Plus je réfléchis aux reſſorts qui font mouvoir les différentes ſociétés du monde, & plus je les trouve compliquées. Si cette politique eſt abſolument néceſſaire aux États Européens, & que ſans elle ils ne puiſſent exiſter, j'avoue qu'il eſt ſurprenant que notre gouvernement ait pu ſubſiſter, pendant plus de quatre mille ans, ſans une ſcience qui ſoutient le ſyſtême des Princes Chrétiens.

LETTRE XXXI.

Cham-pi-pi *à* Kie-tou-na.

De Paris.

HIer au matin, comme je m'habillois, j'entendis un grand bruit dans la rue, comme celui qui eſt cauſé par un concours de peuple. Je demandai à mon hôte ce que c'étoit: il m'apprit que c'étoit le Roi qui arrivoit à Paris. Je lui demandai ſi c'étoit le Roi des Indes ou du Japon; & il me répondit que c'étoit le Roi de France.

On montre ici aux étrangers un vaſte Palais, qu'on appelle *le Louvre*, qui pourroit contenir pluſieurs Rois, mais qui n'en contient aucun. Celui de France ne fait point ſon ſéjour au milieu de ſes peuples, il habite dans les forêts de Verſailles, où il vit avec les cerfs, les biches, & les daims. Il ne croiſe Paris, que pour courir après une compagnie de perdrix qui s'eſt échappée dans la plaine de Saint-Denis; & s'il y vient exprès, c'eſt pour voir l'opéra, ou aſſiſter au ſpectacle des marionettes.

La grande famille de l'État eſt ſéparée; le pere vit d'un côté, & les enfants de l'autre. Tu ne ſaurois croire combien cet arrangement lui épargne de peines & de ſoins. S'il vivoit à Paris, il ſeroit continuellement obſédé par ſes ſujets; l'un lui demanderoit juſtice, l'autre ſe plaindroit d'un tort qui lui a été fait; celui-ci propoſeroit la réforme d'un abus, celui-là l'informeroit de la mauvaiſe adminiſtration: & ſon ſéjour à Verſailles le dégage de ces embarras, & il n'eſt pas obligé de ſavoir ce qu'il lui importeroit le plus de ne pas ignorer.

Les Mandarins Miniſtres feroient perdus; car on feroit à portée d'avertir le Monarque que tout eſt vendu à l'intrigue & à la faveur : au lieu que, par ſon éloignement, la choſe reſte enſevelie dans un profond oubli : c'eſt un ſecret d'État qu'on ne lui réleve point.

On a beau prendre la poſte pour courir après le Roi, on ne l'atteint jamais. Tout eſt réglé à Verſailles, pour qu'il n'y ait aucune communication entre lui & ſes peuples.

Un ſujet vient-il pour ſe plaindre d'une injuſtice qu'on lui a fait? *Le Roi n'y eſt point, il vient de partir pour la chaſſe*. Revient-il une ſeconde fois? *Il y a ce jour-là grand conſeil.* Ne perd-il pas patience? Fait-il encore le voyage? Il eſt impoſſible de parler à S. M. *car un courier extraordinaire vient d'arriver de l'armée*. Et ce petit manege dure juſques à ce qu'à la fin ennuyé de tant de courſes, il ſe deſiſte de ſes prétentions.

„ Il n'en peut plus," diſoit derniérement le premier commis d'un Mandarin Miniſtre, en parlant d'un particulier qui avoit contre lui pluſieurs griefs dont il vouloit ſe plaindre au Roi; „ il eſt preſ-
„ qu'éreinté; voilà dix voyages qu'il fait de ſuite
„ à Verſailles inutilement: je l'ai recommandé pour
„ que vingt autres ne réuſſiſſent pas mieux. "

Il y a tel François qui n'a jamais vu la face de ſon Souverain; il a ſeulement oui dire qu'il y a un Roi de France.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cata-yu-se, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

DEpuis ton départ, il est arrivé un événement qui n'a point d'exemple dans notre Empire. Tu sais qu'à la Chine les loix du mariage sont inviolables. Un citoyen, qui jouït d'un esclave à titre d'épouse, est sûr que personne ne troublera sa possession. Le Prince qui peut tout sur ses sujets, ne peut point leur enlever leurs femmes. Cette religion incorruptible de l'hymen est admirable, pour entretenir l'ordre domestique & civil. Cependant un Mandarin de la premiere classe, qui vouloit avancer sa fortune avec celle d'une jolie femme de sa connoissance, forma le projet d'enfraindre cette loi, en la présentant à la Cour. L'Empereur est sage, mais il est homme : il la vit, se décida, & la déclara son esclave favorite. Le mari se voyant privé de sa femme, & sachant qu'elle lui avoit été enlevée par le Prince, lui adressa le mémoire suivant. Je te l'envoie, pour que tu le fasses traduire en langue Européenne; afin que, s'il se trouvoit quelque Prince Chrétien qui fut dans le même cas, il pût lui servir d'exemple.

MÉMOIRE.

*De*** Citoyen de Pékin, portant plainte contre notre sublime Empereur, qui m'a enlevé ma femme,*

femme, avec laquelle il couche toutes les nuits, quoiqu'elle m'appartienne & soit ma chair, & mes os. Je dis dans ce Mémoire que, s'il ne me la rend pas, je suis en droit de le regarder comme un tyran, & d'exciter une révolution dans l'Empire, pour le renverser du Trône, comme indigne de l'occuper; & autres choses que je dis, qu'il lira lui-même dans ce Mémoire.

„ Magnifique Empereur, Firmament du monde, „ la plus grande de toutes les Étoiles qui soient at- „ tachées au Ciel; Soleil: d'où vient que ta sagesse, „ qui égale celle de Dieu, & qui jusques ici ne s'est „ jamais démentie, vient de changer son cours?

„ J'avois une femme légitime, que j'avois épou- „ sée en présence du Mandarin qui préside à nos hy- „ mens, & tu viens de me la ravir. Non-seulement „ tu me prives de mes plaisirs nocturnes, & de la „ jouissance d'une femme que j'aimois tendrement, „ mais encore d'avoir des héritiers: car j'ai six gros- „ ses vaches qui me fournissent tous les jours beau- „ coup de lait; quatre grandes mesures de terre pro- „ pres à cueillir du ris; deux cents pieds d'orangers, „ cent arbres fruitiers; & un grand vivier où l'on „ pêche les plus belles carpes de l'Empire. Mais ce „ qu'il y a de plus sensible pour moi, ce sont les „ railleries que j'essuie de mes compatriotes, qui se „ moquent de moi tous les jours, en me disant d'un „ ton ironique: Je te félicite de ton alliance avec „ la maison Impériale. Quelques effrontés me deman- „ dent, pour me faire enrager, si ma femme accou- „ chera bientôt. D'autres impertinents me disent en „ plaisantant, quel plaisir d'avoir des enfants qui „ coûtent si peu de façon! Il n'y en a aucun qui ne

„ me rit au nez, & ne me regarde comme un ſot.

„ Je ne ſais, ſublime Empereur, ce qui peut „ avoir décidé ton goût pour ma femme. Elle eſt jo- „ lie, à la vérité ; mais elle n'eſt pas des plus ra- „ goûtantes; & ſi je n'étois pas ſon mari, je ſerois „ charmé que tu m'en euſſes débarraſſé. Elle a une „ vilaine maladie, qu'avant ſon mariage elle ſeule „ ſavoit, & que maintenant toi, elle, & moi ſavons.

„ Faut-il te parler ſans déguiſement, Grand Prin- „ ce? Elle piſſe au lit toutes les nuits. J'étois obligé „ d'employer tous les matins deux eſclaves, pour „ laver les draps, & brûler des parfums dans ma „ chambre.

„ D'ailleurs il faut que je te prévienne, Soleil du „ monde, que c'eſt une femme très-ruſée. Elle t'a- „ gaſſera d'abord par des petits riens; jouera la co- „ médie, chantera, danſera, te fera de petits contes „ amuſants, te divertira par des aventures de Pékin, „ dont elle ſera la premiere inſtruite; te perſuadera „ qu'elle aime ta perſonne préférablement à ta Cou- „ ronne; étudiera ton tempérament, ton humeur, „ ton caractere; cherchera à découvrir l'endroit par „ où tu es le plus foible; & quand elle aura fait cette „ découverte tu ne feras plus Empereur; elle ſeule „ regnera dans l'Empire; tu deviendras l'eſclave de „ ton eſclave; elle diſpoſera de tout en Maîtreſſe „ abſolue; elle occupera ton Trône, & regnera en „ ta place; elle diſpoſera à ſon gré des premieres char- „ ges de l'État; vendra tous les emplois; & fera de „ l'argent de tes propres graces; accumulera des tré- „ ſors immenſes, qu'elle détournera de la circulation „ générale; t'obligera d'exiler tes plus habiles Miniſ- „ tres, en ſubſtituera d'autres à leurs places, qui n'en- „ tendront rien aux affaires; elle dépouillera les an-

„ ciennes familles de l'État des premieres dignités „ dont elles étoient en possession de temps immémo- „ rial, pour en revêtir des hommes d'une naissance „ obscure : en un mot, elle portera par-tout le trouble „ & la confusion. Car je connois ma femme; elle a „ beaucoup d'ambition, quoiqu'elle ait peu de génie. „ Elle ne pouvoit pas gouverner ma maison; juges „ comme elle gouvernera ton Empire!

„ Que si tu ne te rends à ces raisons, j'en ai en- „ core de plus fortes à t'alléguer. Tu es le Lieute- „ nant de Dieu sur la terre; sois donc juste comme „ lui ; & si tu ne veux pas être juste, sois du moins „ éclairé sur tes intérêts. C'est de la vertu que dé- „ pend non-seulement ta puissance, mais même ta „ sûreté. Si la sagesse de Dieu pouvoit se démentir „ un seul instant, le ciel & la terre seroient d'a- „ bord détruit : l'univers rentreroit dans le néant „ d'où il est sorti. Un Monarque, qui se manque à „ lui-même, fournit des moyens à son peuple de lui „ manquer; car s'il n'est pas vertueux, de quel droit „ peut-il prétendre que ses sujets le soient? Et s'ils „ ne le sont pas, quels risques ne court-il pas? Tous „ les Empereurs & les Rois que les révolutions ont „ précipités du Trône, n'en ont été renversés, que „ parce que ce lien étoit rompu. L'exemple du „ Prince est une maladie, dont la contagion se ré- „ pand par-tout : ceux même qui ont de la vertu, „ en sont bientôt corrompus.

„ Si tu te crois en droit d'enlever la femme d'au- „ trui, les Mandarins se croiront fondés à suivre „ ton exemple; & quelles injustices ne se commet- „ tront pas alors dans l'Empire! Le peuple n'aura „ plus de protecteur, car la sagesse du Prince qui „ lui en servoit, est corrompue.

„ La ſubordination entre le Monarque & le ſu-
„ jet, eſt une ſuite de ſa vertu : lorſque cette vertu
„ n'exiſte plus, il n'y a plus de ſubordination. Alors
„ l'animal féroce étant déchaîné peut dévorer le
„ Prince. J'ai cherché dans les loix de l'État, pour
„ me pourvoir contre toi par la voie de la juſtice
„ ordinaire, mais je n'en ai trouvé aucune qui pro-
„ tegeât les citoyens en pareil cas. Sans doute que
„ nos premiers légiſlateurs regarderent le crime com-
„ me ſi abominable dans la Majeſté, qu'ils crurent
„ qu'aucun Souverain de la Chine n'en ſeroit jamais
„ atteint. Mais ſi la légiſlation t'a mis à couvert
„ de mes pourſuites, elle ne te garantira point de
„ mon reſſentiment. La vie du Prince eſt au pou-
„ voir du dernier ſujet qui ne craint point la mort.
„ Celle-ci eſt même un remede à ſes peines.

„ Si tu ne me rends ma femme après la lecture du
„ préſent mémoire, je te déclare ici que je recuſe
„ ton autorité, & que je me regarde comme relevé
„ du ſerment de fidélité que je t'ai fait comme ſujet.

„ J'aſſemblerai auprès de moi le plus de mécontents
„ que je pourrai trouver ; & j'irai crier par tout l'Em-
„ pire : ô peuple Chinois, l'Empereur qui nous gou-
„ verne eſt un tyran ! Il m'a enlevé ma femme dont
„ il jouit publiquement ; je vous conjure, par Con-
„ fucius lui-même, qui n'a jamais prétendu que les
„ peuples de ſa ſecte fuſſent expoſés à cette infamie,
„ de m'aider à m'en faire raiſon. Et s'ils ſont ſourds
„ à ma voix, ne crois pas pour cela être exempt de
„ la punition que mérite ton crime. Du moins
„ crains tout de la part d'un ſujet dont l'amour &
„ le déſeſpoir arment le bras : &c. "

L'Empereur fut frappé de ce mémoire, comme d'un

coup de foudre : une clarté nouvelle se répandit à l'instant sur son esprit. Ce style séditieux, bien loin de ne faire trouver dans son auteur qu'un sujet rebelle, ne lui fit voir que le Prince coupable. Il ordonna sur le champ qu'on lui rendît sa femme, & exila dans une Province éloignée le Mandarin qui la lui avoit présentée.

Le sujet revenu à lui-même, reconnut sa témérité. Il alla se jetter aux pieds de l'Empereur, & se déclarant criminel de leze-Majesté au premier Chef, lui présenta sa tête, pour lui avoir manqué de respect.

Son Mémoire fut renvoyé à un Conseil extraordinaire de Mandarins nommés exprès. Ils trouverent l'auteur coupable de rébellion, & le condamnerent à mort. Mais l'Empereur lui accorda sa grace, à condition qu'il sortiroit de Pékin avec sa femme.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE gouvernement François est monarchique ; c'est-à-dire, idéal, car il n'en fut jamais de tel sur la terre, ou du moins dont la durée se soutint long-temps.

C'est un État violent qui se change en République, ou dégénere en despotisme. D'abord la constitution monarchique établit la balance entre le Prince & les sujets ; plusieurs corps tirés de la nature de ce gouvernement forment l'équilibre ; mais bientôt la guer-

re commence. Si le peuple eſt le plus foible, le Monarque établit une autorité ſans bornes.

C'eſt le cas où la France ſe trouve maintenant. Les François ſans doute lutterent long-temps avec leur Roi pour maintenir leurs privileges; mais ceux-ci, qui furent les plus forts, anéantirent les prérogatives de pouvoirs intermédiai res ſubordonnés qui entroient dans la nature de ce Gouvernement; & ſur les ruines de la Monarchie, ils établirent le pouvoir d'un ſeul.

Aucun corps aujourd'hui en France ne peut s'oppoſer efficacement aux volontés du Roi; de quelque côté que ſon autorité penche, elle emporte toujours la balance. S'il laiſſe encore à quelqu'un un ombre de puiſſance; c'eſt qu'il n'eſt pas toujours de l'intérêt des Princes de ſe montrer auſſi abſolus qu'ils le ſont. Pour mieux établir la ſervitude, il faut laiſſer une apparence de liberté. L'État ſeroit trop foible, ſi les ſujets venoient à ſavoir qu'ils ſont tout-à-fait eſclaves : on peut leur permettre de le ſoupçonner, mais non pas de le deviner.

Il y a ici un Tribunal, auquel on laiſſe un phantôme d'autorité : il s'appelle le Parlement, établi autrefois, dit-on, pour ſoutenir les prérogatives de la nation. Il lui eſt permis de repréſenter au Roi, d'expoſer les beſoins de l'État, & la miſere des peuples. C'eſt le ſeul droit qui reſte à ce corps: droit qu'on lui eut ôté, s'il ne contribuoit lui-même à affermir ce pouvoir abſolu qu'il voudroit détruire.



LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur l'Histoire à Pékin.*

De Paris.

VOici quelques époques principales d'Europe. Quand on sait les grandes révolutions des Empires, on connoît bientôt le génie & le caractere des peuples qui les composent.

Les Romains, en faisant la conquête du monde, avoient donné un air de grandeur à l'Europe, en l'assujettissant; mais à leur décadence, elle tomba dans le premier état d'anéantissement d'où ils l'avoient tirée. Une épaisse nuit se répandit sur cette partie de l'Univers. Dans cet état elle eut peut-être été heureuse d'être soumise à un grand usurpateur qui l'eut tirée de cet engourdissement général; mais il n'y en avoit point alors : on trouve des âges chez les Européens, où les hommes n'ont ni vices, ni vertus.

L'Europe étoit divisée alors entre une foule de petits tyrans qui ne pouvoient étendre leur domination. Aucun ne fut assez grand, ou ce qui est presque toujours la même chose, assez ambitieux pour dépouiller les autres, & pour gouverner en Prince absolu.

Pendant une longue suite de générations, cette partie du globe de la terre fut comme concentrée en elle-même. L'Univers n'en entendit point parler, jusques au temps que parut un Empereur, qui la fit paroître avec quelque éclat sur la scene du monde.

Cet Empereur, que les Chrétiens appellent Char-

lemagne, étoit affez grand pour donner un établiffement à un peuple : mais il étoit trop petit pour le donner à toute l'Europe. Occupé de fes affaires perfonnelles, il ne vit rien au delà de fes conquêtes, fa fortune feule le décida. On pourroit le foupçonner de n'avoir voulu faire que du bruit fur la terre. Quoiqu'il fit beaucoup d'inftitutions & de réglements, il laiffa l'Europe comme il la trouva. L'agriculture n'entra point dans fon plan. La terre n'étoit point cultivée de fon temps, & il la laiffa en friche.

On voit, par les guerres longues & opiniâtres de Charlemagne, que fon goût étoit plus porté à détruire le genre humain qu'à le rétablir. Il ne penfe pas même à faire des loix juftes, fans lefquelles il ne fauroit y avoir de puiffance chez les hommes.

De fon temps l'impunité des délits formoit une partie du droit des gens. Tout homme qui avoit de l'argent pouvoit ôter la vie à un autre. C'étoit la juftice elle-même qui ordonnoit cette injuftice : il en coûtoit environ cent onces d'argent pour tuer un grand, & ainfi des autres. Un particulier avoit dans fon coffre fort la valeur de tous fes crimes. Il pouvoit, pour ainfi dire, réalifer fa méchanceté. Toutes les injuftices étoient taxées, elles avoient chacune leur différent prix. Quand un Prince, qui paffe pour grand, ne réforme pas de tels abus, on peut dire que fa grandeur eft une affaire d'opinion.

Les Rois étoient eux-mêmes les premiers à montrer l'exemple de ces crimes : ils tuoient & affaffinoient comme leurs fujets.

Aucun édifice public, aucun monument ne dé-

toroit l'Europe; les décombres de la grandeur des Romains étoient alors la feule magnificence qu'on remarquât: aucun droit de fucceffion établi pour le Trône. Le dernier brigand, qui étoit affez fort, prenoit la premiere Couronne vacante, & la plaçoit fur fa tête. Les fujets dépofoient leur Souverain, & faifoient monter fur le Trône qui ils vouloient.

Les enfants de Charlemagne ne firent qu'augmenter le trouble & la confufion. Ils fe battirent entre eux, & fe difputerent un Empire mal affermi, & que leurs divifions rendoient encore plus foible: de maniere que cette étincelle de lumiere qui avoit paru fous cet Empereur, ne fervit qu'à rendre plus épaiffes les ténebres qui, avant lui, étoient répandues en Europe. Peut-être qu'à la fin quelque grand tyran fe fut emparé de tous les pouvoirs qui partageoient alors le monde Européen; & cette anarchie générale eut du moins produit ce bien, qu'il n'y auroit eu qu'un maître: mais il étoit arrivé un événement dans le monde qui avoit changé la face des affaires.

Il eft dit dans le livre du Confucius Chrétien, que Dieu voulut prendre la forme d'un mortel, & expirer fur une croix pour racheter l'humanité. Après fa mort, un pauvre pêcheur, que les Chrétiens appellent Pierre, fe déclare fon Lieutenant fur la terre. Il ne produifoit aucun titre; mais on l'en crut fur fa parole. Les fucceffeurs de Pierre le dirent encore, & on les crut auffi.

Ce fut un fpectacle nouveau pour l'univers, de voir un Mandarin pauvre & fans pouvoir, lutter lui feul contre le refte de la puiffance de l'Empire Romain.

Cet homme dit aux Rois d'Europe, je vous défend d'avoir de la puiffance, & je vous ordonne de vous dé-

pouiller de vos biens en ma faveur. Et vous peuples, écoutez mes commandements ; vous ne mangerez que ce que je vous permettrai de manger, à moins que vous ne m'en achetiez la permiſſion. Vous n'épouſerez ni vos couſines, ni vos tantes, ni vos nieces : vous le pourrez néanmoins en me donnant de l'argent. Vous m'obéirez en tout, & me regarderez comme un homme infallible, dans les choſes mêmes où vous vous appercevez que je me trompe. Il dit, & auſſitôt les peuples baiſſerent la tête, & obéirent.

Il eſt étonnant que les Souverains aient voulu ſe ſoumettre à cette baſſeſſe de demander la permiſſion à un mortel, preſque toujours d'une naiſſance obſcure, de ſe ſéparer d'une femme dégoûtante qu'ils n'aimoient plus. Les Européens ne font pas aſſez de réflexion ſur ce trait de leur hiſtoire : il eſt ſans exemple dans l'univers. On dépouille ſouvent les Princes de leur ſceptre & de leur couronne ; mais rarement leur enleve-t-on leurs volontés, & encore moins leurs deſirs.

Le Gouvernement de Chriſt eſt le premier chez les hommes qui ſe ſoit formé ſans effuſion de ſang. Son établiſſement renverſa le ſyſtême politique des anciens. Il coupa le nerf de la puiſſance générale. C'eſt dans celui-ci qu'on découvre la cauſe de l'affoibliſſement préſent de l'Europe. Un pauvre pêcheur lui fit plus de mal, que toutes les forces de l'Empire Romain ne lui en avoient fait.

Le premier coup qu'il lui porta, fut ſur ſa propagation univerſelle. Rome Chrétienne, qui craignoit les grands peuples, arrêta le cours de la nature. Le célibat qu'elle ordonna, anéantit l'humanité. Elle retint dans le néant une nombreuſe ſociété qu'elle re-

doutoit. On peut présumer que, sans Pierre & ses successeurs, il y auroit aujourd'hui en Europe soixante millions d'habitans de plus qu'on n'y en compte.

Outre ce vuide de l'espece humaine, elle en causa un autre dans les productions de la terre. La plupart des sujets des Souverains quitterent la société : ils firent des vœux d'oisiveté, n'ayant d'autre occupation que de contempler Dieu dans une niche. Dès-lors l'Europe, déja mal cultivée, tomba en friche; parce qu'il lui manqua des bras pour l'agriculture : & cette partie de l'univers, créée comme la Chine pour servir d'ornement à la nature, ne servit plus à son embélissement. La nouvelle pente que Rome Chrétienne donna aux richesses générales de l'Europe, contribua à la faire tomber dans un troisieme état d'engourdissement. Elle engloutit à plusieurs reprises celles de toutes les nations.

Mais elle fit un plus grand mal; elle causa une révolution générale dans les esprits : son dogme confondit toutes les idées : il fallut croire des choses qui, eu égard à la nature de l'entendement humain, étoient incroyables : cela s'appella la foi. La raison par elle se trouvoit placée à côté de la religion. Il falloit y renoncer ou se bannir de la société des fideles; & cette société qui, depuis la secte du Christ, étoit devenue la dominante, rendoit méprisables ceux qui s'en excluoient.

Cette foi dans peu s'étendit à tout; dans la politique, comme dans les autres affaires de la société civile, on crut sans voir; & on se détermina sans connoître. Cet effet fut produit par de simples autorités. Quelques hommes parlerent, & la raison se tut. Par là l'esprit humain se trouva dégradé

Le plus grand mal fut la révolution que cette inſtitution cauſa dans les mœurs : des vices énormes prirent la place des vertus Païennes. Les Grecs, les Romains, & généralement tous les peuples que les Chrétiens appellent idolâtres, avoient toujours diſtingué le ſacerdoce de l'État politique. Ces deux puiſſances, qui avoient chacune leurs vices particuliers étoient ſéparées : mais lorſque ſous les Papes elles furent confondues, les mœurs furent auſſi corrompues.

Jamais l'ancienne Rome, dans ſa plus grande dépravation, n'avoit imaginé des ſcélérateſſes de l'ordre de celles que Rome Chrétienne fit éclore dans le monde. Une complication de crimes énormes, une noirceur raiſonnée, une méchanceté réfléchie, ſe répandirent par-tout.

Cependant l'ombre de l'Empire Romain ſubſiſtoit toujours, mais ſes Empereurs s'étoient fait baptiſer, ce qui avoit achevé de ruiner leur puiſſance. Ils avoient diviſé l'Empire en deux branches : l'une embraſſoit l'Orient, l'autre l'Occident. Depuis ce temps-là ils étoient ſi foibles, que ſans le ſecours des cauſes ſecondes qui les ſoutinrent pendant pluſieurs ſiecles, ils euſſent ſuccombés d'abord.

L'hiſtoire de l'Europe n'eſt plus une ſuite de celle des Grecs & des Romains qui avoient dominé ſur l'univers ; mais celle de quelques petits uſurpateurs qui ſe diſputoient foiblement des droits ſur des États, pour la jouiſſance deſquels eux & les poſſeſſeurs n'avoient point de titres.

Pendant pluſieurs ſiecles, les mémoires de cette partie du monde deviennent un cahos impénétra-

ble. On y voit des Princes généreux, magnifiques, grands hommes d'État, courageux, intrépides, pendant une partie de leur vie; devenir dans l'autre, craintifs, timides, foibles, & presque stupides: les peuples aux-mêmes suivent ces révolutions. Ils ne sont jamais dans un siecle, ce qu'ils ont été dans un autre.

Les differents États de l'Europe se forment à la hâte, & comme ils peuvent. Tous veulent se gouverner par les maximes de cette puissance Romaine dont le phantôme existoit toujours. La naissance de l'Europe moderne est un spectacle surprenant. Ce n'est point par une convention unanime des peuples qu'elle se forme; la fortune seule préside à cet événement.



LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE parcours, depuis le matin jusques au soir, les manufactures de soie, dont cette Ville est remplie, je suis continuellement dans le damas; je marche sur le velours; car Lyon est fait de soie, les maisons sont de gros de tours.

On voit ici fort peu de laboureurs, tous les citoyens sont ouvriers. Quarante mille habitants, qui pourroient faire du pain, font du taffetas.

On dit que Lyon est l'œil droit de la France. Pour moi, je crois que cet œil-là est louche, & que c'est

à cause de cela que cette Monarchie voit tout de travers.

Les avantages de ses fabriques sont démontrés ici si géométriquement par ceux qui ont un intérêt personnel à les soutenir, que celui qui voudroit entreprendre aujourd'hui de prouver le contraire, seroit regardé comme un homme qui auroit des notions fausses sur le gouvernement économique. On met toujours en avant les avantages de la main-d'œuvre; c'est un bien, sans doute: mais il perd ce nom, lorsqu'il est mal combiné.

Chaque continent a ses productions qui lui sont particulieres, & qui cadrent mieux avec son phisique que d'autres. Par la position de la France, & son soleil, je trouve que la denrée phisique est la laine : elle a l'avantage dans cette denrée sur tous ses voisins. Elle n'a presque point de dépense à faire; c'est la nature qui en fait tous les fraix.

Toutes les Provinces de France, à ce que j'ai appris, produisent de la laine; au lieu qu'il y en a fort peu qui donnent de la soie. Quand il faut tirer des nations étrangeres la premiere matiere de son industrie, la consommation que procure la main-d'œuvre est un mal, parce que plus on consomme, & plus l'État s'appauvrit.

Combien de petites manufactures de laine, les fabriques de Lyon n'auront-elles pas détruit? Car il n'y a jamais deux consommations égales dans un Royaume : quand l'une augmente, il faut nécessairement que l'autre diminue.

Les François vont toujours plus loin que leurs intérêts. Un de leurs Rois avoit encouragé quelques-uns de ces établissements dans cette Ville : le dessein

étoit louable, il falloit s'en tenir là. Mais cette nation n'eſt pas faite pour reſter à la même place; il faut qu'elle aille toujours en avant ou en arriere.

Il faudroit bien des affaires aujourd'hui, pour faire entendre à ceux qui gouvernent la France, que le trop grand nombre de fabriques de Lyon eſt contraire au bien de l'État. Il faudroit pour cela démonter toutes les pieces du ſyſtême économique, peſer les avantages de la premiere matiere avec ceux de la main-d'œuvre; calculer la valeur du travail de chaque citoyen; diſtinguer celui qui eſt le plus utile, &c. Quel travail pour des hommes d'État qui bornent leurs occupations à celles d'être Miniſtres ! On a plutôt fait de laiſſer les choſes comme elles ſont.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL ne m'eſt guere poſſible de te donner une idée juſte de ce que les Européens appellent politique. Il faudroit pour cela que ton cœur fut corrompu, & que ton ame, fouillée de mille crimes, eut rendu ton eſprit ſuſceptible d'une foule de ruſes & d'artifices. La politique d'État *eſt une certaine conduite myſtérieuſe, par laquelle les Princes tâchent de ſe dérober réciproquement leurs vues; c'eſt un vernis qu'on paſſe ſur les affaires générales, pour leur donner une autre couleur; un maſque d'État, au travers duquel on joue toutes ſortes de rôles.*

Je l'appellerois volontiers, *l'art de tromper par excellence, réduit en pratique par les Souverains d'Europe.*

Tous les Miniſtres d'État ſont obligés d'être profeſſeurs en politique; il faut ſur-tout que les négociateurs des Couronnes connoiſſent à fond cette ſcience, parce que leur objet principal eſt de dérouter ceux avec qui ils traitent; de les faire perdre dans des détours & des labyrinthes, dont ils ne connoiſſent point l'iſſue; de leur donner continuellement le change; d'affecter beaucoup de franchiſe, de droiture; de faire valoir l'honneur, la probité; de parler ſans ceſſe de la foi publique, du droit ſacré & inviolable des gens, ſans néanmoins rien obſerver de tout cela; car ſi un négociateur avoit malheureuſement de la vertu, il deviendroit incapable de remplir ce poſte. Un Prince ne ſauroit confier ſes affaires à un homme juſte & équitable, car il ſeroit tenté d'agir avec droiture, & alors tout ſeroit perdu. L'habileté du profeſſeur dans cette ſcience conſiſte à la cacher; car il n'y a plus de politique, là où l'on en découvre une. Elle s'apprend à la Cour des Rois; c'eſt-à-dire, qu'elle tire ſa ſource du lieu même qui devroit être le ſanctuaire de la vertu; & on l'exerce dans l'adminiſtration des affaires publiques, qui en devroient être le plus exemptes.

Comme on me vantoit beaucoup ceux qui, dans les différents Gouvernements d'Europe, s'étoient diſtingués dans la politique, je me fis apporter les annales de leurs vies, car ils en ont preſque tous.

Après en avoir fait la lecture, j'ai découvert que ces grands politiques n'étoient que de grands ſcélé-

rats, des hommes infames, noyés dans le crime. On en voit qui sacrifient tout à la passion de dominer, & qui mettent en usage, pour y parvenir, ce que la perfidie a de plus affreux. Il en est qui, pour satisfaire leur ambition, bouleversent l'Europe entiere : d'autres qui emploient le fer, ou qui se servent du poison. L'un assassine son Prince ; l'autre le fait mourir sur un échafaut par la main du bourreau : celui-ci désole des Monarchies ; celui-là dévaste des Empires. Les bandits, les scélérats, que les loix de la Chine font mourir d'une mort infame, ne sont pas coupables de plus de crimes que les politiques.

Cette science pernicieuse au genre humain ne pouvoit manquer de pousser de profondes racines, chez des peuples, où les vices d'Etat sont dans une sorte de vénération ; aussi l'Europe a produit plus de politiques, que le reste de l'univers ensemble.

Je ne connois rien de plus propre à dégrader l'humanité que son histoire politique. Si quelque chose peut inspirer du mépris pour les Européens, c'est cet enchaînement de forfaits inventés par elle ; on frémit en voyant cette suite de crimes réfléchis pour parvenir à son but. Les Princes ou les Ministres séculiers n'eussent jamais été si méchants. On prétend que toute la politique, qui existe aujourd'hui en Europe, tire son origine de Rome Chrétienne. Les Mandarins Papes, qui pour la plupart étoient des hommes de la lie du peuple, se servoient des vices, pour s'élever sur le trône de la vertu. Plus leur naissance étoit obscure, & plus ils avoient besoin de détours & de fourberies pour y parvenir. Il est certain que les plus habiles scélérats qui s'y distinguerent de tout temps étoient

de cette Église. Les Cardinaux firent ſur-tout de grands progrès dans cette ſcience d'impoſture, & l'emporterent ſur tous les autres politiques de l'Europe.

Il ſuffit de ſe former une idée d'un politique, pour le découvrir. Celui qui l'eſt, doit être fin, diſſimulé, adroit; il faut que ſon ame ſoit toujours enveloppée, & comme concentrée en elle-même; qu'une épaiſſe nuit couvre toutes ſes actions; qu'il ait à ſa diſpoſition deux ou trois viſages & pluſieurs phyſionomies; qu'il ne diſe jamais ce qu'il penſe & qu'il ne penſe jamais ce qu'il dit; qu'il ſoit *cruel*, & propre à ſacrifier, s'il le faut, tout le genre humain à ſon ambition; *barbare*, laiſſant égorger des millions de mortels; *inhumain*, n'ayant aucune pitié de l'eſpece humaine; *fourbe*, pour ſe conduire avec artifice; *ſouple*, pour ſe plier aux différents caracteres; *flatteur*, pour ſéduire par des louanges; *injuſte*, rapportant tout à ſoi; *ſans foi*, abuſant de tout; *ſans loi*, ne connoiſſant que celle de ſon intérêt, *ſans religion*, les faiſant toutes ſervir à ſes vues & à ſes projets.



LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même.*

De Paris.

QUe tu es heureux, cher *Kie-tou-na*, d'habiter une Contrée, d'où l'humanité & l'ordre public ont banni l'effroi & l'épouvante des guerres! Celle où je vis à préſent, ne reſpire que le carnage; je ne crois pas qu'il y ait un degré de différence de la férocité des tigres qui ſont dans les bois, aux peuples

qui habitent ce pays. Il y a deux cents ans que les Européens se battent, & s'égorgent sans relâche; tout le Continent en est dévasté; dans peu il n'y aura plus d'hommes, on n'y trouvera que des canons & des fusils.

A mon arrivée ici, je m'apperçus qu'il y avoit une grande émotion parmi les habitants; j'en demandai la raison; on me dit que la nation avoit plusieurs ennemis à combattre, & qu'elle faisoit deux guerres à la fois, l'une par mer, & l'autre par terre; mais voilà tout ce que j'en pus apprendre, parce que c'est tout ce que les peuples en savent. Les François qui sacrifient leur bien & leur vie pour l'État, ignorent toujours le sujet des guerres. On leur ordonne de prendre les armes, & d'aller au combat; ils marchent à l'ennemi, & se font tuer. D'autres les remplacent, & se font tuer, comme ceux qui les ont précédés, sans qu'il soit encore venu dans l'esprit d'aucun d'eux de demander la raison de ces meurtres à celui qui les ordonne. On appelle cela ici de bons François, de fideles sujets. Chaque Roi de France à sa mort est entouré de dix ou douze millions d'ombres de ses fideles sujets qui se sont fait tuer pour lui dans des sieges & des batailles.

Comment les peuples pourroient-ils savoir le sujet de ces guerres, si les Princes eux-mêmes ne le savent pas? Cela dépend presque toujours d'une certaine disposition dans les esprits animaux. Si dans le nombre des Souverains qui regnent, il s'en trouve un seul qui ait de l'ambition & qui soit possédé du desir de dominer, voilà aussitôt une guerre générale. Il y a actuellement dans cette partie de l'univers un hom-

me appellé Frédéric, qui bouleverse l'Europe, & qui fait couler des ruisseaux de sang; c'est que Frédéric a le sang sec, privé des parties aqueuses: voilà pourquoi tous les peuples de l'Europe sont actuellement armés les uns contre les autres.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

LA science du Gouvernement en Asie est une chose très-simple: c'est un homme qui commande à d'autres hommes: la volonté du Prince est la loi suprême: il ordonne, & on lui obéit: voilà le Gouvernement Asiatique.

C'est, dit-on, toute autre chose en Europe, où chaque constitution politique est combinée. Les législateurs ont donné comme un lest à chaque pouvoir pour servir d'équilibre à un autre. Ce n'est point le caprice qui conduit les hommes, mais la raison. On nous fait ici un portrait si avantageux de cette combinaison des pouvoirs, que j'ai quelquefois du regret de n'être pas né sous le Ciel Européen; car je t'avoue que, de tous les bonheurs de l'humanité, celui de vivre sous l'Empire de la raison est le plus grand.

J'attends de ton amitié, que tu me fasses un tableau exact de cette perfection de l'art de gouverner les hommes, sans blesser leur liberté qu'on dit être établi en Europe.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe. Quoiqu'il n'ait point de mines d'or ni d'argent, il a des richeſſes immenſes. Ses tréſors ſont d'autant plus inépuiſables qu'ils tirent leur fécondité de l'imagination de ſes ſujets. Ce Monarque eſt lui-même l'inventeur de ſes facultés, & le premier créateur de ſon opulence. Si les guerres qu'il entreprend ſont trop longues, & qu'il n'ait point d'argent pour faire ſubſiſter ſes troupes, il les fait vivre avec de petits morceaux de papier ; & faute de papier, il les paie avec des feuilles de chêne.* Un Prince qui ſait ainſi faire ſervir les arbres à ſon ambition, ne peut pas manquer d'être grand.

Il fait penſer ſes peuples comme il veut; s'il leur doit mille millions, il leur prouve démonſtrativement qu'il ne leur doit pas un ſol, & les paie avec rien.

La ſoumiſſion aveugle de ſes ſujets, eſt un autre reſſort de ſa puiſſance. Il monte comme il veut la machine de ſubordination; c'eſt l'affaire de quelques tours de plus.

Lorſqu'il veut faire la guerre, il dit à ſes Généraux, vous raſſemblerez deux cents mille hommes, & vous irez vous battre dans telle plaine qu'il leur

---

* Papier ſans valeur.

désigne ; aussitôt les armées marchent. Et vous, peuples, vous me remettrez vos biens, & enverrez à mon trésor tout votre argent, sans même vous réserver celui qui vous est nécessaire pour vivre ; & d'abord ses coffres sont pleins ; ses sujets lui donnent tout, jusques aux seuls moyens qui leur reste pour vivre.

Il n'y a pas beaucoup d'imagination, comme tu vois, à cette puissance; elle dérive de deux ou trois ordres. Le dernier sujet de cette Monarchie qui auroit beaucoup d'ambition & peu d'humanité, pourroit devenir un grand Roi. On prétend cependant que cet effort de génié ne vient pas de lui; ses Ministres l'aident à former cette grandeur, & en combinent ensemble les moyens; ils l'imaginent, & se chargent de l'exécution.

On compteroit plutôt les grains de sable du vaste Océan, que le nombre des arrêts publiés depuis un siecle dans cette Monarchie. Tu penses bien qu'ils se croisent les uns les autres, & sont contradictoires à eux-mêmes; car s'ils étoient conséquents, il y auroit un systême d'unité dans ce Gouvernement; & il s'en faut de cent mille contradictions que cela soit. Un premier arrêt est presque toujours démenti par un second, & celui-ci déclaré nul par un troisieme.

De ce désaveu continuel de la volonté Souveraine, résulte un contraste qui forme un paradoxe dans ce gouvernement, que je ne saurois t'expliquer, parce qu'il ne s'accorde pas avec le reste des mœurs de la nation. C'est un point d'honneur établi en France dans la société civile, qu'un homme qui ment est regardé comme un imposteur, indigne de cette société dont il est membre, & taxé de bas: or, je ne

comprends pas, pourquoi le Roi de France, qui ment continuellement dans ses décrets, passe pour grand.



LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef sur l'Histoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris.

CHarlemagne, en tirant l'Europe de l'état d'engourdissement où elle étoit, lui avoit donné une ambition qu'elle n'avoit pas auparavant. Une émulation générale s'étoit répandue parmi les nations; quelques-unes s'étoient élevées au-dessus d'elles-mêmes.

Les Saxons avoient prévenu cette premiere émulation : ils étoient sortis, pour ainsi dire, de derriere la scene du monde, & avoient paru sur le théatre de l'Europe, où ils jouoient un premier rôle. Ce peuple avoit conquis, ou, pour mieux dire, envahi des États, & étoit devenu puissant sans avoir de puissance. Ces Saxons n'avoient aucun droit sur les peuples qu'ils soumettoient, ainsi que ceux qui en avoient soumis d'autres avant eux.

Leur brigandage, leur fougue, leur ardeur, leur courage leur avoient ouvert un chemin à la grandeur; si l'on peut appeller de ce nom ce qui est la suite de la violence & de l'usurpation.

Les Danois avoient fait un effort sur eux-mêmes pour devenir puissants, & y réussirent du premier

coup. Leurs conquêtes leur donnerent un rang dans le monde, qu'on n'auroit pas dû attendre de leur petitesse.

Les Normands parurent, & envahirent. C'étoit d'autres brigands du Nord qui se répandirent en Europe, comme un torrent. Charlemagne qu'ils craignoient, les avoit contenu tant qu'il avoit vécu: mais après sa mort ils se montrerent de tous côtés. Ils n'avoient ni loix, ni ordre, ni discipline militaire: leur gloire étoit le pillage, & leur domaine les États qu'ils pouvoient usurper. Les Normands ne faisoient point de conquêtes, ils voloient les Couronnes. Voilà quels furent d'abord les trois peuples dominateurs : ce qui prouve qu'il n'y avoit point de force universelle qui contint l'Europe, & que sa domination dépendoit des premiers brigands qui avoient l'audace d'usurper. Tous les autres peuples, plus timides & sans force, n'avoient point de puissance en propriété, & étoient encore à former.

La Russie, qui possédoit des pays immenses, étoit comme ensevelie dans le néant de sa grandeur. C'étoit un vaste corps sans ame. Comme elle hésita beaucoup à se faire Chrétienne, elle fut plus long-temps séparée du reste de l'Europe.

La Pologne étoit soumise aux Empereurs, qui ne lui permettoient d'avoir d'autre Roi que celui qu'ils lui donnoient. Non-seulement la nation étoit esclave, mais même le Trône. Sa foiblesse étoit grande; car la tyrannie y étoit extrême. Les Nobles avoient la permission de commettre toutes sortes de crimes: ils pouvoient faire mourir leurs vasseaux pour quelques onces d'argent. Cette usage barbare subsiste en-

core chez cette nation civilisée. Ce peuple connoissoit si peu les moyens de puissance, qu'il ignoroit l'art de la guerre. Les loix étoient la volonté des grands qui gouvernoient arbitrairement, & ne rendoient compte à personne de leur injustice. On appelloit cette injustice alors, comme aujourd'hui, un privilege. Comme si la tyrannie pouvoit être un droit.

La Suede ne faisoit point encore parler d'elle. Si quelque Puissance avoit dû s'élever à la grandeur, c'étoit celle-ci. Dans son institution elle s'étoit formée des moyens de puissance qui, bien ménagés, pouvoient faire un grand État de ce petit peuple. Le dernier sujet de la Monarchie avoit le droit de travailler à sa conservation. Les paysans avoient place au Sénat, entroient dans les délibérations, & veilloient eux-mêmes à leurs propres intérêts.

La levée des impôts, qui est la pierre de touche de l'administration, ne pouvoit être établie que par leur consentement. Ce peuple étoit sûr d'une subsistance, parcequ'il se taxoit lui-même, & qu'il ne donnoit à l'État que ce qu'il pouvoit lui donner. Il étoit défendu au Roi d'avoir plus d'ambition qu'il n'en devoit avoir, parce que le peuple s'en étant reservé les moyens, il ne lui permettoit que celle qui lui étoit nécessaire. On diroit que ce peuple avoit conservé quelque idée de l'ancienne institution de la liberté Romaine, & qu'il étoit moins esclave qu'aucun autre de l'Europe. Un de ces Souverains ayant voulu s'approprier une partie de leurs richesses, ils se souleverent contre lui, & lui firent la guerre.

La Hongrie n'étoit presque rien. Elle avoit le droit de faire ses Rois; mais, si elle étoit libre par

le Trône, elle étoit esclave par sa propre tyrannie. Ses Nobles jouissoient du triste privilege de tuer leurs vassaux : aucune loi fondamentale ne s'opposoit à cet usage inhumain : ce qui prouve qu'après les grandes révolutions de l'Europe, les nations civilisées demeurerent toujours barbares.

La Prusse, & plusieurs autres États du Nord étoient si petits, qu'on ne les apperçevoit pas.

La Maison d'Autriche étoit au berçeau ; & celles de plusieurs Souverains d'Allemagne ne faisoient que de naître. Il y en avoit même qui n'étoient point encore créés.

L'Italie, depuis la décadence des Romains, étoit beaucoup déchue : sa grandeur s'étoit évanouie avec celle de ses habitants. Un flux & reflux de peuples l'avoient inondée tour-à-tour.

Il y a des continents sur la terre faits pour essuyer des révolutions d'une espece particuliere. Un vagabond appellé Romulus avoit formé Rome, des bandits la détruisirent; & un brigant, nommé Albouin, la rétablit un peu. C'étoit le Chef d'une nation connue sous le nom de Lombards qui s'étoient établis dans le pays. Albouin s'y prit comme il falloit : il ne gêna point le peuple dans sa croyance ; il fut permis à chacun de croire au Christ, ou de le regarder comme un imposteur : politique qui eut garanti l'Europe de bien de troubles, si elle avoit été suivie des grands Monarques qui vinrent après. Les Lombards n'envahirent pas toute l'Italie : les Empereurs y dominoient toujours ; mais comme ils voiageoient assez, ils nommoient à leur place un Lieutenant, qui dépêchoit leurs ordres, & envoyoit

leurs commandements dans tout l'Empire d'Occident. Il y eut une chose chez ce peuple qui le soutint toujours un peu, même dans le temps qu'il étoit le plus affoibli ; c'est qu'au milieu du despotisme d'un Gouvernement le plus absolu, il conserva toujours des sentiments républicains, tels que les anciens Romains.

L'Italie, à la nouvelle création de l'Europe, n'étoit pas si barbare que les autres peuples : tandis que les autres États du monde étoient dans l'ignorance & l'aveuglement, on savoit lire & écrire à Rome. Elle prévint la derniere extinction des sciences. Sans elle qui conserva ce feu sacré & l'empêcha de s'éteindre, il n'y auroit plus de savoir aujourd'hui dans l'Europe.

La France commençoit à se former : quoique dans ce temps-là elle n'eût pas joint à son premier domaine plusieurs Provinces qui en ont fait depuis un vaste Royaume, il étoit déja grand. Il n'y avoit que ses Souverains qui étoient petits. Une longue suite de Rois fainéants affoiblit pendant long-temps cette Monarchie, & l'empêcha de se faire jour au travers de l'Europe : ses Monarques n'avoient qu'une ombre de souveraineté. A peine étoient-ils assis sur le Trône. Chacune de ses Provinces avoit son Roi appellé Comte, chez qui la Couronne étoit héréditaire, & entiérement indépendante de celle de l'État. Le Sceptre n'étoit, en quelque maniere, que représentatif ; c'étoit une effigie de souveraineté. Les petits Princes se faisoient la guerre entre eux & désoloient l'État en présence du Roi, qui n'y jouoit d'autre rôle, que celui de spectateur. Il est vrai qu'il avoit le droit d'en

susciter à son tour, & de troubler la Monarchie, comme les autres; & dans ce cas, ses vassaux étoient obligés de lui en fournir les moyens : ce qui faisoit une suspension d'armes d'un côté, & une guerre de l'autre. Le peuple n'avoit point de subsistance assurée, parce que les troupes désoloient les campagnes.

Cette Monarchie auroit péri si, du centre de sa foiblesse même, il ne s'étoit élevé une force qui la soutenoit. On avoit toujours les armes à la main : les peuples étoient guerriers par état. C'est ce qui l'empêcha de succomber.

L'Angleterre n'en avoit que le nom. Sans force, sans vigueur, sans puissance, elle passoit successivement au pouvoir de ceux qui vouloient l'asservir. Elle avoit subi le joug de plusieurs peuples sans s'en être presqu'apperçue, tant elle étoit accoutumée à la servitude. Les Romains, des peuples appellés Saxons, Charlemagne, & d'autres qu'on nommoit Normands, les Danois la conquirent, ou pour mieux dire, l'avoient envahie; car les brigands qui vouloient s'en emparer, n'avoient qu'à se présenter. On les payoit pour s'en retourner; ce qui étoit le moyen qu'ils revinssent souvent. Les Anglois se laissoient désoler dans leur propre pays avec une foiblesse qui sert à prouver que la force & le courage des hommes tient plus à l'institution politique des États, qu'au climat; puisque son phisique est aujourd'hui le même, & qu'il n'y a que son gouvernement qui ait changé.

L'Espagne étoit si foible que des peuplades venues d'Afrique en firent la conquête, & ne laisserent à ses habitants que la liberté de se cacher dans des rochers. Les auteurs Européens donnent des raisons assez vagues de cette impuissance, mais je crois que la vérita-

ble est que les Espagnols, qui ont naturellement l'imagination très-vive, furent plus superstitieux que les autres peuples d'Europe, lorsqu'ils eurent adopté, comme eux, une religion remplie de pratiques & de cérémonies, ce qui diminua leur force & leur courage. Cependant il sortit de dessous terre un Chef qui les excita par son exemple à être braves. Ce Chef pouvant être Souverain, ne voulut plus être sujet : il refusa le tribut que la nation payoit aux vainqueurs. C'est à lui que les annales de l'Europe font commencer les loix du rit Chrétien ; mais en lisant ces annales, il faut faire plus d'attention aux choses, qu'aux mots.

Les Empereurs qui avoient hérité de la puissance de tout l'univers, étoient les plus pauvres Princes du monde : ils ne possédoient presque point de domaines en proprieté ; la seule richesse qui leur restoit sur la terre, étoit leur nom.

Le Nord de l'Europe qui avoit détruit tous les peuples du Midi, étoit toujours barbare. Après avoir ravagé l'Europe par ses invasions, fatigué de ses conquêtes, il paroïssoit avoir besoin de repos.

La Suisse commençoit à mouvoir.

La République de Venise s'étoit formée : le commerce & les brouilleries de religion & de l'Europe, lui avoient donné une puissance ; mais elle n'étoit redoutable à personne.

Genes s'étoit un peu agrandie, & tous les autres petits États avoient suivi le mouvement général ; ils étoient sortis de leur néant où les Grecs, les Romains, & ensuite les barbares les avoient retenus.

Mais tous ces États naissants avoient toujours été agités. Je trouve que jusques à la naissance du Christ,

les sectes payennes n'avoient point causé de guerres chez les hommes. Les peuples n'avoient point fait de leur croyance un objet de division : mais les Chrétiens se battirent toujours pour ce qu'ils devoient croire.

On trouve dans cette Église plus de cent manieres d'adorer Dieu. On défigure tout, jusques à l'existence de Dieu; pour laquelle on dispute sans cesse.

Dans les premieres querelles sur le dogme chrétien, il fut question de savoir si l'on mangeoit & si l'on buvoit réellement la divinité; c'est-à-dire, si l'Être suprême se digéroit & devenoit un excrément. Il est impossible d'avoir pour la religion cette vénération qui lui est nécessaire, lorsqu'on l'avilit ainsi par des termes méprisables.



LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na.

De Paris.

LA science des révolutions de l'Europe est reservée ici à une classe de docteurs, qu'on appelle politiques ; ils en donnent leçon pour de l'argent, car tout se vend ici, jusques aux intérêts des Princes.

A mon arrivée à Paris, je louai un de ces docteurs, pour m'instruire de la cause des sieges & des batailles qui désolent maintenant cette partie du monde. Ce savant fit apporter chez moi deux ou trois cents volumes, où étoit contenu, disoit-il, le sujet de la guerre présente. Je lui demandai, s'il n'avoit pas une méthode plus courte, attendu que je serois probablement à Pékin, avant que d'avoir pu lire ma premiere leçon.

Il s'engagea de m'initier dans les mysteres de la politique par un chemin plus abrégé ; & pour être plus court ; il ne remonta pas plus haut qu'à la création du monde.

Dieu, dit-il, forma l'homme & la femme, qui se firent d'abord la guerre ; voilà l'image de celle des nations.

Après une assez longue succession de siecles pendant lesquels différents peuples avoient désolé plusieurs fois la terre, les Égyptiens, & après eux, les Grecs parurent. A la suite de ceux-ci, l'univers vit naître les Romains qui pillerent le monde : ils firent la conquête de toutes les nations ; mais ayant été écrasés sous le poids de leur grandeur, tous les Souverains qui se formerent du débris de leur puissance, se firent la guerre, pour savoir qui devoit être le premier usurpateur.

Pendant qu'ils se disputoient les dépouilles des Romains, il parut sur la terre un autre querelleur, nommé Charlemagne, qui les subjugua tous. Après celui-ci, on vit d'autres aventuriers qui se disputerent encore : les violences continuoient toujours. On fit des droits de ce qui n'étoit que des usurpations, & on se battit continuellement, pour posséder légitimement ce qui ne pouvoit l'être que d'une maniere illégitime.

Enfin, au milieu du siecle passé, il vint au monde, un Prince Chrétien, auquel les uns donnent le titre de Grand, & les autres celui de petit, (faites bien attention à ceci, car c'est la clef de notre politique moderne ;) qui enchérit sur cette usurpation universelle. Il envahit des Provinces, brûla des États, & disposa des vastes Monarchies en faveur des siens ;

il passa soixante ans à faire des sieges & à donner des batailles; & brouilla si bien les cartes; que, depuis ce temps-là, il a fallu toujours négocier ou se battre : voilà pourquoi, me dit-il, la guerre est allumée maintenant en Allemagne.

Ce que vous me dites là, dis-je au Professeur, me paroît clair; mais je vous avoue cependant que je n'y comprens rien. Ne pourriez-vous pas m'expliquer les querelles présentes des Princes Chrétiens d'une maniere plus laconique? Oui, je le puis, me dit-il; & pour vous le prouver, je n'en rapporterai l'origine qu'à deux ou trois mille ans : aussitôt, il s'exprima ainsi.

Romulus, ayant fondé la Ville de Rome, créa un Sénat. César détruisit sa puissance, & réunit en lui toute l'autorité de la République. Les autres Césars qui vinrent après lui, continuerent à se l'approprier, & fonderent un Empire. Cet Empire est passé en pieces & en lambeaux, dans nos temps modernes, à une maison Européenne que vous ne connoissez pas; car vous autres Chinois n'avez d'idée que des anciennes chronologies, & celle de cette maison est presque toute neuve.

Charles VI du nom, dernier descendant par mâles de cette famille, avoit une belle Province qu'un Prince voisin enleva à son héritiere : celui-ci craignant qu'on ne la lui enlevât à son tour, prit les armes en temps de paix; & fit une invasion, par précaution, sur un Monarque voisin, dont il abîme les États pour le mettre hors d'état de lui nuire.

Je comprens par cette invasion, dis-je en cet endroit au Politique, qu'il devroit y avoir une guerre

entre ces deux Puiſſances : mais ce n'eſt pas de celle-là dont je veux parler, je voudrois connoître l'origine de celle de la France. Et c'eſt cela même que je vous explique. Ah! j'y ſuis maintenant : la France voulut ſans doute profiter de la diviſion de ces deux maiſons, pour s'approprier elle-même cette Province? Non, ce n'eſt point cela : de quelque côté que penchât la balance, la France ne pouvoit profiter d'un pouce de terre en Allemagne. Pourquoi donc a-t-elle pris les armes? Je vais vous l'apprendre : c'eſt pour faire une diverſion. Qu'appellez-vous, lui dis-je, une diverſion? C'eſt mettre une armée conſidérable ſur pied, l'entretenir à ſes dépens, détruire ſes finances, ſe battre pour les autres, & épuiſer l'État de ſujets. Puiſqu'on perd tant d'un côté, qu'eſt-ce qu'il y a à gagner de l'autre? Rien, reprit-il. La puiſſance qui fait diverſion, n'en doit attendre que ſa propre ruine : mais la politique des cabinets d'Europe le demande ainſi.

Eſt-ce que la France, lui dis-je, fait auſſi la guerre avec l'Angleterre par diverſion? Non; il y a un ſujet bien réel, & vous ne vous étonnerez pas qu'il ſe ſoit verſé tant de ſang de part & d'autre juſques ici, car la cauſe eſt bien importante. Il s'agiſſoit en Amérique de quelques arpents de terre, habités par des Tigres, que les François & les Anglois défendent comme des Lions.

Je remerciai mon maître, dès la premiere leçon ; car je crois qu'on n'en a pas beſoin dans une ſcience auſſi claire & ſi convaincante, que la politique Européenne.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi.

De Pékin.

TA lettre fur la politique a fi fort indifpofé notre fublime Empereur, que fur le champ il a fait publier l'ordonnance fuivante.

Ordonnance du grand Empereur de la Chine.

„ Nos prédéceffeurs s'étant prévenus en faveur „ des connoiffances Européennes, ils permirent aux „ mathématiciens Chrétiens de s'établir dans la Capi- „ tale de notre Empire ; mais ayant été pleinement „ informé par notre Mandarin *Cham-pi-pi*, que les „ Cours Européennes font infectées aujourd'hui „ d'une fcience abominable, qu'on appelle politi- „ que, que notredit Mandarin définit *l'art de* „ *tromper par excellence réduit en pratique par* „ *les Princes :* Nous ordonnons ce qui fuit.

„ Attendu que les Mathématiciens Européens „ auroient pu imbiber plufieurs de nos fujets de „ maximes pernicieufes, Nous ordonnons.

„ Qu'aucun de nos Miniftres, dans l'adminiftra- „ tion des affaires publiques ou particulieres, n'em- „ ploie ni détours, ni fineffes.

„ Que la rufe & la duplicité foient bannies de „ toutes les négociations.

„ Si après la publication de la préfente, il fe trou- „ ve de nos fujets qui aient malheureufement adop-

„ tés ses maximes de cette détestable science Eu-
„ ropéenne, qu'on nomme politique, ils en feront
„ leur déclaration, à un Mandarin que nous avons
„ établi à ce sujet, & qui nous en fera aussitôt son
„ rapport.

„ Dans le cas que ces mêmes sujets les aient adop-
„ tés, ils en feront leur abjuration publique.

„ Tout sujet en place, qui aura employé des dé-
„ tours & des finesses, pour réussir dans ce dont nous
„ l'aurons chargé, au lieu de passer pour habile, ne
„ sera réputé auprès de nous que pour un fourbe;
„ ce qui est le vice ordinaire des hommes, qui n'ont
„ ni génie, ni capacité.

„ Et pour que les affaires d'état conservent cette
„ candeur & cette honnêteté qui leur sont nécessai-
„ res, nous déclarons expressément, que ceux à qui
„ nous avons confié quelques branches de notre pou-
„ voir, & qui seront convaincus de s'être écartés des
„ maximes de la religion, de l'honneur & de la pro-
„ bité, perdront aussitôt leurs caracteres, & leurs
„ emplois.

„ Si entre deux Ministres qui négocient ensem-
„ ble, l'un peut prouver que l'autre lui en ait im-
„ posé par des dehors faux & trompeurs, & qu'il ait
„ pensé tout le contraire de ce qu'il a dit, il sera
„ demis de sa charge immédiatement.

„ Si on lit à la tête de quelque livre : *Maximes*
„ *politiques*, ce livre sera brûlé incontinent, sans
„ aucun autre examen.

„ Défendons, en même-temps, à tous nos sujets
„ de lire aucun de ces écrits, sous peine de puni-
„ tion à nous arbitraire.

„ Nous avons conçu tant d'indignation contre

„ cette déteſtable ſcience, que nous ordonnons que „ tout politique à l'avenir ſoit puni de mort.

„ Et pour éviter toute équivoque, & qu'on ne „ puiſſe point prendre le change, ſur ce qu'en Europe „ on appelle de ce nom, nous ordonnons que toutes „ les négociations dorénavant feront entendues à „ la lettre; c'eſt-à-dire, que lorſqu'un agent public „ aura dit dans une affaire capitale, *cela ſera ainſi*; „ il ne puiſſe y avoir aucune raiſon ſous-entendue, „ pour que *cela puiſſe être autrement*.

„ Nous déclarons que, ſi après la publication de „ la préſente, on découvre quelque Profeſſeur en „ politique, qui l'enſeigne à nos ſujets, après en „ avoir été convaincu, il ſoit condamné au dernier „ ſupplice Chinois; c'eſt-à-dire, d'être coupé en dix „ mille pieces, &c. "



LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Maître des Cérémonies* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TOut ſe vend à Paris, excepté les compliments qui ſe donnent pour rien. Il y a ici une formule de mots fades & étudiés, que chacun ſait par cœur & qu'on diſtribue à tout venant, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Cette faveur a une origine : les grands la tirent de la Cour; ceux-ci la font paſſer aux nobles qui la diſtribuent enſuite au Peuple.

C'eſt une ſuite du Gouvernement monarchique abſolu. On doit le regarder comme un hommage que le deſpotiſme paie à la liberté.

Les François ne sont pas assez méchants pour se corrompre par des crimes & des trahisons, ils se séduisent par des paroles douces & flatteuses; car dans tous les gouvernements, il faut que les vices de la constitution aient leur cours.

La froideur des François à cet égard, va jusques à l'insipidité. Je ne connois rien de plus tuant pour un étranger franc & sincere, que de passer sa vie au milieu des gens qui font profession ouverte d'une politesse étudiée, & qui sont toujours montés sur le cérémonial; qui n'est autre chose qu'un mensonge perpétué. J'aimerois encore mieux à cet égard une honnête rusticité.

J'ai manqué de périr ici à l'abordée d'une foule de compliments qu'il m'a fallu essuyer depuis que je suis dans cette Ville. Ceux qui ne connoissent pas le terrein, prennent ces façons & ces manieres pour quelque chose, tandis qu'elles ne sont rien.



LETTRE LXIV.

Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a huit jours que je ne sors point de ma chambre; j'y suis détenu par une migraine affreuse. J'ai gagné cette maladie à un divertissement public, qu'on appelle ici l'opéra. C'est un concert d'instruments & de voix, qui chantent les tourments des hommes. Les Européens sont si gais, qu'ils mettent de l'enjouement jusques dans les choses les plus tristes.

Il ne m'est guere possible de te donner une idée

juste de l'opéra François. Imagines-toi quatre-vingt démons, à qui on donne le nom de musiciens, qui chantent presque toujours tous à la fois, accompagnés d'autant de violons, flûtes, haubois, clairons, tambours, trompettes, timbales, & autres instruments, dont j'ignore les noms. On prend ce divertissement chez un Prince du sang royal, qui doit être fort pauvre, car on lui fait l'aumône à la porte.

Le temple de l'opéra est dédié à une ancienne divinité appellée Orphée, qui vraisemblablement chantoit bien autrefois; mais dont la voix a beaucoup vieilli à force de siecles. Aujourd'hui ses sectateurs ne font que hurler. Il faut néanmoins que les mysteres de cette divinité soient dans une plus grande vénération chez les François, que ceux du Christ; car la plupart des pagodes de Paris sont désertes, au lieu que l'opéra est toujours plein.

Ce spectacle (c'est le nom qu'on lui donne) est d'une constitution si foible, que la moindre chose peut suffire, pour le faire tomber en sincope.

Il n'a point encore vu le soleil depuis qu'il est au monde. On prétend que le grand jour lui est si pernicieux, qu'un seul de ses rayons suffiroit pour détruire son enchantement.

Sa salle, qui n'est pas des plus vastes, est entourée de tribunes. Il n'y a point d'espace vuide: les fideles de l'opéra ont des niches jusques au-dessous des toits. Toutes les tribunes & les autres places ont pour point de vue une charpente de la largeur de la salle dans le fond, élevée de terre d'environ cinq pieds. C'est là le pays de l'opéra.

Pour que ce divertissement fasse une grande sen-

fation, il doit rendre malade : un opéra François est dans sa perfection, quand il renvoie les spectateurs étourdis. Le chef-d'œuvre de ce divertissement s'annonce toujours par un grand mal de tête.

Les acteurs & les actrices, comme on les appelle, sont estimés à proportion des cris perçans qu'ils poussent dans les airs. Il y a actuellement une esclave à ce spectacle, qui fait elle seule plus de bruit avec sa voix, que six tambours & dix trompettes ensemble.

Non-seulement on chante avec la voix à l'opéra, mais même avec les mains, les bras & le corps. L'acteur ou l'actrice qui se démène le plus sur cette charpente, & qui paroît être en convulsion, y est regardé comme un homme à talent supérieur. Quand cette agitation est extrême, elle peut suppléer aux grands élans du chant.

Le public fait grand cas maintenant d'une jeune esclave qui n'a point de voix, mais qui chante prodigieusement des yeux & de la tête.

Ce soir-là le spectable commença par un grand chœur; & c'est là où j'ai gagné la maladie dont je suis maintenant affligé. Un grand chœur, c'est lorsque quatre-vingt musiciens, mâles & femelles poussent des cris tous à la fois. Malheureusement pour moi, ce chœur-là se trouva un chef-d'œuvre de musique Françoise, un morceau fini. A ce charivari succéda un moindre bruit; une jeune esclave singuliérement vêtue parut sur le théatre : elle vint nous faire, en fredonnant, la confidence d'une passion violente qui l'accabloit, disoit-elle, de douleur : il faut sans doute qu'elle crût que nous pouvions soulager ses maux, car en nous regardant fixement, &

nous adressant la parole, elle nous chanta ces paroles : *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire*, &c.

J'étois fort embarrassé, pendant que cette esclave nous racontoit ses malheurs, de savoir quel rôle jouoit un homme qui étoit debout devant le théâtre, un bâton à la main, qu'il levoit & baissoit à chaque instant, & avec lequel il faisoit plus de bruit, que tous les chanteurs ensemble; & qui se démenoit comme un démon. Cet homme, me dit un spectateur qui étoit assis à côté de moi, est l'ame du spectacle : tout l'opéra consiste dans sa baguette. Les acteurs & les actrices que vous voyez devant vous, n'auroient pas un petit mot à dire sans lui ; son action leur donne la vie.

Je m'apperçus en effet que, dans le plus fort emportement des passions, ils ne perdoient pas un instant de vue le petit bâton : de maniere que, si quelque accident arrivoit à celui qui le fait mouvoir, le chanteur au milieu d'un grand air resteroit muet, la bouche ouverte, comme s'il étoit pétrifié; le musicien & la musique obéissent à ses ordres. C'est le bâton de Maréchal de France de l'opéra.

Il est presque toujours question dans ce spectacle d'un héros & d'une héroïne en amour qui, après avoir exprimé leur douloureux martyre, meurent à la fin de désespoir & de douleur. Le tout suivi de son accompagnement avec la basse continue.



LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

LEs Dames de Lyon ont une odeur de ſoie, qui ſaiſit d'abord l'odorat; elles ſentent le taffetas d'une lieue loin. Leur manie eſt d'imiter le ton, les airs, les manieres & les allures de celle de Paris; mais ce ſont de médiocres copies de ces excellents originaux. Une femme de Lyon qui a fait un voyage à Paris, eſt la plus impertinente créature qui exiſte ſous la voute du Ciel.

J'allai rendre viſite derniérement à une Dame qui eſt arrivée, depuis peu & qui, à cauſe de cela, ne peut plus ſe voir en peinture dans ſa Ville. Après les premiers compliments, elle me demanda, comment je trouvois Lyon? Je lui répondis que je le trouvois fort agréable. „ Vous n'avez donc pas été à „ Paris, Monſieur, reprit-elle précipitamment? Je „ vous demande pardon, Madame, il n'y a pas long- „ temps que j'y étois. Quoi, me dit-elle avec ſur- „ priſe, vous avez été à Paris, & vous trouvez „ Lyon agréable? Et ſans me donner le temps de „ répondre, elle paſſa à la ſeconde interrogation. „ Avez-vous été ici à notre ſpectacle? Non, Ma- „ dame, lui dis-je. Voilà qui eſt heureux pour vous, „ reprit-elle; car il eſt déteſtable; on n'y tient „ point; c'eſt quelque choſe d'affreux. Outre qu'on „ n'y repréſente que de mauvaiſes pieces, les ac-

„ teurs y ont un accent provincial qui n'est point
„ supportable. Cependant j'ai oui dire, Madame,
„ lui dis-je, que presque tous les acteurs sont de
„ Paris. Cela est vrai, Monsieur, ajouta-t-elle, ils
„ en sont : mais les Parisiens ne parlent pas si bon
„ François à Lyon qu'à Paris.

„ Que dites-vous de nos promenades? Je les trouve
„ charmantes. Ah! quelle différence, Monsieur re-
„ prit-elle, en poussant un profond soupir, de celles-
„ ci, aux champs élisés, aux Thuilleries, au Palais-
„ Royal! Du moins, on y respire un air noble, par-
„ cequ'on s'y promene en compagnie de Seigneurs &
„ de femmes de la premiere qualité; au lieu que, dans
„ nos promenades, on est suffoqué par un tas de pro-
„ vinciaux grossiers, qui y gênent l'air par leur respi-
„ ration. Je ne crois pas, continua-t-elle, qu'il y ait
„ dans le monde un endroit plus délicieux, que les
„ Boulevards. On y voit toutes sortes de spectacles,
„ depuis le plus grave, jusques aux marionettes. Vous
„ avez sans doute été souvent au théatre du Palais-
„ Royal? Avez-vous jamais rien vu de plus superbe,
„ que l'opéra? Tout y est d'un brillant étonnant; il
„ n'y a pas jusques aux garçons de théatre qui n'aient
„ l'air majestueux. Il faut convenir que ce spectacle
„ est rempli maintenant de talents supérieurs, tant
„ pour le chant, que pour la danse. Mademoiselle
„ Chevalier m'enleve par la douceur de sa voix. Ma-
„ demoiselle d'Avos me charme par le tendre & le pa-
„ thétique de son chant. Je suis affectée par la voix de
„ Poirier, & attrendrie par celle de Lambert. Made-
„ moiselle Carville me surprend par sa danse, vive,
„ légere & enjouée ; ce n'est pas une de ces danseuses
„ maigres & flutées, qu'on perd sur un théatre ; elle

„ eſt comparable aux monuments anciens; on diroit „ voir danſer une pyramide d'Égypte. La Lyonnois eſt „ légere ; elle brille ſur-tout dans le tendre & le pathé- „ tique. J'aime à voir danſer l'Anis, le maître des „ ballets, & non pas lui en voir compoſer ; il eſt par- „ fait dans ſa danſe, & médiocre dans ſes compo- „ ſitions.

„ Les foires St Germain & St Laurent ſont auſſi „ des ſpectacles reſpectables : la décence & le bon „ ton regnent ſur ſes théatres. On ne diroit pas „ d'abord que leurs acteurs & actrices aient du ta- „ lent : mais lorſqu'on les examine de près, on trouve „ qu'ils ont du mérite.

„ La Comédie Françoiſe eſt un des premiers „ ſpectacles de l'univers. Quels acteurs, grands „ Dieux! Dubois eſt impayable, la Torrilliere in- „ comparable. J'aime ſur-tout Bellecour; c'eſt un „ excellent acteur. La Gauſſin me frappe dans le „ terrible; la Clairon me fait pleurer dans le ten- „ dre; & le Kain me fait verſer des larmes dans l'af- „ fectueux.

„ Le théatre Italien m'amuſe auſſi beaucoup. Il y „ a apparence que vous connoiſſez Carlin? Non, „ Madame, je n'ai pas cette honneur-là. Carlin, „ reprit-elle, n'eſt pas fort honorant ; mais il „ eſt très-divertiſſant : il joue les arlequins. Il „ eſt fait à peindre ; il a ſur-tout un accent ad- „ mirable au théatre : il parle François, comme s'il „ étoit né à Paris. Rochart chante comme un An- „ ge. Quelle étendue de voix! Comme elle eſt ſo- „ nore ! Quelles graces ! Sur-tout, quelles belles „ dents il découvre au public, quand il file un ſon!

„ A l'égard des beaux eſprits, cette Ville en four-
„ mille; c'eſt le centre des hommes à talents: hors
„ de Paris, point de ſalut pour le génie. Pour moi,
„ je fréquentois tout ce qu'il y avoit de plus ſubli-
„ me en ſavoir. Je voyois *Fréron*, *Marmontel*,
„ *l'Abbé de la Porte*, & *Lattaignan*. Vous con-
„ noiſſez tous ces grands hommes, ſans doute? Pas
„ un, Madame. Je ſuis ſeulement fâchée, reprit-el-
„ le, qu'ils ſe menacent continuellement entre
„ eux, de ſe donner des coups de bâton: il me ſem-
„ ble que les gens d'eſprit devroient porter l'épée.
„ Mais ce qui rend le ſéjour de Paris agréable à
„ une jolie femme, c'eſt la compagnie des beaux
„ hommes. La Province n'en fournit pas d'auſſi ai-
„ mables. Je me ſuis ſouvent trouvée avec le Mar-
„ quis de Ville-P---. Le charmant Cavalier! Il faut
„ bien qu'il plaiſe, car il y a vingt ans que les fem-
„ mes de Paris l'entretiennent. J'ai ſoupé auſſi quel-
„ quefois avec le beau de Tor... Quel air martial!
„ Quelle beauté mâle! Je ne ſais pourquoi on dit
„ qu'il reſſemble a une fille habillée en homme.
„ La ſociété des femmes eſt auſſi divine. C'eſt
„ pour notre ſexe le pays de la compagnie; il eſt
„ vrai que je ne voyois que du bon. J'allois deux
„ fois la ſemaine chez la Comteſſe de Monos --- La
„ Marquiſe de Marchen --- il eſt dommage qu'on
„ ſoit volé au jeu dans ces maiſons, car autrement
„ on s'y amuſeroit parfaitement. "

En finiſſant ces mots, elle appella ſa fille-de-cham-
bre à qui elle demanda ſi Pariſien étoit venu: & ſe
tournant vers moi, „ C'eſt mon coëffeur, me dit-
„ elle, il eſt de Paris; & j'ai réſolu de n'en admet-
„ tre aucun à mon ſervice à l'avenir ſans ſon extrait

„ baptiftaire qui prouve qu'il eft né dans cette Capi-
„ tale.

„ Ma fille-de-chambre que vous venez de voir, „ eft de la Paroiffe de Saint Germain-l'Auxerrois, „ & mon petit laquais eft né dans la rue Saint-„ Honoré. Comme j'ai réfolu de n'avoir auffi aucu-„ ne race d'animaux, qui ne foit Parifienne, j'ai „ déja écri pour qu'on m'envoiât un chien & un chat „ de notre Capitale, à la place de deux qui font nés „ ici en Province, & que je veux réformer. J'ai auf-„ fi mandé pour un roffignol; car les naturaliftes ont „ obfervé que les roffignols de Paris chantent beau-„ coup mieùx que ceux de Province. Enfin j'efpere „ dans peu n'avoir, autour de moi, d'autre bête de „ Lyon, que mon mari.

„ Tous mes rubans font de la Capitale ainfi que „ mes mouches, mes gans, ma poudre, & ma pom-„ made. Mes peignes en viennent auffi; car vous „ penfez bien que des peignes faits en province m'ar-„ racheroient les cheveux : il n'y a que ceux de Pa-„ ris qui puiffent peigner horifontalement. Je ré-„ çois auffi réguliérement tous les mois mes cure-„ dents; & j'y ordonne mes épingles. "

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniftre, à Pékin.*

De Paris.

LEs Princes Chrétiens fe multiplient dans tous les États, par des repréfentants qu'ils nomment Ambaffadeurs. On ne peut voyager dans aucune

Cour d'Europe qu'on ne trouve un Roi de France: on compte quelquefois jusques à dix Républiques de Venise sans parler des extraordinaires.

Ces coadjuteurs des Couronnes jouissent de grandes prérogatives; la plus considérable de toutes est de troubler les états pour soutenir leur rang. La plupart des guerres ne s'allument en Europe que pour leur droit de préséance. Si les carrosses de deux de ces Monarques postiches s'accrochent dans une rue, il faut une bataille pour savoir lequel passera le premier; on m'a même assuré que, si le Roi d'Espagne résidant dans une Cour étrangere, étoit dans un mauvais lieu, & que le Roi de Portugal voulût s'y prostituer le premier, il y auroit une guerre pour décider cette préférence.

C'est de cette source que naissent la plupart des divisions.

S'il n'y avoit point d'Ambassadeur pour tranquilliser l'Europe, elle seroit plus tranquille.

Les représentants des Couronnes jouissent d'un autre privilege; je veux dire celui d'être injustes.

Leur place leur donne le droit de contracter des dettes immenses, ils peuvent enlever le bien des citoyens par des emprunts considérables, & par là ruiner la veuve & l'orphelin, sans être responsables aux loix de ces crimes; & non-seulement ils jouissent pour eux de cette prérogative, mais même ils l'étendent aux autres. Leurs maisons sont remplies de débiteurs & de meurtriers sur lesquels les Tribunaux n'ont aucun pouvoir. Quand un méchant homme a commis une mauvaise action, il se met au service d'un Ambassadeur, & par-là il élude le châtiment que mérite son forfait.

C'est ainsi que les Trônes qui devroient être les

ſanctuaires de l'innocence & de la vertu, ſont l'aſyle de l'iniquité & de l'injuſtice.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Hiſtoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris

L'Europe qui au onzieme ſiecle (ſuivant la maniere de compter des Chrétiens) auroit eu beſoin de repos, pour ſe refaire de tant de déprédations qui l'avoient affoiblie depuis la décadence des Romains, fut plus agitée que jamais : c'eſt preſque toujours dans la religion qu'il faut chercher l'origine de ſes malheurs.

Le Chriſt, qui avoit voulu mourir comme un homme, fut enterré comme un mortel : on avoit creuſé une foſſe, où l'on avoit dépoſé ſon corps. Cet autre fit verſer plus de ſang que jamais la politique n'en avoit fait répandre : on prétendit que ce trou avoit été profané par des infideles, & il fut réſolu de venger cette offenſe, qui ſi elle en étoit une, n'étoit pas du reſſort des hommes.

Des armées innombrables paſſerent les mers, & allerent ſe battre contre des mortels qui, ne lui ayant rien fait, ne pouvoient avoir avec eux aucun ſujet de diviſion. Ils prirent pour étendart de cette guerre la croix, qui eſt chez eux le ſimbole de la paix : cette banniere, qui auroit dû les faire penſer qu'ils étoient des Chrétiens, ne les fit pas même reſſouvenir qu'ils étoient des hommes. La rage, & le déſeſpoir les

animoient. Il est remarquable que de tout temps les Chrétiens furent cruels & barbares, poussés par un motif qui devoit leur donner de la douceur & de la modération. Ils commettoient toutes sortes de crimes, en se portant à une action sainte.

Les armées qui alloient, disoient-elles, venger la divinité, étoient composées des hommes les plus scélérats de la terre. La débauche & le libertinage formoient leur caractere principal. Une telle malice devoit plutôt flétrir la Religion, que l'honorer. Ses premieres expéditions furent sur ses propres freres: elles volerent les Chrétiens, en allant piller les Turcs. Les violences, les rapines, les meurtres, les homicides accompagnerent par-tout ces saintes expéditions. Le tombeau du Christ fut le prétexte des viols & des assassinats.

Rien ne prouve mieux, je crois, cet esprit d'inconséquence qui a regné de tout temps en Europe, que ce qui arriva alors. Les Mahométans faisoient eux-mêmes la guerre aux Chrétiens, & les attaquoient dans leur propre pays; non pas pour des reliques, mais pour devenir puissants; & les Chrétiens ne prenoient point les armes contre ceux-ci, tandis qu'ils alloient se croiser dans leur pays contre ceux qui ne les attaquoient pas.

L'Europe étoit à la veille de devenir esclave: au lieu de réunir ses forces pour travailler à sa propre défense, elle alloit au loin faire le siege d'un tombeau. Trois ou quatre armées innombrables périrent d'abord par la faim, la soif & les autres inconvenients qui accompagnent les entreprises mal combinées.

La manie des croisades qui, dans le commencement,

ment, avoit été celle de quelques aventuriers, devint la folie des guerriers & des conquérants. Alors l'Europe s'affoiblit néceſſairement, parce que tous les Princes prirent part à ces expéditions.

Jéruſalem, qui faiſoit le ſujet de cette guerre, fut priſe. Les Chrétiens ſe rendirent maîtres du tombeau qu'on dit être celui du Chriſt. Il en coûta un million d'hommes à l'Europe, pour une ville qui n'augmentoit point ſa puiſſance, & qui n'ajoutoit rien à ſa Religion.

Les guerres des Croiſades furent de l'invention des Papes. C'étoit pour eux un moyen d'élévation; car ils ne pouvoient s'agrandir, qu'en diminuant la puiſſance univerſelle. Il falloit tout abîmer, pour établir leur pouvoir. Les Chefs de l'Égliſe Chrétienne montrerent dans cette occaſion, qu'ils avoient moins penſé aux affaires du Ciel, qu'à celles de la terre: ils envoyerent un Pape ou Légat, pour prendre poſſeſſion de Jéruſalem en leur nom, comme Rois. Le Capitaine qui en avoit fait la conquête, n'en fut que le Duc.

De nouvelles Croiſades partirent, & périrent encore comme les autres. L'Europe fut preſque déſerte, & ſe trouva privée d'habitants, car il fallut d'autres guerres, pour ſoutenir les premieres conquêtes. Cette ville infortunée, pour laquelle on s'étoit égorgé avec une fureur brutale, retomba au pouvoir de ſes nouveaux maîtres. La perte de cette place qui auroit dû faire ouvrir les yeux aux Princes Chrétiens, ne ſervit qu'à les leur fermer davantage. La fureur des Croiſades fut plus vive que jamais.

Cette guerre qui n'avoit d'abord été qu'une ſimple invitation, devint une loi fondamentale. Tous

les peuples furent taxés : il fut établi que ceux qui ne pourroient point se croiser, payeroient la dixieme partie du revenu de leurs biens. Cette loi étoit bien injuste : elle obligeoit les sujets à se dépouiller de leur subsistance, pour fournir à une guerre qui n'étoit point celle de l'État.

Presque tous les Rois de ce temps-là assemblerent de nouvelles armées qui périrent, comme celles qui les avoient précédées. Jamais il n'y eut une preuve plus convaincante que les exemples ne sont rien chez les Européens.

De tous les Généraux qui furent à la tête de ces expéditions, il n'y en eut que deux qui firent fortune, mais ce fut en échouant; car au lieu de descendre dans le tombeau du Christ, ils monterent sur le Trône de l'Empire d'Orient : mais leur élévation ne servit dans la suite, qu'à faire mieux sentir leur chûte.

Les historiens Chrétiens ne font monter l'épuisement de l'Europe dans cette occasion, qu'à deux millions d'hommes, parce que ce fut là le nombre des soldats qui périrent : mais ce n'est point ainsi qu'il faut calculer la dépopulation. Un vuide de deux millions d'habitants, en répandant son influence sur la propagation générale, les arts, l'agriculture & toutes les autres branches de l'administration, en doit causer un immense. Une telle déprédation sur le genre humain ne sauroit se calculer au juste. Elle n'est point encore réparée, & probablement ne le sera jamais. Il auroit fallu faire des loix de restauration; mais des Princes qui s'exterminoient eux & leurs peuples pour un tombeau, n'étoient guere capables, après avoir fait le mal, d'y apporter le remede.

Il faudroit aujourd'hui changer tous les systêmes; & c'est à quoi aucun des Souverains ne pense nullement.

Le tombeau du Christ fut cause que l'Europe se rétrécit de la moitié. Ces guerres qui désolerent tout, servent à prouver combien les grands événements tirent leur origine des petites causes. Un de ces vagabons dont j'ai parlé, ayant été à Jérusalem, prétendit avoir reçu quelque offense de ceux qui gardoient ce tombeau : de retour en Italie, il porta ses plaintes, & aussitôt on prit les armes. Ce fut pour venger un aventurier que l'Europe perdit la moitié de ses habitants.

Les Croisades ayant épuisé la Chrétienté, plusieurs États profiterent de la foiblesse générale, pour secouer le joug des Empereurs, qui se disoient toujours les successeurs de l'Empire Romain : de maniere que la liberté particuliere de l'Europe croissoit, à mesure que la puissance universelle diminuoit.

Plusieurs États & sociétés se gouvernerent par des loix municipales, & cette forme de gouvernement subsiste encore.

Un grand nombre de villes se liguerent ensemble, & s'unirent d'intérêt ; mais ce fut plutôt pour accroître leurs richesses, que pour augmenter leur puissance.

La plupart des peuples d'Europe chercherent à élever leur grandeur sur la ruine générale : mais c'est une puissance bien foible que celle qui s'établit sur la foiblesse même. Il n'y avoit alors dans cette partie du monde que deux pouvoirs; celui des Papes, & celui des Empereurs: ces deux Chefs du monde

Européen tenoient les rênes de cet Univers. Les divisions des autres Potentats étoient décidées juridiquement devant leurs Tribunaux :

Il est remarquable que la force de ces deux puissances n'existoit nulle part. Les Papes n'avoient ni armées ni Généraux : les Empereurs, à titre d'Empereurs, alors comme aujourd'hui, ne possédoient presque aucun domaine. Cependant, si ces deux Puissances idéales avoient pu s'accorder, l'Europe eut acquis à la fin un État fixe : mais les Papes qui ne vouloient point de concurrents, travaillerent toujours à diminuer le pouvoir des Empereurs ; & les Empereurs n'épargnerent rien pour abaisser le pouvoir des Papes : ce qui donna le temps aux autres petits Souverains de s'agrandir, & de se garantir de tous les deux.

Plusieurs États auroient pu mieux profiter des divisions de ces deux premieres Puissances ; mais je trouve que la plupart des peuples alloient par élans : on faisoit un effort, & ensuite on retomboit dans une lassitude qui ramenoit les choses dans leur premier état.

Cette foiblesse produisit cependant un bien. La servitude avoit été telle que, non-seulement les Rois, mais même les Seigneurs particuliers avoient droit de vie & de mort sur leurs vassaux : & cette tyrannie ne fut plus. Mais bientôt on ne cessa d'être esclave des Seigneurs que pour le devenir des Princes : ainsi la liberté politique n'y gagna rien, & la civile n'en fut que plus gênée.

Par ce qui se passa en Italie & dans plusieurs autres Continents d'Europe au quinzieme siecle, on peut juger que cette partie du monde n'avoit point de

force centrale. De simples particuliers, d'une naissance obscure, & souvent sans autre titre que celui d'un génie hardi, se rendirent maîtres des gouvernements, & s'érigerent en Souverains, sans qu'aucune Puissance s'opposât à leurs usurpations. Ils conspirerent; on les laissa conspirer : ils commettoient des meurtres, pour se fraier un chemin à la domination; & on ne s'y opposoit pas. Chaque Prince étoit si foible chez lui, qu'il n'avoit pas la force de s'opposer à ce qui se passoit ailleurs. Les peuples d'Europe n'avoient point de protecteurs; ils étoient exposés à tous les coups que la fortune & l'ambition des moindres citoyens vouloient leur porter. Cependant l'Europe se développoit un peu; ses habitants n'étoient plus si grossiers. On créa des arts, on apprit à écrire, on fit du papier, art qui devint bientôt funeste à ces peuples.

Les Européens, au commencement du quatorzieme siecle, ne savoient pas encore parler. Tous leurs différents idiomes n'étoient qu'un jargon qui ne rendoit qu'imparfaitement leurs idées. Les Italiens qui ont tout commencé dans cette partie du monde, furent les premiers qui polirent la langue; les autres nations suivirent leur exemple.



LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

LE Roi de France, quoique despotique, n'est pas le premier Souverain de son Royaume. Un homme, qu'on appelle le Pape, y ordonne en chef, & le Monarque commande en second. Il y a même

des cas, où ses sujets se croient dispensés de lui obéir. Par exemple, le Roi trouve en eux une résignation aveugle, lorsque par la moindre de ses fantaisies il leur ordonne de s'aller faire tuer; mais il rencontreroit une résistance invincible, s'il leur commandoit de manger de la viande certains jours de la semaine. La plupart aimeroient mieux devenir rebelles que d'obéir à ce décret.

Autrefois cet homme alloit plus loin; il détrônoit les Rois de France à la moindre résistance qu'il trouvoit à ses volontés. La raison qu'il alléguoit pour cela, étoit que toutes les Couronnes relevoient de la sienne, & que tous les Souverains du monde Chrétien étoient ses vassaux.

Parmi les sujets du Roi de France qui reconnoissent peu son autorité, il y en a un grand nombre qui ne la reconnoissent point du tout. Ce sont les Bonzes ou Moines: ceux-ci ont leur Prince légitime dont ils relevent, & à qui ils obéissent en tout aveuglément. Les moindres de ses volontés sont des ordres suprêmes; ses décisions sont des sentences sans appel: jamais le grand Turc n'eut plus d'autorité sur ses esclaves. S'il veut qu'ils changent de Ville, ou même qu'ils quittent le Royaume, & s'expatrient toujours, il n'a qu'à leur expédier ses commandements. Cet ordre s'appelle obédience, nom qui lui convient parfaitement; car jamais arrêt du Monarque le plus absolu ne fut exécuté plus promptement. Il est vrai que le Prince, en faisant usage de son pouvoir, peut changer la disposition du Général, c'est le nom qu'on donne à ce Souverain, & retenir dans le Royaume par des Lettres de cachet ceux à *qui il ordonne* de passer dans un autre État.

Que dis-tu d'une Puiſſance qui permet à ſes ſujets de dépendre de toute autre que de la ſienne, & qui a beſoin d'uſer de violence pour faire valoir ſon autorité ?

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même*, *à Pékin*.

De Lyon.

LE commerce ſe fait ici, par une eſpece de preſtige. Les plus grandes entrepriſes ſont fondées ſur un taliſman qui conſiſte dans un petit bout de papier ; il ne contient que deux lignes, & l'enchantement eſt dans un mot.

Avec une valeur intrinſeque de trois deniers tournois de papier, un Lyonnois va acheter pour trois millions d'effets. Cette valeur idéale peut lui donner un grand nombre de choſes réelles : il eſt vrai que, pendant le fort de l'enchantement, & lorſqu'on croit le taliſman le mieux établi, il tombe, ſans qu'on puiſſe en prévoir la raiſon. Alors trois millions redeviennent trois deniers. Son changement ſubit eſt un ſecond enchantement. Ce papier taliſman n'eſt pas moins ſurprenant dans ſa chûte, que dans ſon élévation : on voit de ce papier ici, qui, après avoir fait une figure conſidérable ſur ſa place, tombe dans un tel diſcrédit, qu'il ne pourroit pas procurer une aune de ruban.

Les Européens ſe gouvernent par des mots ; l'arrangement de quelques ſyllabes réglent chez eux toutes les affaires de la ſociété. Un Chrétien qui emprunte *une ſomme d'argent* à un autre, & qui pour garant

de la somme, lui engage sa Religion & sa foi, est le maître de ne pas tenir sa parole ; du moins la loi ne l'y oblige point : son honneur & sa probité ne sont pas réputés de meilleurs garants. Par exemple, si un négociant qui emprunte une somme à un autre, dit, en s'engageant avec lui, *je paierai* par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel & sur la terre, &c. cela ne l'engage point : mais s'il écrit, je paierai par *cette de change*, alors, il n'en peut plus revenir, & c'est une sentence qu'il a portée contre lui-même.

Cela s'appelle ici la conservation : je ne sais point, si on ne devroit pas la nommer la destruction ; du moins plusieurs familles se sont ruinées de fond en comble, & d'autres ont été réduites à la mendicité, pour avoir écrit ce mot Aucun ne peut se soustraire à la tyrannie du mot *change* : on seroit plutôt absous d'un libelle diffamatoire contre l'État. Les Lyonnois sont si jaloux de leur conservation, qu'ils feroient arrêter le Roi pour la conserver. Que dis-je ? Je crois que, si le Pere Éternel lui-même avoit tiré une lettre de change sur Lyon, & qu'il n'en envoyât pas les fonds du Ciel, ils l'y contraindroient par corps. On dit pour raison, que les affaires du commerce étant momentanées, il faut que ces engagements soient payés au temps : cependant non-seulement la prison ne paie point, mais même elle n'accélere rien ; outre que la liberté des Citoyens doit être plus précieuse à l'État, que la facilité du commerce.

Il y a quatre-temps dans l'année, où ce peuple-ci devient furieux ; il y est agité d'un démon qu'on nomme paiement. On pourroit appeller ces temps d'agitation, *Les tourments des Saints*, *la rage des Rois*, *la fureur de Pâques*, *& les délires d'Août*, nom de leurs foires.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin*

De Paris.

J'Allai voir ces jours passés l'Hôtel des invalides ; c'est un tombeau superbe où sont ensévelis les militaires que le canon n'a pas achevé de tuer.

Les cadavres qui y reposent, ne sont pas entiers ; aux uns il manque un bras, aux autres une jambe ; car pour y recevoir les honneurs de la sépulture, il faut être mutilé. J'y vis cependant une infinité de morts qui se portent fort bien ; du moins ils mangent & boivent, comme des hommes très-vivants. Ceux-ci sont des Officiers à qui il manquoit cinq ou six campagnes, pour terminer la carriere de leur gloire, & qui viennent la finir dans le réfectoire de cet Hôtel.

Cette institution n'est pas privée de réglement ; la législation y a pourvu, elle a fait de cette retraite militaire un Couvent de Bonzes. Ces Moines invalides, à l'exemple des autres Monasteres, ont quatre grandes occupations marquées par l'ordonnance de l'établissement. 1. Être oisifs ; 2. fumer la pipe ; 3. prier Dieu ; 4. manger & boire. C'est ainsi qu'ils passent de ce tombeau à un autre qui est dans le même Hôtel, où ils sont enterrés pour la seconde fois.

Ce plan est beau, il est dommage qu'il ne soit que commencé. La France qui fait sans cesse la guerre, a continuellement six fois plus de blessés, que cet édifice n'en peut contenir : il n'y a qu'un petit nom-

bre d'élus qui entrent dans le paradis de l'Hôtel des invalides; tous les autres restent à la porte.

Les plus grands établissements des Rois de France sont très-petits. Celui des invalides n'a point été taillé sur la mesure générale des besoins de l'État cette dépense Royale n'a porté que sur l'accessoire, elle a oublié le principal. Le Prince superbe va avant le Roi patriote. On a prodigué plusieurs millions de livres à la construction de l'édifice; il falloit les employer à loger un plus grand nombre de citoyens devenus invalides. Presque tous les monuments de l'Europe sont marqués au coin de l'ostentation.

LETTRE L.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

L'Europe qui, du temps des Romains, n'avoit qu'un maitre, se vit divisée en une infinité de petites Monarchies. On n'y comptoit pas moins de cent Souverainetés * indépendantes les unes des autres: c'étoit autant de constitutions qui s'entrechoquoient ensemble, & dont les préjugés particuliers menoient à des guerres générales. Les premiers maîtres du monde regnoient sur des millions innombrables de sujets; ceux d'Europe dominoient sur quelques centaines d'hommes. On vit des Princes qui auroient pu mettre leur Royaume dans leur Palais, & des États dont la population universelle se réduisoit à trente personne, y compris le Monarque.

* Y compris les Principautés Ecclesiastiques & les Abbayes Souveraines d'Allemagne.

Cette division générale multiplia les troubles à l'infini: parce que, parmi les Rois, les querelles sont toujours rélatives au partage de la puissance universelle.

S'il n'y a qu'un Monarque dans un Continent, il n'y aura point de guerres; si on le divise en deux Souverainetés, il y aura une guerre; & si on le partage en cent, il y aura cent guerres.

Les Historiens des Chrétiens cherchent la cause de ces combats continuels qui, depuis la décadence de l'Empire Romain, désolent l'Europe; elle est dans sa division.

Depuis Charlemagne toutes les batailles se donnerent pour les limites : chaque Souverain voulut s'agrandir, & sortir des limites de son lot. La puissance qui devint la plus grande, fut celle qui se battit d'avantage: on pourroit compter le nombre des possessions par celui des batailles: on n'eut point de repos de part & d'autre qu'on n'eut étendu ses frontieres. Toute la politique des Cours se réduisit à prouver qu'elles avoient des droits sur les États voisins, & faute de titres on opposa des armées.

Il fallut toujours se battre pour étendre son domaine, ou empêcher qu'il ne diminuât. Chaque Souveraineté leva des troupes, & se mit en état d'attaquer ou de défendre. Les Romains s'étoient battus pour la possession de l'univers; les Européens se livrerent des batailles pour quelques arpents de terre.

La guerre ne finit plus entre les Souverains, parce qu'après avoir vaincu vingt ennemis, il en restoit encore quatre-vingt à combattre. Le feu des sieges, & des batailles renaissoit de ses propres cendres. L'incendie duroit toujours, parce que l'ardeur de la division

ne cessoit jamais : après avoir soumis un peuple, il falloit songer à en subjuguer un autre.

L'opiniatreté des combats étoit d'autant plus grande que les progrès dans l'art militaire se répandoient géométriquement : de maniere qu'un peuple abattu apprenoit, par sa propre défaite, à repandre de l'avantage sur celui qui l'avoit vaincu : c'étoit un retour périodique de la force à la foiblesse, & de la foiblesse à la force ; ce qui rendoit les batailles éternelles

La société générale de l'Europe ne s'accorda jamais. Le nombre en étoit trop grand pour qu'il fût possible de réunir tant d'intérêts divers. Il n'y avoit aucun pouvoir suprême qui pût les concilier, parce que la puissance étoit dans les mains de ceux qui se la disputoient.

Cent millions d'hommes sujets au caprice de cent Princes qui jouoient de l'humanité, multiplioient les maux des peuples à l'infini, parce que leur ambition n'avoit point de bornes.

Mais comme dans les divisions de la guerre, il faut après une certaine révolution de sieges & de batailles que la balance penche d'un côté ; cinq ou six Puissances soumirent toutes les autres, & les firent descendre au rang des inférieures.

L'Europe n'en fut pas mieux pour cela. Ces cinq grands États devenus puissants, continuoient à la troubler comme auparavant. Ils forcerent les petits Souverains à prendre part à leur querelle, & à leur fournir des armées en qualité d'alliés, ou d'auxiliaires.

Le malheur fut pour la République universelle que, parmi ces cinq Puissances dominantes, il ne s'en trouva aucune qui eût acquis assez de forces pour engloutir les autres ; car si cet événement fût arrivé, toutes les

guerres étoient finies : & ces peuples eussent joui du même bonheur que l'Europe goûtoit lorsqu'elle étoit Province de l'Empire Romain.

Lorsque la plupart des Puissances furent subjuguées, il n'y eut que deux ou trois querelles politiques en Europe ; mais celles-ci intéresserent toute la République du monde Chrétien.

Parmi tant de Monarques, il fut impossible qu'il n'y eût bien des tyrans ; ce qui engendra des divisions domestiques qui finirent par des guerres civiles. Les peuples qui étoient mal gouvernés, se comparant à ceux qui l'étoient bien, voulurent passer sous la domination des gouvernements qui avoient de bonnes loix, ou changer celles qui étoient mauvaises. Les Princes qui avoient établi leur despotisme sur le changement de constitution, voulurent soutenir la corruption : & il arriva de-là ce qui arrive toujours dans les Empires où le pouvoir arbitraire veut dominer ; je veux dire, que les Princes furent infortunés, & les peuples malheureux.



LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire à Pékin.*

De Paris.

IL y a dans ce Royaume trois sortes de gens. Les uns portent une épée, les autres endossent une robe, & les troisiemes, qu'on met au rang des premiers, ont au cou un demi pied d'une toile blanche aussi fine que celle qu'on fabrique aux Indes.

Ces gens-là se méprisent réciproquement : de ma-

maniere que ces trois États, qui ſont faits, dit-on, pour la tranquillité publique, ſe font une guerre continuelle : on a ſouvent eſſayé de les réconcilier enſemble, & d'établir entre eux une paix fixe & permanente, il y a eu pour cela pluſieurs pourparlers; mais on n'en a pu venir à bout, parce que la querelle naît du préjugé de chacune de ces conditions : de maniere que, pour raprocher ces trois États, il faudroit commencer par les anéantir.

Les gens d'Égliſe diſent que les militaires n'ont point de mœurs; ceux-ci leur reprochent à leur tour d'être trop ambitieux, & les ſoldats accuſent les gens de juſtice de n'avoir point d'équité.

On pretend que le procés ſera éternel, parce que les chefs d'accuſation ſont fondés.

Tu dois juger de la confuſion qui doit regner dans toutes les claſſes de la ſociété politique, puiſque ceux qui devroient maintenir l'ordre civil ſont les premiers à le détruire.

On dit pour raiſon, (car on en donne ici à tous ſes abus) que ce contraſte ſoutient l'État, qui ſans lui dégénéreroit en deſpotiſme abſolu. Ces corps, dit-on, en ſe choquant continuellement, maintiennent l'équilibre.

Si cela eſt ainſi, que dis-tu d'un gouvernement qui, pour prévenir ſa corruption totale, eſt obligé de ſe faire une guerre continuelle ?



LETTRE LII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

J'Étois à peine guéri de la migraine que j'avois gagnée à l'opéra, lorsqu'ayant voulu me donner le plaisir de la tragédie, je me trouvai le lendemain attaqué d'une fievre chaude avec un transport au cerveau.

La tragédie Françoise est un des plus terribles divertissements qu'un mortel puisse prendre. Elle émeut; les sens sont agités; le cœur palpite; l'ame est déchirée en mille pieces. L'affliction presse de toutes parts: on se retient tant qu'on peut; on succombe enfin à la douleur: on verse un torrent de larmes.

Je fus à peine assis à ce spectacle que deux ou trois acteurs & actrices parurent alternativement sur la scene: leur figure me surprit, car ces gens-là qui, dit-on, représentent les hommes, ne sont pas faits comme eux. Leur habillement ne ressemble à celui d'aucun mortel qui existe aujourd'hui sur la terre. La plupart avoient de longues plumes sur la tête, qui mettoient leurs visages au milieu de leurs corps. Ils portoient des casaquins qui étoient lacés par derriere, comme le corps d'une femme, & qui s'élargissoient par le bas, au haut desquels étoient attachés de longs manteaux, dont les queues qui traînoient à terre, ne finissoient plus.

On voyoit à leurs grands sabres qu'ils avoient envie de se tuer, & ensuite de s'enfuir, car ils étoient

tous bottés, & prêts à monter à cheval. Je découvris à leur air que chacun d'eux avoit le cœur gros de choses importantes qu'ils avoient à se dire; & qu'ils ne tarderoient pas à se quereller.

A mesure que la piece avançoit, l'émotion redoubloit. A la fin leurs yeux s'égarerent, leurs traits s'altérerent. Deux sur-tout, l'un qui étoit habillé comme un Empereur Romain, & une esclave qui étoit mise comme une Reine, se distinguoient par leurs cris & leurs hurlements. Ils se mirent à la fin dans une colere si affreuse, que je les vis écumer de rage. Le dépit, la haine, la vengeance, le désespoir, & toutes les autres passions infernales parurent tour à tour sur leurs visages.

Comme je ne pouvois concevoir le sujet de tant d'emportement, je demandai à un spectateur qui étoit à côté de moi, ce que cela vouloit dire. Les personnages que vous voyez sur la scene, me dit-il, représentent les Héros de l'antiquité. Monsieur, lui dis-je, est-ce que ces Héros étoient des démons? Non, me répondit-il, ils étoient des hommes.

Tu observeras, malgré la réponse du spectateur, que cela ne peut pas être; car s'il y avoit eu de tels possédés dans le monde, la police générale y eut pourvu. Elle les eut fait enfermer dans de petites maisons comme des fols, ou enchaîner comme des forcenés; car la démence & la frénésie n'ont jamais pu passer pour des vertus chez les hommes.

Les sujets que la tragédie représente, ne sont pas moins frappants que la représentation. Je frémis toutes les fois que je pense aux malheurs qui affligerent ce soir-là un Roi qui faisoit le sujet de la piece. Dix générations entieres ne pourroient pas verser

tant de maux sur la tête d'un seul mortel. Il n'eut pas un seul instant de relâche. Au commencement même de la représentation il fut malheureux. Dès les premieres scenes, les incidents, les peines, & les contretemps accoururent de toutes parts pour se rendre au cinquieme acte, qui dans la tragédie Françoise est le lieu de l'assemblée générale des peines & des afflictions, & où se frappe le dernier coup de catastrophe qui écrase les Héros.

On dit que les François sont si enclins à la joie, qu'ils rient de tout; ils sont bien plus portés à s'affliger, car ils pleurent de rien. Une imagination, une chimere, une idée de Peintre suffit pour cela; mais il faut que les idées soient forcées, qu'elles sortent de la nature, qu'elles représentent des passions qui n'ont jamais existé; en un mot, il leur faut des êtres de raison. L'imagination des Européens est si usée, que le simple & le vrai ne font plus d'impression sur eux. Qu'on mette sur la scene un sujet exact, véridique, & tel qu'il en arrive tous les jours au milieu d'eux, ils le trouveront froid, insipide, & bâilleront au théatre. Il faut pour les émouvoir que le Poëte fasse une dépense immense d'imagination, & surtout qu'il employe des idées neuves, contraires aux loix du sang & de la nature; car le barbare & l'inhumain font aujourd'hui le fort de ce spectacle. Il faut qu'un pere égorge sa fille, qu'un enfant trâme contre les jours de celui à qui il doit les siens, qu'une femme conspire contre son mari, &c.

On dit communément ici que les événements de la scene tragique sont l'image des mœurs des peuples qui vivoient autrefois. On dit mal. J'ai lu leur histoire. Les anciens n'étoient pas faits comme ceux

de la tragédie Françoise. Si on y voit de temps en temps quelques traits, les accessoires en sont si défigurés, que les originaux n'en sont point reconnoissables.

Cette représentation n'est pas une imitation des malheurs du monde, ce n'est pas une copie des événements arrivés autrefois sur la terre, mais une folie moderne dont l'original ne se trouve nulle part.

L'art de la déclamation tragique en France n'a point de bornes : on le pousse ici aussi loin qu'il peut aller. Toutes les régles de la pudeur & de la bienséance en sont bannies. Il n'y a point de sexe sur la scene tragique, tous les personnages sont des furies. La douceur, & la modestie, qui sont par excellence les vertus des femmes, sont là étrangeres. Une jeune Princesse s'y livre à la colere & à l'emportement, comme une courtisanne. Si tu voyois l'indécence de la premiere esclave de ce théatre, lorsqu'abandonnant toute retenue, elle se livre aux mouvements qui l'agitent, tu renoncerois pour toujours à ce sexe. Celle-ci devient une véritable Alecto. Ses traits sont forcés, ses yeux s'égarent, son teint devient pâle & livide, elle fait peur. On dit que le théatre est une école dangereuse en France; pour moi je trouve qu'il n'en est point de meilleure pour guérir de la passion des femmes; car ce n'est point en faisant frémir les hommes, qu'on les porte à aimer. Cependant les deux premiers personnages passent ici pour des acteurs inimitables : on dit sur-tout qu'ils représentent au naturel. Pour moi, je pense qu'il y a autant de distance de leur représentation à la belle nature, qu'il y en a du Soleil à Saturne.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL faut apporter tant de précautions à la Chine pour bien gouverner l'État ; le Prince a besoin de tant de sagesse, de vertus, & de lumiere pour conduire l'Empire, que je t'avoue que je ne comprends pas, comment en Europe, où les mœurs sont si corrompues, les peuples peuvent être bien gouvernés.

Nous croyons ici qu'il ne suffit pas pour qu'un État ne tombe point dans la décadence, que le Souverain n'ait pas de vices ; mais qu'il faut encore que les peuples en soient exempts : ce n'est que par la correspondance qu'il y a de la vertu de l'Empereur à celle de l'Empire que celui-ci peut se maintenir.

Je t'ai déja écrit là-dessus, & je te le répete : donnes-moi une idée des gouvernements Européens. Expliques-moi quels en sont les ressorts : instruis-moi de cette science qui, dans tous les climats du monde, doit être la premiere de toutes, parce qu'elle est l'ame de la société civile.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *à* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

UNe grande partie de la nation s'assemble ici tous les jours dans des boutiques qu'on nomme

Caffés. On y prend une liqueur noire qui réveille l'imagination. Un homme qui a pris sa dose de caffé, a tant d'esprit, qu'il peut parler quatre heures de suite sur rien.

Parmi ceux qui s'y rendent réguliérement, on y voit une sorte de Philosophes qui y passent leur vie à contempler la matiere & la forme. Une table & une tasse sont le sujet de leur admiration depuis le matin jusques au soir.

Ces boutiques abondent sur-tout en une sorte de beaux génies qu'on nomme politiques. Les grands hommes ! Ils décident des intérêts des Princes avec une facilité surprenante : on n'a jamais vu tant de pénétration. Ils savent tout, ils connoissent tout; rien ne leur échappe. Ils déméient les affaires les plus compliquées; ils en expédient plus dans une heure, que les plus habiles Ministres dans un an.

Tous les fainéants de cette Capitale, ceux qui n'ont d'autre occupation dans le monde, que de parler & de s'entretenir de choses inutiles, passent les jours & une partie de la nuit dans ces boutiques; une classe d'hommes militaires, qu'on nomme Chevaliers de St Louis, mortels insipides, & qui n'ont d'autre occupation que celle de raconter, y sont fourrés depuis le matin jusques au soir. On m'a parlé d'un de ces Chevaliers qui a vécu pendant quarante ans dans une de ces boutiques, & qui y fait encore sa résidence après sa mort. Les garçons prétendent qu'il y revient toutes les nuits, & qu'on l'entend nonchalamment demander une tasse de caffé. Ces boutiques sont admirables pour entretenir l'indolence du corps, & la pesanteur de l'esprit. Quand l'oisiveté elle-même auroit voulu se

choisir un domicile sur la terre, elle n'auroit pas pu former un meilleur établissement.

Tous les caffés à Paris ont leurs enseignes, qui sont des especes d'emblêmes, de ceux qui les fréquentent. Je voulus en prendre connoissance par moi-même. J'allai au caffé des beaux arts, pour y faire des remarques sur ceux que cette nation a perfectionnés. Je n'y remarquai d'autres vestiges des arts que la pendule de la boutique.

Je me rendis de-là au caffé des beaux esprits; mais au lieu de ceux-ci, j'y trouvai des Suisses. Je suivis ma route, & j'arrivai au caffé des beaux génies; mais je n'y rencontrai que des Allemands. Du caffé des beaux génies, je passai au caffé des savants; je m'apperçus d'abord que ceux qui le composoient, n'étoient rien moins que cela; car ils étoient presque tous docteurs. Je m'acheminai au caffé des orateurs: pour tout Démosthenes, je n'y trouvai qu'un misérable auteur qui bégayoit. Je poussai au caffé de l'Académie Françoise pour la pureté de la langue, mais je n'y rencontrai que des garçons. Enfin dans l'espérance d'acquérir quelques connoissances dans l'art de la guerre, je me fis voiturer au caffé militaire; le plus expert Officier que j'y trouvai, fut le premier garçon de la boutique, qui avoit servi pendant six ans en qualité de Sergent dans les Milices de la Province.



LETTRE LV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

J'Allais derniérement au bal de l'opéra. C'est un rendez-vous public, où l'on passe la nuit à danser. On diroit que ceux qui s'y rendent soupçonnent que c'est un mauvais lieu; car ils n'y vont presque jamais avec leur visage, ils empruntent ordinairement celui d'un autre: il est même permis d'y être d'une autre nation que la sienne. Quant à moi, comme mon visage passe ici pour une sorte de masque, je n'en pris point d'autre.

Je ne fus pas plutôt dans la salle du bal, que trois Chinois m'accosterent pour me demander des nouvelles de Pékin; je leur répondis dans notre langue: mais comme ils ne me comprirent point, je soupçonnai que c'étoit des Chinois nés à Paris. Après les Chinois, deux Indiens m'approcherent, & je découvris que ces seconds n'étoient pas plus de ce pays que les premiers. A la suite de ceux-ci un Turc vint me faire la révérence; & pour cela il m'ôta son turban; ce qui me fit juger qu'il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit Musulman.

Je rencontrai un moment après un Sauvage de l'Amérique septentrionale, mais il étoit si poli, & parloit si bon François, que je ne doutai pas qu'il ne fût né à Versailles.

Les nations de toutes les parties du monde dansent & gambadent ensemble dans ce bal, ni plus ni moins que si toutes les danses de l'univers étoient

Françoiſes. Un Chinois alla inviter une jeune Turque à danſer un menuet avec lui, & ils s'en acquitterent ſi bien l'un & l'autre qu'on auroit dit que cette danſe étoit originaire d'Aſie.

Une eſclave du ſerrail de Conſtantinople engagea le Grand Seigneur à faire un rigaudon avec elle, & peu de temps après je vis notre Empereur danſer l'aimable. *

Pour l'ordinaire une partie du Haut Clergé de France aſſiſte à ce bal & en fait les honneurs. Un Évêque ſe détacha de pluſieurs Prêtres qui l'environnoient, pour venir me demander comment je trouvois l'aſſemblée? Fort belle, Monſeigneur, lui dis je, quoi qu'extraordinaire. Et qui trouvez-vous d'extraordinaire? me demanda-t-il. C'eſt, lui répondis-je, d'y voir votre Grandeur.

Après l'Évêque trois ou quatre Moines de différents Ordres m'accoſterent. Avouez me dit l'un d'eux, qu'à Pékin vous n'avez pas une aſſemblée comme celle-ci. Cela eſt vrai, lui répondis-je, mon révérend pere; car à cette heure-ci tous nos Bonzes ſont enfermés dans leurs retraites; & s'il y avoit quelqu'un d'aſſez oſé pour les repréſenter dans un lieu auſſi indécent que celui-ci; nos Mandarins chargés de veiller ſur les profanations de la Religion, leur feroient donner la baſtonade.

Me ſentant fatigué j'allai me placer dans une loge; mais je n'y fus pas plutôt qu'une Veſtale couverte de ſon voile, vint s'aſſeoir auprès de moi : elle me tint des propos ſi indécents que je reconnus que c'étoit une proſtituée. Quelque temps après une Religieuſe

---

* Danſe grave Européenne.

en bandeau blanc, & en habit noir, vint dans la même loge me propoſer d'aller coucher avec elle.... Crois-tu que de ſemblables divertiſſements ne corrompent pas les mœurs, & qu'un gouvernement qui donne les mains à un pareil rendez-vous public, ſoit bien policé ?

LETTRE LVI.

Le Madarin Siu-ho-ei, *au Madarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lion.

JE ſuis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve. L'envie de voir un Européen qui paſſe pour le plus beau génie de ſon ſiecle, m'a fait entreprendre ce voyage.

Ce grand homme ne fait point ſa réſidence dans la ville qui porte ce nom; il habite un beau château qui en eſt à quelque diſtance, où il a une excellente table, & où les étrangers qui viennent l'admirer, ſont admis. C'eſt, dit-on, la premiere fois, depuis le renouvellement des arts en Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cuiſinier.

Son château a pour lui un grand avantage, c'eſt que ſa perſonne y eſt en ſûreté; car cette grande lumiere eſt brouillée, avec toutes les lumieres d'Europe. Heureuſement pour lui, il s'eſt trouvé un petit pays neutre ſur la terre, qui l'a reçu; ſans quoi il auroit peut-être été forcé de finir ſon exiſtence, faute d'un local pour exiſter.

Son château eſt bâti ſur le terrein de deux Souverainetés étrangeres qui ſont limitrophes; il eſt,

pou

pour ainsi dire, à cheval sur deux puissances : de maniere que, s'il venoit à être poursuivi par quelque Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ses chambres opposées, & il seroit aussitôt dans un pays étranger. Ce n'est pas si mal imaginé pour un écrivain, qui craint le ressentiment des Princes qui, en Europe, violent tout, excepté les frontieres des États.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à son château : on m'annonça comme Chinois, & aussitôt les portes de son appartement me furent ouvertes. Sa vue m'effraya ; je crus voir un spectre : je n'ai jamais vû d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette momie Européenne a à peine six onces de chair sur les os. Puisqu'il existe, il faut nécessairement que ce soit un esprit ; car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il est vieux ; car il n'y a jamais eu de phantôme jeune.

Je m'entretins long-temps avec lui sur l'Asie : & il me fit plusieurs questions sur le Gouvernement Chinois. Dieux! que les grand génies Européens sont petits, quand on les examine à côté de leurs livres!

Jamais Auteur ne publia tant d'ouvrages différents, & n'enfanta tant de volumes. Il est continuellement agité du démon de ses idées ; il ne dort, ni ne veille ; il pense. Son esprit est sans cesse aux prises avec son imagination. Il passe sa vie à éclore : il enfante souvent ; mais il fait beaucoup de jumeaux ; c'est le pere aux Ménechmes ; car sa mémoire trahit beaucoup de fois son esprit. A force d'accouchements ; il accouche souvent des mêmes productions.

Il ne laisse échapper aucune pensée ; tout ce qui se présente est de bonne prise ; il ne se dérobe en rien

à lui-même, le public jouit de toute l'étendue de son génie. Il se laissera tout-entier à la postérité : il occupera la scene du beau génie, tant que son esprit lui fournira des productions ; il ne mourra, que lorsqu'il n'aura plus rien à dire.

Il est riche contre toutes les regles de la littérature. Il trafique depuis un demi siecle en génie ; il passe pour un des plus grands marchands en esprit, qu'il y ait en Europe ; il a débité pour plus de quatre cents mille livres tournois de ses idées aux Libraires, & pour se dépêcher d'être opulent, il leur a souvent vendu deux fois la même marchandise.

Je ne te dirai rien de la République de Geneve, car mon dessein n'est pas de t'entretenir d'atômes de Gouvernements politiques Européens. La puissance de celui-ci est enfermée dans une Ville, & cette Ville n'a point de Puissance. Les Souverains qui l'environnent s'en feroient déja saisis, si elle pouvoit contribuer à leur grandeur ; mais sa conquête n'ajouteroit rien à leur pouvoir. Les Genevois ne croient ni à la Messe, ni au Pape ; aussi sont-ils très-actifs, très-laborieux, & leur population très-féconde. Leur génie s'est tourné du côté de l'horlogerie : leur industrie est à la minute. Ils montrent l'heure à toutes les nations Chrétiennes ; on peut regarder cette République aujourd'hui comme le Cadran de l'Europe.



LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE luxe eſt ſi grand en France que cela va juſques à l'extravagance. Il jette la confuſion dans toutes les claſſes de la ſociété, & avec elle détruit l'ordre de la ſubordination extérieure. Le dernier de l'État eſt habillé comme le premier. L'artiſan ſe pare de même que le bourgeois. Le bourgeois emploie autant d'emphaſe à ſa parure que le Gentilhomme. Le Gentilhomme ſe met comme le Prince, & le Prince comme le Roi : de maniere qu'il n'y a plus de conditions : cela va au point qu'on ne voit plus la différence du Maître au valet, & de la Princeſſe à la courtiſanne.

Ce luxe général, le croiras-tu ? tire ſa ſource de la miſere publique. Chacun veut affecter une richeſſe qu'il n'a pas, & ſe montrer différent de ce qu'il eſt. Tel qui n'a pas les moyens d'aller à pied, imagine le luxe d'avoir une voiture, & c'eſt parce qu'il a un équipage qu'il manque d'une infinité de choſes qui entrent dans les beſoins de la vie civile.

Ici le ſuperflu marche toujours avant le néceſſaire: on conſent de ſe paſſer de tout ce qui eſt utile, pour avoir ce qui eſt agréable. Bientôt on ne ſe nourrira plus, on s'habillera. L'agriculture deviendra inutile, les arts ſuffiront.

Les maîtres de la politique diſent que ce luxe eſt néceſſaire, parce que dans le gouvernement d'un ſeul,

c'est l'unique moyen de faire circuler les richesses. J'adopterois volontiers cette maxime, si la folie ne s'en méloit pas : mais il se trouve que ce luxe outré précipite les richesses d'un côté, tandis qu'il retarde leur mouvement de l'autre : or c'est une mauvaise circulation que celle qui n'a point l'égalité & la modération en partage.

Mais quand tous les raisonnements que l'on débite sur le luxe monarchique seroient vrais, il en résulteroit toujours un faux de subordination plus nuisible à la société que la circulation ne lui seroit avantageuse.

Les premiers maîtres de la vie civile remarquerent que l'extérieur influe beaucoup sur l'état physique de l'homme : c'est pourquoi ils indiquerent à chaque classe l'habillement qui lui étoit propre.

Il est certain que les loix souffrent beaucoup, lorsque les citoyens, qui devroient être habillés modestement, empruntent l'extérieur de ceux qui leur sont supérieurs par leur rang ; mais c'est un défaut commun à tous les législateurs modernes de ne point concilier les loix de la politique avec les maximes de la morale.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris

LE Roi de France ne se mêle point des affaires de l'État ; cela ne le regarde point. S'il vouloit le gouverner, le poids de la Monarchie l'accableroit, & s'il le partageoit avec quelqu'un de ses sujets,

cela lui donneroit un égal. Son parti est pris il s'en débarrasse entiérement; mais comme il faut que les affaires de la société politique & civile aillent toujours, il crée à sa place des Vice-Souverains qui se chargent du détail de la France.

Voici comment il s'y prend pour se dispenser d'être Roi. Il démonte la Couronne, & divise le Trône en quatre pieces différentes qui forme autant de gouvernements séparés : cela s'apelle ici en terme d'administration des bureaux.

Ces bureaux composent la Monarchie Françoise; ceux qui les conduisent se chargent des batailles de terre & de mer, ainsi que des finances, & des affaires extérieures.

Le bureau de la guerre a soin que les sujets du Roi très-Chrétien, meurent méthodiquement dans les batailles, & que les armées détruites soient aussitôt remplacées par de nouvelles à détruire.

Le bureau de la Marine a attention qu'il y ait peu de Vaisseaux, & que les armées navales soient le moins nombreuses qu'il est possible.

Le bureau des finances dispose les choses, de maniere que le Roi ait beaucoup d'argent, & que les sujets n'en aient guere.

Le bureau des affaires étrangeres, fait en sorte que tout soit étranger au Prince, & qu'il ne sache pas un mot de ce qui se passe dans l'État.

Cela étant réglé ainsi, chaque chef de bureau se met au travail, & tâche de remplir sa charge le mieux qu'il lui est possible.

J'oublois de te dire que ces gens-là s'appellent ici des Ministres d'État.

LETTRE LIX.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

LE quinzieme siecle offre un spectacle qui changea la face de l'Europe. Je trouve que les Chrétiens se rendirent criminels de leze-divinité. Dieu en créant le Ciel & la Terre, divisa le monde en plusieurs parties, séparées par des mers immenses. Il avoit caché des peuples, pour ainsi dire, derriere le globe, afin qu'ils n'eussent sans doute aucune communication avec ceux qui habitoient le centre: car s'il eut voulu que tout le genre humain ne formât qu'une société, il l'eut rapproché davantage. Il est à présumer que les vertus des uns ne pouvant être les vertus des autres; ni la Religion de ceux-ci, la Religion de ceux-là, il les avoit ainsi séparés.

Quelqu'envie que les Européens eussent eu de porter par-tout l'épouvante & l'effroi, ils avoient été forcés de borner leur fureur à eux-mêmes. Il n'y avoit point de chemin tracé sur l'Océan; un Italien découvrit la boussole; dès-lors il n'y eut plus de nations cachées dans le monde.

Le Prince Henri, fils d'un Souverain, dont les États n'étoient pas plus grands que la moitié d'une de nos médiocres Provinces, entreprit de pénétrer le reste de la terre, & de s'en rendre le maître à titre de découverte. Les historiens d'Europe qui prennent presque toujours les vices pour des vertus, l'appellent philosophe; & presque tous les Mandarins

auteurs lui donnent le titre de Grand, sans doute parce qu'il fit de grandes choses: mais on n'est grand que parcequ'on fait de bonnes choses S'il avoit été un philosophe sage, il eut prévu que les hommes, qui jusques-là avoient abusé de tout, abuseroient encore de cette découverte.

Ceux qui avant ce Prince s'étoient exposés aux fureurs des flots, avoient découvert la fin du monde, qu'ils avoient fixée à certains degrés du tropique des Européens; mais Henri fit voir que ce n'en étoit là que le commencement. Ses Pilotes forcerent cette barriere, & se trouverent tout d'un coup dans un autre univers. On vit, pour la premiere fois, des hommes d'une espece nouvelle, qui faisoient peur, car ils étoient noirs depuis les pieds jusques à la tête. On découvrit un autre Firmament, des monstres, & des plantes nouvelles.

Ces découvertes eussent fait la gloire du monde Chrétien, si on les avoit faites pour rendre les peuples heureux: mais dès les premieres leçons les Européens corrompirent tant de peines, que pour communiquer le venin de leurs passions à des hommes qui étoient d'autant plus heureux, qu'ils n'avoient qu'une affaire qui étoit celle d'être tranquilles.

On doubla un cap qui devoit frayer un chemin autour de l'Afrique, qu'on appelle de *Bonne-Espérance*; nom qui trompa depuis tout le monde. Il fallut d'abord se battre avec ces nouveaux hommes pour leur arracher des épiceries & d'autres drogues, dont on s'étoit toujours passé jusques alors. On commença par changer le sang des Européens contre des denrées: mais ce ne fut là que le commencement des premieres entreprises. On forma bien d'autres des-

feins, lorſque par d'autres découvertes, on ſoupçonna le globe plus grand, qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Juſques-là les guerres des Chrétiens s'étoient faites de proche en proche, parce qu'elles avoient en l'Europe pour limite. Un chétif mortel voulut leur donner une plus grande étendue. Bien des ſiecles avant lui, un Conquérant appellé Alexandre, avoit entrouvert le globe; mais à ſa mort les portes de l'univers s'étoient refermées d'elles-mêmes, & les parties du monde, comme auparavant, étoient reſté diviſées. Un Italien, appellé Chriſtophe Colomb, entreprit de les unir enſemble, & de ne faire de la terre entiere qu'un ſeul théatre des viciſſitudes humaines.

Colomb tenoit ſon ambition des Portugais: ſon imagination s'échauffa; & après pluſieurs remarques ſur les mondes qu'on connoiſſoit, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre qu'on ne connoiſſoit pas. Tous les Princes de l'Europe étoient alors ſi pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui eut les moyens d'avoir deux ou trois Vaiſſeaux, pour aller prendre poſſeſſion de ce nouvel univers. L'Eſpagne en accepta l'offre, mais non pas la dépenſe. Quelques citoyens ſe cotiſerent enſemble, pour faire les fraix d'une entrepriſe qui devoit changer la face de l'Europe.

On ne peut qu'être étonné, lorſqu'on fait réflexion combien les plus grandes révolutions en Europe ont dépendu des combinaiſons du haſard. S'il ne ſe fût trouvé dans ce temps-là deux ou trois particuliers qui fiſſent les fraix de cette entrepriſe, il eſt à préſumer que l'Amérique, cette quatrieme partie du monde, ne ſeroit point connue aujourd'hui des autres.

Les conquêtes des Portugais & des Espagnols exciterent l'émulation des autres nations. Toutes voulurent y avoir part : on prit les armes, & on se battit, pour dominer sur des peuples libres & indépendants, & faire la conquête d'Empires & de nations, sur lesquels on n'avoit aucun droit. C'est ici la plus grande injustice qui ait jamais été commise chez les mortels, depuis qu'il y a une humanité. Aussi les deux nations qui s'en rendirent les premieres coupables, n'ont jamais prospéré ; foibles & languissantes, elles ont toujours dégénéré depuis.

La premiere vexation fut de vouloir que ces peuples fussent de la même croyance, c'est-à-dire, Chrétiens comme elles. Elles ne savoient point que leur physique n'étoit point propre à cette Religion, & qu'il est impossible que des peuples qui sont à trois ou quatre milles lieues les uns des autres, puissent croire à la même Divinité. La morale peut être la même, mais le dogme doit nécessairement être différent. Des nations que le climat rendoit idolâtres, ne pouvoient être que de mauvais Chrétiens, & par une suite nécessaire, de mauvais citoyens. Voilà la source de cette antipathie naturelle qui se trouve entre les Amériquains, les Indiens, & & les Européens.

Des Mandarins de la secte des Papes leur disoient, que le Chrrst depuis quinze cents ans étoit mort pour eux, comme pour tout le reste du genre humain : c'étoit leur en apprendre la nouvelle bien tard! ces peuples étoient en droit de se plaindre de la divinité qui avoit laissé vivre tant de siecles leur ancêtres, dans une religion qui n'étoit pas celle qu'ils devoient avoir. Malheureux préjugé qui fut la source de tant de crimes! il fallut égorger des millions d'hommes, pour

conferver un petit nombre de fideles : l'univers fut arrosé de fang humain. La religion du Chrift défola encore ici la terre : toute l'Amérique & une grande partie de l'Afrique en furent dévaftées.

L'hiftoire des guerres de ces Continents offre un tableau affreux. En lifant cette fuite de forfaits commis de fang froid contre le genre humain, on fent la nature fe révolter : il eft humiliant dans ce moment d'être homme. On voit des peuples, tout-d'un-coup furpris, faifis, captifs, enchaînés; leurs temples détruits, leurs dieux foulés aux pieds; leurs Rois chargés de fers, condamnés à des fupplices ignominieux. Quand les Européens n'auroient que ces crimes, ils pafferont toujours chez les nations équitables, pour des monftres abominables. S'il y a une juftice dans le Ciel, il faut qu'elle venge cette injuftice.

Nous entendrons dire quelque jour à Pékin, que cette partie du monde a péri avec tous fes habitants. Le châtiment commence à s'exercer : déja une de fes Villes vient d'être engloutie dans les entrailles de la terre avec fes citoyens. Et il étoit bien jufte que ce Royaume fût le premier à être frappé de la vengence divine, puifque c'étoit lui qui avoit commencé à ouvrir le nouveau monde, & à tracer aux autres nations le chemin au crime.

Sans fes conquêtes il n'eut pas été impoffible qu'elle eût remédié à fes anciennes émigrations: de bonnes loix euffent fuffi pour cela; & il pouvoit arriver qu'une fuite de grands Rois eût réparé les fautes de tant de mauvais : mais elle n'en reviendra pas maintenant, parce qu'elle a dans fon fein une fource continuelle de deftruction.

Par une fatalité qui ne pouvoit être que la suite de la cruauté & de l'aveuglement, on perdit de vue le continent connu, pour fixer ses regards sur l'inconnu. L'Amérique & les Indes devinrent le principal, & l'Europe l'accessoire : on laissa en friche celle-ci, pour défricher l'autre. On y créa des denrées, mais ces denrées, encore une fois, ne valoient pas des hommes. Enfin on dépeupla deux parties du monde, pour en peupler une qui ne se peupla jamais.

La punition céleste n'attendit pas aux générations futures : elle se fit sentir dans celle-là même. Une maladie inconnue auparavant, & qui tira son levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la source même de la vie & des plaisirs. Toute l'Europe en fut frappée ; elle étendit son influence sur les deux especes. Comme le mal étoit dans la génération elle-même ; c'est en peuplant quil se communiqua toujours. La nature perdit sa force & sa viguenr, & dégénéra sans cesse. Le venin de cette infection a répandu par-tout son poison : l'innocence n'en met pas aujourd'hui à l'abri ; on est malade avant que de s'exposer à l'être. L'hymen, le plus saint de tous les engagements, n'en exempte point ; car sa malignité est répandue dans le sang.

Les vierges elles-mêmes en sont attaquées ; sa corruption prévient la perte des mœurs. Les loix, la religion, la morale, ne sont pas capables d'en prévenir les effets ; elles peuvent bien défendre l'acte qui fait qu'on est malade, mais non pas la maladie.

C'est un malheureux héritage que les peres transmettent à leurs enfants, & que ceux-ci font passer à leurs descendants de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenannt, comme une société de malades : les nations qui la composent, sont ses corps valétudinaires.

Les physiciens emploient un remede qu'ils appellent mercure, dont l'effet est d'agir par son propre poids, & de précipiter, dit-on, le venin : mais cette précaution n'est d'aucune utilité en général; car tandis qu'on purifie le sang des malades d'un côté, la corruption gagne de l'autre. Pour extirper entiérement ce venin, & rendre à cette partie du monde sa premiere vigueur, il faudroit couvrir l'Europe de mercure, & passer toutes les nations qui la composent, par le grand remede, supposé que ce qu'on appelle de ce nom, en soit un.

Il sembloit que tous les fléaux du monde fussent attachés à cette découverte. On fouilla dans la terre, & on y trouva un grand trésor qui acheva de ruiner l'Europe. Je n'ai jamais mieux senti la supériorité de notre gouvernement sur celui des Princes Chrétiens, qu'à cette époque. Nos Empereurs, qui n'ont jamais voulu qu'on ouvrît des mines abondantes d'or & d'argent, savoient sans doute que le véritable trésor des peuples est dans les productions des denrées, & non dans un métail qui, par lui-même n'étant ni la nourriture ni le vêtement, ne sauroit être une richesse. Si les Princes Chrétiens qui gouvernoient alors l'Europe, eussent eu la moindre idée de l'administration économique, ils n'eussent jamais permis l'introduction de tant de métaux en Europe, qui pouvoient faire beaucoup de maux, & pas un seul bien.

Il falloit conserver l'ancienne mesure des richesses, & ne pas permettre qu'elles s'agrandissent, parce que ce changement devoit nécessairement causer une révolution. L'or & l'argent représente toutes les especes de richesses; c'est le miroir de l'aisance publique; mais de quelque grandeur que soit la glace, elle représente toujours les objets de même. Le prix

des denrées & de toutes les autres commodités de la vie augmenta dans la proportion de la somme de ces métaux : car qu'il y ait en Europe un milliard de numéraire ou cent milliards, la chose est indifférente par elle-même : on peut faire avec cette premiere somme tout ce qu'on fait avec la seconde. En recherchant cette proportion dans les Historiens économiques Chrétiens, je trouve qu'il y a maintenant vingt & une fois plus d'argent en Europe, qu'il n'y en avoit avant la découverte des nouveaux mondes. C'est un numéraire immense, inutile, & qui ne fait qu'embarrasser. Voilà les biens que les mines chez les Européens ne firent point : voici maintenant les maux qu'elles firent.

En rendant tout-d'un-coup quelques Princes Chrétiens puissants, elles exciterent leurs desirs, & réveillerent leur ambition. Ces Souverains formerent mille projets d'agrandissement, qu'ils n'avoient jamais eus auparavant. La répartition géométrique des richesses, qui étoient auparavant, avoit mis la plupart des Souverains dans l'impuissance de troubler l'Europe. Ils n'avoient pas les moyens d'avoir de l'ambition.

L'Amérique leur ayant procuré beaucoup d'argent, ils acheterent des soldats avec lesquels ils troublerent les nations.

Un grand luxe qui s'établit alors, rendit les Européens pauvres & indigents au milieu d'une mer de richesses. L'agriculture diminua dans la proportion de l'abondance de ces métaux : on ne pensa plus qu'à en acquérir, on oublia ce grand principe que l'or & l'argent ne sont pas des richesses, mais des métaux qui les représentent.

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LA maladie que j'avois gagnée à la tragédie Françoise, dégénéra insensiblement en une mélancolie ou tristesse. Je ne voyois pendant la nuit que des spectres, & durant le jour mon imagination étoit remplie de meurtres & d'assassinats.

Je consultai la savante Faculté de Médecine de Paris. Les graves Esculapes qui la composent, après avoir examiné tous les simptômes de mon indisposition, trouverent qu'il falloit chasser cette maladie par une autre: ce qui est la pratique ordinaire de ceux qui composent ce savant corps. Pour me guérir des mauvais effets de la tragédie, on m'ordonna de fréquenter la comédie. L'ordonnance étoit conçue en ces termes.

„ Le patient assistera à la représentation de *Pour-*
„ *ceaugnac*. Dans le cas où *Pourceaugnac* n'opé-
„ reroit point, il verra le *Mercure-Galant*, qui est
„ une antidote contre toute sorte d'humeur noire
„ & peccante. Si après cette piece, il n'éprouve
„ aucun soulagement, nous lui ordonnons les *Pré-*
„ *cieuses Ridicules*. Et si tout cela ne fait rien, il
„ aura recours au dernier spécifique; il assistera à
„ à l'incomparable piece des *Fourberies de Scapin*.
„ Le malade sur-tout donnera une pleine attention
„ à la scene du sac."

Quand on se porte bien, on se moque de ces doc-

teurs qu'on traite d'ignorants ; mais lorſqu'on eſt malade, on ſe ſoumet aveuglément à leurs ordonnances.

J'attendis avec impatience qu'on jouât les ſpécifiques énoncés dans l'ordonnance. Cependant je me mis en régime par les petites pieces du *Fleuve d'oubli*, de la *Coupe enchantée*, des *Trois Couſines*, de l'*Amant Auteur & Valet*, & du *François à Londres*.

On ne donna ni *Pourceaugnac*, ni le *Mercure*; mais les comédiens ordinaires du Roi annoncerent les *Fourberies de Scapin*, ſuivies des *Précieuſes Ridicules*. J'eſpérois beaucoup de ces deux pieces, qui faiſoient les honneurs de l'ordonnance de la Faculté de Paris ; mais je ne ſais comment cela ſe fit, le remede n'opéra point ; un bâillement même conſidérable me prit préciſement à la ſcene du ſac qui devoit me ſoulager.

Cependant je m'apperçus que l'ordonnanee étoit dans les regles ; car l'aſſemblée rioit, comme on s'exprime en France, à gorge déployée. Sans doute qu'il y avoit en moi un vice radical, auquel la Faculté ne pouvoit point remédier ; car il n'eſt pas donné à un Chinois, qui a l'eſprit un peu réfléchi, de rire, comme un François, des fatuités & des équivoques ſales & mal couſues, dont ces farces ſont remplies. C'eſt un don de nature. Il faut pour cela avoir aſſez de mauvais goût pour préférer les mots aux choſes, les phraſes à l'expreſſion, & la fade plaiſanterie à la ſaine morale.

Toutes les comédies de ce théâtre ne ſont point des farces. Il y a des pieces ſérieuſes qui ont pour objet la réforme des mœurs. Celles ci ſont pour l'ordinaire pleines de portraits & de tableaux.

Chaque vice capital de la société a sa piece qui est faite exprès pour lui. Mais il me semble que le défaut qu'on y veut peindre, vient de trop loin; & qu'on le place sur la scene dans un jour, où on lui donne un caractere forcé qui le fait sortir de sa sphere. Quoique les Européens soient bien ridicules, ils ne le sont jamais tant que leurs pieces. La comédie va plus loin que la nature; les copies sont toujours à cent lieues de l'original.

Un François aussi avare, aussi tartuffe, aussi menteur, aussi misantrope, aussi orgueilleux, aussi suffisant, aussi joueur, aussi fat, & aussi impertinent que les pieces qui le représentent, se banniroit lui-même de la société.

On dit pour raison qu'il faut grossir les objets sur la scene, je crois qu'on dit mal. Si le théatre (de l'aveu même des Européens) est un miroir où chacun doit se voir, pourquoi en forcer la glace? Je cherche continuellement la nature en Europe, & par-tout je ne trouve que l'art.



LETTRE LXI.

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

LES grands en France sont bien magnifiques. Ils sont servis par des especes de Seigneurs qu'on appelle laquais ou valets. Les laquais sont aussi bien habillés qu'eux, & pour l'ordinaire ont aussi bonne mine. Ils prennent leur ton, & leur allure, & les imitent si bien, qu'il n'y a presque aucune différence

de la copie à l'original. A l'égard des mœurs, elles sont exactement les mêmes ; car on dit ici pour proverbe : *tel maître, tel valet.*

Un Gentilhomme François débauché a pour l'ordinaire à son service un valet ivrogne. Si un maître est vain, orgueilleux & impudent, son laquais est fier, hautain & impertinent.

Les talents sont aussi égaux. L'homme d'état a presque toujours à son service une sorte de petit ministre qui connoît les Cours. Le politique a pour laquais un intriguant qui est au fait des intérêts des Princes ; & l'homme à bonne fortune, prend un dégourdi qui sait mettre à contribution les femmes de qualité.

Afin qu'il ne manque rien à la métamorphose, ils prennent le même titre que leur maître : par exemple, si un Officier a une croix à sa boutonniere, son laquais s'appelle Chevalier : s'il porte le Collet, son valet n'est connu parmi ses camarades que par le surnom de l'Abbé, & ainsi des autres titres.

Ces valets poussent même l'imprudence jusques à s'arroger les noms des premiers Seigneurs, & des Princes du sang de la Cour dont ils portent la livrée.

Il n'y a pas long-temps que, passant dans la rue St Honoré, je vis un homme habillé de bleu, qui en accostant un autre qui portoit un juste-au-corps de couleur isabelle, lui dit, bon jour, Luxembourg, comment te portes-tu ? Fort bien, lui répondit celui-ci ; & toi Villeroi, comment va la santé ? Là là reprit ce premier ; depuis mon dernier voyage de la Cour avec Chatillon, je me sens très-échauffé. Les

petits cochers du Roi m'abîment, si cela dure je n'y tiendrai point, je déserterai de Versailles.

Et un moment après ayant apperçu de l'autre côté de la rue, un grand jeune homme à talons rouges & à plumet, il lui cria de maniere à être entendu de tout le monde. Adieu Conti, y a-t-il long-temps que tu n'as vu Condé? Oui, répondit celui-ci, c'est depuis que Richelieu est parti pour la Province.

Je ne savois que penser de cette impertinence; mais j'ai appris depuis que c'est une prérogative des laquais de Paris de s'appeller comme leur maître. Les Étymologistes prétendent que c'est un droit de nature qui tire son origine du côté gauche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE partirai dans peu de jours pour me rendre en Italie. Quand un étranger n'a point de paiement à faire à Lyon, qu'il n'est ni manufacturier, ni fabriquant, il y est de trop. L'on ne sait comment s'y prendre, pour vivre avec un peuple qui tourne toujours sur le même pivot. Il est difficile de trouver sur la terre, un pays plus inhabitable que celui-ci, pour un homme qui n'a point de paiement à faire, d'étoffes à fabriquer ou d'argent à prêter.

J'oubliois de te parler d'une société de Bonzes que j'ai vu ici, qu'on appelle Comtes de St Jean. Quoiqu'ils soient dévoués à l'Église par état, ils sont Chevaliers, & il ne leur manque que l'épée, pour être

Officiers. Ils font vœu de ne pas se marier, vœu qu'ils observent religieusement ; aussi ne prennent-ils point de femmes ; ils vivent avec des concubines. On fait chez eux des preuves très-rigides, mais ce n'est pas de vertu, elle n'est point nécessaire dans leur ordre : il est question de noblesse. Quelque vicieux & debauché que soit un homme ; on ne peut point le refuser dans la société, dès qu'il a prouvé les seize quartiers.

Comme l'ordre ne fournit point aux Bonzes de quoi subsister, il faut que chacun s'intrigue, & vive d'industrie. Parmi le grand nombre de ces aventuriers, il y a toujours quelqu'un qui fait fortune & s'éleve dans le monde. Il n'y a pas long-temps, qu'un de ces Bonzes Chevaliers possédoit une grande charge à la Cour : ses confreres en espéroient beaucoup ; mais le songe fut trop court. Dans le temps, qu'on croyoit qu'il jouissoit de la plus grande faveur, il périt misérablement d'un coup d'éventail : une femme qui l'avoit élevé, le precipita. L'idole étoit renversée, lorsqu'on prit l'encensoir.



LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

UN étranger qui veut se mettre au fait de la carte de Paris, a besoin d'un pilote national, sans quoi il côtoie long-temps la société.

J'ai fait choix d'un qui est né sur le bord de la Seine. Mon conducteur n'est plus dans cet âge où les François extravaguent ; aussi, dit-il lui-même, qu'il

n'eſt plus ſi fou aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, ſa réputation eſt établie. Il poſſede toutes les qualités actives & paſſives qui attirent ici la conſidération publique : il a diſſipé une grande fortune, a hafardé des ſommes conſidérables au jeu, a eu des maîtreſſes & a entretenu des filles, des chiens, des chevaux, & s'eſt battu pluſieurs fois en duel.

Il connoît les intrigues de la Ville, & eſt au fait de toutes les galanteries de l'un & de l'autre ſexe. Il n'y a guere de parties de plaiſir où il ne ſe trouve mêlé. Il peut nommer les femmes qui ont trompé leurs maris, & celles qui ſont prêtes à tromper les leurs : il ſait diſtinguer celles qui ont de la vertu, de celles qui font ſemblant d'en avoir.

Il pourroit faire l'hiſtoire des filles de la comédie & de l'opéra de Paris, tant il eſt au fait de leurs intrigues. On lui donne de l'eſprit, c'eſt-à-dire, de la vivacité & des ſaillies.

Au reſte il a des principes & eſt ſur-tout très-délicat ſur le point d'honneur. Il eſt reçu chez les grands où il a ſes entrées franches & ſes dîners réglés. On le ſalue & on l'embraſſe réguliérement : bien des gens lui diſent qu'ils l'eſtiment, car il a été à la guerre, & s'eſt battu pluſieurs fois en bataille rangée pour l'honneur de la Couronne de France : auſſi porte-t-il à ſa boutonniere un petit ruban rouge, d'où pend une médaille d'or, ce qui fait qu'on l'appelle Monſieur le Chevalier.

Il n'eſt pas tout-à-fait Gentilhomme, mais il eſt preſque noble. Le premier de ſes ancêtres étoit laquais du Roi Clovis. Il parloit autrefois beaucoup de ſes titres, mais depuis qu'un Généalogiſte lui a prouvé que, dans ce temps-là, les Rois de France n'a-

voient point de laquais, & que tous ceux qui les ser-voient étoient des serfs, il est devenu muet sur son origine, & ne parle de ses ancêtres que devant les gens qui ne connoissent point l'histoire de France.

Il a du goût pour la belle littérature, & s'attache sur-tout aux ouvrages d'érudition : aussi parle-t-il pertinemment du Sopha, de Mariane & du Paysan parvenu.



LETTRE LXIV.

Le même, au Censeur de l'Empire, à Pékin.

De Paris.

IL faut que les François aient une grande disposition à une maladie que leurs Médecins appellent asthme, ils se promenent continuellement & passent leur vie à prendre l'air.

Il y a ici cinq jardins publics qu'ils arpentent depuis le matin jusques au soir. Ces malades me paroissent si gaillards que je ne les soupçonne pas malsains; du moins ils fatiguent comme des gens qui se portent bien. Tu ne saurois croire combien cela paroît singulier à un Chinois de voir trois ou quatre mille personnes dans une allée, aller, venir, se croiser, s'esquiver, & qui n'ont, pendant quatre heures d'horloge, d'autre affaire que d'arriver au bout d'une avenue, & de retourner sur leurs pas.

Quand nous voulons voyager à la Chine, nous nous expatrions: ici on voyage vingt-cinq ans de suite sans sortir d'un jardin. Il y a tel Parisien qui a fait plus de chemin qu'il n'y a dans le voyage du tour du monde, sans avoir jamais passé l'enclos d'une allée.

Ces promenades ſont fort commodes; ſans elles, la nation ne ſe rencontreroit point, & manqueroit des moyens de ſe corrompre; au lieu qu'on eſt ſûr de s'y voir, & de ſe ſéduire. Toutes les parties de plaiſirs s'ébauchent dans ces lieux.

Le jardin qui a aujourd'hui le plus de réputation pour les intrigues, eſt celui qu'on appelle le Palais-Royal. Les débauchés de profeſſion vont tous les jours y marchander des femmes, & jetter le mouchoir à celles qu'ils ſavent n'être point cruelles.

Les divinités de l'opéra, le viſage illuminé, pleines de blanc & de rouge, & habillées comme elles ſont ſur la ſcene, s'y rendent à la ſortie de ce ſpectacle, & viennent y jouer un nouveau rôle avec le public qui repréſente avec elles.

Les promeneurs les plus affidus ſont de vieux militaires, qui portent une médaille à la boutonniere de leurs habits. Ils ſont toujours en embuſcade dans la grande allée, on diroit qu'ils y attendent l'ennemi.



LETTRE LV.

Le même, au Mandarin des Cérémonies, à Pékin.

De Paris.

QUand un Grand meurt ici, cinq ou ſix cents perſonnes déguiſées s'aſſemblent devant ſa porte; enlevent le corps, & ſe mettent à chanter dans les rues, comme s'ils étoient bien aiſes qu'il y eut un homme de moins ſur la terre. La proceſſion eſt pourtant grave, elle marche magiſtralement & à pas comptés, ſans doute afin que le public puiſſe jouir de la muſique funebre, & ſe donner le ſpectacle du

dant. Dès qu'on est arrivé au lieu où l'on doit dépofer le corps, on fait autour de la foffe un dernier concert funebre, après quoi on donne la permiffion aux vers de finir la cérémonie.

Les trépaffés en Europe ne perdent pas la lumiere tout-d'un-coup; fouvent ils font plus éclairés après leur mort, qu'ils ne l'ont été pendant leur vie. Il y a tel citoyen qu'on conduit dans les ténebres de la nuit à la faveur de mille bougies. Il faut être bien riche à Paris pour avoir les moyens de mourir : fi on ne l'eft pas, c'eft une feconde mort de favoir par avance qu'on ne jouira d'aucun éclat après fon décès.

L'oftentation qui conduit toutes les actions de la vie humaine, continue ici, lors même que cette vie n'eft plus; on eft vain jufques dans le dernier période de l'humiliation. Ce n'eft point que l'oftentation des enterrements foit gaie, on s'attache, au contraire, à rendre cette magnificence lugubre : c'eft en quoi je trouve l'excès de la folie Européenne. Il peut être quelquefois permis de fe réjouir avec magnificence, mais il ne doit jamais l'être de s'attrifter avec fplendeur. Puifque nous voilà fur les cadavres, il faut que je te donne ici l'hiftoire des morts.

La manie des funérailles eft très-ancienne; elle datte de la création du monde Comme il fallut des cérémonies pour établir la fociété, on les continua jufques après que ceux qui compofoient cette fociété n'exiftoient plus, & c'eft en quoi on paffa les bornes du bon fens.

Les funérailles furent différentes, fuivant les climats, le génie des peuples, & le caractere des nations: Il y eut des pays où l'on enterra les hommes gravement; il y en eut d'autres où les fépultures furent

une cérémonie burlesque. La forme des gouvernements influa sur les trépassés ; on n'ensévelit pas les morts dans les Républiques, comme dans les Monarchies. La liberté qui ne devoit se faire sentir que pendant la vie s'étendit jusques après la mort. L'histoire des enterrements est celle de l'extravagance humaine.

A Rome, on faisoit une espece de farce de cet acte de religion. Les parents louoient des comédiens pantomimes qui jouoient le rôle du défunt. Ils imitoient son ton, sa voix, & sa maniere de s'exprimer. On louoit aussi des bandes de pleureuses dont on achetoit les pleurs. Il y avoit un maître pleureur qui battoit la mesure des larmes, & donnoit le ton aux lamentations & aux cris lugubres. On auroit pu appeller cette musique le concert des morts. Les parents du défunt exprimoient leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, dans la proportion de l'argent qu'ils donnoient pour faire répandre des larmes.

Afin que les défunts ne se trouvassent point au dépourvu, & qu'ils ne restassent pas sur la terre après leur mort, on leur mettoient sous la langue, une piece de monnoie pour payer le droit de sortie de ce monde. Les Moscovites laissent à leurs cadavres une piece d'argent, pour remettre de la main à la main à Saint Pierre.

Dans les mémoires des trépassés, on trouve des peuples qui ne donnent point de sépulture aux corps de leurs citoyens ; ils les pendent à des arbres. La Religion faisoit alors envers les innocents, ce que les loix ont établi depuis contre les coupables.

Les Égyptiens déposoient les cadavres dans des caves où ils ne pourissoient pas, ils conservoient jusques aux traits de leur visage ; de maniere qu'on peut

dire

dire que les Égyptiens vivoient deux ou trois mille ans après leur mort.

Les Romains, qui vouloient que les corps finissent avec la vie, les brûloient. Les Péoniens les noyoient. Les Hircaniens, au lieu d'en faire le pâturage des vers, en faisoient la nourriture des chiens; & afin de n'être pas mangés par de vilains mâtins qui vivoient des cadavres ordinaires; les gens comme il faut, avoient des chiens qu'ils entretenoient pendant leur vie, pour en être dévorés après leur mort.

Il y eut des pays où l'on piloit les cadavres dans un mortier, & on en faisoit une infusion; les parents du défunt, pour soulager leur douleur, prenoient une décoction de mort. Dans d'autres Continents, on enterroit les hommes dans des réservoirs, afin qu'ils fussent mangés par les poissons : de maniere que, lorsqu'un citoyen venoit à décéder, il falloit tout de suite envoyer à la pêche; si elle n'étoit pas heureuse, il étoit privé des honneurs de la sépulture.

Il fut défendu à un certain peuple de mourir couché; pour avoir un tombeau après son trépas, il falloit finir debout. Il peut se faire que le législateur mortuaire de cette nation voulût bannir par-là l'oisiveté; il est certain du moins que ce réglement pourroit être utile dans quelques pays de l'Europe, où les hommes plongés dans la fainéantise meurent tous les jours d'inaction. Une loi qui les obligeroit à se tenir debout, les éloigneroit du sommeil de la mort.

Il y eut des Continents où il falloit être noble, pour avoir l'honneur d'être brûlé après sa mort; on

n'enterroit que les pauvres gens, & ceux qu'on méprisoit assez, pour les laisser manger aux vers.

On trouve des peuples chez qui l'humanité n'eut d'autre tombeau, que cette même humanité; ils mangeoient les cadavres. Les enfants assaisonnoient leurs peres après leur mort, & en faisoient un grand repas. Le cœur humain est susceptible de toutes sortes d'impressions. Cette sépulture passoit pour la plus honorable, il n'y avoit que des enfants cruels & barbares qui ne mangeassent point leurs peres.

Les Brasiliens ne dévorent pas indifféremment tous les cadavres, ils n'usent de cette hospitalité qu'envers les plus chers de leurs parents & de leurs amis. Au Congo, la nature a pour tombeau la nature; les meres y mangent les enfants qu'elles viennent de mettre au monde.

Dans la Caffrerie, tous les parents du défunt sont obligés de se faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le placer dans la fosse auprès du cadavre; pour complaire aux morts, on mutile les vivants.

Les funérailles les plus dispendieuses pour l'humanité, & qui coûtent le plus à la nature, sont celles du Cham de Tartarie; après son décès, on tue tout ce qu'on rencontre sur son chemin, afin qu'il ait un grand nombre de mânes qui puissent le servir dans l'autre monde.

Il étoit défendu autrefois d'inhumer les cadavres dans les pagodes Chrétiennes; aujourd'hui elles sont empestées de pourriture & d'ossements; l'auteur de la vie se trouve au milieu d'un tas de morts.

LETTRE LXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois t'inſtruire de la maniere dont les peuples d'Europe ſont gouvernés. Je vais te l'apprendre. Tu feras au fait dans un inſtant de cette ſcience. Il ne faut point d'eſprit pour la mettre en pratique, & le genie n'y eſt pas abſolument néceſſaire.

Voici comment cela ſe pratique dans les différents gouvernements.

Une Reine de France, d'Eſpagne ou de Portugal met au monde un enfant mâle : on le ſalue en naiſſant comme Roi.

Quelques années après, un Mandarin de la premiere claſſe lui met la couronne ſur la tête, il lui dit qu'il eſt en état de gouverner les peuples & il les gouverne : voilà la ſcience du gouvernement monarchique.

Celle du républicain n'eſt guere plus difficile. Quatre ou cinq cents Nobles naiſſent à Gênes ou à Veniſe. Quand ils ſont parvenus à l'âge de raiſon, on leur dit que leur naiſſance leur donne droit à la Souveraineté : ils le croyent & les peuples auſſi. Ils prennent place dans une grande chambre qu'on appelle Sénat, d'où ils donnent des loix à leurs compatriotes qui par-là deviennent leurs ſujets.

Dès que le Roi de Pologne eſt mort, cent mille

hommes s'assemblent dans une grande plaine pour se choisir un Souverain capable de les gouverner. Les candidats font leurs offres, & celui qui donne le plus d'argent devient Roi. Cela s'appelle le gouvernement électif.

A Rome, un homme vieux, infirme, à qui on donne le nom de Saint, n'a pas plutôt fermé les yeux que d'autres vieillards, qui ont l'ambition de devenir Saints aussi, s'enferment dans un lieu qu'on nomme le conclave, où après bien des débats & des intrigues, le Saint est élu par des hommes à la pluralité des voix; ce qui s'appelle le gouvernement du Souverain Pontife.

Tu vois qu'il ne faut pas être bien forcier pour gouverner les peuples d'Europe.

Il est vrai que cela n'est pas si aisé en Angleterre, où la souveraine Puissance réside dans un corps politique qu'on nomme Parlement. Comme ce peuple se gouverne par ses représentants, le génie ici est plus requis; car il faut que les membres du Parlement corrompent les peuples, * & que le Roi corrompe les membres; ce qui demande un grand détail, & beaucoup d'intelligence : aussi ce Gouvernement passe-t-il aujourd'hui pour le mieux combiné de l'Europe.

Ne crois pas cependant que les États soient privés d'institution. Chaque peuple a la sienne. L'honneur, la vertu & la crainte sont les principes des trois Gouvernements : mais comme, chez les Européens, il n'y a plus ni crainte, ni vertu, ni hon-

* Il veut parler sans doute des Élections.

neur, ce qu'on dit des constitutions n'est qu'un Roman politique dont la théorie n'a rien à faire avec la pratique.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

DIeu au commencement du monde forma le Ciel, puis il créa la terre, ensuite il fit une haute montagne que j'ai passé pour me rendre à Turin. Elle s'éleve jusques dans les nues. Dès qu'on est au sommet, on se trouve dans la région de la Lune : c'est la plus longue échelle qu'il y ait sur la terre pour monter au Ciel; quand on est au bout, on voit l'univers sous ses pieds.

Je crois que Dieu avoit ramassé ce grand tas de pierres, afin de bâtir une Ville propre à emprisonner les démons qui par là se seroient trouvés séparés des hommes; mais, comme depuis la venue de celui que les Européens appellent le Messie, ces mêmes hommes se sont pervertis, la Ville est devenue inutile; attendu que les démons eurent pour prison le corps des Chrétiens.

La Ville de Turin est réguliere, petite, & bien bâtie. Son peuple n'est ni Italien, ni François; c'est un mixte. Il n'est ni assez franc, ni assez généreux pour passer pour François, ni assez fourbe, ni assez rusé, pour être réputé Italien. Les Chimistes prétendant que si l'on tiroit la quintessence d'un Piémontois, sur cinq onces, il y en auroit trois de Françoises, & deux d'Italiennes.

Il ne manque que la parole à ce peuple, pour parler. S'il avoit une langue, il s'exprimeroit, comme les autres nations de l'Europe; mais il est réduit à un jargon. Le François & l'Italien que les Piémontois parlent tour-à-tour, sont deux langues mortes qui leur viennent de l'étranger; & c'est toujours un inconvénient, que de tirer des autres la facilité de rendre ses idées.

La confusion & le désordre qui regnent dans les autres Capitales de l'Europe, sont bannis de celle-ci: chaque partie de la société est à sa place, & n'en sort pas. A la premiere inspection, on reconnoît que la régularité & la subordination partent d'une source plus pure, que celle des Officiers subalternes: on découvre que le Prince est le premier Lieutenant de police de sa Capitale.



LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

J'Ai vu le Roi de France: on peut jouir de la présence de ce Monarque tous les matins, à une certaine heure, dans la Pagode ou Chapelle de son Château de Versailles, où il va faire sa priere à l'idole Christ, c'est-là que je l'ai considéré tout à mon aise.

Louis XV est un vieillard d'environ quatre-vingt-dix ans; quoiqu'on lise ici dans de petits livres qu'il n'en a que cinquante-un: mais on est fort vieux, lorsqu'on est très-usé.

Ceux qui l'ont vu, il y a vingt ans, prétendent qu'il commençoit déja à n'être plus jeune; car sa vieillesse vient de loin. On juge, à son tein sombre & obscur, qu'il a percé bien des nuits. Il y a, dit-on, dans le château de Versailles, de petits appartements qui usent beaucoup le tempérament des Rois de France. Les Physiciens de ce Royaume assurent que, lorsqu'un Prince regnant y a vécu trente ans, il se trouve perclus de tous ses membres.

On donne ici plusieurs raisons de cette vieillesse anticipée des Monarques François. Quelques-uns prétendent que c'est une liqueur branche, & mousseuse, qui vient d'une Province qu'on nomme la Champagne, qui leur attaque les nerfs; d'autres disent que c'est un petit lit de repos, qui est dans une alcove de cet appartement, qui au lieu de tranquilliser les sens, cause au contraire une lassitude dans tous les membres. Il en est qui avancent que cela vient d'un grand nombre de batailles rangées, que les Rois de France donnent aux cerfs & aux daims de leur parc, où ils assistent toujours en personne; car il n'y a rien qui use tant que la guerre.

On peut conjecturer que Louis, avant sa vieillesse, devoit faire un beau Prince: mais il y a fort peu de gens en France qui s'en souviennent, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui l'aient vu naître, tant cette belle fleur passa vîte. Il ne lui reste aujourd'hui, du débris de sa figure, que les yeux qu'il a encore vifs & perçants. On prétend que, lorsqu'il jouissoit de son premier visage, aucun mortel n'osoit soutenir ses regards: mais ses traits se sont beaucoup humanisés; on peut le fixer aujourd'hui impunément.

Il est l'arriere petit-fils du Monarque, dont les mathématiciens Européens à Pékin nous ont tant vanté la grandeur & la magnificence. Il a fallu que plusieurs Princes soient morts, comme tout exprès, pour lui frayer le chemin au Trône: on peut dire qu'il tient sa Couronne de la quatrieme main.

Il étoit si maladif quand son Bisayeul mourut, que le Mandarin Régent du Royaume crut que ce n'étoit pas la peine qu'un Prince si foible regnât long-temps. On a dit, & l'on a écrit qu'il chercha à s'en défaire: mais, soit qu'il prît mal ses mesures, ou que le fait soit faux, il ne mourut pas. Ce qui le fit soupçonner, c'est qu'en cas de mort il devoit regner à sa place; or on assure qu'en Europe, lorsqu'entre le Prince qui porte la Couronne, & celui qui doit la porter, il n'y a d'autre différence qu'une prise de poison, cette prise-là se trouve toujours sur la table du regnant.

Quoi qu'il en soit: on maria ce Monarque de bonne heure avec la fille d'un Roi sans Royaume. Ce Prince errant qui, en s'alliant au Trône de France, croyoit s'approcher du sien, se trompa. On ne lui donna d'autres États qu'un petit vuide-bouteille Royal, à côté de Versailles, où il avoit la liberté de se plaindre tous les jours à sa fille, d'être le beau-pere impuissant du plus puissant Roi du monde. Il est aujourd'hui Souverain d'un petit État, où il doit regner inclusivement jusques à la fin de ses jours. A sa mort il ne pourra disposer que de son pourpoint.

Dès sa jeunesse, on donna à Louis un Précepteur qui lui apprit: *que l'épargne & l'économie doivent être les premieres vertus des Souverains; qu'avec du temps & de la patience, on vient à bout*

de tout ; qu'un Roi pour être Grand, ne doit presque point tenir d'espace ; qu'un Monarque Chrétien doit coucher avec sa femme, & ne point convoiter celle de ses sujets.

L'ascendant du Précepteur empêcha le Prince de se livrer à ses desirs : ce n'est pas qu'il ne put ce qu'il voulut ; mais il n'osoit vouloir ce qu'il pouvoit ; car les Rois sont sujets, comme les hommes ordinaires, aux premieres impressions. Mais un matin, Louis oublia sa leçon, & se souvint qu'il étoit Roi, & dès-lors il n'y eut plus d'ascendant.

Au premier avis qu'on en eut à Paris, toutes les femmes se mirent en campagne pour savoir qui gouverneroit le Prince, & la Monarchie ; car ici, au rang de favorite est toujours attaché celui de premier Ministre. Ces deux charges ne vont jamais séparement : c'est un usage établi en France ; quand on a le lit du Monarque, on a le bureau des affaires.

Il essaya d'abord ses desirs sur quelques femmes ; mais à la fin il se fixa. Il y a plus de quatorze ans qu'il est attaché à la même esclave ; ce qui, en fait de constance en France, fait tout juste un siecle révolu.

J'ai fixé attentivement ce Prince ; & si je ne me trompe, j'ai lu dans ses yeux qu'il a un chagrin caché qui le dévore. Il semble que son ame ne soit jamais dans une assiete naturelle.

On attend chaque jour une révolution subite, formée toute à la fois par un coup de Religion, qui donne une nouvelle tournure aux affaires de la Monarchie : chacun remet à ce temps-là ses plaintes, & ses griefs. Les mémoires sont tous prêts pour cen-

surer, ce qu'on loue le plus aujourd'hui, & pour diffamer ce qui est l'objet de la vénération. Personne n'ose déchirer le voile de la prévention présente. Ceux qui jusques ici ont voulu toucher à ce bandeau fatal, ont été frappés d'anathême.

Un grand nombre de sujets de Louis, sont aux aguets, & épient le moment de la révolution. Les Bonzes noirs ne le perdent point de vue. Les exilés, les Ministres disgraciés attendent cet instant avec impatience. Toutes leurs machines sont disposées pour jouer au premier avis.

Mais, s'il en faut croire un savant Phisionomiste, qui a fait une étude particuliere de la chiromancie, & qui se trouvoit ce jour-là à côté de moi à Versailles; ils ont encore bien long-temps à attendre; car celui-ci m'a dit à l'oreille que cet événement n'arriveroit que la soixantieme année de celle de sa naissance, qui est le temps ordinaire que les Princes de cette Maison quittent tout-à-fait le monde, pour se donner entiérement à Dieu.



LETTRE LXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE croirois me rendre criminel de leze-Majesté au premier chef envers Louis XV, si j'oubliois de te parler de ses vertus & de ses qualités.

Ce Prince est plein de bonté, il a l'ame tendre & compatissante, il est naturellement porté à faire du bien; toutes ses inclinations sont bienfaisantes. Il est doux, affable, prévenant, humain; il n'a jamais fait de

mal, que celui qu'on lui à fait faire; encore a-t-il fallu pour cela surprendre sa religion ou son cœur. Il a par devers lui des traits qui le rendront plus recommandable, que les qualités des plus grands Rois de l'univers; car toi, qui connois le prix de vertus, tu sais qu'il est plus aisé à un Prince d'être grand à la tête des armées, que dans son domestique. Si quelqu'un des sujets de celui-ci néglige ses dévoirs, au lieu de l'accabler du poids de sa vengeance Royale, il l'excuse avec cette bonté paternelle, qui voit toujours le fils avant l'offense.

Un jour que ce bon Prince arrivoit de la chasse, l'Officier de la garde-robe, qui devoit lui donner sa chemise, ne se trouva pas à son poste, de maniere qu'il fut obligé d'attendre en sueur plus d'un gros quart d'heure; il arriva à la fin, le Gentilhomme de semaine commença par lui reprocher sa négligence; mais Louis, intercédant pour lui, dit, *laissez-le, ne le grondez pas, il est assez fâché d'avoir manqué à son devoir.*

On sort toujours content de sa présence; quand il ne peut point accorder ce qu'on lui demande, il répond avec tant de politesse, qu'on peut dire qu'on jouit de ses refus. Un vieux Officier qui l'avoit longtemps servi, lui ayant adressé un mémoire pour être placé, il fit appeller sur le champ le Ministre qui étoit chargé de ce département; mais celui-ci lui dit qu'il n'y avoit point de poste vacant. „ Vous„ voyez Monsieur, dit-il poliment à l'Officier, l'im„ possibilité où je me trouve de vous obliger; mais „ revenez me voir, j'espere qu'une autre fois je sé„ rai plus heureux avec vous. "

Un autre de ses Officiers étant venu le trouver,

pour, lui représenter qu'il avoit dérangé sa fortune à son service, le supplia de lui accorder une gratification de mille louis pour le mettre en état de continuer ses campagnes. Il la lui accorda : mais comme la Cour venoit de faire une grande remise pour l'étranger, qui l'avoit épuisée, celui qui étoit chargé de la payer, lui fit envisager qu'il n'y avoit point d'argent au trésor. „ Hé bien, dit-il, il n'y a qu'à „ lui donner de celui qui est dans ma cassette, des- „ tiné à mes plaisirs ; il n'est pas juste que le Roi se „ divertisse, tandis qu'un de ses Officiers souffre. " Et plusieurs de ses courtisants ont assuré depuis, qu'il avoit passé plus d'un mois sans jouer.

Il suffit qu'on lui fasse connoître ses besoins par quelque allégorie, pour qu'il les prévienne. Un Brigadier de ses armées, qui n'étoit pas riche, vint de l'armée lui rendre compte d'une action où il s'étoit distingué, Louis tira de son doigt un diamant qu'il lui donna, en lui disant que c'étoit une bague de famille qu'il portoit depuis plusieurs années. L'Officier Général, qui avoit plus besoin d'argent que de bijoux, lui répondit que, quelque estime qu'il fît des présents de sa Majesté, elle devoit lui permettre de refuser celui-ci ; attendu que, s'il avoit ce diamant, il lui seroit impossible de le garder plus de vingt-quatre heures. Le Roi entendit ce que cela vouloit dire, & lui fit compter le lendemain une somme plus considérable que la valeur de ce diamant.

Tu trouveras plus d'héroïsme dans ces actions, que dans les plus éclatantes de ses ancêtres. Tu me demanderas, peut-être, comment accorder cette bonté avec la misere où ses peuples sont réduits ; il n'en sait pas un mot ; si ce bon Prince le savoit, il en mourroit de douleur.

Un certain arrangement de causes secondes, qui tire sa source de loin, l'oblige de faire la guerre; & cette guerre qu'il croit nécessaire pour le bien de l'État, accable ses sujets. Ses Ministres ont grand soin de lui tenir caché l'état des choses, ou de les lui représenter différentes qu'elles ne sont. *Tout va bien, Sire; la France est dans l'abondance; & vos peuples sont heureux.* Voilà leur langage ordinaire. Je vais te rapporter un trait qui te fera sentir à quel excès d'infortune ce Prince se trouve réduit.

L'Angleterre, lui ayant enlevé derniérement un vaste Continent dans l'Amérique septentrionale, il étoit question non-seulement de lui cacher cette nouvelle; mais même de la lui faire trouver agréable. On eut recours à l'esclave favorite qui, étant entrée dans son appartement avec un enjouement étudié, lui dit; „ Je viens, Sire, vous apporter une nouvelle „ qui va vous faire bien du plaisir; vous aviez un „ pays stérile dans le nouveau monde, dont l'entre„ tien coûtoit des sommes immenses à l'État & voilà „ que vos ennemis viennent de vous en défaire.“ Peut-être ce Prince soupçonna-t-il le tour; car cette bonne nouvelle le rendit triste & rêveur pendant le reste du jour. On lui fait souvent part de semblables avantages que la Couronne de France trouve dans cette guerre.

A la Chine, l'Empereur, comme tu l'as observé, ne s'en rapporte à personne pour être instruit de l'État de ses peuples; il veut tout voir & tout entendre par lui-même; ici le Roi ne voit & n'entend que par ses Ministres, il n'y a point de chemin qui conduise les sujets au Trône; leurs calamités, leurs souffrances & leurs cris sont si loin, que le Prince

ne ſes entend jamais. Et il faut bien que ces peuples ſoupçonnent que Louis XV n'a aucune part aux malheurs publics; car malgré l'état douloureux où la France eſt réduite, ils l'aiment juſqu'à l'idolâtrie.

Nous ſûmes à Pékin comment un horrible phrénétique avoit oſé attenter ſur ſes jours. Cet événement, qui porta l'allarme dans tout ſon Royaume, le remplit de triſteſſe & de conſternation; on ne vit jamais une douleur pareille chez les hommes. J'ai parlé ici en arrivant, à pluſieurs de ſes ſujets de Province, qui m'ont aſſuré qu'ils n'avoient voulu ni manger ni boire, juſques à ce que le retour du courier leur eut appris que ſa vie étoit hors de danger.

Voilà par quelle fatalité, ſous les meilleurs Princes, les peuples ſe trouvent accablés de maux. Louis a toutes les qualités qui ſervent à faire honorer l'humanité dans un Souverain; bon mari, bon pere, bon amant, bon ami, rempli d'honneur & de probrité, c'eſt un des plus honnêtes hommes de ſon Royaume : il n'a qu'un défaut, c'eſt celui d'être Roi. Si la fortune l'eut fait naître dans une condition privée, il auroit été un des meilleurs citoyens de la République.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé du maître, il me reſte à préſent à t'entretenir de l'eſclave; je l'ai vue & ce qui te ſurprendra davantage, je lui ai parlé. C'eſt un habitant des forêts de la Chine qui m'en a donné la connoiſſance.

J'avois apporté de Pékin un Kni-ki, ou perroquet, dont on ne connoiſſoit point le plumage en Europe. Le domeſtique de louage que j'ai pris ici le plaçoit ordinairement ſur une des fenêtres de mon appartement qui donnent dans la rue : comme l'animal parloit Chinois, les paſſants s'arrêtoient pour écouter un oiſeau qui, à ce qu'ils croyoient, ne ſavoit ce qu'il diſoit. La favorite fut bientôt informée que ce perroquet étoit dans Paris & comme toutes les curioſités étrangeres lui reviennent de droit; elle envoya chez moi pour prendre l'aminal, & lui amener le maître. Celui qui étoit chargé de cette commiſſion, me dit que c'étoit une belle occaſion de faire ma fortune; que je n'avois qu'à demander la grace que je voudrois à Madame le Marquiſe. Je lui répondis que la ſeule grace que je lui demandois étoit de me laiſſer mon oiſeau.

Il fallut pourtant marcher. Je me rendis à Verſailles avec le Député & le perroquet. Nous allâmes deſcendre au Château du Roi; car l'eſclave y eſt logée, & de-là nous gagnâmes ſon appartement.

Elle étoit dans ce moment à ſa toilette. Quoique l'appartement fût petit, contenoit toute la Monarchie. D'un côté étoient les Mandarins Miniſtres d'État, de l'autre on voyoit les Ambaſſadeurs des Cours étrangeres: près de ceux-ci ſe trouvoient les Mandarins Évêques, les Cardinaux : enſuite venoient les Généraux d'armée, & les Maréchaux de France. Toute l'aſſemblée ſe tenoit reſpectueuſement debout devant l'eſclave favorite qui étoit aſſiſe devant un miroir; où, tandis qu'une Demoiſelle de la premiere condition du Royaume lui arrangeoit les cheveux, &

lui plaçoit quelques mouches sur le visage, on lui communiquoit les affaires les plus importantes de la Monarchie.

On n'eut pas plutôt annoncé le perroquet Chinois, que tous les Grands, qui formoient un cercle autour d'elle, se rangerent à droite & à gauche, & ouvrirent un chemin par lequel je pus arriver jusques à elle.

Cette esclave n'est pas ce qu'on appelle en Europe une belle femme; je crois qu'avant son élévation on pouvoit la mettre au rang des jolies. Quoique son Empire dure depuis long-temps, elle est encore jeune. Elle commenceroit à vivre aujourd'hui, si elle n'avoit pas vécu à la Cour, ces charmes ne sont pas usés, mais flétris : on peut dire cependant qu'elle a encore en gros de quoi plaire. Son port est majestueux, sa taille est avantageuse, quoiqu'un peu chargée. Elle a les yeux doux, la peau blanche, le tour du visage bien fait, & un je ne sais quoi dans la phisionomie qui fait qu'on la voit avec plaisir. Peut-être que le rang qu'elle tient à la Cour produit cet effet; car il n'y a rien qui embélisse plus le visage d'une femme que la faveur d'un Roi.

Je déposai mon perroquet au pied du Trône de sa toilette. A ce sacrifice, elle me fit une légere inclination de tête, accompagnée d'un petit sourire; honneur qu'elle ne rend qu'aux Princes du sang Royal, ou aux personnes du premier rang qu'elle veut obliger. J'ai su depuis que, si j'avois voulu vendre ce sourire à un ambitieux de Paris qui brigue sa protection, il m'en auroit donné cent mille écus comptant. Elle eut même la complaisance de trouver l'oiseau charmant. Alors tous les courtisans, qui jusques-là n'y avoient point fait la moindre attention,

avouerent que c'étoit le plus bel animal de l'univers : la favorite badina quelques moments avec lui : mais un domestiqne étant venu l'avertir qu'il venoit d'arriver un courier extraordinaire de l'armée, elle se rendit sur le champ chez le Roi, pour lire les dépêches, & ordonner ce qui étoit nécessaire. Chacun se retira, & je sortis comme les autres, sans mon Kni-ki, j'enrageois dans mon ame de me trouver dans un gouvernement despotique, au point qu'un homme, qui n'a qu'un oiseau, est obligé de le donner à une femme qui en a envie.

LETTRE LXXI.

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

JE savois bien que les laquais de Paris prenoient le nom & les titres de leurs maîtres : mais j'ignorois qu'ils formassent un corps politique dans l'État.

Ils tiennent leurs assemblées dans de petits cabarets situés aux environs des théatres ; où tandis que leurs maîtres rient, à gorge déployée, des folies qu'y disent les acteurs, ils réglent d'un air sériocomique les affaires de la Monarchie. Ces conseils sont très-respectables. Le haut Clergé s'y rend en livrée, les premiers Ministres de la Couronne y assistent en habit bigaré ; & les Grands du Royaume en couleur. On pourroit appeller ces rendez-vous politiques, le congrès de l'antichambre.

Je ne savois point que je fusse logé auprès d'une assemblée aussi respectable, lorsqu'hier au soir vendredi grand jour d'opéra, m'étant mis par hasard à

une des fenêtres du derriere de mon appartement, qui donne sur une cour fort étroite, où est un cabaret, je vis de l'autre côté, au travers d'un balcon ouvert, une chambre remplie de gens à livrée.

Je regardois ces laquais sans y faire beaucoup d'attention, lorsqu'un garçon du cabaret, s'étant approché d'une table, auprès de la fenêtre qui étoit vis-à-vis de la mienne ; il parla à la maîtresse du logis qui feuilletoit un grand livre, & lui dit à haute voix. *Madame, une pinte de vin pour le Cardinal de Bernis ; une bouteille de bierre pour Monseigneur le Duc d'Orleans ; deux sols de fromage pour le Prince de Soubise, & six liards d'eau-de-vie pour l'Archevêque de Paris.*

Ce discours me rendit plus attentif que je ne l'aurois été, je prêtai donc l'oreille à ce qui se passoit dans cette chambre ; & un moment après j'entendis un valet qui, après en avoir fixé un autre, lui dit en lui tendant la main. Ah ! te voilà l'Abbé, & d'où sors-tu donc ? Il y a un siecle qu'on ne t'a vu. J'arrive de Province, répondit celui-ci, avec mon maître le Grand Vicaire. Je suis tout nouveau à Paris ; je ne sais pas un mot de ce qui se passe dans la Monarchie : car à Lyon, à Montpellier, ou à Touloule, d'où je viens, on ne lit les dépêches de la Cour que dans le courier * d'Avignon.

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, reprit-il, & comment va la France ? Ma foi, mon pauvre Abbé, répondit celui-là, les affraires vont bien mal. L'État n'est point gouverné, la Monarchie est dans un désordre affreux, tout le monde crie. Chacun est oc-

* Mauvaise Gazette qui s'imprime à Avignon.

cupé à payer les impôts, & perſonne n'a d'argent. Il eſt vrai que le mal eſt général, & qu'aucun ſujet n'a droit de ſe plaindre; car pour ne point faire de jaloux, on a taxé juſques aux enſeignes de cabaret.

Et que dis-tu de cette confuſion, toi Duc de Ch-ſ-l ? reprit l'Abbé, en s'adreſſant à un autre laquais. Moi! répondit ce dernier, cela ne me regarde pas: mon département eſt les affaires étrangeres. Je ſuis pour l'extérieute du Royaume; pourvu que la France ſoit bien au-dehors, je ne m'embarraſſe pas de quelle maniere elle aille au-dedans.

Et toi, Comte de Saint Flo-r-tin, continua-t-il, en adreſſant la parole à un petit homme d'aſſez mauvaiſe mine, qu'en dis-tu ? Cela ne me regarde pas non plus, dit ce dernier: mon département eſt le Gouvernement de la Capitale; & mon miniſtere m'occupe ſi fort que je n'ai pas le temps de penſer à l'État. Le Royaume de Paris m'empêche de ſonger à celui de la France.

Je ſuis chargé des ſpectacles, & les ſeules filles de l'opéra m'occupent depuis le matin juſques au ſoir: ces coquines-là ne me donnent pas un moment de relâche. Moi, dit celle-ci, je ne chanterai pas ce rôle; il n'y a preſque rien à faire; il ne contient que deux petites Arietes. L'autre dit, je veux doubler Mademoiſelle Numiere, ou bien je quitte l'opéra. D'ailleurs, comme je ſuis auſſi chargé de la religion, j'ai maintenant une grande affaire. Depuis que les Curés ne veulent point obéir au Parlement, je ſuis obligé à tout moment d'expédier des lettres de cachet. Je crois, ajouta-t-il, que tous nos Prêtres en France ſont poſſédés du diable, car ils ne veulent adminiſtrer le

bon Dieu à personne. Ils prétendent qu'on doit leur produire des billets de confession : quelle manie! un homme qui se meurt a bien autre chose à faire que de se confesser.

C'est à toi, Ber-t-n qui es Contrôleur des Finances, poursuivit-il en s'adressant à un laquais maigre & décharné qui avoit l'air d'un singe, c'est à toi à chanter tes exploits. Comment vont les Finances? Comment est-ce qu'elles vont répondit cette momie vivante. Elle vont en Allemagne. Si cela continue, le contrôle sera très-facile à remplir; ce sera la charge la plus aisée du Royaume, & un Capucin pourra l'exercer. Il y a trois mois qu'il n'est entré un écu dans ma caisse : mais quoique je n'aie point d'argent, tout le monde m'en demande. Monseigneur, me dit celui qui est pour la construction des Vaisseaux, j'ai besoin de Finances, il faut m'en donner : sans quoi, je vous préviens que la Marine tombe net. Monseigneur, reprend celui qui est au détail de la guerre, j'ai vingt Régiments à habiller, ordonnez qu'on me compte la somme nécessaire. Monseigneur, poursuit un Général des vivres, il me faut trois millions, il me les faut, vous dis-je; & si je ne les ais pas dans huit jours, je laisse mourir de faim l'armée d'Allemagne. Ces Messieurs-là me prennent sans doute pour un fabriquant d'especes, & ils croient apparemment que je fais la fausse monnoie. Messieurs, interrompit un laquais, laissons là l'administration des affaires d'État, chacun sait comme elles sont menées, parlons de nos exploits militaires. En quel état sont nos affaires d'Allemagne? En très-mauvais état, répondit un Officier réformé qui depuis deux mois s'étoit fait laquais à Paris. Je viens depuis peu de cet-

te armée, auffi je puis vous en parler pertinemment : nos Généraux font des bévues énormes.

Morbleu, interrompit l'Archevêque de Paris, la faute ne vient pas d'eux, c'eft à la Cour qu'il faut l'attribuer. Qu'a-t-on befoin à la guerre de Généraux qui n'entendent rien aux fieges & aux batailles. Il vaudroit mieux donner à ces gens-là des bénéfices, & faire commander les armées par des Évêques. Votre grandeur a raifon, ajouta un valet de pied du Prince de Conti ; il faudroit faire dire la Meffe à la plupart des Officiers François, & mettre l'épée au côté des Moines & des Prêtres : ceux-ci feroient de meilleurs Généraux que ceux qui commandent nos troupes.

Ne me parlez pas de vos gens d'Églife, dit un domeftique du Prince de Condé, ils ne font pas plus forciers à la guerre que les autres. Notre Cour envoya, il n'y a pas long-temps, un Abbé pour commander les troupes d'Allemagne, qu'y fit-il ? Il perdit une bataille, où douze à quinze mille hommes furent écrafés ; & auffitôt il fe rendit à Verfailles pour dire au Roi qu'il n'en favoit pas davantage. Alte-là, Meffieurs, s'écria dans cet endroit un valet du Prince de Clermont qui fe trouvoit dans la chambre ; j'étois moi-même de cette expédition, elle étoit bien combinée, & nous devions remporter une victoire complette fur nos ennemis ; mais malheureufement, pour la France, l'Abbé de St Germain des prés n'étoit pas en action de grace, il avoit oublié ce jour-là de dire fon bréviaire.

Meffieurs, dit hautement un petit homme en uniforme ; je ne fuis qu'un fimple Sous-Lieutenant d'in-

fanterie, que l'indigence a réduit à la néceſſité d'abandonner ſon emploi, pour ſe faire laquais d'un commis aux aides. Mais ſi le Roi de France veut me faire Général de ſes armées en Allemagne, je me charge, ſous cautionnement, de prendre Hanovre, & de faire voir dans ſix mois le Château de Vincennes au petit-fils du Marquis de Brandebourg.

Monſieur le Sous-Lieutenant d'infanterie, dit en cet endroit un vieux domeſtique qui repréſentoit le Maréchal de Bel-I-l : la choſe eſt plus aiſée à dire qu'à faire. Le Roi de Pruſſe eſt dans ſon pays, il a une armée de deux cents mille hommes qu'il commande en perſonne, & cela lui donne ſur nous un grand avantage. Je ne dis point qu'on ne puiſſe le vaincre : mais ce ne peut-être que par le temps & la patience. Il faut envoyer armées ſur armées, & faire ſuccéder continuellement des troupes nouvelles aux anciennes. L'Allemagne ne nous fut jamais favorable, nous n'avons pu y acquérir de la gloire qu'en fuyant. Si quelque choſe a pu immortaliſer la France dans le Nord, c'eſt la retraite que je fis dans la derniere guerre.

Allez, Monſieur le Maréchal, lui dit à cette fanfaronade un laquais de Mail-b : vous êtes un vieux radoteur. Si j'avois préſidé au Conſeil d'État, au lieu de vous charger des affaires de la guerre, je vous aurois chargé des fourages. Votre eſprit mince & propre aux détails n'eſt bon qu'à cela : vous croyez que les armées ſont comme des bottes de foin que de nouveaux fourages peuvent remplacer.

Nos Seigneurs, interrompit un politique de cette aſſemblée en habit verd, tous nos maux viennent de ce que nous n'avons pas un ſeul Général dans le

Royaume qui aitde la capacité. Cette plante ne croît plus en France, on diroit que la race s'en eſt perdue, & il ſemble que le Maréchal de Saxe en mourant, ait fermé la porte aux grands exploits militaires, & qu'il en ait emporté la clef avec lui dans le tombeau.

En vérité, Meſſieurs, dit dans cet endroit un autre politique nommé St Jean, il eſt étonnant que dans un Royaume, où il y a tant de chapeaux, il n'y ait point de têtes. Mais attendez, ajouta-t-il, il me vient une idée; puiſque tous les commandants mâles que nous avons fait paſſer juſques ici en Allemagne ont échoué, nous devions y envoyer des Généraux femelles. Deux ou trois Dames en grand pannier à la tête de nos armées étonneroient l'ennemi. J'ai oui dire qu'il y a des bottes irrégulieres qui trompent ſouvent les plus habiles maîtres en fait d'armes. Le Roi de Pruſſe ſeroit peut-être déconcerté par la préſence d'un Commandant en mouches & en rubans. En tout cas, le pis qui pourroit nous arriver, ce ſeroit de perdre des batailles miſes en ordre par une éventail, comme nous perdons celles qui ſont rangées par un baton de Maréchal de France. D'ailleurs il nous reſteroit une reſſource, car quoique le Roi de Pruſſe ne ſoit pas fort galant, il auroit peut-être honte de battre une jolie femme, & il céderoit plutôt la victoire. Lui honteux de battre une jolie femme! interrompit précipitamment le cocher d'un Évêque de Languedoc. Ah! vous ne le connoiſſez pas. Si la ſainte Vierge lui livroit bataille, il tâcheroit de la vaincre & feroit tous ſes efforts pour la faire priſonniere de guerre, afin de traiter de ſa rançon avec Jeſus-Chriſt ſon fils & ſon

époux. Ce Roi, en fait d'héroïſme, ne le céderoit pas au Pere Éternel. Son plan eſt pris, il a réſolu d'abîmer l'Europe, pour faire parler de lui dans la poſtérité.

Voilà bien du train, dit dans cet endroit le cuiſinier d'un auteur, pour un petit avorton de couronne, qui n'a que cinq pieds deux pouces de royauté. Meſſieurs, reprit-il, je ſuis cuiſinier de mon métier; s'il y a quelque Puiſſance en Europe qui veuille me payer, je me charge de l'em---- Cela ſuffit, vous m'entendez. Je n'aurai pour cela qu'à lui faire une fricaſſée à l'Allemande, ou ce qui ſeroit mieux un ragoût à l'Angloiſe: mais ce qui pourroit bien moins manquer une *oilla poudreda* à l'Eſpagnole.

Meſſieurs, dit un poſtillon politique qui n'avoit encore rien dit: vous avez toujours les yeux fixés ſur l'Allemagne, vous ne perdez pas un moment de vue le Roi de Pruſſe; ce n'eſt pourtant pas là où le bât nous bleſſe. Quand nous ferions les plus grandes conquêtes dans le Nord, cela ne changeroit rien à nos affaires. Ce n'eſt pas des batailles rangées ſur la terre qu'il nous faut, nous avons beſoin de victoires ſur mer: car le grand point pour nous eſt de rabattre l'orgueil des Bretons. Comment voulez-vous, dit le Grand Amiral, que nous réduiſions l'Angleterre, ſi nous n'avons point de flotte.

A toi Ber-r; dit alors le même politique à un homme cauſtique & bourru; ce reproche te regarde, car tu es chargé de cette partie-là. En effet que ne donnes-tu une Marine à la France? Voilà comme vous êtes tous, vous autres gens à projets, répondit bruſquement celui-ci, vous voudriez qu'on creât tout-à-coup une flotte de vaiſſeaux, comme on peut former

nuer la puissance de celui qui l'environne, & enter sa propre grandeur sur la ruine de son voisin. On abîme la grande famille, afin d'augmenter le pouvoir des petites, & c'est parce qu'on désole celle-là qu'on détruit celles-ci; car les branches tiennent au tronc.

On a beau séparer les intérêts politiques du corps de l'Europe, le désordre général revient toujours aux particuliers.

Je suppose que la puissance soit composée de cinquante degrés de force. Si par les guerres & les divisions on en diminue dix, les nations particulieres qui la composent deviendront foibles dans la même proportion. Ce qui fait que cet affoiblissement universel ne se fait pas sentir, c'est qu'il est presque insensible, & que le pouvoir général semble toujours le même.

Mais quand cet affoiblissement seroit idéal il y auroit toujours un mal réel, qui est la désolation des peuples.

On lit dans la plupart des histoires du continent qu'un Prince Chrétien, au milieu du siecle passé, menaça d'envahir l'Europe, où, ce qui est la même chose, de la réduire en une seule domination, & que tous les peuples en furent effrayés; c'est-à-dire, qu'ils eurent peur de devenir heureux.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que presque toutes les nations Européennes gémissent sous le joug qu'elles portent, & qu'elles aimeroient mieux périr, que de permettre qu'une grande Puissance les en délivrât.



LETTRE XC.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'Ai entendu comparer l'ame à une table sur laquelle nos idées sont écrites. Dans ce cas-là, il n'y a rien d'écrit sur la table de l'ame de la plupart des François. Les trois quarts & demi de ceux qu'on appelle de ce nom sont des automates, doués d'une ame à la vérité, mais d'une ame stupide, privée de connoissances & de savoir.

C'est de l'éducation que dépend le génie, & il n'y a qu'un petit nombre d'hommes dans cet État qui soient éduqués. Tous les autres sont livrés à leur grossiereté naturelle. On peut dire qu'il n'y a presque point de François en France.

On m'a assuré qu'on compte actuellement quatre millions de Sujets du Roi Louis qui ne savent pas lire, & plus de six millions qui ignorent l'art d'écrire. Les richesses ici sont la mesure de l'éducation. Il n'y a que ceux qui les possédent, qui aient les moyens d'apprendre à être François.

Il est vrai qu'il y a des écoles publiques, où il n'en coûte rien pour s'instruire; mais ces écoles, qui sont le centre de l'ignorance, servent plutôt à gâter l'esprit qu'à le former. Les bons maîtres ne sont que pour les citoyens opulents. Ici l'éducation ne donne rien à l'État. Sans le climat le peuple François seroit le plus stupide de l'univers.

LETTRE XCI.

Le même au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

Lorsqu'un gouvernement se livre aux inquisitions trop recherchées, il s'expose à la raillerie, & aux satyres les plus mordantes de ses sujets. Je t'envoie copie d'un Mémoire qu'on fait lire ici sous le manteau; c'est un libelle qui porte sur cette même inquisition.

MÉMOIRE.

„ A Monseigneur le Comte de St F. . . . Ministre & Secretaire d'État, ayant le département „ de Paris.

„ Le zele de votre Excellence, pour soutenir „ l'honneur de la Couronne, & la peine qu'elle „ prend d'exiler, bannir, & emprisonner les sujets „ du Roi, qui sont assez indiscrets pour oser se „ plaindre des maux qu'ils souffrent, a imposé silence „ à tout le monde. Mais ce n'est pas assez, Monseigneur, d'avoir ôté au peuple l'usage de la parole; „ l'ordre public & la bonne police demandent encore de prévenir certains discours muets contre „ l'administration, qu'on prononce tous les jours, „ sans parler.

„ Par exemple, on voit des gens mal intentionnés dans Paris, qui censurent le gouvernement par „ le seul secours des mines & des gestes, & qui s'en „ plaignent amérement sans rien dire. Il y en a d'au-

„ tres plus criminels encore ; je veux dire ceux qui „ en dormant font des ſonges injurieux à la gloire „ de la *M*......, & à celle des Miniſtres d'État ; car „ dans ces crimes de leze-Majeſté vos eſpions ſont „ entiérement déroutés.

„ Pour obvier à ces grands inconvénients, dont „ les conſéquences peuvent devenir funeſtes à la „ Monarchie Françoiſe, je propoſe à Votre Excel- „ lence deux établiſſements.

„ L'un eſt un inſpecteur général des mines & des „ grimaces ; & l'autre un bureau des ſonges.

„ J'ai pour remplir le premier poſte, un Italien „ qui eſt lui-même un très-habile pantomime. Il „ connoît ce qu'un homme a dans l'ame au ſeul „ mouvement de ſes yeux ; il poſſede l'art des geſtes „ au ſuprême degré ; il n'y a point de contorſions & „ de grimaces dans la nature, dont il ne découvre „ l'origine ; il peut pénétrer ce qu'il y a de plus ma- „ licieux dans un ſourire ; & développer une idée, „ par la ſeule inſpection du plus petit mouvement „ du corps ou des bras.

„ Par exemple ſi l'on fait dans un caffé public „ le panégyrique de la *M*......., & que pendant ce „ temps-là quelqu'un éleve les yeux au Ciel, il l'ar- „ rêtera ſur le champ. Si on fait l'éloge du Contrô- „ leur Général des finances, & qu'un particulier de „ la compagnie ſe morde les levres pendant ce diſ- „ cours, il ſe ſaiſira auſſitôt de ſa perſonne. Si en „ louant nos campagnes d'Allemagne, & l'habileté „ des Généraux qui y commandent nos armées, un „ homme ſecoue deux ou trois fois la tête, & quitte „ bruſquement ſa place, il le fera ſon priſonnier.

„ A l'égard du bureau des ſonges, il faut que l'au-

„ torité ſuprême s'en mêle, attendu qu'un tel éta-
„ bliſſement ne peut avoir lieu, ſans un arrêt du Roi
„ qui ordonne à tous ſes bons & fideles ſujets, de
„ donner part au bureau de tous leurs rêves ſuſpects
„ ou équivoques contre l'adminiſtration & les per-
„ ſonnes en faveur. A cet effet, il faudroit créer un
„ ſecond inſpecteur des ruelles dans chaque quar-
„ tier, qui iroit tous les matins prendre un état des
„ ſonges, qui en rendroit compte à Votre Excel-
„ lence, afin qu'elle fût informée avant dix heures
„ du matin comment le peuple a dormi la nuit paſ-
„ ſée ſur les matieres d'État. Ce bureau eſt d'une
„ extrême conſéquence pour le ſoutien de la Cou-
„ ronne. Votre Excellence eſt trop bien verſée dans
„ l'hiſtoire ancienne, pour ignorer qu'un Empereur
„ Romain fit mourir un citoyen, parce qu'il avoit
„ ſongé qu'il lui coupoit la gorge; diſant pour rai-
„ ſon, qu'il n'y auroit pas rêvé la nuit, s'il n'y avoit
„ pas penſé pendant le jour.

„ On pourroit pour l'ordre de la République diſ-
„ tinguer ces derniers crimes de leze-Majeſté, par
„ les ſonges légers & volatils qui ne peuvent appor-
„ ter aucun préjudice au Trône. Par exemple, ſi
„ un Citoyen voyoit en ſonge la *M*...... avec un
„ viſage pâle & flétri, & à côté d'elle le *R*... étonné
„ lui-même de ſon attâchement après la perte de
„ ſes charmes, il ſeroit puni ſeulement par un exil
„ de trois mois: mais s'il rêvoit qu'elle a été diſgra-
„ ciée, & que le *R*... lui a donné ordre de ſe reti-
„ rer de la Cour, le crime de leze-Majeſté étant alors
„ capital, il ſeroit banni du Royaume à perpétuité,
„ lui & ſes deſcendants. "

LETTRE XCII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

Un chacun se mêle ici de diriger les affaires de l'Europe. Il y a tout plein de gens à Paris qui ont la maladie des réglements.

On n'eut pas plutôt parlé d'un Congrès général pour terminer à l'amiable les querelles des Puissances belligérantes, qu'on vit paroître aussitôt un plan, pour prévenir les difficultés que les Plénipotentiaires des Cours Souveraines pourroient faire naître dans cette assemblée. Je t'envoie cette piece qui me paroît curieuse: je m'imagine que c'est une ironie sur les minuties des Ministres.

RÉGLEMENTS
Pour l'établissement d'un Congrès.

ARTICLE PREMIER.

„ Les cinq grandes Puissances belligérantes qui „ sont actuellement en guerre, & qui souhaitent „ la paix, feront faire cinq fauteuils pour asseoir „ leurs Plénipotentiaires au congrès.

I I.

„ Afin qu'il n'y ait point de méprise, & que les „ *qui pro quo* des rangs n'accrochent point la paix „ générale d'Europe, les couleurs seront distinguées. „ Le fauteuil de la France sera en velours blanc, „ celui de la Reine de Hongrie, verd; & ainsi des „ autres suivant les livrées des Couronnes.

III.

„ Ces fauteuils auront trois pieds de largeur, sur
„ quatre de profondeur, excepté le fauteuil du Plé-
„ nipotentiaire de la Grande-Bretagne, qui en au-
„ ra huit; attendu que le derrier d'un Ambaſſadeur
„ Anglois eſt deux fois plus large que celui d'un
„ François, d'un Pruſſien, ou d'un Moſcovite.

IV.

„ On placera, ſeulement pour la forme, un grand
„ fauteuil garni de velours rouge pour le Médiâteur
„ d'Eſpagne; mais ce fauteuil ſera vuide, & ne con-
„ tiendra point de Médiateur.

V.

„ Il y aura quatre chaiſes deſtinées pour les Am-
„ baſſadeurs de Pologne, de Suede, de Dannemark,
„ & de la République de Hollande.

VI.

„ Tous les Envoyés des petits Princes d'Allema-
„ gne y auront des tabourets, & au cas qu'ils s'opi-
„ niâtrent à vouloir des fauteuils ou des chaiſes, on
„ les bannira de l'aſſemblée; attendu qu'on peut
„ donner la paix à l'Europe ſans eux.

VII.

„ La Salle du Congrès général ſera meſurée géo-
„ métriquement, & diviſée en autant de portions
„ différentes, qu'il y aura de Négociateurs.

VIII.

„ Et afin qu'un Plénipotentiaire ne puiſſe point
„ prendre ſur le terrein d'un autre, & débuſquer in-
„ ſenſiblement celui qui le précede, il ſera établi des
„ bornes qui les ſépareront.

IX.

„ Le Plénipotentiaire de la France aura le pas

„ ſur tous les autres, & parlera le premier, non
„ pas à cauſe de l'ancienneté de cette Monarchie,
„ ou parce que la préſéance lui revient de droit, mais
„ à cauſe qu'elle a plus ſouffert.

X.

„ Celui de la Reine de Hongrie, par la même
„ raiſon, viendra après, & ainſi des autres juſques
„ au Roi de Pruſſe.

X I.

„ Le Miniſtre de France parlera d'un ton de ſuppliant, celui de la Reine de Hongrie d'un air humilié; l'Ambaſſadeur de Ruſſie ſoupirera; celui de l'Électeur de Saxe pleurera; mais la voix du Miniſtre du Roi de Pruſſe ſera ferme & décifive; celle du Négociateur d'Angleterre ſonore & définitive.

X I I.

„ L'Agent de Verſailles ſera en petit négligé; le Négociateur de Vienne n'aura point de parure; l'Ambaſſadeur de Pologne ſera en grand deuil; le Pruſſien en uniforme; le Moſcovite en Financier. Il n'y aura que l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui ſera en grand gala.

X I I I.

„ On ne pourra parler à ce Congrès d'aucune autre affaire que de celle pour laquelle on eſt aſſemblé.

X I V.

„ Il ſera défendu de nommer le traité de Weſtphalie.

X V.

„ Les termes d'indemniſation, de dédommagement ſeront bannis de la bouche des Plénipotentiaires.

XVI.

„ On fe défera fur-tout de ces expreffions: *Le Roi*
„ *mon maître le veut ainfi ; telles font les dernie-*
„ *res intentions du Monarque dont je foutiens les*
„ *droits* ; ou de ces mots, *je me retire , fi l'on infif-*
„ *te*; *je protefte contre cet article*; *je romps les*
„ *négociations* ; *je ne faurois figner qu'à ces con-*
„ *ditions*.

XVII.

„ Les vifites & les conférences particulieres fe-
„ ront interdites aux Miniftres, pendant que du-
„ rera la négociation. Le Miniftre d'Angleterre ne
„ verra point celui du Roi de Pruffe; l'Ambaffadeur
„ du Roi de France ne vifitera point celui de la
„ Reine de Hongrie.

XVIII.

„ Le vin de Bourgogne & de Champagne feront
„ entiérement défendus ; les Négociateurs ne boi-
„ ront que du petit vin blanc du Rhin, dont les
„ fumées ne fauroient porter préjudice à la paix gé-
„ nérale.

XIX.

„ Il ne fera point permis aux Ambaffadeurs de
„ donner de grands repas, de paffer la nuit à jouer
„ aux cartes ou aux dez, ni de donner à manger aux
„ Dames qu'après la fignature du traité.

Fin du Tome fecond.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome II.

Fin de la Table.

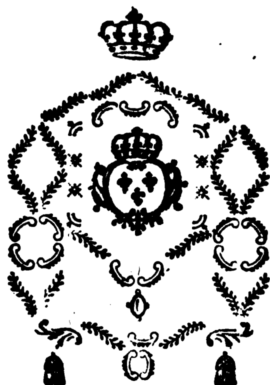
ESPION
HINOIS,
OU
NVOYÉ SECRET

LA COUR DE PEKIN,

aminer l'état présent de l'Europe.

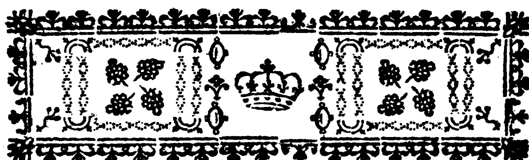
Traduit du Chinois.

TOME SECOND.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.



L'ESPION CHINOIS.



LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*.

De Turin.

LA Cour de Turin est si petite, qu'il faut un microscope pour la voir; c'est une mignature. J'eus d'abord envie de l'acheter pour l'envoyer à Pekin, afin qu'elle servît d'ornement au cabinet de notre sublime Empereur. Ce n'est qu'une esquisse de magnificence; une copie de grandeur, dont on voit l'original à Versailles. Tout y est petit, il n'y a rien de grand que le Roi; ce n'est pas de sa taille dont je veux parler, qui est médiocre : mais de son ame qui est élevée.

La Royauté, dans cette famille, est toute neuve. Elle n'est point du crû du pays; car cette Couronne lui vient d'outre-mer : ainsi ce seroit un grand hasard qu'elle lui allât bien, puisqu'elle n'a pas été taillée pour son front. Ce n'est proprement

qu'une commiſſion de Roi. Le Pape donne des Bulles aux Évêques ; & l'Europe a donné un Brevet de Roi à Victor Amédée.

Les Ducs de Savoie étoient fait pour poſſéder des Royaumes titulaires ; car ils avoient pris le nom de Roi de Jéruſalem, long-temps avant que d'y joindre celui de l'Iſle déſerte, qui fait aujourd'hui leur titre principal. Ils ont ainſi réuni une Monarchie idéale à une puiſſance chimérique. Mais il n'y a rien à perdre à ces marchés-là ; au contraire on y gagne toujours, quand ce ne feroit que le nom de Roi. Un Prince Chrétien, qui quitte le nom d'Alteſſe, pour prendre celui de Majeſté, fait toujours une bonne affaire ; car chez les peuples d'Europe, le reſpect & la confiance ſuivent les titres.

On dit que, lorſque les Papes n'avoient encore que la qualité d'Évêques, on les battoit, on les traînoit en priſon, & quelquefois même on les faiſoit mourir : mais dès qu'ils ſe furent arrogé le titre de ſaints, on n'oſa plus toucher à leur perſonne. Les Juifs, ces gens qui ne croient qu'à leur argent, crurent à un aventurier, nommé Théodore, dès qu'une poignée de montagnards rébelles & pauvres l'eurent reconnu pour leur Roi. Ce nom leur en impoſa ſi fort, qu'ils lui confierent des ſommes aſſez conſidérables.

Dieu créa le monde d'un peu de boue, & les Ducs de Savoie ont formé leur puiſſance du limon de leur politique.

Les Princes de cette Souveraineté n'étoient d'abord que de ſimples particuliers ; ces particuliers ſe ſont faits Gentilshommes ; ces Gentilshommes devinrent Ducs, & ces Ducs formerent une Ville.

Cette Ville prit d'abord le titre d'état & enfin celui de Royaume; ce qui mit dans l'Europe une nouvelle puissance.

Pour faire ce chemin successif, il a été nécessaire de s'intriguer beaucoup, de percer l'obscurité des cabinets étrangers, de savoir profiter des fautes générales, de tirer parti de l'activité des uns & de l'engourdissement des autres; enfin de soutenir des guerres, d'entrer dans des négociations, de contracter des mariages, de faire des alliances, de signer des traités, & d'y manquer bien souvent. C'est ainsi qu'on est parvenu à former de rien un gouvernement, & à élever une Monarchie sur les fondements de sa propre insuffisance.

L'histoire de la Maison de Savoie est le morceau le plus fini de la politique Européenne. On y voit un plan méthodique d'agrandissement, une ambition réfléchie qui passe de pere en fils, & qui se perpétue de génération en génération, un projet d'élévation qui, pendant une suite de siecles, ne se dément jamais. La fortune de cette Maison est un spectacle digne de l'attention du monde : c'est un systême suivi, qui conduit, par gradation insensible, au faîte des grandeurs humaines.

Les autres Maisons souveraines oublierent quelquefois leur fortune, & se perdirent souvent elles-mêmes de vue; mais celle-ci ne s'écarta jamais du sentier, qu'elle s'étoit tracé pour arriver à la grandeur. La nature avoit jetté les premiers fondements de cette Puissance,

Les Ducs de Savoie avoient les clefs de l'Italie, objet éternel de l'émulation des Potentats de l'Europe. Il falloit donc que les autres Princes leur de-

mandassent la permission d'avoir de l'ambition, ce qui leur donnoit à eux-mêmes le moyen d'en avoir. Ils se mêloient souvent avec les étrangers pour la défendre, & quelquefois ils se confondoient avec eux pour l'attaquer; mais ils ne permettoient jamais que qui que ce soit s'emparât d'une partie de cette Italie, sans qu'on leur en cédât une autre. A chacun de ces démembrements, ils se mettoient en possession d'un domaine, & chaque domaine leur donnoit des titres pour un nouveau.

Ces Ducs s'étant ainsi agrandis par l'épée, l'intrigue & la politique, en employant souvent des vertus & quelquefois des vices, avoient enfin formé le dessein de pousser plus loin leurs conquêtes. Tout concouroit à l'invasion générale qu'ils méditoient, & la Maison de Savoie alloit engloutir insensiblement une grande partie de l'Empire Romain, lorsqu'il arriva un événement qui gêna son ambition. C'est une histoire lamentable, & depuis la politique de Turin en a souvent pleuré de regret. Je te ferai ce récit dans ma suivante.



LETTRE II.

Le même au même, à Paris.

De Turin.

LES Ducs de Savoie, dans tous les siecles, en ouvrant les portes de l'Italie aux étrangers, ne leur en permettoient le passage que pour y exciter des révolutions favorables à leurs intérêts. Après s'en être servi, ils leur faisoient repasser les Alpes, & refermoient les portes après eux; car ils ne vou-

loient pas à côté de leur états des hôtes trop puiſſants qui pouvoient les incommoder un jour. Tout ce qu'ils leur permettôient après les conquêtes, c'étoit d'y envoyer des Vice-Rois; mais il y a quelques années qu'il prit fantaiſie à la Couronne d'Eſpagne d'y envoyer des Rois. Naples en reçut un de ſa main. Paſſe pour celui-là; il étoit éloigné, & on pouvoit s'agrandir ſans ſa permiſſion; mais elle lui en plaça un autre derniérement dans le centre de l'Italie & ſur ſes propres frontieres. Émanuel, qui regne aujourd'hui, ſe battit d'abord comme un lion pour parer le coup : on lui vit faire des prodiges de valeur.

Il étoit d'autant plus fondé à croire qu'il empêcheroit cet établiſſement, que le Prince deſtiné par Madrid à regner tout près de ſes États, étoit un jeune homme qui aimoit beaucoup la muſique, & qui le jour d'une bataille déciſive chantoit très-joliment une chanſon. Peut-être que, ſans les mines du Mexique, Émanuel eut réuſſi; mais on ne ſe bat plus en Europe contre l'or : ce métail eſt aujourd'hui à l'épreuve du gros canon. D'ailleurs il étoit queſtion de l'entêtement d'une femme, & en fait de prévention ce ſexe l'a toujours emporté ſur l'autre. Cette femme auroit vendu les Indes, l'Afrique & l'Amérique, pour acheter à ſon fils une petite Principauté en Italie, qui ne lui rendoit preſque rien.

Après tout, la Cour de Turin ne pouvoit parer le coup. Le procédé de cette guerre étoit irrégulier: on ne va pas s'imaginer qu'une Puiſſance depenſera cent millions pour acheter un État qui n'en vaut pas deux. C'eſt contre les regles de la politique, dont la maxime eſt l'intérêt. Cependant cet événe-

ment enferma ce Prince dans sa Capitale comme dans une espece de prison. Émanuel y est aujourd'hui si à l'étroit, que sa politique ne peut pas s'y remuer.

Depuis cette époque, le Piémont s'est comme rétréci de la moitié. Les Empires éprouvent des révolutions comme les hommes. Il y avoit six cens ans que ce cabinet travailloit à devenir une grande Puissance, & le voilà réduit dans les limites ordinaires d'un petit État.

Il reste au Prince regnant les révolutions de l'Europe, les bévues des Cours, les fautes des cabinets, les fausses démarches ; car tout cela peut devenir des moyens à un Souverains habile qui sait profiter de tout.

Le même Émanuel, qui occupe aujourd'hui le Trône, gouverne ses États comme Dieu gouverne le monde; je veux dire avec un ordre & une sagesse admirable. Grand hõme d'État, grand Capitaine, Prince éclairé, Roi aussi magnanime que profond politique, il démêle les ressorts les plus cachés des cabinets, & lit d'avance dans les événements de l'Europe.

La plupart des Monarques, comme les hommes ordinaires, sont déplacés: on voit en Europe des Princes qui, sans génie & sans capacité, dominent sur des peuples immenses, tandis que d'autres, avec des qualités capables de gouverner l'univers entier, ne regnent que sur une poignée de mortels.

Il y a une circonstance dans la vie de ce Prince, qui n'a guere d'exemple chez les Monarques Européens. Par un événement singulier, le Roi son pere devint son sujet, & dans peu son prisonnier. Il fut arrêté par son ordre, & mourut captif. Ceux

qui veulent l'excuser disent que, dans la position où étoient les choses, il ne pouvoit faire autrement : ils alléguent la nécessité d'État. Ces raisons ne pourroient être reçues à la Chine, où toutes les loix politiques cédent au pouvoir paternel. Quoi qu'il en soit, cet État est aussi puissant qu'un petit État peut l'être. Le Roi de Sardaigne peut entretenir une armée de quarante mille hommes : il y a mieux, il peut la payer. Les autres Souverains ne sauroient lever des troupes sans établir des impôts qui écrasent les autres sujets : celui-ci peut faire la guerre sans abîmer son peuple. Ses finances sont en bon ordre, & les arts, & les métiers y sont perfectionnés. Le Piémont met la France à contribution par ses soies, & retire toutes les années de cette Monarchie une rétribution de plusieurs millions, en un mot, la Couronne jouit de tous ses avantages & est en possession de toutes ses forces, & c'est peut-être le seul gouvernement dans le monde Chrétien, dont toutes les parties soient en vigueur.

Je n'ai pu découvrir pourquoi ce Prince permet aux sujets de la Province dont sa maison porte le nom de s'expatrier. Il part tous les ans des colonies considérables qui vont vivre & mourir ailleurs. Les boues de Paris donnent à vivre à trente mille Savoyards. Une si vilaine subsistance pourroit, je crois, se trouver dans leurs montagnes : on m'a donné là-dessus plusieurs raisons; mais elles sont si foibles qu'elles ne valent pas la peine que je t'en parle.

Ce Souverain forme des ports de mer & établit une espece de marine; j'aimerois mieux qu'il n'en établit point. Lorsqu'un État n'est pas entiérement peuplé, & qu'il n'a pas au-dedans de lui-même les

premieres matieres d'un grand commerce, la navigation lui devient à charge, elle ôte des bras aux professions utiles, pour en faire valoir une qui n'est pas encore nécessaire.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, on ne voit point les femmes, cachées sous le voile de la modestie, elle se rendent invisibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Leur habillements, qui est taillé sur le modele de la chasteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.

En Europe les habits des femmes sont transparents : la nature chez elles n'a rien de caché pour l'autre sexe ; l'œil se promene dans tous les appartement de la volupté. Ce qui est une nudité à Pékin, ne l'est point ici. A Paris les femmes sont découvertes, depuis le front jusques au-dessous du sein, depuis la main jusques au-dessous du coude, depuis le pied jusques à mi-jambe; il ne s'en faut que de trois pieds & demi d'étoffe, qu'elles ne soient toutes nues. Les desirs n'ont presque point de chemin à faire pour être satisfaits; on a joui ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la posséder.

Une jeune personne, en se mariant, peut bien apporter à son mari la chasteté du corps, mais ce doit être certainement la seule; car elle s'est prostituée d'avance aux regards des hommes de toute une

Ville. Un froid glaçant suit presque tous les mariages en Europe; c'est qu'il n'ajoute presque rien à la satisfaction des sens.

A la Chine, où la modestie de l'habillement empêche la jouissance des regards, on en a un grand nombre à satisfaire. Après le mariage, on possede pour le cœur, on possede pour le corps, on possede pour tout ce que les yeux n'ont pas encore possédé



LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL y a dans cette Ville un établissement impie qui tend à débaucher les consciences, son objet est de faire penser différemment qu'on ne croit: on l'appelle le College de missions étrangeres. Cette institution sacrilege, qui rapporte tout au culte du Christ, a en vue de déraciner du cœur les saints principes des autres religions.

Les Supérieurs de cette maison ne furent pas plutôt qu'il y avoit de Chinois à Paris, qu'ils résolurent de les convertir à la foi; c'est le nom qu'on donne ici à l'apostasie. Ils députerent vers nous un de leurs collegues. Cet homme qui s'exprimoit avec beaucoup de douceur, me conseilla fort sérieusement d'abandonner ma croyance pour embrasser la sienne, en m'assurant que je gagnerois le Ciel à ce marché Il alloit enfiler un long préambule là-dessus, lorsque l'arrêtant sur le temps; Monsieur le Missionnaire, lui dis-je, avant que vous vous donniez la peine d'é-

tablir vos principes, j'ai moi-même une proposition à vous faire, qui est d'abandonner votre religion pour embrasser celle de Confucius. Car si vous vous croyez fondé à me porter à l'apostasie, j'ai le même droit de chercher à vous faire apostasier : toutes choses égales d'ailleurs, j'ai une raison de plus; je veux dire que ma religion est plus ancienne que la vôtre. Cette proposition terrassa mon homme; il comprit à ce raisonnement que tous ceux qu'il pourroit me faire, seroient inutiles, & il se retira.

La raison humaine n'a rien imaginé de plus absurde que de vouloir ramener les autres à notre opinion sur la maniere d'adorer Dieu. Outre l'atrocité de la chose, le projet par lui-même est impraticable. Prêcher l'unité de la Religion, c'est comme si l'on vouloit obliger les hommes à jouir du même Ciel. Il n'est pas douteux que les Religions tiennent au physique, & que les climats sont indépendants les uns des autres. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur la forme de l'univers, pour être convaincu que les croyances ne sauroient être les mêmes chez les différents peuples. Les Religions doivent s'accorder avec les systêmes civiles de chaque État. Le Culte Chrétien ne convient pas mieux au Japon, que celui du Japon au systême François. Il s'ensuit de-là que les Missionnaires sont des perturbateurs du repos public, punissables selon les loix établies dans tout l'univers. Les Turcs, en permettant aux Chrétiens de s'établir dans leur Empire, leur ont défendu de parler Religion.

J'ai toujours été contre cette maxime qui permet aux Européens d'imbiber nos peuples d'un dogme qui est étranger au climat de Pékin. Un Chinois devenu Chrétien est un monstre civil : il oublie qu'il a un

pere, pour se souvenir qu'il y a un Pape ; ce qui renverse toutes les idées de notre gouvernement qui est fondé sur le pouvoir paternel.

L'apostasie n'a jamais été d'aucune utilité sur la terre ; de tout temps elle l'a remplie d'ames basses & noires. Un homme qui change de croyance, perd avec son dogme les vertus qui étoient liées à l'ancienne religion, & ne garde que les vices qui sont attachés à la nouvelle. La terre y perd, & le Ciel n'y gagne point. Il faudroit pour l'ordre de l'univers, que les Princes, par une convention générale, s'accordassent entre eux à condamner à mort ceux de leurs sujets qui changent leur culte. Je ne dis pas qu'on doive forcer les hommes à adorer la divinité d'une certaine maniere plutôt que d'une autre, ce seroit une tyrannie, mais il faudorit les obliger de l'adorer toujours de la même maniere qu'ils l'ont adoré une fois. Ce ne seroit point un réglement moral, mais une loi civile qui feroit peut-être plus de bien à l'univers, que les meilleures institutions ne lui en ont fait jusques ici.



LETTRE V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

AU milieu des révolutions qui agitoient l'Europe, Rome Chrétienne s'agrandissoit toujours. Il n'y eut jamais de gouvernement chez les hommes, qui subsistât plus long-temps, & dont la durée fût moins interrompue. C'est que les Papes dominoient le monde par la persuasion, au lieu que les conquérans l'avoient subjugué par les armes, qui elles-mêmes éprouvent des vicissitudes.

Les annales de ce nouvel Empire méritent une attention particuliere. Jusques ici il n'y en a point eu d'exactes. Tous ceux qui ont écrit son histoire, l'ont défigurée. Les auteurs qui sont de la religion des Papes les louent jusques à l'excès; ceux qui sont d'une croyance différente, les blâment sans mesure.

Il est impossible qu'un homme qui est de cette communion, ou qui n'en est pas, puisse écrire sur cette matiere sans partialité. Il faudroit n'être ni Européen ni Chrétien, pour se garantir de la prévention.

L'Église Romaine, dans son origine, forma une espece de gouvernement aristocratique. Les Évêques & les Abbés (car il n'y avoit point encore ce que l'on a appellé depuis des Cardinaux) formoient son Sénat; le reste du Clergé étoit peuple. Le chef n'avoit guere alors d'influence. Le pouvoir des Papes dans ce temps-là, ressembloit assez à l'autorité qu'ont aujourd'hui les Doges de Venise, qui ne sont que l'ombre de la puissance dont ils représentent le corps.

Les Évêques s'opposoient souvent aux volontés des Papes, qu'ils regardoient comme leurs confreres. Ils faisoient valoir contre lui cette autorité seule qu'ils tenoient de lui.

Mais comme tout dégénere en despotisme chez les Européens, les Papes s'emparerent insensiblement de la puissance politique & civile; & la République de l'Église devint un gouvernement Monarchique absolu.

Tout changea à Rome lorsque, d'une société de pauvres Mandarins qui vivoient d'aumônes, on passa à un grand État Ecclésiastique.

Le premier plan ne put plus servir. Il étoit fondé sur l'humilité & la charité Chrétienne : ces vertus ne

faisoient que des fideles ; & Rome vouloit des sujets.

Cependant comment sortir de cet état d'anéantissement, où la Religion du Christ l'avoit placée elle-même? C'est une chose de laquelle les auteurs Européens ne parlent pas assez. On peut mettre cette révolution au rang des premiers événements de l'Univers. On avoit vu des sectes s'agrandir par les armes ; mais aucune jusqu'alors n'avoit acquis la domination par l'intrigue.

Ce ne fut point le hasard qui donna à Rome Chrétienne l'Empire de la domination. On découvre un plan méthodique dans sa fortune.

Cette Église est un chef-d'œuvre de politique humaine. Ce n'est point un système de Religion ; mais la science du cœur humain. Elle sut tirer parti de sa foiblesse, & mettre à profit jusques à son insuffisance même. Jamais la Rome payenne n'avoit employé tant d'art pour s'élever. La politique des Césars n'est rien en comparaison de celle des Papes. Il faut que j'essaie de t'en donner une idée.

Les gouvernements les plus actifs de la terre eurent des moments de repos, pendant lesquels ils perdirent de vue leur puissance : Rome Chrétienne n'en eut jamais. Elle ne cessa un seul instant de travailler à son élévation.

Du sein du néant, elle s'éleva à la grandeur suprême, & s'y maintint pendant dix-huit siecles. Dans ses moments de crise, elle ne se laissa point accabler sous le poids de ses vicissitudes. Si on la vit tomber quelquefois, ce ne fut que pour se relever avec plus d'éclat. Souvent elle éprouva des revers : on l'offensa ; on l'outragea ; on s'en prit à ses droits, à son existence. Cela ne l'ébranla point. Elle essuya, sans

s'émouvoir, toutes sortes d'humiliations, lorsqu'elle crut qu'elles pouvoient contribuer à son élévation.

Les Papes n'eurent point de passions. On put exercer contre eux toutes sortes de violences. Ils souffrirent qu'on les traînât en prison ; qu'on les outrageât ; qu'on les battît. Ils permirent tout, quand il fut question d'ajouter quelque nouveau degré à leur puissance. Ils pardonnerent toujours, & ne se vengerent jamais, que lorsque la vengeance put être utile à leurs intérêts. Il n'est pas donné aux hommes de se conduire avec plus d'art & de ménagement.

Le saint Siege (c'est ainsi qu'on nomme cette Cour), fit quelquefois des fautes : une des principales fut d'appeller à son secours des étrangers pour soutenir sa puissance. Mais cette démarche, qui auroit ruiné tout autre gouvernement, ne renversa pas le sien. La force de l'institution générale corrigea les défauts de l'administration particuliere.

Plusieurs Papes impies & scélérats occuperent son Trône : il sembloit que leur désordre devoit l'affoiblir ; mais Rome avoit des loix fondamentales, qui la soutenoient contre les vices passagers de ses chefs. L'édifice de sa puissance pouvoit être ébranlé, mais non pas renversé.

Lorsque Rome Chrétienne étoit petite, elle sut si bien cacher sa petitesse, qu'on ne s'en apperçut pas : quand elle fut grande, elle remplit l'univers de son nom.

Elle n'attendit point qu'elle fût dans l'élévation pour jetter les fondements de sa grandeur. Du centre de son insuffisance, elle établit ces deux maximes. *La primatie dans le spirituel, & l'autorité despotique dans le temporel.* Prompte dans ses des-

ſeins, mais tardive dans l'exécution, elle n'en étoit que plus ſûre de les faire réuſſir. Cette fougue, cette ardeur qui gâtent la plupart des affaires politiques, lui étoient inconnues. Tandis que les autres Souverains ruinoient tout par la lenteur, Rome ne ſe preſſoit pas; & alloit lentement pour arriver plus ſûrement.

Les excommunications étoient les armes ordinaires des Papes: c'étoit un droit qu'ils s'étoient acquis de bannir les hommes de la ſociété. Ils les rendoient par-là ſi difformes, que les enfants fuyoient leur pere, les femmes abandonnoient leur mari, & les ſujets ne reconnoiſſoient plus leur Prince légitime. On n'a jamais ſu d'où les Papes avoient tiré cet odieux privilege, qui flétriſſoit ainſi la nature humaine. Celui-ci leur tenoit lieu de canon, car il tuoit civilement les Européens. Ceux qui en étoient frappés ne pouvoient plus retourner au nombre des vivants, ſans ſe faire abſoudre; & cette abſolution menoit toujours à quelque fin. Les Monarques redoutoient plus ces excommunications, qu'ils ne craignoient les plus grandes armées de leurs ennemis. Il n'y eut aucune Maiſon ſouveraine, qui ne fût frappée de cet anathême. Rome commençoit toujours par négocier, & finiſſoit par excommunier. Les Rois qui avoient des intérêts politiques avec elle, & qui faiſoient valoir leurs droits par les armes, ne manquoient jamais d'être excommuniés; ce qui leur ôtoit juſqu'aux moyens de la défenſe naturelle. Quand quelque Prince rentroit en poſſeſſion d'un domaine que l'Égliſe avoit autrefois uſurpé, on le faiſoit déclarer hérétique; ce qui excitoit contre lui l'indignation générale, & le préparoit de loin à devenir foible.

L'abſolution des péchés commis par les Souverains étoit une autre ſource d'agrandiſſement. Il falloit ſouvent pour l'obtenir, qu'ils ſe dépouillaſſent en ſa faveur de leurs droits, & quelquefois même de leurs domaines.

Les interdits lancés contre les Royaumes furent un quatrieme reſſort que ſa politique fit ſouvent jouer efficacement. Si quelquefois les Monarques les mépriſoient, le plus ſouvent ils en furent effrayés. Ils plierent, & firent ſouvent, pour les éviter, ce que la force ouverte n'avoit pu leur faire faire. Il eſt vrai qu'à la fin ces armes s'uſerent; mais avant que d'en être reduites là, elles ſoumirent à Rome beaucoup de Cours qui y ont demeuré attachées depuis.

La rémiſſion des crimes, dont ils ſe réſervoient à eux ſeuls le droit, fut encore employée pour augmenter ſa grandeur. Quand quelque grande uſurpation pouvoit convenir à ſes intérêts, elle la favoriſoit. Un Pape promit à un Roi l'abſolution de tous ſes péchés, s'il pouvoit uſurper l'Angleterre.

Rome employa la ſuperſtition, non-ſeulement à ſurprendre les peuples, mais même pour en impoſer aux Princes. Entre autres exemples tirés de l'hiſtoire de cette Égliſe, je trouve une lettre qui peut ſervir à le prouver. Un Pape ayant beſoin d'une armée pour ſe ſoutenir contre un Roi Lombard ſon voiſin, feignit d'être en correſpondance avec le Ciel. Il publia une lettre qu'il diſoit avoir reçue du ſéjour de la divinité. Elle étoit dattée du Paradis, & étoit écrite de la main de ſaint Pierre, à un Prince qui ayant des troupes bien aguerries, étoit en état de tirer Rome du danger où elle ſe

trouvoit. Pierre donne le titre d'Excellence à ce Prince, quoiqu'il fut un scélérat usurpateur. Sans doute que les négociations du Ciel sont comme celles de la terre, & qu'on y flatte beaucoup ceux dont on a besoin. Quoi qu'il en soit, on n'a jamais vu tant de soumission de la part d'un Saint, en écrivant à un homme.

Il lui mandoit en propres termes, que la mere du Christ lui auroit beaucoup d'obligation, s'il soutenoit par ses armes les droits des Papes; & il lui déclare ensuite en termes formels que s'il ne répand pas le sang des mortels pour la cause des Papes, il n'y aura jamais pour lui de place dans le Ciel.

L'invention de cette lettre est unique. L'obligation de la mere de Dieu à un homme, la priere qu'un Saint fait pour engager à commettre des meurtres & des assassinats, le tout pour acquérir la gloire éternelle, prouvent que les Papes, dans les différents âges, employerent toutes sortes de moyens pour arriver à leurs fins.

Rome avoit si bien accoutumé les peuples Chrétiens à la regarder comme la seule divinité sur la terre, qu'elle se crut en droit de punir sans mesure ceux qui l'offensoient, mettant sur le compte de la religion, ce qui n'étoit que l'effet de la politique. Elle inspira par-là tant de terreur en Europe, qu'il y eut peu de Princes Chrétiens qui, de dessein prémédité, osassent former le projet d'anéantir sa puissance.

Elle excita, comme on l'a vu ailleurs, la plupart des Princes Chrétiens, à se croiser pour la Religion; & lorsqu'elle les y eut déterminés, elle ne pensa qu'à profiter de leurs conquêtes.

Cette politique des Croifades lui fervit beaucoup. Ces guerriers, pour la plupart, fe défirent de leurs biens en faveur de l'Églife.

Sous le prétexte de la Religion, elle pretendit que, lorfqu'un Prince Chrétien faifoit une conquête fur les infideles, elle lui appartenoit. Ce fut fur ce prétendu droit qu'un Pape exigea d'un guerrier, nommé Alphonfe, qui conquit le Portugal fur les Maures, un tribut de deux marcs d'or.

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

JE ne fais comment concilier les maximes des Princes Européens. Ils voudroient que leurs peuples fuffent vertueux, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour encourager les vices qui les empêchent de l'être.

Le Roi de Sardaigne permet les jeux de hafard à fes fujets. Tu dois juger de là à quel point de rafinement, ils doivent être portés dans cet État.

A Lacédémone il étoit permis de voler; en Piémont il eft prefque permis de fripponner. Les fujets en ont la permiffion du Prince. Ce n'eft point un vice à Turin; cela paffe au contraire pour une forte de vertu.

Dans les autres États d'Europe, il y a des Académies de fciences; à Turin la premiere des Académies eft celle du jeu: dès le bas âge, on y eft maître-ès-arts.

Pour se perfectionner plus vîte, on commence plutôt. C'est une partie de l'éducation Piémontoise. L'art d'être adroit aux cartes s'apprend ici, comme on apprend ailleurs la Géométrie: elle a ses regles & ses principes; elle a aussi ses préjugés. Un homme qui est surpris en trompant au jeu, n'est pas regardé comme un mal-honnête homme, mais comme un homme mal-adroit. „ C'est dommage, disoit der-
„ niérement un Piémontois, en parlant d'un Gentil-
„ homme de sa connoissance. C'est un garçon rem-
„ pli d'honneur & de probité; mais il est si gauche,
„ quand il fripponne au jeu, que cela fait pitié. "

On vous démontre ici qu'il est moralement permis de voler au jeu. „ Le jeu, disent les casuistes des
„ cartes, est un commerce; donc les ruses y sont
„ permises. Un marchand a des magasins sombres &
„ obscurs, où l'on ne voit les étoffes qu'à demi;
„ l'accuse-t-on, pour cela, de manquer de probité?
„ Au contraire, cela passe pour habiléte. Et pour-
„ quoi appelleroit-t-on d'un autre nom, celui qui
„ tireroit profit des avantages du jeu? " C'est la morale du pays; & il n'y a personne d'hérétique, dans la religion du jeu. Les Piémontois sont sur celle-ci d'une dévotion exemplaire; cela va jusques à la bigoterie.

La plupart des maisons de Turin sont des berlants ouverts, où tout le monde est bien reçu pour son argent. On parle jeu dans l'anti-chambre du Roi, comme on s'entretient politique dans celle des autres Souverains de l'Europe. Le Monarque en discourt lui-même avec ses sujets, ainsi que d'autres matieres. „ Avez-vous bien fait vos affaires au jeu
„ cette année? Demandoit derniérement Émanuel

„ à un de ses vieux Généraux. Pas si bien, Sire,
„ lui répondit-il, que les autres années. Vos jeu-
„ nes Officiers ont des yeux de lynx: ils sont aussi
„ attentifs & aussi vigilants, les cartes à la main,
„ qu'ils le sont au moment d'une action où ils vont
„ acquérir de la gloire."

La dextérité au jeu est des deux sexes; & les femmes de la premiere condition ne se cachent pas entre-elles leurs talents. Je fus temoin d'un entretien de deux femmes de qualité de cette Ville, qui se rendant compte de leurs prouësses aux cartes, s'exprimoient ainsi. „ Qu'avez-vous surpris au jeu cette
„ année, Madame la Comtesse? Fort peu de cho-
„ se, répondit-elle; cela ne passe pas vingt mille
„ livres. Et vous, Madame la Marquise, combien
„ avez-vous volé? C'est aussi une bagatelle; je ne
„ crois pas que le tout aille à trente mille livres.
„ Les hommes, reprit cette derniere, deviennent
„ tous les jours plus difficiles au jeu: bientôt nous
„ ne pourrons les tromper qu'en amour."

Les combinaisons des cartes & des dez sont les premieres affaires de la société; on y pense le jour, on y rêve la nuit: l'on ne dort point à Turin, on joue. La nature est épuisée à force de veilles; on ne lui donne pas le temps de reposer. Tous les moments qu'on ne passe point ici au jeu, on les regarde comme perdus.

Le sexe y sacrifie tous ses autres penchants; il renonce même, pour lui, au plaisir de plaire, qui fut toujours la premiere de ses passions. Ailleurs le soin des femmes tend à ravir les cœurs; ici elles sont occupées à enlever des bourses. Un Cavalier qui ne pousse pas sa complaisance, jusques à se laisser gagner

ſon argent, ignore les véritables regles de la galanterie Piémontoiſe. Pour être heureux auprès du beau ſexe de Turin, il y a un moyen, qui eſt d'être malheureux au jeu.

Dans le reſte de l'Europe, on prévient les femmes en ſa faveur, par des chanſons, des vaudevilles, des vers galants; ici, on leur fait la cour par des écoles, des bévues, & des étourderies au jeu. Un Cavalier qui ſait s'y prendre ainſi, eſt déja bien avancé en amour. C'eſt le ſublime de l'art d'aimer. Au contraire, celui qui eſt aſſez mal-adroit pour n'être pas gauche aux cartes, qui ne fait point de fautes, & qui n'a aucune diſtraction, paſſe pour un mauſſade.

Je demandai un jour, ce que c'étoit qu'un Cavalier que je voyois toujours ſeul, à qui les hommes ne parloient point, & que les femmes ne regardoient pas. „ C'eſt, me dit-on, un homme extrêmement „ rangé, qui a ſoin de ſes terres, qui ne joue jamais, qui ne paſſe point les nuits à mêler des cartes; en un mot, c'eſt la plus mauvaiſe compagnie „ de Piémont; auſſi perſonne ne le voit."

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

LA Monarchie Françoiſe a des écoles pour toutes les ſciences; excepté celles du Miniſtere. On y eſt preſque toujours élevé ſans paſſer par aucun grade. Lorſque le Prince y nomme, on ſe trouve d'abord maître-ès-arts-Miniſtre.

On m'a parlé d'un Médecin qui donna sa robe en héritage à une Faculté de Médecine de Province; lorsqu'un Bachelier la met sur son corps, il est d'abord Médecin.

Quand le Roi de France nomme quelqu'un de ses sujets au ministere, le voilà aussitôt Ministre; c'est-à-dire, qu'il sait gouverner l'État sans l'avoir jamais appris. On diroit que le commandement du Prince à cet égard ressemble à ces paroles enchanteresses des magiciens, qui donnent tout d'un coup la science infuse. Dieu se servit du limon pour former la terre; le Roi de France emploie souvent de la boue pour faire un Ministre.

On ne marche point au ministère, on y court: ceux qui y parviennent y sont toujours poussés par un grand élan: il n'y a point d'intervalle entre la distance de l'emploi que l'on quitte, & celui que l'on remplit: on passe presque toujours sur le corps d'une infinité d'hommes actifs, laborieux & vigilants, qui avoient acheté cette charge par un long & pénible travail.



LETTRE VIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

L'Éducation des Rois d'Europe est chargée d'une infinité de pratiques très-pénibles. Ils étudient plusieurs langues étrangeres à la fois; apprennent l'histoire, la géographie & le blason.

On leur donne des Gouverneurs & des sous-Gouverneurs, qui leur enseignent tout plein de choses:

une foule de maîtres font chargés de leur donner tous les agréments du corps. Une éducation auſſi étendue ne conduit pas les Souverains ſur le Trône: elle les place à côté. Un apprentif ſouverain, qu'on détourne ainſi de la ſcience principale, pour appliquer ſon eſprit à tant d'acceſſoires, n'eſt guere capable de gouverner un peuple.

On remarque en général que les hommes, à qui on fait apprendre tant de choſes, n'en ſavent jamais bien aucune : la regle eſt la même pour les Rois, outre qu'il n'eſt pas décent qu'un Monarque ſache tant de choſes ſuperflues.

Il faudroit que l'éducation des Souverains fût différente de celles des hommes ordinaires; qu'elle ſe bornât à un petit nombre de maximes principales, courtes & aiſées à apprendre, & que toute leur étude ſe réduiſît à les mettre en pratique.

Un Miniſtre Chinois préſenta cette inſtruction à un de nos Empereurs, qui n'avoit que dix-huit ans, je la regarde comme l'abrégé de l'art de regner; „ Craignez le Ciel. Aimez vos ſujets. Employez les „ hommes de mérite. Soyez prêt à écouter les bons „ avis. Diminuez les taxes. Adouciſſez les punitions. „ Banniſſez la prodigalité. Donnez de bons exem„ ples. Fuyez le luxe. Déteſtez les plaiſirs vicieux. "

Un Monarque qui ne ſauroit que cela ſeroit cent fois plus habile, que celui qui ſait une infinité de ſciences ſuperflues.



LETTRE IX.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LEs Papes, qui n'étoient d'abord que des Mandarins Évêques, se firent Princes. Ce fut comme un instinct de leur grandeur future. Les noms font tout en Europe; car les peuples, qui répugnent toujours à suivre les volontés des hommes comme eux, se font une gloire d'obéir à ceux qu'on appelle Princes. Il falloit donc à ces Pontifes un titre qui en imposât aux yeux de l'Univers.

Ils amasserent de grandes richesses, & afin que la source se trouvât dans l'État, ils firent battre monnoie : eux qui avoient d'abord prêché la pauvreté, & déclaré hautement que leur Royaume n'étoit pas de ce monde.

Leur politique fut toujours de faire servir le culte à leur ambition. Ils employerent la Religion pour jetter le fondement de leur fortune.

C'est en montrant aux fideles le chemin du Ciel, qu'ils les dépouillerent des biens de la terre.

Ce ne fut point par la conviction du culte du Christ, qu'on gagna les peuples : on étoit peu persuadé à Rome de ce qu'on enseignoit. Quelques Papes crurent qu'il n'y avoit point de Dieu ; d'autres furent accusés d'invoquer le diable.

Ce qu'on appelle à Rome *la propaganda fides*, contribua plus à son élévation, que toutes les forces

au monde ensemble n'avoient servi à augmenter le pouvoir de l'ancienne République Romaine. Ce fut de ce cabinet, que furent expédiés les Ambassadeurs, qui devoient négocier l'affaire de la religion avec tous les peuples de la terre. Ils prirent le nom de missionnaires, ou d'hommes apostoliques : car ce fut toujours une des maximes de Rome d'affecter d'élever la statue de son orgueil sur le pied-d'estal de l'humiliation. C'étoit des Généraux d'armée, qui, avec le seul livre de la foi Chrétienne, remporterent pour elle de grandes victoires.

Rome payenne s'étoit fait des citoyens dans toute la terre, Rome Chrétienne se donna des sujets dans tout le monde.

Chez les Européens, le respect naît des titres. Pour passer pour divin, on n'a qu'à emprunter le nom de la divinité. Les Papes se firent appeller saints. La chose réussit au mieux.

Jusques-là les Monarques les plus vains de la terre avoient seulement exigé des hommes qu'ils se prosterneroient devant eux. L'orgueil des Papes alla plus loin : ils voulurent qu'on leur baisât les pieds : & ils soumirent à cette humiliation les têtes couronnées : ce qui avilit tous les Trônes d'Europe.

Les Rois n'avoient porté qu'une couronne ; ce qui étoit bien assez pour dégrader le genre humain, que la nature n'avoit point fait, pour le soumettre à cette humiliation. Les Papes en voulurent porter trois, pour donner à entendre par là que les Souverains & les peuples leur devoient être soumis.

Il leur manquoit cependant un ressort. Une sainteté qui auroit pu se tromper, & donner dans l'erreur eut été très-imparfaite. Ils imaginerent de se rendre infaillibles.

Cette infaillibilité fut un coup d'État pour le St Siege : on ne douta plus de rien, on vit tout aveuglément. Elle facilita les moyens d'établir un autre Tribunal odieux, qu'on nomme inquisition, qui n'étoit utile qu'aux Papes, par la crainte qu'il inspiroit pour les choses qui étoient le fondement de leur grandeur. Cet établissement contribua peut-être plus que toute autre chose, à établir leur puissance.

Rome Chrétienne avoit des cliens & des émissaires dans toutes les écoles publiques de l'Europe, qui établissoient son autorité, & qui parloient continuellement de sa supériorité sur les pouvoirs séculiers. Ils y soutenoient publiquement que la puissance des Papes étoit pleine, plenissime, tant à l'égard du spirituel, que du temporel. On y mettoit souvent en question, si on pouvoit tuer un Roi qui désobéissoit à un Pape; & quoiqu'on ne mit pas souvent cette maxime en pratique, elle ne laissa pas d'augmenter l'autorité Papale.

Pour se procurer un plus grand nombre de sujets, & détacher les citoyens des autres États, la politique de Rome fut d'encourager les gens d'Église, par les aises & les commodités de la vie, & d'attâcher des rangs, des honneurs, & des distinctions à l'insuffisance elle-même. Dans les divisions qu'elle essuya avec les Puissances temporelles elle eut toujours soin d'y faire intervenir la Religion; & elle confondit si bien ses intérêts avec ceux du Ciel, qu'en défendant la cause des Papes, on croyoit défendre celle de Dieu.

Sa coutume fut toujours de partager les premieres dignités de l'Église aux Grands des différents États. Elle faisoit des Cardinaux de toutes les nations. C'étoit autant de Papes répandus dans tous les pays de l'*Europe*. Ainsi Rome Chrétienne avoit son siege dans

toutes les Cours, & sa Cour chez tous les Princes.

Elle faisoit servir sa qualité de pere spirituel à faire valoir ses droits temporels. Comme ce titre lui donnoit le droit d'entrer dans le détail des affaires domestiques des Souverains pour terminer leur différents ; elle en profitoit pour remplir ses vues particulieres.

Elle donnoit aux hommes un grand nombre de lettres de créance pour entrer au Ciel, & faisoit beaucoup de Saints ; car elle avoit persuadé aux Chrétiens qu'elle avoit ce pouvoir-là : ce n'étoit pas des soldats qu'elle se donnoit ; mais des reliques que l'on vénéroit par-tout ; car chaque Saint avoit un corps, & chaque corps reposoit quelque part. Ces armées de saints cadavres arrêtoient souvent l'impétuosité des vivants. Ceux qui se plaisoient le plus à répandre le sang, suspendoient ou calmoient leur fureur à la vue de ces saints ossements.

Rome, dans le temps de ses persécutions, se mettoit à couvert. Elle se faisoit un rempart des cendres de ses bienheureux. Chaque État, chaque Royaume, chaque Province, chaque Ville en possédoit quelqu'un ; ce qui lui donnoit un empire universel ; car on ne pouvoit honorer ces Saints sans respecter les Papes qui avoient le pouvoir de les faire.

LETTRE X.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

QUand je veux me mettre au fait des affaires de l'Europe, j'assiste ici à un petit conseil, qui se

tient régulièrement deux fois la semaine chez un curieux en politique.

Ces jours passés le Président du Conseil mit sur le tapis trois points principaux. Il demanda s'il convenoit à la France de se mêler de la guerre présente d'Allemagne ? Si l'alliance de la Maison d'Autriche avec celle de Bourbon étoit combinée par les avantages de cette derniere Monarchie ? Par où il auroit fallu commencer la guerre présente, en supposant que la France eut été forcée à se déclarer.

Là-dessus un membre de l'assemblée parla ainsi.

„ La part que notre Gouvernement a pris aux „ affaires du Nord est une faute d'État : en bonne „ politique il falloit observer une exacte neutralité. „ Il n'y avoit rien à gagner pour nous, en nous „ mêlant de cette guerre ; mais au contraire beau„ coup à perdre. De quelque côté que la France fit „ pencher la balance, elle étoit à son préjudice ; car „ ou la Maison d'Autriche, par son secours, eut „ abîmé celle de Brandebourg ; & dans ce cas elle „ eut fourni elle-même des armes pour son agran„ dissement, ce qui étoit contraire à ses maximes ; „ ou le Roi de Prusse, en voyant la France se mê„ ler de cette guerre, auroit appellé à son secours „ de puissants Alliés, & eut eu l'avantage sur la „ Maison d'Autriche, & alors cette Puissance n'ayant „ plus de barriere dans le Nord qui la retint, pou„ voit passer le Rhin, & tourner ses armes contre „ la France. En ne fournissant donc que notre con„ tingent, nous aurions tenu les choses en équilibre.

„ L'Angleterre alors n'eut point envoyé d'armée „ en Allemagne ; & les sieges & les batailles entre „ la Reine de Hongrie & le Roi de Prusse, en af-

„ foibliſſant réciproquement les deux Maiſons, euſ-
„ ſent augmenté le pouvoir de la ſienne. Quand deux
„ Maiſons rivales s'attaquent, il ne faut point prê-
„ ter de ſecours à l'une au préjudice de l'autre. La
„ véritable politique conſiſte à les laiſſer s'écraſer
„ toutes les deux. "

Il paſſa enſuite au ſecond point.

„ L'alliance de la France avec la Maiſon d'Au-
„ triche jure contre le ſyſtême général: c'eſt un de
„ ces coups de politique forcés. Il en eſt de ce traité
„ comme ſi on vouloit allier l'eau avec le feu.

„ Il y a des établiſſements généraux formés en
„ Europe: & ce ne feront pas quelques combinai-
„ ſons particulieres qui pourront les détruire. Ja-
„ mais la Maiſon de Bourbon ne travaillera vérita-
„ blement à augmenter la puiſſance d'Autriche &
„ jamais celle d'Autriche ne penſera réellement à
„ multiplier les forces de celle de Bourbon. "

Il termina ainſi la troiſieme queſtion.

„ En ſuppoſant, ajouta-t-il, comme il a été dit,
„ que la France ne peut ſe diſpenſer d'entrer dans
„ les démêlés préſents, on devoit commencer la
„ guerre par l'Angleterre; c'eſt là qu'il falloit frap-
„ per les premiers coups.

„ On a dit des Romains qu'ils ne pouvoient être
„ vaincus qu'à Rome; & la même choſe a été dite
„ de quelques autres peuples qu'on regardoit com-
„ me invincibles.

„ L'expérience de tous les âges & de toutes les
„ nations a prouvé que les peuples qui portent la
„ guerre au loin, & qui ſont forts chez les autres,
„ ſont preſque toujours très-foibles chez eux.

„ Il falloit aller faire le ſiege de Londres. Quand

„ une nation s'est affoiblie d'elle-même par un som-
„ meil léthargique de plusieurs siecles, il ne lui reste
„ qu'un moyen pour se relever qui est de faire un
„ coup d'éclat. On a dit & l'on a écrit que le paf-
„ sage d'une armée Françoise en Angleterre étoit
„ impraticable ; mais on a dit mal & l'on n'a pas
„ bien écrit.

„ Peut-être qu'aujourd'hui que tout est abîmé,
„ l'on y trouveroit de grands obstacles; mais au
„ commencement de la guerre ce passage étoit plus
„ aisé.

„ Quand une Monarchie, qui a autant de ressour-
„ ces que la France, tourne toutes ses vues d'un
„ côté, il est impossible qu'elle ne réussisse. Il falloit
„ restraindre tous les plans à celui-ci, & abandonner
„ l'Europe à elle-même jusques après cette expédi-
„ tion.

„ Nous avions alors une Marine quelconque,
„ il falloit la sacrifier en entier pour favoriser le paf-
„ sage des bateaux plats destinés à porter les trou-
„ pes. N'importe que le reste de la Marine Fran-
„ çoise eût péri dans un jour, pourvu que l'armée
„ eût débarqué. Cette audace eut étonné l'Angle-
„ terre. Nous eussions du moins tenté un chemin qui
„ pouvoit seul rétablir nos affaires. En échouant
„ même, les Bretons auroient été effrayés: ils savent
„ que leur République seroit bientôt perdue, si cette
„ porte étoit une fois ouverte à la France. Le pis-al-
„ ler étoit de nous réduire alors dans l'état où nous
„ sommes aujourd'hui. Ni plus ni moins notre Ma-
„ rine est tout-à-fait détruite; il valoit mieux l'ex-
„ poser toute entiere à ce passage.

„ Quand une Puissance maritime a l'avantage sur
une autre, les combats particuliers sont très-défa-

„ vantageux à l'inférieure, Elle acheve de se détrui-
„ re en détail; au lieu qu'une action générale peut
„ la rétablir dans un jour.

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

PResque tous les Princes d'Europe font jouer les violons chez eux: ils louent des fifres, des flûtes & des hautbois, pour entretenir leur gaieté; ils ont aussi, à leurs gages, des bouffons qui les font rire.

Le Roi de Sardaigne passe pour avoir la musique la mieux entendue, & on conclut de-là que c'est un grand Prince; par la raison qu'il sait se procurer une modulation parfaite, & que l'harmonie dans l'administration forme une grande partie de l'art de regner.

Il y a aussi un opéra Italien à sa Cour; mais je ne trouve pas que ce soit la meilleure piece de sa musique. A l'opéra François, on parle, sans chanter; à celui d'Italie, on chante, sans parler. Un amant y fait une déclaration d'amour à sa maîtresse, avec une seule voyelle qu'il roule pendant un quart d'heure dans sa bouche.

On dit que les Italiens sont fort vifs dans leurs passions; pour moi, je trouve au contraire, qu'ils sont très-flegmatiques. Un Chinois mourroit de consomption, s'il falloit qu'il mît tant de temps à exprimer son martyre.

Au spectacle du Palais Royal, on gagne des in-

somnies; à celui de Turin, on tombe dans des assoupissements. Les spectateurs y ont cet avantage, qu'ils y sont aussi tranquillement, que dans leurs lits : on y dormiroit paisiblement, pendant les trois actes que dure l'opéra, si on n'étoit réveillé de temps en temps par le bruit des ariettes.

Pour moi, je m'y ennuye beaucoup; mais tout le monde m'assure que c'est ma faute, ou pour mieux dire, celle de mes organes qui ne sont pas assez délicats, pour sentir les beautés de cette musique. Ce qui me choque le plus à ce spectacle, c'est d'entendre sortir la voix d'une femme, de la bouche d'un homme. Il me semble que c'est en quelque façon dégrader les anciens Héros, que de les faire chanter avec des voix si claires. Les Généraux d'armée y ont des accents si efféminés, qu'il seroit impossible qu'une armée ne se moquât de leur commandement.

On a beau me dire que les personnages que les opéra représentent, sont les plus grands hommes de l'antiquité, je prends toujours César pour une femme, & Alexandre pour une demoiselle. Je ne m'étends pas d'avantage sur ce sujet, tu verras des opéra Italiens en Angleterre ; tu en jugeras par toi-même.



LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

IL y a des gens à Paris qui, pour de l'argent, vous apprennent à deviner. Ce qui m'étonne de cette

ſcience prodigieuſe, c'eſt que ſes Profeſſeurs, qui ſe vantent de démêler les événements les plus cachés de l'avenir, n'aient pas de quoi vivre, & qu'ils ſoient obligés d'en impoſer au public pour ſubſiſter.

On eſt preſque convenu aujourd'hui que cet art eſt une impoſture : mais il paſſa long-temps en Europe, pour la ſeule ſcience vraie; car la Religion du Meſſie ne diſſipa point les ténèbres de l'entendement humain : elle laiſſa l'eſprit comme elle le trouva Il fallut que l'athéiſme, dans le dernier âge, ſe chargeât de guérir le cœur humain de cette foibleſſe : remede pire que le mal.

La Chrétienté étoit autrefois pleine de ſorciers. Les Tribunaux, qui étoient compoſés de juges qui ne l'étoient guere, connoiſſoient de la magie, & faiſoient mourir ceux qui exerçoient cet art. C'étoit, je crois, un ſpectacle bien divertiſſant pour ceux qui étoient exempts de ce préjugé, de voir brûler des hommes, qui, ſe vantant d'avoir la puiſſance d'arrêter le cours de la nature, n'avoient pas celui de prévenir l'effet d'un fagot de bois. Il eſt vrai que le feu ne conſumoit point les ſorciers. Ils renaiſſoient toujours des cendres de la magie.

Il n'y a pas bien long-temps qu'on eſt guéri de cette maladie; ce qui prouve le retard des connoiſſances en Europe.

Tu ne ſeras peut-être pas fâché de voir ici un traité abrégé de ſortilege, que j'ai recueilli dans pluſieurs auteurs graves; car tout s'écrit en Europe, juſqu'aux éléments de la folie.

On diſtinguoit pluſieurs ſortes de magie. La naturelle, qui n'étoit autre choſe que les différentes combinaiſons du développement de la matiere; &

dans ce cas il ne falloit pas être sorcier pour devenir magicien. Un homme qui faisoit passer les rayons du soleil au travers d'un verre, & qui, en augmentant ainsi le degré de chaleur, produisoit quelques fruits précoces, étoit regardé comme un homme qui possédoit cette science surnaturelle.

Le second sortilege tiroit son origine de l'art. Un mathématicien qui, par le frottement de la matiere, rendoit des sons ou faisoit articuler une statue, étoit réputé magicien.

La troisieme espece de magie prenoit sa sourcedans la médecine. Quelques compositions qui mettoient l'esprit en délire, portoient ce nom. Jusques-là tout étoit naturel dans la magie, & il suffisoit d'être ainsi magicien, pour passer pour sorcier; mais bientôt on alla plus loin; on fit une imposture de cette science. C'est d'elle qu'on vit sortir les enchanteurs & les enchantements qui firent tourner la tête à tant d'Européens, & qui remplirent cette partie du monde d'erreurs & d'extravagances.

On supposoit que quelques paroles magiques pouvoient déranger le firmament, & donner un nouveau cours aux étoiles. On étoit dans la persuasion que les sorciers faisoient descendre la Lune du Ciel.

Quand on ne trouva plus dans l'imagination dequoi séduire la crédulité humaine, on eut recours aux productions de la nature. Les plantes posséderent la magie.

On débita qu'il y avoit des herbes qui arrêtoient le flux de la Mer, qui desséchoient les fleuves; & d'autres qui ressuscitoient les morts.

Un imposteur, connu dans le monde Européen sous *le nom* d'Agrippa, prétendit avoir un secret magnifi-

que pour faire naître un homme, par le moyen d'un œuf de poule.

Les sorciers ne se contenterent pas de promener la magie sur la terre, ils voulurent encore la faire descendre aux enfers. Dès-lors les démons s'emparerent du monde. L'Europe fut remplie de possédés. On vit des Européens qui logeoient jusqu'à dix mille diables dans leurs corps; mais les Mandarins Chrétiens imaginerent une contre-magie plus prodigieuse encore. Avec un petit nombre de paroles ou quelques gouttes d'eau ils les faisoient déloger promptement; & l'on ne vit jamais des démons si obéissants. On eut dit que les diables n'exerçoient leur pouvoir que pour montrer leur impuissance.

On vit des sorciers qui savoient tout ce qui devoit se passer dans l'univers : il n'y avoit qu'une chose qu'ils ignorassent, c'étoit le jour qu'ils seroient brûlés.

L'amour eut aussi ses sorciers, ses enchanteurs, qui donnoient aux amants les moyens de se faire aimer de leurs maîtresses. Les anneaux dans ce temps-là jouoient le rôle de magiciens, témoin cette aventure qui arriva à un Souverain.

On dit qu'un Prince devint amoureux d'une femme au point d'oublier tous ses devoirs. Cette femme étant morte, son amour n'en devint que plus violent : il ne quittoit point son cadavre, auquel il trouvoit autant de graces qu'au plus beau corps animé; mais un Mandarin Archevêque, qui prit le moment que ce Prince étoit sorti pour quelque besoin, lui ôta un anneau dans lequel étoit le prestige d'amour. Le Prince étant revenu, ne trouva dans sa maîtresse qu'un cadavre puant : mais son amour, qui suivoit l'anneau, se porta tout entier du côté de l'Archevêque qu'il suivoit par-tout.

Les fieges & les batailles dépendoient de l'art magique. Les Généraux d'armée s'arrangeoient souvent avec des enchanteurs pour faire fuir les ennemis, ce qui étoit fort commode, puisqu'un magicien pouvoit tenir lieu d'une armée.

Les forciers s'en prirent auffi quelquefois aux animaux. On lit, dans une hiftoire Européenne, qu'un peuple qui habitoit fur le Wefer, étant fort incommodé des rats, fit marché avec un magicien pour s'en débarraffer. Celui-ci prit une flûte & en joua. Les rats, enchantés de ce fon mélodieux, fe mirent à le fuivre. Alors il entra dans le Wefer, & les rats l'y ayant inconfidérement fuivis, s'y noyerent tous.

Il y avoit des magiciens qui excitoient des orages & des tempêtes; d'autres avoient le pouvoir d'emprifonner les vents, & de les tenir enfermés dans des peaux d'ânes.

Pendant long-temps un morceau de bois, qu'on appella la baguette, joua le rôle de forcier. D'abord on l'employa à découvrir les eaux; mais on la fit fervir dans la fuite à retrouver les chofes perdues, à découvrir les vols, & à reconnoître les affaffins.

On attribuoit un pouvoir aux magiciens qui, s'il eût été vrai, les eût rendu les maîtres de la vie des Souverains. Ils faifoient, difoit-on, des figures de cire qui leur reffembloient, & ils n'avoient qu'à fondre ces effigies pour faire mourir ceux qu'elles repréfentoient.

On donnoit un autre pouvoir à la magie, qui étoit de rendre les hommes invifibles. Ce fortilege étoit favorable fur-tout aux amoureux, qui par-là trompoient les Argus qui veilloient fur les femmes. Cette magie eft, dit-on, la caufe qu'il y a en Efpagne &

en Portugal, une inquisition qui fait brûler les sorciers : mais ce seroit une grande tyrannie pour les amoureux ; car un amant invisible, qui par-là est impalpable, n'est guere dangereux.

Outre les magiciens, il y avoit aussi des livres de magie. Le sortilege étoit dans les caracteres ; de maniere qu'un Imprimeur étoit sorcier sans le savoir.

Toutes ces extravagances furent reçues & adoptées par ce que les Chrétiens appellent l'Église, & par les ordonnances des Rois & des Papes ; car afin que cette folie ne manquât pas de pousser de profondes racines, on lui donna toute l'authenticité possible.



LETTRE XIII.

Suite des grandes Époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

ROme établit pour maxime, qu'il n'y avoit qu'elle qui eut le privilege de lever des impôts sur les gens d'Église ; & à force de le dire, on le crut. Un Comte d'Anjou s'obligea de lui payer deux mille marcs d'or toutes les années pour la mouvance du Royaume de Naples, à condition qu'elle lui donneroit la permission de lever un tribut sur les corps des Prêtres de la France.

Quand quelque Monarque lui refusoit un domaine qui étoit à sa convenance, elle le faisoit passer pour rébelle à l'Église ; & d'adord elle ordonnoit qu'on se croisât contre lui. On le traitoit comme un Mahométan, parce qu'il ne vouloit pas se dépouiller comme fidele. Nouveau genre de tyrannie, inconnu jusques-là dans l'univers.

Elle fut inspirer tant de respect pour son caractere, que les loix politiques & civiles en furent altérées, & que l'humanité elle-même en souffrit. Un Prince Chrétien ayant été fait prisonnier de guerre en combattant pour la défense de ses États, fut condamné à mourir sur un échafaut, pour avoir, disoit sa sentence, pris les armes contre l'Église : injustice énorme ! Car si l'Église formoit un corps politique, pourquoi ne pouvoit-on pas se battre contre elle ? Le sacrilege devoit finir, où l'État civil Ecclésiastique commençoit.

Elle profita d'une foiblesse qui se trouvoit alors, & qui se trouve encore aujourd'hui chez les Princes Chrétiens, & dont on ne sauroit donner d'autre raison, si ce n'est que de tout temps l'opinion a gouverné le monde. On vit souvent des Souverains qui oserent insulter la personne des Papes, les detrôner, les traîner en prison, les charger de fers : mais aucun ou presque aucun n'osa épouser sa niece, ou répudier sa femme sans sa permission. On sent combien ce préjugé a dû être favorable à la politique des Papes, puisque par-là ils pouvoient empêcher les alliances qui ne leur étoient pas favorables Ils se relâchoient de ce droit, ou le soutenoient suivant leurs intérêts.

Il y eut des temps où ils refuserent à de certains Monarques d'épouser leurs cousines au quatrieme degré : d'autrefois ils porterent des Princes à se démarier d'avec des femmes qu'ils avoient épousées légitimement.

Rome ayant ainsi jetté les fondements de sa puissance spirituelle, elle n'eut qu'un pas à faire pour établir la temporelle. De même que l'ancienne République, elle érigea un Tribunal, où toutes les af-

faires du monde devoient être jugées. Ce Tribunal décida des causes les plus célebres de l'Europe.

Les Papes ordonnerent de leur autorité & pleine puissance que plusieurs Royaumes changeroient de maîtres, & n'appartiendroient à d'autres Souverains, qu'à ceux à qui ils appartenoient. Ils déposerent un grand nombre de Rois, & disposerent de leurs Couronnes. Quelques-uns furent privés de leurs biens, meubles & immeubles; & d'autres furent réduits à vivre de charités.

Elle s'étoit donné des États & un domaine. L'histoire de l'Europe ne dit point comment elles les acquit. La légitimité de ses possessions n'est fondée que sur des doutes. Il n'est pas difficile de se convaincre qu'elle les usurpât. Il ne faut pour cela que jetter les yeux sur la position où étoit cette partie du monde, lorsqu'elle se les appropria. Tous les domaines de l'Europe étoient alors des aliénations de l'Empire Romain. Les Princes qui les avoient usurpés, ne pouvoient donner qu'illégitimement, ce qu'ils possédoient de même.

Rome cite des concessions des Césars. Il n'est guere probable que les Empereurs, dont la politique fut toujours de diminuer le pouvoir des Papes, aient contribué à les agrandir. Mais quand ils l'auroient voulu, ils ne le pouvoient pas. Ils n'avoient aucun droit de dépouiller l'Europe, pour enrichir Rome Chrétienne; à moins qu'il n'y ait un droit des gens en Europe, par lequel un bien volé en passant à un troisieme, devient bien acquis. Cependant elle jouit paisiblement de ses États, ni plus ni moins, que s'ils lui appartenoient de plein droit.

En parcourant les annales de l'Europe Chrétienne,

on ne trouve presque point de famille regnante que les Papes n'aient détrônée.

Ils voulurent que cette jurisdiction générale s'étendît jusques sur les affaires particulieres de la société. J'ai lu dans ces mêmes annales, qu'un Chrétien, nommé Monfort, ayant enlevé l'enfant du Roi Pierre d'Arragon, la Reine sa mere qui le redemandoit, alla plaider elle-même sa cause devant ce Tribunal. Il fut ordonné que Monfort rendroit cet enfant, & Monfort le rendit. On peut juger par ce seul trait de l'ascendant que les Papes avoient sur les Princes; car si les Grands leur étoient si soumis, que devroit-ce être des peuples ?

Non-seulement Rome vouloit être obéie, mais même elle vouloit l'être par les plus vils instruments de sa puissance. Un Moine, qui étoit porteur d'un ordre de sa part, devoit être respecté.

On vit dans une guerre pour la Religion un frere Ramire excommunier & interdire de sa part autant de Grands qu'il voulut. Quand un Roi qui lui payoit tribut, mouroit sans postérité, elle prétendoit à sa Couronne.

Elle cédoit quelquefois ses droits en apparence, mais ce n'étoit que pour mieux affermir son autorité. Si elle rendit grand Charlemagne, ce ne fut que pour mieux diminuer son pouvoir dans la personne de ses successeurs.

Sa coutume constante fut de favoriser les usurpations, lorsqu'elles purent favoriser ses vues.

Il ne servoit de rien aux Princes contre qui elle se liguoit, de faire voir la légitimité de leurs titres. Rome sacrifioit les droits les plus saints de l'Europe à ses intérêts personnels.

Elle reconnut un nommé Pépin usurpateur de la France pour légitime Souverain, & menaça de ses anathèmes les François qui oseroient se donner un Roi d'une autre race. C'est que cet usurpateur étoit puissant, & promettoit des domaines.

Comme elle avoit établi pour maxime, d'être le siege de la politique du monde Chrétien, & qu'il falloit pour cela qu'elle fut instruite de tout ce qui se passoit en Europe; elle tenoit un repertoire universel de ce qui se passoit chez tous les Princes. Pour cela elle entretenoit à ses dépens des Agents dans toutes les Cours. Ceux-ci se mêloient de tout. Il n'y avoit nulle affaire dont ils ne prissent connoissance. Leur séjour ordinaire étoit auprès des Souverains. C'est de là qu'ils s'insinuoient dans les replis les plus cachés des intrigues d'État. Il n'y eut point de secrets dans les familles Royales qu'ils ne pénétrassent. Ils s'ingéroient jusques à savoir le mystere de leurs lits.

Ils s'attachoient particuliérement à développer les vices & les vertus des Princes, & à connoître l'endroit foible de leur caractere. Rome en étoit aussitôt instruite; & l'on agissoit en conséquence.

On l'informoit exactement de la position présente des gouvernements, de leur pouvoir, de leurs forces relatives, du nombre de leurs troupes, de leurs systêmes économiques, de leurs finances & de leurs ressources. Les grands Mandarins avoient, par cette correspondance générale, la clef de la puissance politique de l'Europe.

Ces émissaires ne perdoient point de vue les Souverains; ils les suivoient dans leurs voyages, dans leurs amusements; ils les accompagnoient même à la

guerre; car il pouvoit naître à tout moment des événements qui changeassent la destinée des affaires : ils vouloient en être instruits les premiers, afin de prendre les devants, & qu'aucune autre Puissance ne les prévînt.

Ces Agents qu'on appelloit Nonces, parloient presque toujours fort haut. Ils menaçoient souvent les Souverains, & les accoutumoient à une soumission aveugle pour les Papes. Ils mêloient ordinairement les affaires du Ciel avec celles de la terre. Mais ils faisoient une chose plus utile pour leurs intérêts, car ils imbiboient si bien les peuples de leurs maximes, que ceux-ci tenoient plus à Rome qu'à leur patrie.

Rome par ses Agents cherchoit à porter les Souverains à avoir de la confiance en elle ; quand elle y avoit réussi, elle s'en servoit pour étendre les bornes de sa domination.

Aucun Prince n'étoit sûr de la fidélité de son peuple; car dans les divisions qu'elle avoit avec eux, son premier soin étoit de relever les sujets du serment de fidélité.

Elle entretenoit, dans toute l'Europe, des factions qui soutenoient publiquement sa primatie sur toutes les têtes couronnées; ce qui augmentoit son influence.

Comme elle avoit pour systême politique la foiblesse générale de l'Europe ; lorsque quelque Prince augmentoit considérablement ses forces, & que sa puissance commençoit à lui faire ombrage, elle suscitoit des jalousies dans les Cours des autres Souverains, & ne cessoit de s'intriguer jusques à ce qu'ils eussent pris les armes contre lui. Par cette discorde conti-

nuelle, elle empêchoit qu'aucun Gouvernement ne devint formidable.

Tandis que les autres Puissances se faisoient la guerre & se servoient des armes pour s'entredétruire, Rome n'employoit que des maximes; ce qui faisoit qu'elle étoit toujours la même, car elle ne s'usoit point. Uniquement occupée à aquérir la domination sur les esprits, elle étoit persuadée que, lorsque l'on a subjugué l'opinion des hommes, leur conquête est faite.

Les autres Puissances politiques de l'Europe se formoient un point de vue : leur plan de domination tendoit à un seul objet. Les Papes les embrassoient tous : leur système étoit celui de l'univers.

Quand l'Europe étoit en guerre, & que les Souverains n'avoient que les forces qu'il leur falloit pour attaquer ou pour se défendre, c'étoit toujours le temps qu'ils prenoient pour augmenter leur pouvoir.

Ils surent si bien en imposer aux peuples & aux grands, qu'on commença à se persuader qu'ils avoient des droits incontestables sur tous les États. Ce fut sur cette persuasion que plusieurs Souverains firent la guerre pour eux, & ruinerent leur puissance réelle, pour soutenir leurs droits chimériques.

Lorsqu'un Pape étoit forcé par les circonstances à faire un traité onéreux avec quelque Souverain, celui qui lui succédoit, l'annulloit aussitôt; car ce fût toujours une loi fondamentale de Rome, que les Papes sont toujours mineurs, quand il s'agit d'un acte qui peut diminuer leur pouvoir; ainsi ils étoient sûrs de regagner dans un temps ce qu'ils avoient perdu dans un autre.

Outre ses Émisaires & ses Agens, Rome avoit

encore des Bonzes & des petits Mandarins répandus dans tous les États de l'Europe, qui enseignoient que toutes les autres Puissances n'étoient que des branches de la sienne. Maximes qui, étant une fois reçues dans l'esprit des peuples, augmentoit la vénération pour elle, & diminuoit le zele pour un légitime Souverain.

Elle n'étoit fidele à ses engagements, que lorsqu'en les tenant, ils n'étoient point contraires à ses vues.

On lit qu'elle traita avec un Prince pour l'investiture du Royaume de Naples, quoiqu'elle eut pris d'ailleurs d'autres engagements. Elle mettoit toujours ses droits à l'enchere. Celui qui en donnoit le plus d'argent l'obtenoit.

Lorsqu'elle passoit quelque engagement, elle y mettoit toujours des clauses qui lui offroient un moyen sûr de ne pas le tenir.



LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de grandeur dans les Gouvernements Européens: ce qu'on appelle ici la puissance politique des États est toujours près du néant.

Les intérêts des Princes sont de petits atômes imperceptibles. Quand on me fait le récit des batailles générales qui ont agité le monde Européen, & des légions de soldats qui se sont battus pour augmenter le pouvoir de ses Potentats, il me semble que je vois un tas de fourmis qui se disputent la conquête d'un épi de bled.

Dans les plus grands combats qui se livrent en Europe, il n'est guere question que de quelques lieues de terrein inculte, ou presque toujours inutile. C'est pour ces riens que les Rois Chrétiens passent leur vie à négocier ou à se battre.

La France est la plus grande Puissance de l'Europe: il est vrai que son continent est aussi étendu qu'une de nos Provinces, & qu'elle est aussi peuplée que deux ou trois de nos Villes unies ensemble. On éleve sa grandeur jusques aux nues, & on ne parle que de ses forces; la raison en est qu'elle peut mettre sur pied une armée, aussi nombreuse que le détachement des troupes qui suivent notre Empereur, lorsqu'il va prendre le divertissement de la chasse.

Cette Monarchie étend ses ailes sur l'Océan & la Méditerranée; mais au lieu de commander à ces deux mers, elle en est commandée.

Elle tient un rang distingué parmi les autres Puissances par ses richesses. Si son numéraire étoit réparti géométriquement, il y auroit une demie once d'argent pour chacun de ses sujets. Cela s'appelle ici les Finances; mot idéal, qui ne signifie rien lorsqu'on l'étend au général, puisqu'il n'y a que quelques partisants qui aient les moyens de financer.

Le Roi est riche en France; mais c'est parce que tout le monde y est pauvre. Il s'approprie le bien de tous ses sujets, & pour cela il n'a rien à faire qu'à leur demander la permission de le prendre.

Les François idolâtrent leur Roi, qui est la cause premiere de leur misere. C'est une maladie de famille, qui passe de pere en fils, & qui se perpétue de génération en génération. On embarrasseroit beau-

coup ce peuple, si on lui demandoit la raison de cet amour. Il pourroit répondre que c'est un usage établi. Ce n'est pas que la nation Françoise n'aime ses richesses; mais elle aime encore plus ses mœurs & ses manieres. L'homme ici est un animal contradictoire à lui-même.

Les François travaillent avec des peines inconcevables à acquérir des trésors qu'ils cédent au Prince dès le premier ordre qu'ils en reçoivent.

Les connoisseurs en politique prétendent que cet amour pour le Prince forme la véritable puissance de la Monarchie. Je le croirois bien aussi, s'il n'étoit pas abusif. Il faudroit pour cela qu'il fût lui-même la regle de la politique, qu'il établît un point de proportion entre le Prince & les sujets; que celui-là ne leur demandât pas trop, & que ceux-ci lui donnassent assez.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LEs joueurs ressemblent aux amants, ils s'imaginent qu'on n'a rien de mieux à faire, que d'écouter leurs complaintes.

Hier, on m'introduisit dans une société Piémontoise, où je ne fus pas plutôt entré, que la compagnie se saisit de moi. J'appris dans une heure les malheurs de chacun. L'un me dit que, depuis un an, il avoit perdu la moitié de son bien au jeu; l'autre, qu'il étoit entiérement dérangé; un troisieme, qu'il avoit consommé toute sa fortune aux cartes.

„ Messieurs, dit alors un vieux joueur, qui n'a-
„ voit encore rien dit, vous parlez de vos pertes,
„ mais personne de vous ne parle de ses profits; car
„ enfin vous gagnez quelquefois; mais poûr moi,
„ cela ne m'arrive jamias. Tenez, Monsieur l'étran-
„ ger, continua-t-il en m'adressant la parole, me
„ voici: je joue le quadrille, depuis que je suis au
„ monde, & graces à mon âge, ce n'est pas l'affaire
„ d'hier; je n'y ai pas gagné une seule fois. Il y a
„ vingt-cinq ans, que je n'ai vu spadille. Rien de
„ plus marqué, que mon malheur. Si j'ai un jeu
„ passable, & que j'appelle un roi, je fais la partie
„ remise: si je joue sans prendre, elle est codille.
„ Ce qui me désole le plus, c'est que je joue avec
„ de vielles femmes qui me volent depuis le matin
„ jusques au soir. Cependant je me vois à l'hôpital.

„ Voilà un plaisant guignon, reprit un autre qui
„ étoit à côté de celui qui venoit de parler, que de
„ n'avoir point de spadille! Est-ce que quand on
„ joue au quadrille avec des Dames en Piémont,
„ on voit jamais les as noirs.

„ Mais Monsieur, continua-t-il, une chose qui
„ vous surprendra & qui n'a point d'exemple, c'est
„ qu'au moment que je vous parle, on vient de me
„ forcer le quinola sixieme au reversis. Voilà, par
„ exemple, des coups marqués, & ce qu'on peut ap-
„ peller des événements. Mais, si vous parlez d'événe-
„ ments, reprit un troisieme, il n'y a personne, sous
„ la voute des Cieux, qui puisse vous en citer de plus
„ extraordinaire, que moi. En voici, par exemple, un
„ qui est unique, & qui vient de m'arriver, il n'y a
„ pas encore une heure. Vous savez sans doute le pi-
„ quet, Monsieur, me dit-il? Non, Monsieur, lui ré-
„ pondis-je, je ne le connois point. Cela ne fait rien,

„ continua-t-il; le coup eſt ſi ſimple, que tout le „ monde peut le conçevoir : voici comme il s'eſt „ paſſé.

„ La partie va en cent point : je ne joue que pour „ deux, & mon adverſaire pour ſoixante & quinze. „ Je ſuis en premier; j'ai ſix tréfles, par l'as, le roi, „ la dame, le valet, le neuf, & le huit; & trois pi- „ ques, par l'as, le roi, & la dame; l'as & le roi de „ cœur, & la dame de carreau: c'eſt le plus grand „ jeu du piquet; avec cela, j'ai cinq cartes à pren- „ dre. Je ne joue que pour deux; naturellement je „ dois porter au point. Je garde mes ſix tréfles, avec „ un as; mais, voyez ma fatalité! Je prends le huit, „ le valet & le neuf de pique; la dame & le valet „ de cœur, & pas un ſeul carreau. Je crois qu'en „ allant au talon, ils étoient enſevélis dans les plus „ profonds abîmes de l'enfer; mais non, je me trom- „ pe, ils n'y étoient pas, malheureuſement pour „ moi; car ils ſe trouverent tous dans les mains de „ mon adverſaire, qui m'en mit ſept ſur la table, „ par la quinte au valet, avec quatorze de dix, & „ me gagna cent louis que nous jouions cette par- „ tie-là. Que dites-vous de celui-là, Monſieur, con- „ tinua-t-il? Je n'entends pas le coup, lui répondis- „ je, mais il me paroît malheureux. Malheureux! re- „ prit-il, avec fureur. Après une pareille fatalité, „ il faut ſe pendre. En cinq cartes, ne pas prendre „ un ſept de carreau!

„ Monſieur, interrompit une vieille Dame, quoi- „ que le coup ſoit piquant, ce n'eſt cependant qu'une „ ſeule partie de perdue. Mais que direz-vous de „ ponter une nuit entiere au Pharaon, ſans gagner „ un ſeul paroli? Voici mon hiſtoire de la nuit paſſée.

„ Je

„ Je mets d'abord deux ducats sur un as qui avoit
„ été déclaré pendant deux heures, contre le Ban-
„ quier. Je ne l'ai pas plutôt mis sur la table, qu'il
„ est pris. Je le pousse, & il est fait quatre fois de
„ suite. A la seconde taille, je laisse l'as, & prends
„ le roi; le roi perd deux fois, & l'as gagne trois.
„ Je m'opiniâtre sur le roi, & je suis faite treize
„ fois de suite, sans interruption. Alors, je change
„ ma carte; je prends la dame qui étoit routée;
„ mais je ne l'ai pas plutôt choisie, qu'elle perd, &
„ le roi commence à gagner. De crainte que la dame
„ ne perdît autant que le roi, je la changeai pour le
„ valet; & le valet perdit plus souvent que le roi.
„ Je le gagnai cependant une fois: je fis paroli au
„ dix, & le perdis *sònica*. Le neuf avoit été décla-
„ ré; je le pris & la chance tourna. J'entends dire
„ à ma droite, que le Banquier donnoit la face; je
„ la prends, & je suis aussitôt facée. On me dit à ma
„ gauche que la seconde face est certaine; je la choi-
„ sis, & je suis refacée. Enfin, je quitte, furieuse &
„ désespérée perdant tout ce qu'on peut perdre au
„ monde.

„ Tout cela n'est qu'une bagatelle, reprit un
„ Piémontois qui n'avoit pas encore ouvert la bou-
„ che; votre malheur, Madame, n'est que le cadet
„ du mien. Dans dix ans, j'ai perdu à ponter au
„ Pharaon, vingt-cinq millions de masses; & si je
„ n'avois fripponné les Banquiers, ils m'auroient
„ gagné cent millions.



LETTRE XVI.

Le même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

Les États ne dégénerent point tout-d'un-coup, ils s'affoibliſſent par gradation, il s'écoule pour l'ordinaire pluſieurs ſiecles, avant que les reſſorts en ſoient tout-à-fait uſés.

La ſeconde fois que j'aſſiſtai au petit Conſeil d'État dont je t'ai déja parlé, je trouvai les politiques qui le compoſoient occupés de la poſition préſente de la France.

Comme chacun en donnoit des raiſons relatives à ſa maniere de penſer, un des membres prit ainſi la parole.

„ Meſſieurs, dit-il, nous prenons preſque toujours le change ſur nos affaires politiques, en attribuant leur mauvais état à une ſuite d'incidents qui ſe ſont ſuccédés depuis quelques années, tandis qu'ils tirent leur ſource d'une cauſe qui exiſte depuis pluſieurs ſiecles.

„ Après la grande révolution de notre monde, qui des peuples barbares fit des nations civiliſées, chaque État particulier ſongea à ſa grandeur perſonnelle.

„ La France voulant dominer ſur tous les peuples de l'Europe, ne penſa qu'à étendre ſes conquêtes de terre : elle ne vit point la mer. Le grand Océan n'entra point dans ſes vues. Elle eut des armées innombrables pour reculer ſes frontieres, & faire face à tous ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon

„ agrandissement. Son plan étoit dans ce temps-là
„ analogue à l'exécution de ses desseins, & peut-être
„ à la position où étoient alors les choses. Mais le
„ systême universel de l'Europe a changé de face.

„ De nombreuses colonies, transplantées dans
„ les nouveaux mondes, établirent une puissance
„ qui n'existoit pas auparavant. Des plantations nou-
„ velles créerent une richesse dont on n'avoit ja-
„ dis aucune idée; des mines abondantes s'ouvri-
„ rent en Amérique, qui augmenterent considéra-
„ blement les signes des valeurs; un grand commer-
„ ce étranger se forma, & devint la base du pouvoir
„ de tous les États. Alors les vaisseaux furent plus
„ nécessaires que les soldats, & les armées moins
„ utiles que les flottes; cependant la France, sans
„ faire attention à ce changement, suivit son an-
„ cien systême, & continua de s'éloigner de la mer. La
„ confusion de nos armements sur l'Océan n'est pas
„ l'affaire d'hier. Il ne faut pas attribuer ce désordre
„ à ce regne ou au précédent: il y a plus de deux
„ cents ans que les Anglois renverserent ainsi les pre-
„ miers fondements de notre marine. Ce peuple y a
„ toujours travaillé avec d'autant plus de succès,
„ que nous ne nous sommes jamais opposés aux pro-
„ grès de la sienne. Bien loin de penser à rétablir le
„ niveau, nous leur avons fourni nous-mêmes les
„ moyens de le détruire. La France, pendant ces
„ derniers siecles, a vu établir dans la Grande-Bre-
„ tagne une foule de *Bills* ou de réglemens propres à
„ augmenter ses flottes, & il n'est jamais venu dans
„ l'esprit de notre gouvernement de suivre son exem-
„ ple. Qu'est-il arrivé de cela? C'est que la marine
„ d'Angleterre, en devenant la dominante, a acquis

„ aſſez de richeſſes pour fournir à nos ennemis des
„ armes contre nous : de cette maniere la puiſſance
„ de mer a donné la loi à celle de terre. ”

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſc, *à pékin.*

De Paris.

Lorſqu'une Dame en France eſt en faveur & qu'elle a gagné l'affection de ſon Prince toutes les choſes de la vie civile prennent ſon nom.

A mon arrivée à Paris mon cocher me demanda ſi je voulois un carroſſe à la Pompadour. Un marchand de la rue St. Honoré qui ambitionnoit ma pratique m'aſſura que, ſi je voulois me ſervir de lui, il me donneroit un drap de couleur Pompadour ſuperbe. Un cuiſinier qui s'offrit en même-temps pour entrer à mon ſervice, me dit pour me prouver ſon talent qu'il pouvoit faire d'excellents ragoûts à la Pompadour. On voit des cheminées, des miroirs, des tables, des ſophas, des chaiſes qui s'appellent ainſi. Il y a auſſi des lits à la Pompadour. Comme j'ai de la peine à croire que les François donnent ainſi des noms aux choſes à pures pertes, je ferai quelques recherches pour ſavoir, ſi un lit à la Pompadour n'eſt pas ſuſpendu de maniere à donner plus de plaiſir aux ſens que les autres.

On vend ici des rubans à la Pompadour, des boîtes à la Pompadour, des éventails, des étuis, des curedents à la Pompadour. Il n'y a point de chiffon aujourd'hui ſur la toilette d'une femme qui ne ſoit à la Pompadour.

On dit que cette nation est vaine ; mais comment concilier cela avec cette profonde humilité qu'elle fait paroître ? Les grands & les petits ont endossé la livrée de la favorite, & semblent tenir à grand honneur d'être habillés comme ses laquais. Le plus grand contraste est que ceux qui l'honorent le plus extérieurement, affectent de la mépriser d'avantage intérieurement. En vérité, mon cher *Kie-tou-na*, cette nation est une véritable énigme. Tous les hommes sont inconséquents ; mais les François sont les plus inconséquents de tous les hommes.



LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur les Cérémonies, à Pékin.*

De Paris.

ON s'étouffe ici à force d'amitiés. Lorsqu'on arrive de campagne ou que l'on a été seulement huit jours absent, il faut essuyer les embrassades, non-seulement de ceux avec qui on est en quelque liaison, mais même de ceux qu'on ne connoît pas.

Ces mêmes accolades se reçoivent & se rendent dans les visites ordinaires, au premier de l'an, les grands jours de condoléance & de félicitation, aux mariages, aux baptêmes, & aux enterrements. La nation s'embrasse continuellement, & ne s'en hait pas moins. Je crois que les François qui suivent leur dogme à la lettre, tirent cette coutume de la Religion du Christ qui fut trahi, dit-on, par un baiser. Les femmes sur-tout paroissent tirer ce cérémonial de Judas, car elles s'embrassent sans cesse, & se trahissent toujours.

Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un inſtinct de ſociété qui porte les François à faire ſemblant de s'aimer, pour être plus en état de ſe ſupporter les uns les autres. Les embraſſades mettent ici tout le monde au même niveau; il ſemble qu'on ſoit tous égaux, lorſqu'on s'eſt embraſſé également.



LETTRE XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

GEnes d'où je t'écris n'eſt pas une Puiſſance; c'eſt une Ville à laquelle on a donné le nom de République.

Je ne ſais pourquoi les Européens ont imaginé de ſe diviſer en petites peuplades, dont les forces, n'étant pas en proportion relatives, ſont continuellement à la veille d'être ſubjuguées.

Quand cette République a des diſcuſſions avec les Princes étrangers, il faut que le peuple ſe révolte pour ſoutenir les droits de l'État : remede qui eſt pire que le mal.

Un étranger eſt d'abord au fait de la puiſſance politique de ce gouvernement. Quelques barques marchandes compoſent ſa marine, & deux ou trois compagnies de Corſes forment ſon état militaire. Ses finances ſont en meilleur état; il y a ici un tréſor; & c'eſt dans celui-ci que conſiſte la République.

Gênes a la manie de vouloir figurer avec les premieres Puiſſances de l'Europe; elle reçoit & envoie des Ambaſſadeurs dans les Cours étrangeres. Elle a un

Souverain qu'on appelle Doge; mais il faut que ses sujets se méfient de lui; car il n'est pas plutôt élu qu'il devient prisonnier d'état; il n'a pas la liberté de sortir des murs. Sa souveraineté finit aux portes de la Ville.

Cette espece de Royauté se remonte tous les trois ans. Le Prince qui occupe le Trône n'y est pas plutôt assis qu'il est obligé d'en descendre pour redevenir sujet.

Il y avoit autrefois une Couronne attachée à ce Diadême; mais des rébelles l'en ont arrachée, & il ne reste aujourd'hui aux Doges de Gênes qu'un bonnet.

Libertas : voilà la devise de cette République; il est vrai que deux ou trois cents citoyens ont la liberté de tyranniser tous les autres, de faire des loix à leur fantaisie, de les abréger, de jouir des dignités, des rangs, des honneurs, de se revêtir des premieres charges de l'État, & de disposer des revenus de la République. Je ne voudrois pas qu'on ajoutât la dérision à la servitude. Pourquoi insulter aux malheurs des peuples? Ils ne sont déja que trop à plaindre d'être esclaves. La devise de la liberté ne convient qu'à un peuple qui se gouverne par lui-même ou par ses représentants; il n'est libre que lorsqu'il a part à l'administration, & qu'il entre dans le conseil délibératif de la nation. Les Européens n'appellent presque jamais les choses par leur nom; ils nomment Républiques des États entiérement despotiques; c'est comme si l'on vouloit que l'Empire du Turc fut un gouvernement libre.

L'autorité suprême est ici au pouvoir des Nobles qui peuvent conjurer contre l'État sans que le corps du peuple puisse s'y opposer. Le Sénat délibere souvent des choses qui tendent à sa ruine. Il est arrivé plusieurs

fois dans un siecle que la République a été à la veille de périr par son inconsidération.

On voit à Gênes un autre sujet de dérision publique, c'est la statue d'un citoyen, qui délivra la République d'un joug étranger, pour lui en faire porter un national, toujours plus pesant aux peuples.

Outre ces malheurs publics qui regardent l'État, il en est un autre qui regarde les citoyens. L'ancienne noblesse dispute le pas à la nouvelle; ce qui forme des débats & des querelles, où toutes les familles sont forcées de prendre part.

C'est déja trop pour une nation d'avoir à supporter la tyrannie générale des nobles, sans qu'elle les afflige encore par ses divisions particulieres.

Il est difficile qu'un peuple porte long-temps le même joug sans chercher à s'en affranchir. Celui de Gênes a souvent tenté d'abolir le despotisme des nobles; mais l'anarchie l'a toujours emporté sur lui. La République a employé deux moyens qui ont toujours été efficaces : l'un a été d'appauvrir le peuple en employant contre lui des monopoles, & l'autre de le tenir divisé par des factions particulieres.



LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin*.

De Paris.

A La Chine, la société générale est divisée en deux branches; les hommes & les femmes ont chacun leur département : ils ne se rencontrent que pour remplir l'objet de la propagation; à l'exception

de cette affaire, ils n'en ont point d'autre ensemble. Nous autres Asiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du sexe : le dogme de notre Religion à cet égard se réduit aux clefs & verroux. Ici les femmes sont confondues pêle-mêle avec les hommes : elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux se fie sur la sagesse de son épouse, comme si elle étoit la chasteté même, il lui remet les clefs du trésor qu'il a le plus précieux, & se repose sur elle de son honneur. Il y a beaucoup à dire pour & contre cet usage ; mais quelques raisons que nous puissions alléguer aujourd'hui, nous autres Asiatiques, pour nous justifier, nous perdrions notre procès en Europe, parce que les femmes y ont gagné le leur.

Il est certain que la nature n'a point établi cette séparation ; elle ne peut être fondée que sur les abus de la fréquentation des deux sexes : c'est un remede que la législation applique à la société malade. Il n'y a qu'à réfléchir sur la foiblesse d'un sexe, & la fragilité de l'autre, pour convenir de la nécessité du remede.

C'est, disent les Européens, une tyrannie, mais si cette tyrannie répand du calme dans les passions, si elle guérit les inquiétudes de l'esprit, bannit les craintes, entretient la paix domestique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde, laisse l'équité aux Tribunaux, empêche que la justice ne soit vendue, que l'administration générale ne soit troublée ; si elle maintient l'ordre général, soutient les loix fondamentales, fait que le gouvernement est en sûreté, que la faveur ne dispose point

des premieres charges de l'État, que le Prince ne se prévient point, que les emplois ne se vendent pas; si tout cela est une tyrannie, il sera toujours très-glorieux pour la société que les hommes soient ainsi tyrans.

Il faut avouer, Monsieur le Chinois, me disoit l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une servitude qui les rend esclaves. Il faut convenir, Monsieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconsidérés de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en ayez. Portez vos regards sur tout ce qui vous environne, & vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, est la véritable image de votre servitude. Examinez-vous bien, & vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avoit donnés sur les femmes, & que vous n'êtes plus que les secondes personnes de la société.

L'empire des femmes aujourd'hui est établi, depuis le Monarque jusques au dernier sujet. On lit dans l'histoire de l'Europe qu'il y avoit autrefois un peuple, appellé Sauromates, qui étoit dans la servitude civile des femmes : les François sont aujourd'hui ce peuple. Le beau sexe s'y est emparé de l'administration générale & particuliere : toutes les affaires de la République sont de son ressort; c'est lui qui fait mouvoir la grande machine du monde Européen. Ici une femme est toujours cachée derriere un homme; les Européens ne sont que des automates, qui reçoivent de ce sexe l'action & le mouvement.

Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux sexes, n'est pas la fréquentation,

mais l'ascendant, que le plus foible prend sur le plus fort ; ce qui avilit les hommes au point, qu'ils se rendent indignes de ces mêmes hommes qui les avilissent.



LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA société se soutient ici d'elle-même. Personne n'en sait la méchanique. Le pere n'apprend point au fils les devoirs de citoyen; il ne les sait pas lui-même.

Les loix sont renfermées dans de gros volumes, & il n'y a que ceux qui étudient long-temps une science profonde, qu'on appelle *le droit*, qui soient en état de lire dans ces livres. C'est ici une profession particuliere que de savoir les obligations de son état; presque personne ne sait le droit de ses devoirs.

Un sujet qui a causé une lésion dans la police générale, ignore qu'il ait commis un crime dont il est responsable à la société dans laquelle il est membre, il faut que ce soit des gens de loi qui le lui apprennent, & quand on l'en instruit, il est presque toujours trop tard pour y remédier. Sa sentence suit de près cette découverte : il est souvent puni pour un crime, dont il ne se connoissoit pas coupable.

Deux particuliers qui ont un procès, & dont l'un a violé les loix de la société, ne savent jamais par eux-mêmes qui des deux peut avoir tort. Ils vont devant un Tribunal composé de Juges, qui étudient

long-temps le fait, & qui après plusieurs séances, déclarent quel est l'innocent.

Il est triste d'être d'une société où ceux qui la composent, ignorent les devoirs de leur condition, & dans laquelle il faut toujours qu'un tiers les apprenne à ceux qui s'en écartent. Cette premiere obligation en Europe n'entre point dans l'éducation générale. La législation n'a point de catéchisme. Ce n'est que par hasard qu'on apprend à être citoyen. On a entendu dire, ou raconter à quelqu'un qu'il ne faut point tuer, ni voler.

A l'exception des crimes capitaux qui tombent les premiers sous les sens, on peut dire que les loix en Europe ne punissent que des innocents; car pour être coupable, il faut savoir qu'on l'est.

En général, à la Chine le peuple s'écarte moins de ses devoirs, parce que presque tout le monde les connoît. L'institution entre dans l'éducation Chinoise : chaque membre de l'Empire apprend dans les livres de loix à être citoyen; les obligations de chaque classe y sont marquées; quand on y manque on est toujours coupable, parce qu'on le sait avant que d'y manquer. Il seroit à souhaiter pour l'ordre civil de l'univers, que chaque peuple de la terre suivît là-dessus l'exemple de la Chine.



LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin*.

De Paris.

LE pays de l'opéra est immense; il y a des gens à Paris qui le parcourent depuis quarante ans, & qui n'en connoissent pas toutes les avenues. J'essaie ici de t'en envoyer une carte géographique, ou pour mieux dire, musico-graphique.

Ce spectacle n'est pas seulement formé de mortels; il est encore composé de divinités célestes & infernales.

Il descend trois fois la semaine sur le théatre des nuées chargées de Dieux, & il sort de dessous les planches des chars remplis de Diables.

Les premiers sont d'un pays qu'on nomme l'Olympe, d'où ils viennent pour se donner en spectacle à ceux qui paient pour les voir.

Il y a apparence que cet Olympe n'est pas bien éloigné de Paris; car les Dieux qui en viennent sont aussi frisés & aussi poudrés que s'ils sortoient de leurs toilettes. A l'égard des Diables, ils ne doivent pas venir de fort loin non plus; car les Mandarins Chrétiens prétendent que l'Enfer est directement sous le parterre de l'opéra de Paris. Je ne sais si c'est à cause que la musique est infernal. Les Diables au reste sont de fort aimables Cavaliers: ils ont toujours la barbe faite, & s'ils ne portoient point des cornes, on les prendroit pour des êtres bienfaisants. Le Dimanche, le Mardi, & le Vendredi, il ne doi tpresque point

y avoir de divinités dans le Ciel ni dans l'Enfer: tous les Dieux & les Démons sont à l'opéra de Paris.

C'est sur eux que roule ce spectacle. Ils sont chargés de charmer la compagnie par leur voix ; ils commandent à tout, excepté au rhume. Ces divinités sont quelquefois si enrouées, qu'elles ne peuvent se faire entendre.

On y voit aussi des Déesses qui sont les femmes des Dieux. Ces divinités femelles me surprirent : car outre que je n'avois jamais soupçonné qu'on put faire un Dieu d'une femme, je croiois que tous les Dieux du monde étoient de vieux garçons. En effet l'embarras du ménage ne convient pas à des êtres qui sont chargés du soin de l'univers : outre que le mariage énerve toujours un peu. Aussi si tu voyois les Dieux, ils te feroient compassion, tant ils sont maigres & fluets. Il y en a qui n'ont pas six onces de chair sur les os ; & plusieurs d'entre eux ont les jambes si minces, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de leur divinité.

Il n'y a rien de moins chaste, que les êtres suprêmes : ils sont toujours à flairer le jupon de quelque mortelle : car les Dieux en Europe sont comme les hommes, ils n'aiment point leurs femmes. Les pauvres Déesses sont souvent obligées de coucher seules, tandis que les Dieux leurs époux se réjouissent entre deux draps, avec des jolies mortelles. Autrefois elles étoient furieuses de leurs infidélités. On m'a raconté là-dessus des vengeances terribles. L'Europe entiere manqua plusieurs fois d'en être embrasée : mais voyant que leur courroux étoit inutile, elles se consolerent de la perfidie de leurs maris, & prirent le parti de se laisser cajoller à leur tour par d'aimables mortels ;

de façon que l'Olympe eſt aujourd'hui un lieu de proſtitution.

Les Dieux ne manquent jamais de réuſſir auprès des femmes. Il eſt vrai qu'il n'y a point de détour qu'ils n'employent pour cela. Ils paroiſſent ſous toutes ſortes de formes; tantôt ils ſe montrent avec tous les attributs de leur divinité; quelquefois ils paroiſſent comme des ſimples mortels. Mais quand ils ne veulent pas manquer leur coup, ils ſe métamorphoſent en pluie d'or.

Il y a un diable de dieu à ce ſpectacle, qui eſt malin comme un vieux ſinge. Il a la malice de ſe transformer en un bel & gros oiſeau pour ſe faire aimer de celle dont il veut jouir; ce Dieu, comme tu vois, eſt au fait du goût de ce ſexe, il ſe change quelquefois auſſi en geniſſe; & quand il a ſa proie ſur le dos, il l'emporte, & va en jouir.

Il n'eſt guere poſſible qu'un Roi ou un Empereur, dont ces dieux ont réſolu de ravir la femme, puiſſe s'y oppoſer; car ils ont toujours leur nuage caché derriere le théatre, où ils font monter leur proie, & s'envolent avec elle dans les nues.

Les diables qui ſe mêlent auſſi d'enlever les femmes des mortels, les raviſſent facilement. Le théatre s'ouvre, & ils ſe précipitent dans leur région avec leur proie. Dans ce cas-là j'aimerois mieux être diable que dieu, car on ne craint point les chûtes.

De ces divinités eſt né un enfant qui eſt bien le plus malin eſpiegle qui ſoit dans la nature. Il n'y a point de tours qu'il ne faſſe à l'opéra, où il eſt toujours. Il joue à toutes les femmes des pieces épouvantables; il ſe gliſſe ſouvent dans leur compagnie, comme un petit garçon perdu : d'autrefois il naît tout

d'un coup au milieu d'elles comme un champignon. Elles ne se méfient pas de lui : car si tu le voyois, il a l'air si bon, qu'on diroit qu'il n'y touche pas. Il est impossible de s'empêcher de le caresser, car il est beau, comme l'amour ; & c'est alors qu'il blesse avec des fleches imperceptibles. Après qu'il a porté son coup, & dés qu'il s'apperçoit qu'il cause des douleurs effroyables, il se met à rire de toutes ses forces & s'enfuit.

J'ai demandé depuis d'où vient qu'on ne se défaisoit pas à l'opéra de ce mauvais garnement-là, mais on m'a répondu que sans lui il faudroit mettre la clef sous la porte de ce spectacle.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Sin-ho-ei, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a six points importants à résoudre dans la politique d'Europe, qui, tandis qu'ils ne le seront pas, feront toujours de cette partie de l'univers le théâtre des guerres & des divisions.

Le premier problême consiste à savoir si l'Europe ne seroit pas plus puissante, si elle l'étoit moins ; c'est-à-dire, s'il ne faudroit pas la réduire à ses premieres limites, en la séparant des autres continents du monde, sur lesquels depuis deux siecles elle a fait de si grandes conquêtes. L'Asie, l'Afrique, & l'Amérique l'ont dépeuplée de plus de vingt millions de ses habitants. Elle est donc plus foible aujourd'hui qu'elle ne l'étoit. Ce n'est point en recu-

lant leurs limites, & en augmentant le nombre des déserts, que les nations deviennent puissantes.

Le second est un peu plus difficile. On demande si la Religion Catholique-Romaine n'est pas un obstacle invincible pour acquérir de la force, & si le Pape n'est pas un écueil contre lequel toutes les Puissances temporelles vont se briser.

Le troisieme consiste à savoir si la population est l'ame de la puissance politique. Ce problême cesseroit d'en être un, si on ne s'abusoit communément sur ce terme. Mais on prend presque toujours pour des peuples ce qui n'en est que l'image. On est étonné d'être foible avec une population immense; mais on ne fait pas attention que les peuples ne sont que des cadavres. A quoi sert à un Souverain d'avoir des sujets, s'il n'a point des hommes?

Dans le quatrieme on demande si le commerce par lui-même forme une puissance? Celle-ci se réduit à savoir si pour s'agrandir, il faut ramasser plus de richesses, que de soldats. Si les exemples du passé pouvoient en servir aux Européens, le quatrieme problême seroit d'abord décidé. Les peuples qui conquirent autrefois toutes les nations, défendirent le commerce; il ne faut pas croire que le systême de l'univers soit changé au point que, ce qui étoit autrefois la foiblesse elle-même, soit aujourd'hui la force.

Le cinquieme regarde la navigation. On met en question, s'il ne faudroit pas séparer la mer de la terre, si l'union de ces deux éléments n'est pas plus préjudiciable, qu'avantageuse à l'Europe?

Le sixieme qu'on peut regarder comme le problême domestique de la Chrétienté, est d'une grande conséquence. Les cabinets le regardent comme le

nœud gordien de la politique moderne. Il eſt queſtion de ſavoir ſi le degré de force de ce qu'on appelle ici la Maiſon de Bourbon, eſt ſupérieur au degré de puiſſance de ce qu'on nomme la Maiſon d'Autriche? Les Européens ſe font la guerre depuis trois ſiecles pour inſtruire ce point de politique; il a péri plus de dix millions de ſujets de part & d'autre, ſans qu'on ait encore pu parvenir à le décider.

Il y auroit un moyen qui feroit une ſuſpenſion d'armes de vingt ans, pendant laquelle on meſureroit géométriquement les pouvoirs de ces deux Maiſons. Mais elles n'auront garde, car l'une d'elle découvriroit par-là ſa foibleſſe; & toute leur politique tend à la cacher. Il faut qu'elles ſe déguiſent à elles-mêmes leur état, pour en être plus propres à deſoler les autres peuples. Ces deux Maiſons ſe mettent réciproquement en équilibre, en s'affoibliſſant; de maniere que dégénérant toujours, elles ne ſe feront plus la guerre par leurs forces, mais combattront par leur propre foibleſſe.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne eſt fort commode; outre le Baptême qui purifie les ames, & les place par avance dans le ſéjour des bienheureux, il y a encore des moyens très-efficaces pour y parvenir. Dans cette ſecte on peut acquérir le Ciel ſans beaucoup de peine. Il y a des gens ici qui y conduiſent

à moins de fraix qu'il eſt poſſible. Ces gens-là s'appellent des Directeurs. Ils ſe chargent de votte ame & en font leur affaire. Vous ne devez vous mêler de rien que de faire ce qu'ils vous diſent; & ce qu'ils vous diſent eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de ſe paſſer d'être heureux pendant toute une éternité.

Souvent même ils vous font gagner le Paradis en ſuivant vos plaiſirs, & vos propres paſſions; ce qui eſt la choſe du monde la plus commode.

Il faut que je t'explique ce myſtere de la Religion du Chriſt. Ce n'eſt pas le mal chez les Chrétiens qui fait le crime, mais ſeulement l'intention du mal : de maniere qu'il n'y a qu'à faire le mal ſans intention, & alors il n'y a point de mal. Par exemple, il n'y a qu'à ſuppoſer qu'on ne veut pas offenſer Dieu, mais ſeulement ſe ſatisfaire ſoi-même.

Juſques-là on n'a pas beſoin de Directeur, & on peut acquérir le Ciel de ſoi-même. Cependant comme il eſt impoſſible en péchant qu'il n'y entre un peu de malice, c'eſt en ceci que le Directeur eſt néceſſaire. Il ſonde le degré de malignité du péché; mais comme cela dépend de la maniere d'appliquer la ſonde, il ſe trouve ſouvent qu'un pécheur eſt plus heureux que ſage, & qu'il eſt encore dans la voie du Ciel tandis qu'il ſe croyoit à moitié chemin de l'enfer.

Mais ſi le Directeur peut ſauver facilement, il peut damner également; ce qui fait une ſorte de compenſation dans cette Religion.

La plupart des actions chez les Chrétiens ſont équivoques. Elles ſont ſans effet juſqu'à ce que ceux qui dirigent les ames viennent leur donner une détermi-

nation, c'eſt-à-dire, une pente vers le bien ou le mal : or cette pente eſt plus ou moins grande ſelon le degré de rapidité qu'on lui donne.

Souvent un pécheur n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'enfer. Quelquefois avec le même degré d'offenſe il en eſt très-éloigné; cela dépend des chemins détournés que le Directeur ſait faire prendre au péché. Il y a beaucouq de haſard pour acquérir la béatitude. Un pécheur qui a le bonheur de découvrir un Directeur facile, va aiſément au Ciel; celui au contraire qui en rencontre un de mauvaiſe humeur y parvient plus difficilement..

Que dis-tu d'une Religion où l'on trouve ainſi des tempéraments avec le Ciel, & où ceux qui la dirigent, élargiſſent ou retréciſſent à leur gré les portes de l'enfer?

Je voudrois bannir les Médecins & les Directeurs de toutes les ſociétés, afin de mettre tout le monde dans la néceſſité de guérir ſon corps & de conduire ſon ame.

LETTRE XXV.

Au même, à Pékin.

De Paris.

TOut eſt acteur au théatre du Palais Royal: les choſes de la terre, & même celles du Firmament. On y voit des étoiles fixes y jouer des rôles: le ſoleil y paroît dans tous ſes atours, & la lune avec ſes attributs nocturnes. Les éléments y ont également leur place; j'y ai vu un fleuve en chauſſes & en pourpoint, botté & éperonné, prêt à mon-

ter à cheval. La mer y eſt auſſi actrice; elle y paroît couverte de vaiſſeaux. Les Dieux & les Héros viennent débarquer ſur la ſcene. Dans les grandes marées, l'Océan s'avance ſi avant ſur le théatre, qu'à peine les acteurs peuvent-ils y paſſer.

La divinité qui préſide ſur cet élément, ſort de deſſous les eaux comme un canard, ſans être mouillé. Ce Dieu pour l'ordininaire chante aſſez joliment. Il débauche auſſi les mortelles; & quand il les a ſéduites, il les embarque ſur ſes vaiſſeaux qui ſont là tout prêts, & va en jouir au milieu de ſon empire aquatique. Je ne ſais quel goût il trouve à cela; car la poſſeſſion d'une mortelle au fond de la mer n'eſt pas, je crois, une bien bonne jouiſſance. Il eſt impoſſible de courir après lui, car il commande aux vents, & fait naître des tempêtes, comme il lui plaît.

Il fait ſouvent très-mauvais temps à l'opéra : l'air s'y obſcurcit; le Ciel ſe couvre de nuages, & une pluie mêlée de grêle & d'éclairs annonce un grand orage; mais bientôt le temps s'éclaircit; car ſuivant les regles de ce théatre, le plus grand orage ne doit durer que cinq minutes.

On diſtribue les rôles aux Acteurs qui doivent repréſenter la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnere, & ils apprennent par cœur à pleuvoir & à tonner. Un magicien qui a tout ce mauvais temps dans une baguette, doit le diſtribuer à propos. On le chaſſeroit de l'opéra, s'il y faiſoit pleuvoir deux ſecondes de plus.

Les quatres ſaiſons de l'année ſont auſſi leur apparition à l'opéra, & y jouent leur rôle. Le Printemps & l'Automne s'y montrent en habits trè-

galans; mais de toutes les saisons de l'année, celle qui paroît y avoir le plus fixé son séjour, est l'Été, car pour l'ordinaire on y étouffe de chaud. Il n'est presque point question d'Hiver. On n'éprouve d'autre froid à ce théatre que celui des acteurs.

L'aurore & le jour y paroissent à la chandelle, & le soleil s'y montre au milieu de la nuit. Il croise le théatre dans un char magnifique attelé de chevaux superbes; mais j'ai appris que ces coursiers ayant une fois bronché, cet astre, qui fut détourné de sa carriere, fit une chûte dans laquelle il manqua de se casser le col.

On y voit souvent une douzaine de gros vents avec le visage bouffi qui agitent l'air, mais comme ils soufflent tous à la fois, il n'est guere possible de distinguer le vent qu'il fait à l'opéra.

Les zéphirs y jouent aussi leurs rôles, & donnent beaucoup de plaisir aux Dames de qualité. On m'a parlé d'un zéphir qui enchantoit par sa douce haleine toutes les femmes de condition qui lui faisoient les yeux doux. Une Duchesse, qui apparemment avoit beaucoup de chaleur dans la nuit, couchoit souvent avec lui. Le public l'a perdu; ce zéphir n'est plus à l'opéra; il souffle aujourd'hui pour son plaisir, & quoiqu'un peu suranné, il voltige de ruelle en ruelle.

Outre les Acteurs, les dieux, les déesses, les mortels, les éléments, les démons, les magiciens, il n'est, pour ainsi dire, aucun animal qui ne trouve sa place sur la scene de l'opéra. On y voit des lions, des tigres, des ours, des éléphants, des rhinocéros, des singes, des crocodiles, &c. tous ces animaux doivent jouer leurs rôles qu'on leur donne par écrit, & dont ils ne doivent pas s'écarter. Un lion, qui d'un

oup de patte pourroit écraser le plus fort des mortels, doit souvent se laisser tuer lâchement par le plus foible des hommes.

Je ne saurois te dire où l'opéra a sa ménagerie, mais il faut que le bâtiment soit considérable; car le spectacle est rempli de bêtes. On m'a invité d'avance de venir à ce théatre, entendre un beau concert de grenouilles, & qui est composé, dit-on, par le meilleur maître de la nation : mais comme j'ai appris qu'il n'y a presque aucune de ces grenouilles qui n'ait quasi cinq pieds de haut, je n'irai point; car des grenouilles de cette taille doivent plus étourdir que réjouir. Au reste les éléphants & les lions de l'opéra doivent être des créatures très-raisonnables, car elles ont chacune dans le ventre l'ame d'un homme. A cet opéra chantant est joint un autre opéra dansant. Les acteurs à celui-ci ne parlent point, ils s'expriment par des gambades. L'olympe & l'enfer y dansent ensemble. Quand on n'a pas des démons, on y emploie des furies, & faute de celles-ci on y fait danser des Italiens. Presque chaque scene du chant finit par une danse, & chaque acte se termine par un ballet.

La nation des danseurs est dévouée à une divinité qu'on nomme *La Cabriole* : divinité ingrate qui, après bien des sacrifices, des peines & des travaux, ne donne le plus souvent à ses Sectateurs qu'une béquille pour récompense.



IL y a maintenant en Europe cinq grandes
ſances diviſées d'intérêt. Quatre de celles-c
nent des batailles par leurs Généraux, & font la
re de leurs cabinets.

L-o-i-s va à la chaſſe, quand ſes troupes
l'armée. F-c-s entre dans ſon cabinet, quand ſ
dats entrent en campagne. G-r-e part pour K
gton, quand ſes Régiments partent pour Greer
E-l-ſ-b- donne des ordres qu'on lui apprête ſoı
neau pour Moſcow, quand ſes armées s'app
pour l'Allemagne. Il n'y a que Frédéric qui ſ
guerre en perſonne.

Ce Monarque paſſe, dans l'eſprit de la plupa
Européens, pour un grand Prince, & cela parc
a joué pluſieurs fois tout ſon bien ſur une cart
a cavé au plus fort & qu'il a été ſouvent du *va*
On le trouve d'autant plus prodigieux qu'un jo
bataille il eſt entiérement à lui-même, & trou
ſez de loiſir pour ſouffler une heure de ſuite da

eſt le fruit des plus profondes méditations politiques : qu'avant que de prendre les armes, il avoit meſuré géométriquement la puiſſance de chacun de ſes ennemis, & calculé le degré de leurs forces, & celui de leurs reſſources. Il y a même mieux : on prétend qu'il avoit examiné l'état moral de l'Europe, & qu'il n'y avoit vu que des Rois ſans génie, ſans capacité, privés d'expérience, livrés à leurs plaiſirs, & plongés dans le luxe & la molleſſe : que ſur cette foibleſſe il avoit combiné ſes forces. Si cela eſt, Frédéric eſt un grand Roi. Mais ſi l'ambition ſeule de faire du bruit dans le monde s'en eſt mêlée, Frédéric eſt le plus imprudent de tous les Princes.



LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Co-tao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA beauté des femmes en France ſe remonte tous les matins, comme une pendule, on diroit que leurs charmes ſont à vis : c'eſt une fleur qui renaît & meurt dans un jour. La premiere occupation du ſexe ici en ſe levant, eſt de réparer les déprédations du viſage de la veille. Cette reſtauration ſe fait devant un conſeiller qui indique les endroits le plus endommagés, & guide la main pour les radouber. Il faut bien des affaires le matin avant qu'une femme ait rétabli ſon viſage de la confuſion de la veille, & ait remis chaque charme à ſa place. Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis-clos ; car une femme ſeroit perdue, ſi on la ſurprenoit le matin avec le viſage avec lequel elle s'eſt levée.

Cette remonte des charmes ſe fait par les ablutions, les aſperſions, les immenſions, les frottements, les lavements : ces opérations ne ſont que de ſimples préparations de la beauté. Après celles-ci, on bannit la pâleur, & on ſe défait d'un teint livide & noir : enſuite on emploie la pommade pour les lévres ; la poudre pour les dents. A la fin paroiſſent les éponges, les broſſes, les écurettes : après quoi viennent les eaux de lavande, les eſſences, les parfums, &c.

Chacune de ces drogues & tous ces outils ont une propriété qui leur eſt particuliere. Il s'agit de ſe faire un teint, de blanchir la peau, de ſe donner de la couleur, d'effacer les laps du temps, de dérider le front, d'arranger les ſourcils, de donner de l'éclat aux yeux, de rendre la bouche vermeille, &c. En un mot, il eſt queſtion de démonter un viſage de fond en comble, pour le rendre auſſi neuf que s'il n'avoit jamais ſervi.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*

De Gênes.

LES Gênois ne parlent point, ils ſifflent. Il faut être au fait du langage des oiſeaux pour converſer avec eux.

Chaque peuple, chaque Ville d'Italie a ſon idiome, & cet idiome n'eſt entendu que de ſes habitants ; mais de tous les peuples que les étrangers ne comprennent point, celui de Gênes eſt le plus incompréhenſible.

Les professeurs des langues Européennes prétendent que les Gênois parleront beaucoup un jour, ayant fait d'avance une grande provision de mots; car depuis deux mille ans qu'ils s'expriment, ils mangent la moitié des paroles.

Tout est petit chez ce peuple. Gênes n'a rien de grand que ses édifices. Au milieu de cette magnificence fastueuse de bâtiments, on voit de petits individus ensévelis dans leur néant. Un air sombre & lugubre regne au milieu de cette splendeur de Palais. Tous les habitants, hommes & femmes, sont habillés de noir depuis la tête jusques aux pieds. Les plaisants d'Italie disent que les Gênois portent le deuil de leur bonne foi.

Les Nobles de cette République ont un air si mesquin, le petit manteau de soie qu'ils portent sur l'épaule est si court & si étroit, que quelques-uns en ont voulu conclure qu'il n'y avoit pas assez d'étoffe dans leur esprit pour en faire de grands politiques ou d'habiles Magistrats.



LETTRE XXIX.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

IL faut voir la création de la nouvelle République Chrétienne.

Au seizieme, & au dix-septieme siecle, l'Europe étoit entiérement changée de face. Les Peuples qui avoient fait le plus de bruit dans cette partie de l'univers s'étoient anéantis d'eux-mêmes, il s'étoit fait une révolution générale sur le théatre du monde Chrétien.

Les nations qui étoient derriere la ſcene de l'Europe avoient ſuccédé à celles qui y avoient long-temps joué un premier rôle.

Il n'étoit plus queſtion depuis long-temps des Normands. Les Saxons & les Danois étoient devenus de petits peuples. Ils n'avoient part aux grandes affaires de la République Chrétienne que par l'influence que les grandes nations vouloient lui donner, & ces puiſſantes nations étoient celles qui avoient eu autrefois le moins de pouvoir.

La fortune de la Maiſon d'Autriche fut prodigieuſe : on ne vit jamais aucune Souveraineté ſur la terre engloutir tant de Royaumes : ni une petite Puiſſance, du centre du néant, s'élever en ſi peu de temps au plus haut faîte des grandeurs humaines : on peut dire que, ſi une ſuite de cauſes ſecondes n'avoit arrêté la fougue de ſon ambition, toute l'Europe aujourd'hui ſeroit Autrichienne.

La France, que les anciennes annales du monde avoient ſoupçonné devoir toujours reſter dans l'abaiſſement, s'éleva plus haut encore. Ses Rois étoient autrefois ſi petits, qu'on n'eut jamais ſoupçonné que ſa grandeur commençât par eux : c'eſt qu'ils avoient ſecoué le joug de la ſervitude dans laquelle les Maires du Palais les avoit retenus long-temps : ils n'eurent pas plutôt appris de leurs Miniſtres que la Couronne leur donnoit le droit d'avoir de la puiſſance, qu'ils voulurent s'en ſervir. Cependant l'ouvrage de la grandeur avançoit lentement. Il fallut pluſieurs ſiecles pour perſuader aux Monarques François qu'ils pouvoient ce qu'ils vouloient.

François premier, fut celui qui le premier forma le plan de tirer la Monarchie de l'état d'engourdiſ-

fement où elle étoit : mais il n'exécuta pas lui-même son projet, il ne fit que l'établir; & c'étoit déja beaucoup pour la France qu'il l'eût formé. C'est, je crois à ce Prince qu'il faut attribuer cette élévation où cette Monarchie arriva depuis. Tout dépend des modeles : le plus difficile est d'imaginer un plan d'agrandissement : quand le systême est formé, l'exécution ne manque jamais de venir après.

Henri IV, qu'on appella le Grand, peut-être parce que François premier l'avoit été, ébaucha les mémoires qu'il trouva faits, & fit paroître cette Monarchie sous un autre génie.

Louis XIII, qui eut des Ministres intriguants, agita la Puissance Françoise, & Louis XIV la fixa. On prétend cependant que ce Prince lui fit beaucoup de mal : je le crois aussi, mais les premiers fondements de sa grandeur étoient jettés, & toutes les branches de l'administration étoient en mouvement. Il lui fut impossible de jetter à bas un ouvrage auquel ses Prédecesseurs, & lui avoient travaillé d'abord. S'il abaissa quelques endroits du Trône, il en éleva d'autres. Ce Prince augmenta considérablement le domaine de la Couronne par ses conquêtes, ou par ses usurpations : de maniere que cette Puissance devint la premiere de l'Europe par son étendue, & sa population. La Maison d'Autriche seule balança son pouvoir, & souvent l'équilibre fut pour la France.

Pendant que cette Monarchie étoit en mouvement celle d'Angleterre agissoit; & c'est parce que la France s'agrandissoit, que la Grande-Bretagne s'élevoit; car ces deux États voisins furent toujours rivaux, & par conséquent jaloux de leur puissance mutuelle.

L'histoire de l'univers ne dit point qu'un peuple

ſi peu conſidérable, ſans ſortir de l'enclos d'une petite iſle, ait pouſſé plus loin ſa fortune. J'en découvre la raiſon : c'eſt que tous les États ſe négligeoient, tandis que l'Angleterre étoit attentive ſur elle-même. Elle frappa des coups qui la diſtinguerent des autres peuples.

Henri VIII d'Angleterre, qu'on regarde comme un imprudent, fit une choſe très-ſage ; il chaſſa de l'État, tous ceux qui n'avoient d'autre profeſſion que celle de prier Dieu, & par-là rendit la vigueur à la Monarchie que tant de bras inutiles rendoient percluſe de pluſieurs de ſes membres : cet événement eut des ſuites très-avantageuſes ; il fit rentrer dans l'État politique des biens, qui en étant ſéparés, génoient ſa puiſſance.

Mais ce n'étoit que des eſſais de grandeur ; il manquoit la derniere main à l'ouvrage de ſa puiſſance. Un Tyran * parut, qui lui fraya la route pour ſe porter au degré d'élévation où elle monta depuis. L'imagination a de la peine à ſe former l'idée d'un ambitieux qui fait mourir ſon Roi, & qui en même-temps donne la vie à ſes concitoyens ; qui d'un bras renverſe la Monarchie, & de l'autre éleve la nation : d'un uſurpateur qui, en détruiſant l'État, crée une Puiſſance. Depuis cet événement l'Angleterre devint le troiſieme Royaume de l'Europe.

La Ruſſie qui, depuis la création de l'univers, avoit toujours été inconnue à l'Europe, parut tout-d'un-coup pour influer dans la République générale. Un ſeul homme la tira du néant où elle croupiſſoit. Pierre (c'eſt le nom de cet homme) créa, pour ainſi

---

* Il y a apparence qu'il veut parler de Cromwel.

dire, la Moscovie, cette révolution la mit au rang de la quatrieme Puissance, & s'il naissoit un second Pierre, elle seroit la premiere.

L'Espagne qui avoit été long-temps ensévelie dans un rocher, en sortit, & s'établit dans son propre pays : elle en chassa ceux qui l'avoient forcée à s'ensévelir sous les ruines du Trône. Il y a des politiques en Europe, qui disent qu'elle fit mal de se défaire de ses ennemis; qu'il falloit les garder quand ce n'eût été que pour former un peuple : peut-être qu'ils ont raison; car il vaut encore mieux regner sur des étrangers que sur des terres incultes. A la découverte des nouveaux mondes, cette Monarchie devint très-riche; & c'est à cause de cela qu'aujourd'hui elle n'est guere puissante : elle passe néanmoins maintenant pour la cinquieme force de la République du monde Chrétien.

La Hollande, dont on n'avoit jamais entendu parler, se forma : elle sortit de dessous les eaux : quelques peuples fugitifs y établirent une petite République qui mesura ses forces avec celles des plus grands Rois. Ce fut à la crainte, & au désespoir qu'elle dut le jour. On peut dire qu'elle sortit des mains de la vengeance. La tyrannie, à qui l'Europe a de grandes obligations, parce que les peuples en voulant l'éviter ont jetté les fondements, des plus grands établissements, lui donna naissance : comme c'étoit les Rois qui l'avoient persécutée, elle ne voulut point de Rois : chaque citoyen eut part au gouvernement, ce qui fit que chacun s'y attacha, & regarda le Continent comme sa famille générale, & le Gouvernement comme le pere de chaque famille particuliere. Toutes manieres d'adorer Dieu y fu-

rent tolérées, ce qui fit que les croyants des différentes sectes se regardoient comme freres.

Cette poignée de réfugiés forma la troisieme Puissance de l'Europe, quelquefois la seconde; il y eut même de courts intervales, où elle fut la premiere.

L'Italie suivit la progression de la nouvelle Puissance de l'Europe; mais ce fut de loin: sa superstition, qui fut toujours la même, lui ferma la porte à la grandeur politique. Venise & Gênes firent un peu de bruit dans quelques siecles; mais après plusieurs efforts, ces Républiques retomberent dans leur premier état de langueur: une Maison Royale seule se distingua, & se plaça au rang des premieres Puissances; mais il est difficile de dire à quel degré de force elle s'est élevée; cela dépend presque toujours du temps & des circonstances.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

EN France il y a bien des arts & des métiers. C'est le pays des manufactures: le Royaume est rempli d'étoffes & d'autres produits des provenants des fabriques. Tout le monde s'attache ici à la forme; personne ne pense à la matiere. On se tourmente nuit & jour pour donner une nouvelle tournure aux productions. Toute cette peine ne vient pas du peuple qui n'imagine jamais de lui-même d'être si industrieux: elle tire son origine de la Cour qui est attaquée de la maladie de la main-d'œuvre.

On encourage tout ce qui peut contribuer à augmenter le luxe. L'attention principale porte sur les arts d'ostentation. On est si occupé du superflu, qu'on n'a pas le temps de penser au nécessaire. On peut regarder ce Royaume comme un magasin universel de main-d'œuvre. Il y a en France de quoi habiller dix générations; mais il n'y a point de quoi en nourrir une. Les récompenses & les honneurs sont pour les artistes; la peine & le travail pour les ménagers. Il y a tant d'ouvriers dans les Villes, qu'il est impossible que les laboureurs ne manquent dans les campagnes; car toute la classe des manufacturiers est prise sur celle-ci. Ce sont pourtant ce qu'on appelle ici des hommes d'État qui excitent cette émulation, au préjudice de celle qui devroit avoir le pas sur toutes les autres.



LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France a trop de Royaumes. Il faudroit que la Monarchie fut plus petite, ou que le Monarque fut plus grand. Ce Prince ne pouvant porter ses regards jusqu'aux extrêmités de son Empire, est obligé de créer en sa place de petits Souverains qu'on nomme Gouverneurs de Province. Ce sont proprement les Bachas de France. Ils sont plus absolus que le Grand Turc. Leur pouvoir est si grand que cela va jusqu'à l'injustice. Ce n'est pas que leur autorité ne soit subornée à celle du Roi, (car ces

Gouverneurs ne font que les facteurs de la Couronne :) & que les peuples n'aient le droit de se plaindre au Trône de leurs vexations; mais outre que leurs plaintes seroient inutiles, ceux qui s'adresseroient au Roi seroient perdus sans ressource; car le Gouverneur ne manqueroit pas de s'en venger cruellement.

Les peuples savent cela : aussi ils aiment mieux souffrir que murmurer.

On diroit que le Roi de France n'a d'autres sujets que les habitants de Paris, & que ceux qui résident loin de sa Cour, sont des peuples étrangers ausquels il ne prend aucune part.

On me montra derniérement un de ces Rois de Province dont le Royaume est auprès des mers de Marsei le.

Il ordonne lui-même à ses sujets d'être vicieux. Si quelque jeune homme veut se livrer à la débauche la plus honteuse, il trouve dans sa propre maison les moyens de s'y prostituer. Il le séduit & les suborne lui-même.

Il y a une loi en France contre le jeu de hasard : au lieu de la maintenir en vigueur, il est le premier à l'enfreindre. Sa maison est un véritable Brelan où l'on joue depuis le matin jusqu'au soir.

La Ville où il fait sa résidence ordinaire est désolée. Tous les peres de famille sont dans une affliction mortelle. Ils n'ont plus d'autorité sur leurs enfants. Ils leur commandent l'économie, & le Gouverneur leur ordonne la dissipation. Le vice a bien de la puissance, lorsqu'il est autorisé par ceux qui devroient le défendre.

L'Empire Romain périt, parce que ceux à qui la

République confioit le commandement des Provinces éloignées en abusoient : la France périra, parce que les Gouverneurs de Provinces abusent du pouvoir que le Roi leur confie.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

IL y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Asie, & duquel l'Afrique & l'Amérique n'ont jamais entendu parler : on l'appelle en langue du pays un Sigisbée.

C'est un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuellement aux trousses d'une femme qui n'est pas la sienne. Il doit la galopper depuis le matin jusqu'au soir ; la prendre au sortir du lit, & ne la quitter qu'au moment qu'elle va se coucher ; le tout avec la permission du mari & le privilege du public.

Il faudroit bien des affaires pour te faire comprendre ce que c'est qu'un Sigisbée ; je t'avoue que je ne le comprends pas moi-même ; car je n'imagine point qu'il y ait une société sur la terre, dont les mœurs soient assez corrompues pour que les femmes s'y prostituent ouvertement, & pour que les maris s'y deshonorent publiquement. Cependant je puis t'assurer que les Sigisbées subsistent à Gênes, que les femmes les reçoivent, & que les maris les souffrent. Le plus souvent ce sont eux-mêmes qui nomment à cet emploi & qui les présentent à leurs femmes le lendemain de leurs nôces.

Je crus d'abord que ces Sigisbées étoient des eunuques; mais la nombreuse propagation des Dames Génoises prouve le contraire, à moins que cette sorte d'eunuques n'ait le privilege d'engendrer : j'ai même oui dire qu'une des premieres conditions pour être Sigisbée, étoit d'être homme.

On dit pour excuse que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouses, qu'ils ne les soupçonnent pas capables d'infidélité; mais les mœurs des femmes ne dépendent pas de la maniere de penser des hommes. Dans tous les Continents du monde ce sexe est fragile; par-tout où il trouve des occasions de séduction, il se laisse séduire.

J'avoue que ce seroit un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu'une société d'hommes & de femmes qui se trouveroient continuellement ensemble, & qui, ayant à tout moment les moyens de se corrompre, ne se corromproient pas. La fréquentation entre les deux sexes est un commerce d'intérêt, &, de tous les intérêts, le plaisir est le plus grand, & celui auquel on résiste le moins.

Cette licence, je crois, ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, & du dégoût attaché à l'état du mariage. Un mari n'entend plus parler de sa femme; il n'est pas obligé de veiller sur sa conduite, de la suivre, de l'accompagner, de supporter ses dégoûts, ses caprices & ses fantaisies; le Sigisbée le dispense de tout cela.

De pareilles mœurs ne peuvent s'introduire que chez un peuple déja très-corrompu.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne est bonne, car elle tend à rendre justes ceux qui la pratiquent. Son dogme établit un Dieu Créateur du Ciel & de la terre, qui récompensera les hommes selon leur vertu, & les punira suivant leurs vices.

Ce que je trouve en elle de contradictoire, c'est que l'Être suprême ait voulut se faire homme, pour rectifier une poignée de boue, qu'il avoit tiré du néant lui-même, & qu'il se soit allé camper dans la nature immonde d'une femme pour purifier le genre humain; qu'il ait consenti à finir une éternité pour commencer une vie, & ait voulu mourir ignominieusement sur un poteau au milieu des larrons : humiliations qui choquent les idées de grandeur que toutes les nations de l'univers ont de l'Être suprême.

Mais ce n'est pas à de chétifs mortels comme nous à pénétrer les profonds abîmes de l'Éternel; si Dieu la voulu, il est impossible que cela n'ait été.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir du regret que la terre entiere ne soit pas entrée dans son plan de résurrection. Il est vrai que les Chrétiens disent que leur Messie envoya des Ambassadeurs chez toutes les nations du monde pour leur apprendre qu'il mouroit pour elles; mais ceci me paroît un peu fort; car les portes de l'univers n'étoient pas encore ouvertes.

Quant à nous, qui dans tous les âges avons tenu un regiſtre des grands événements du Ciel & de la terre, nous ne trouvons pas dans nos archives que ces Ambaſſadeurs du Chriſt ſoient jamais arrivés à la Chine. Il y a toute apparence qu'ils moururent en chemin, s'il eſt vrai qu'ils nous aient jamais été envoyés.

Je paſſerois néanmoins aux ſectateurs de la nouvelle loi du Meſſie tous ces points miſtiques de leur Religion ; mais celui ſur lequel je ne ſaurois m'accorder avec eux, c'eſt l'opinion dans laquelle ils ſont, que tout le bien que les autres peuples de la terre ſont, eſt à pure perte pour le Ciel. Ils prétendent que, parce que les Chinois, les Indiens & les Japonois ne croient pas que le Chriſt eſt mort une fois, ils mourront pour toujours *.

LETTRE XXXIV.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

EN France le génie ſe vend. On voit ici des marchands qui ont des boutiques remplies d'eſprit, qu'ils diſtribuent en petites meſures faites en forme de livres. Ils détaillent au public, & tâchent d'en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent. Ces marchands s'appellent Libraires. Il y a cette différence entre les marchands d'étoffes & ceux d'eſprit, que ceux-là s'entendent aux marchandiſes qu'ils vendent au lieu que ceux-ci ne connoiſſent point celle qu'ils débitent.

* Il eſt à préſumer que l'Eſpion Chinois prend ici l'enfer, pour une mort éternelle.

Les Libraires font si désintéressés dans la distribution du génie, qu'ils n'en gardent point pour eux: aussi sont-ils les hommes les plus ignorants de la République. Leur plus profond savoir se réduit à entasser dans leur mémoire beaucoup de frontispices de livres; celui qui y en range davantage, passe pour le plus habile.

Il y a bien une autre perfection dans leur art; mais elle est trop difficile à acquérir : ce qui fait que la plupart y renoncent : c'est celle de savoir les noms des Auteurs dont ils ont les ouvrages, & d'avoir une connoissance exacte de l'anniversaire des éditions des livres qui ont péri en naissant, & de ceux qui sont ressuscité plusieurs fois après leur mort.

Le sublime de leur profession est les catalogues, ou l'inventaire général des marchandises d'esprit qu'ils ont à débiter; de maniere que les acheteurs puissent voir d'un coup d'œil le genre de génie dont ils veulent se pourvoir, & la dépense qu'il faut faire pour l'acquérir.

Quoiqu'ils soient de leur naturel avides & insatiables pour le gain, ils sont par fois très-raisonnables. Il y en a de si accommodants qu'ils vous vendent pour deux sols d'astronomie dans un petit livre qu'on appelle Almanach, ouvrage très-commode, car on a la pluie & le beau temps dans sa poche.

Les marchands d'esprit qui tiennent la meilleure marchandise ne sont pas les plus riches : au contraire ceux-ci finissent toujours par l'indigence. Pour prospérer dans le commerce du génie, il faut donner dans la contrebande de l'esprit, le verbiage & le galimatias; vendre des livres rouges, bleus, verds, des romans, des aventures, des mémoires ou des lettres

Il y a une ſeconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre; je veux dire, le débit des livres obſcenes qui gâtent l'eſprit & corrompent les mœurs; comme ſont *le Portier*, *Thereſe*, *la Pucelle*, & autres ouvrages impies, ſacrileges & ſcélérats, qui ont fondé de grandes maiſons dans la Librairie.

Mais il y a un chemin plus court encore, qui eſt celui des livres d'athéiſme. Un Libraire qui vend des livres qui prouvent qu'il n'y a point de Dieu, prouve par-là qu'il n'eſt pas athée lui-même, & qu'il croit à une divinité qui eſt l'argent.

Ces Libraires ſont dans une guerre continuelle avec les Auteurs, qu'ils mépriſent ſouverainement, diſant pour leur raiſon qu'ils ſont des ignorants. Quelle ingratitude! ce ſont préciſement les Auteurs ignorants qui les font vivre: s'il n'y avoit que des écrivains ſavants, il mourroient de faim.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Les Chrétiens ne croient qu'à un Dieu, mais ils adorent une infinité d'idoles. Ceux de cette ſecte ne bâtiſſent point des autels à des ſinges ou à des crocodilles; mais ils en élevent à des images & à des ſtatues,

Il y a ici des idoles qui ſont dans une plus grande vénération que le Chriſt lui-même. On les nomme ſaints; ces ſaints ſont formées d'oſſements des corps

morts dont les ames, dit-on, sont actuellement dans le Ciel ; ils sont dans des chasses d'or, d'argent, de marbre, ou de porphire, qu'on place dans des niches superbes élevées sur des autels magnifiques. Là on les encense le jour, & on brûle des cierges pendant la nuit.

Il faut que ces pourritures, pour l'honneur de la chasse, aient fait des miracles; c'est-à-dire, qu'elles aient changé le cours de la nature. On écrit ces miracles dans un registre qu'on appelle le livre des mensonges.

Ces saints cadavres n'ont que la peau & les os, & eux qui font tous les jours des prodiges, n'ont jamais pu faire celui de se conserver deux onces de chair sur leurs corps. La plupart sont mutilés; à l'un il manque un bras, à l'autre une jambe, on en trouve rarément qui soient tout d'une piece. Des uns on n'a que la tête, des autres que le corps; de celui-ci on conserve une main, de celui-là un doigt. Mais la vénération est toujours la même; car en fait de Saints, la partie est toujours réputée pour le tout.

On m'a cité un Couvent de Bonzes dans une Ville de ce Royaume qui n'a que l'ongle d'un doigt du pied d'un Saint, mais qui est dans une si grande vénération qu'un grand nombre de Chrétiens quitte le pays où il y a des Saints de six pieds de haut, pour aller adorer cet ongle.



LETTRE XXXVI.

Au même, à Pékin.

De Paris.

DIeu ne fait pas les Saints; c'est le Pape.

L'apothéose ou canonisation, comme on l'appelle ici, se vend: on achete une place dans le Ciel, comme une charge sur la terre. Il en coûte une grande somme pour se faire inscrire dans le livre de la canonisation; aussi n'y a-t-il que des saints très-ambitieux qui en fassent la dépense. Si on n'a pas la somme, on reste cadavre, de saint que l'on auroit été. Plusieurs, faute de moyens pour acheter le brevet du Ciel, perdent leur droit de niche.

Il y a des saints qui ne le sont qu'à moitié; on appelle ceux-ci des bienheureux. Comme ils n'ont donné que la demi-somme, ils n'ont la permission que de faire des demi miracles. Et s'ils s'avisoient de ressusciter des morts, ils seroient réprimés, comme se mêlant d'une chose qui ne leur appartient pas. Cette police de miracles est nécessaire; sans elle les demi-saints s'arrogeroient tous les honneurs du Ciel, & supplanteroient par-là ceux qui ont financé toute leur place.

Le métier de saint, est celui d'intercesseur auprès de Dieu; ce sont des avocats plaidants dans le Ciel.

Outre ces idoles qui ont habité autrefois un corps, il y en a qui n'ont jamais eu d'ame. Celles-ci sont de bois, de pierre, ou de marbre, d'or ou d'argent, selon les richesses & la dévotion du lieu où elles ont été fabriquées. Elles ne sont pas toutes redevables

de leur naiſſance au ciſeau ; il y en a qui la doivent au pinceau. Cette différence n'en met point dans l'adoration. Souvent un morceau de toile peinte eſt plus vénéré ici qu'une piece de-marbre ſculptée. De te dire comment on a pu appliquer à celles-ci des caracteres céleſtes, & faire des divinités d'un chiffon, ou d'un tronc d'arbre, c'eſt un myſtere que les Mandarins de la Religion du Chriſt ſavent ſeuls.

On éleve des autels aux idoles copies, comme aux idoles originales, & on leur dédie également des temples. Elles n'ont pas toutes une pagode, mais elles ſont toutes dans des pagodes, où elles ont leurs niches, & ſont en vénération dans la proportion de leurs miracles; car ces troncs d'arbres & ces morceaux de toile s'en mêlent auſſi. Il y a telle image qui défie le corps du ſaint le plus miraculeux.

Ces idoles ſont très-bien logées, & encore mieux illuminées. Elles y verroient bien plus clair, ſi le dernier Roi ne leur avoit fait enlever un grand nombre de lampes qui brûloient devant leurs autels pendant le jour, diſant pour raiſon, qu'elles pouvoient ſe contenter, comme lui, de la lumiere du ſoleil.

LETTRE XXXVII.

Au même, à Pékin.

De Paris.

LE nombre de ces idoles s'accroît tous les jours. Je ne vois rien de comparable à la propagation de l'idole de la Vierge. Il eſt à préſumer que lorſque le Chriſt vint au monde, il n'y en avoit qu'une ; aujourd'hui

on en compte plusieurs millions. Les Chrétiens en vénérant onze mille à la fois. Il y en a aujourd'hui de toutes les nations, & de tous les climats; on en voit de brunes, de blondes, & de noires.

Ces idoles ont toutes sortes de vertus, & operent toutes sortes de miracles. On pourroit présumer qu'il y a dans le Ciel une Faculté de Médecine, où les Saints passent maitres-ès-arts; car les Chrétiens s'adressent à eux pour toutes les maladies. Les uns viennent leur demander la guérison de la goutte, les autres de la fievre; ceux-là de la gravelle, ceux-ci de la retention d'urine. Chacune a son département & s'attache à une branche particuliere de la Médecine. Les Médecins à qui elles enlevent tous les jours des pratiques, ont voulu souvent leur interdire cet art, comme à des Charlatans qui cherchoient à tromper le public, & ont prétendu les obliger à prendre le bonnet de Docteur. Il est probable aussi qu'elles ont une grande connoissance de la navigation; on diroit du moins que la plupart ont été pilotes; car un grand nombre de marins vient les consulter sur leurs voyages.

Il n'est pas douteux qu'elles doivent être en liaison avec les voleurs; car non-seulement on vient les prier de prévenir les vols, mais même de faire retrouver les choses volées.

Tous ces Saints n'ont pas les mêmes uniformes, chacun d'eux paroît sous une figure différente. Il y en a qui sont tout nuds, d'autres qui ne sont que moitié habillés; ceux-là sont en robe de chambre, ceux-ci en bonnet de nuit. Les uns portent des croix & des palmes, les autres des épées & des sabres; quelques-uns sont armés de grilles, quelques

autres des couteaux; les uns sont en casques, les autres en plumets; certains ont de longues barbes, il y en a qui n'ont pas un poil au menton; ceux-là sont crossés, ceux-ci sont mîtrés; on en voit à pied, on en remarque à cheval; les uns sont petits comme des nains, les autres grands comme des géans, &c.

Ces idoles sont placées dans des pagodes par rang d'ancienneté. L'idole Pierre a le pas sur l'idole Jean; & ainsi des autres. Il y en a douze principales qui ont obtenu chacune un brevet de retenue pour leurs places, & qui jouissent de leurs autels à titre d'ancienneté.

Quoique en général la nation des idoles soit riche, elles ne le sont pas toutes également; cela dépend du degré de vénération qu'on a pour elles: car ces divinités se ressentent comme les mortels, des caprices de la fortune. Il y en a dont l'autel ressemble à des boutiques de jouailliers; & d'autres où on ne voit que des vieilles béquilles avec quelques mauvaises tresses de cheveux.



LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pekin.*

De Paris.

A La suite des idoles représentatives, viennent les idoles reliques. Ce sont des boîtes ou châsses qui contiennent de vieux haillons qui ont servi autrefois à habiller les bienheureux. Il y a tel saint qui a laissé assez de dépouilles sur la terre pour fournir à la fabrique de deux ou trois cens reliques. On trouve ici des Chrétiens qui ont plus de foi à ces

lambeaux qu'à tous les mysteres de leur Religion.

Les instruments qui servirent aux souffrances de ce qu'on appelle ici en langue Chrétienne le Rédempteur, sont sur-tout une source inépuisable de reliques. Si on doit juger par la quantité de celles qui contiennent aujourd'hui des épines dont on forma sa Couronne, il falloit que sa tête fut d'une grosseur prodigieuse. On dit qu'il fut attaché sur une croix où on lui cloua les mains avec des gros clous. En ce cas-là Dieu fait homme avoit plus de mains que de bras; car il se trouve aujourd'hui plus de cent de ces clous. J'ai calculé que sa croix devoit être plus grande que les mâts du plus gros vaisseau, car les débris qui en restent chez les Chrétiens, sont immenses. Elle étoit certainement du bois dont on fait les reliques, car elle a servi à la construction de plus de dix mille.

Quoique tout périsse dans la nature, ce bois ne périt point; depuis dix-huit cents ans il est toujours tout neuf. Il est vrai que pour éviter qu'il ne pourrisse, on a soin de le changer de temps en temps; & c'est par ce miracle qu'il se conserve toujours incorruptible.

L'éponge (autre attribut de ce mystere) s'est extrêmement gonflée depuis; elle s'est divisée en tant de particules, que leur nombre n'entreroit pas dans une chambre ordinaire.

Les trois dez (qui étoient également un de ses attributs) se sont aussi multipliés : ils sont si fort augmentés en nombre, qu'on diroit que la plupart des Chrétiens croient que ce mystere n'est qu'un jeu.

Au lieu d'une lanterne, qui étoit aussi un des ustensiles de cette souffrance, il s'en est trouvé plusieurs : mais les ennemis de cette Religion prétendent que les Chrétiens n'y voient pas plus clair pour cela;

au contraire, ils disent que tant de lanternes leur offusquent la vue.

Si on en doit croire les Chrétiens, il faut que le Christ ait beaucoup sué après sa mort, car il ne se trouve chez eux pas moins de six saints suaires, &c.

Je finis toutes ces miseres de la foiblesse de l'esprit Européen. Quand des nations sont aussi superstitieuses, il ne faut pas chercher ailleurs la cause de ses extravagances.



LETTRE XXXIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin*

De Paris.

EN Europe la vanité entre par-tout. Les aliments forment une ostentation; & la pourriture elle-même se convertit en luxe. La table entre dans l'emphrase de ces peuples vains & fastidieux. Les François mangent par vanité & digerent par ostentation.

Le luxe de table est divisé ici en plusieurs services; & l'on fait quatre repas pour un seul. J'allai dîner, il y a environ un mois, chez un Seigneur de Paris, qui ne passe pas pour un des plus magnifiques. Cependant on nous y servit d'abord le dîner du potage, du bouilli & des hors-d'œuvres. Après qu'on se fut bien rempli l'estomach de tout cela, on en ôta les restes; & on apporta le dîner des entrées & des ragoûts. A ce second, succéda un troisieme, composé de viandes roties, où étoit toute sorte de gibier. La compagnie étoit prête à crever à force d'avoir mangé, lorsqu'on servit le quatrieme dîner formé d'entremêts & de fruits.

Si je devois faire l'analise des services de la table des François, je dirois que le premier est pour se donner le nécessaire, le second pour jouir du superflu, le troisieme afin de passer pour splendide & le quatrieme pour être vain.

A Paris, un homme qui n'a qu'un estomach est obligé de faire bien de digestions : il digere pour le gras, il digere pour le maigre ; son estomach travaille pour le froid, il travaille pour le chaud ; il s'agite pour le crud, il s'agite pour le cuit ; il fatigue pour l'huile, il se démêne pour le vinaigre & se tourmente pour la salade & les crêmes ; car on engloutit de tout cela dans le même repas.

Autrefois les François joignoient à cette somptuosité de viandes, celle de s'enivrer : mais ils ont renvoyé cette magnificence aux Allemands ; & l'on ne boit plus à Paris que par ostentation.

Il est difficile de pouvoir pousser plus loin la vanité de la table. Je fus invité à souper, il y a quelques jours, chez un Financier de cette ville, à qui ses grandes richesses ont donné un rafinement de goût & de délicatesse, qui va jusques à l'extravagance.

Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par les premiers services, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit passer dans un nouvel appartement, où le quatrieme service étoit préparé. C'étoit un bois artistement rangé sur une table couverte de grands arbres, d'où pendoient des fruits de toutes les saisons. Un concert de rossignols sortoit du milieu de cette forêt pour divertir l'assemblée.

Ce même Financier a imaginé des desserts en feux d'artifice, qu'il a exécutés dans ses soupers avec beaucoup d'applaudissement.

On

On croit que ce luxe n'en demeurera pas là, & qu'il deviendra plus ſplendide. On parle déja d'un Seigneur magnifique en repas, qui veut donner, en fruits, un acte de la comédie Italienne. Arlequin & Scapin y exécuteront des ſcenes pantomimes. Il en eſt encore un plus élégant, qui ſe propoſe de mettre en deſſert tout l'opéra François. Je crois que ce ſpectacle réuſſiroit beaucoup mieux en glaces; car il eſt très-froid par lui-même. Lorſque dans un Gouvernement il n'y a point de loix ſomptuaires, on doit s'attendre à toutes ces folies nationales.

LETTRE XL.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs arts méchaniques ſont aſſez connus dans cette République; mais on n'y a preſque aucune idée des libéraux.

Il y a cependant une Académie à Gênes; mais elle n'eſt fréquentée que par ceux qui ont aſſez peu de génie pour conſentir à ne vouloir être que ſavants. La ſeule ſcience qui ſoit ici à la mode eſt celle d'augmenter ſa fortune, & les Gênois ont fait de ſi grands progrès dans cette partie de l'entendement humain, qu'aucune autre nation de l'Europe ne peut ſe flatter de les ſurpaſſer.

Il eſt défendu de poſſéder ici aucun autre ſavoir. Les Bonzes ou Moines ſont à la tête de l'ignorance national, & ils empêchent bien que la nation n'acquiert de l'intelligence. Tout ſeroit perdu, ſi avec

l'esprit actif & remuant des Gênois, ils pouvoient encore parvenir à avoir des lumieres.

La République se prête parfaitement aux vues du Clergé. Elle connoît le danger où elle s'exposeroit, si le savoir perçoit une fois dans l'État.

Les citoyens n'ont la liberté de faire imprimer leurs idées qu'avec la permission du Sénat, & le Sénat n'accorde cette permission qu'à ceux à qui il permet de n'avoir point de génie. C'est ainsi que la plupart des gouvernements Européens se soutiennent. La tyrannie retient l'esprit dans les ténebres pour l'empêcher de secouer le joug du despotisme.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici soixante hommes d'argent qui habitent des palais d'or : ils sont faits de finances, & on les nomme les *Fermiers Généraux.*

Ce sont des gens qui louent du Roi la permission de tyranniser ses sujets ; ils en ont le bail, & lui paient pour cela cent millions tous les ans : c'est un prix fait.

Tu peux bien t'imaginer que des hommes, qui ont carte blanche du Prince, ne ménagent point les peuples : aussi il faut voir comme ils sont menés. Les Negres d'Afrique ne sont pas traités d'une maniere plus inhumaine. Je ne t'en dirai pas davantage ; ils ont la permission d'envoyer les sujets du Roi aux galeres, quelquefois même de les faire mourir. Le

Monarque leur fournit toutes les pieces néceſſaires en arrêts; il leur cede auſſi pour leur argent une partie de ſon autorité. Tout eſt en regle : le Roi eſt payé, & le peuple eſt foulé.

On mépriſoit autrefois ces gens-là comme de la boue; mais on a pris le parti à la fin de les voir; les Grands du Royaumes les viſitent, & mangent avec eux : & il faut bien que cela ſoit ainſi; autrement il ſe formeroit de trop grands vuides dans l'État. L'argent ſeroit d'un côté, la nobleſſe de l'autre & l'indigence publique au milieu.

De tous les preſtiges des hommes d'argent, le plus grand, ſelon moi, eſt d'avoir ſu perſuader au gouvernement qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer d'eux. Ils diſent pour leur raiſon qu'ils forment aujourd'hui dans l'État un corps de Finances, dans lequel la Couronne trouve tout-d'un-coup des reſſources au beſoin : cela veut dire qu'ils ſont toujours prêts d'avancer au Roi telle charge exorbitante qu'il voudra impoſer ſur ſes peuples, pour leur en faire payer enſuite le capital avec les intérêts. Ce n'eſt que dans les États, où perſonne ne veille ſur le bien public, que de pareilles maximes peuvent s'établir.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Co-tao-yu-ſe, *à Pékin*

De Paris.

L'Eſclave favorite eſt ſi accablée, que je ne ſais comment elle ne ſuccombe pas ſous le poids de ſes travaux. Il m'eſt impoſſible de te donner une juſ-

te idée de ſa vie, tant elle eſt chargée. Elle a plus d'affaires elle ſeule que tous les Miniſtres du Royaume enſemble; car chaque Secretaire d'État n'a ici qu'un département, au lieu qu'elle les a tous.

L'Égliſe, la guerre, les Finances & la Marine ſont de ſon reſſort; elle préſide aux quatre bureaux. Outre les affaires d'État, elle a encore la nomination générale des charges & des emplois. Un Cardinal François meurt-il? Il faut qu'elle ſonge auſſitôt à donner ce chapeau. Un Général mécontent ſe retire-t-il ? il faut le remplacer. Le poſte de Contrôleur Général eſt-il vacant? Il faut qu'elle y nomme. La Marine n'a point de Miniſtre, elle en doit faire un.

Après ce premieres nominations, viennent les ſecondes. Si un Évêque eſt malade dans ſon Dioceſe, elle le fait Archevêque pour le faire changer d'air. Si un Brigadier veut avancer, & qu'il ait des amis qui parlent pour lui, elle lui donne le commandement général. Si un riche particulier veut entrer dans les fermes, elle a ſoin, en payant, de le pourvoir d'un *Bon*.

A la ſuite de ces ſecondes nominations, viennent les troiſiemes. Il faut qu'elle nomme aux Abbayes Royales, aux grands Prieurés; qu'elle donne des Régiments, accorde des Compagnies, faſſe des Directeurs des fermes, ſe mêle des vivres, & place tous les commis du Royaume.

Ce n'eſt pas tout: des couriers arrivent des Cours étrangeres, elle doit courir chez le Roi, pour voir ce que contiennent les depêches, & minuter de vive voix les réponſes. Pendant ce temps-là des Ambaſſadeurs arrivent, il faut ſavoir ce qui les amene; d'autres partent, il faut les congédier.

Cela n'eſt pas plutôt fini, qu'il faut travailler aux promotions des Officiers-Généraux, donner des gouvernements, régler les penſions, faire des Chevaliers de Saint Louis, nommer aux ambaſſades, changer des Sècretaires en Envoyés, expédier des lettres de créance, donner de nouveaux ordres, déplacer des Miniſtres, exiler des gens en place, s'attacher de nouvelles créatures.

Ce n'eſt là néanmoins que le grand cabinet; le petit n'occupe pas moins. Il faut ſavoir ce que le public penſe de l'adminiſtration préſente; autre travail. Il eſt queſtion, dans celui-ci, de donner des audiences particulieres, de recevoir des avis ſecrets, de lire des lettres de penſionaires qui ſont payés pour donner des informations, de faire monter des gens par l'eſcalier dérobé, d'être inſtruite de tous les mécontents qui ſont dans l'État, de ſavoir quels ſont les Grands qui s'aliénent de la Couronne, de ſe mettre au fait de leurs projets, de démêler leur intrigues, de prendre là-deſſus ſes meſures, de ſatisfaire les mécontents, de fermer la bouche aux uns par des récompenſes, de ramener les autres par des emplois brillants, de bannir du Royaume les plus difficiles, de faire mettre à la Baſtile les plus dangereux, &c. &c. &c.

Voilà pour l'adminiſtration publique; mais elle a encore une adminiſtration domeſtique. Il faut s'enrichir, élever une grande fortune, accumuler des ſommes immenſes, avoir un tréſor, l'augmenter, prendre de toutes mains, faire argent de tout, amaſſer des millions, les faire valoir, les combiner, les diriger, les multiplier, les placer & les mettre en ſûreté.

Mais tout ce travail n'eſt rien en comparaiſon

d'un autre; je veux parler de la peine qu'elle prend pour entretenir l'enchantement du Monarque; & ce manege est le plus fatiguant de tous. Elle doit prévenir tout ce qui pourroit porter le Prince à former un nouveau goût. Il faut le tenir éloigné des affaires, l'engager dans le plaisir, lui permettre quelquefois de voir d'autres femmes, pourvu qu'elles soient muettes, lui donner du dégoût pour la grande compagnie, l'accoutumer au tête-à-tête, le distraire, l'amuser, le tenir gai & enjoué, bannir les remords loin de lui, prévenir ses réflexions, prendre garde que le diable ne l'effraye, empêcher qu'il ne se livre trop aux Bonzes noirs, le tenir toujours en haleine par de petites historiettes amusantes, folâtrer, badiner, rire, chanter, jouer la comédie, percer les nuits, le renvoyer tous les soirs satisfait & le reprendre le lendemain exprès pour le rendre content, &c. &c. &c.

Crois-tu que ce soit acquérir la faveur d'un Prince à peu de fraix? Pour moi, si j'étois femme, je ne voudrois pas faire tout ce travail-là, pour avoir l'empire sur tous les Rois de l'univers; & si j'étois Roi, je ne voudrois pas laisser prendre cet empire sur moi, pour jouir de toutes les plus belles femmes du monde.



LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé ailleurs de la toilette du sexe; mais je ne t'ai rien dit de ses avantages.

Quoique les femmes se montrent ici à découvert, il y a pourtant une chose qu'elles cachent soigneusement, qui est leur visage. Elles se couvrent avec un mastic blanc extrêmement délié, sur lequel on passe une couleur rouge, & qu'on applique sur le traits avec un pinceau.

Ces masques sont faits avec tant d'art qu'on les prendroit pour des visages : les étrangers s'y méprennent tous les jours; je t'avouerai ingenuement que j'y fus trompé. Si le premier soir que je me rendis au spectacle, on ne m'eût averti que toutes celles qui étoient dans les loges, étoient des masques, je les eusse pris pour des femmes. Il est vrai que lorsqu'on y fait un peu d'attention, on revient de la méprise ; car la nature n'est pas de cette couleur-là.

Cette mascarade n'est pas seulement pour les salles de spectacles, elle a lieu dans les promenades & les visites ordinaires. Elles portent ce masque jusques dans les pagodes; car les femmes Européennes sont si fort aujourd'hui sur l'incognito, qu'elles ne voudroient pas se montrer à visage découvert, même à Dieu le Pere. On prétend que les femmes qui composent la Cour de France, gardent cette incognito depuis près d'un siecle.

Un Chinois qui se marie, n'a point vu sa femme avant ses nôces. Ici on va plus loin ; on ne la voit point après ses nôces. Il y a tel mari à Paris, qui a couché dix ans avec sa femme, sans l'avoir vue une seule fois. Les femmes accordent à leurs époux toutes sortes de possessions, excepté celle de jouir de leurs visages. Peut-être que ce n'est pas si mal imaginé pour conserver l'union dans le mariage ; il faut si peu de chose ici pour troubler la paix domestique,

que le défaut d'une couche de blanc & de rouge suffiroit souvent pour cela. L'incognito prévient le divorce entre le mari & la femme; peut-être que si on se voyoit, on se sépareroit. Il n'y a rien de plus aisé à Paris que d'avoir de la beauté; il suffit d'avoir une tête pour se donner un joli visage. Châque femme conserve le sien dans un petit pot : l'âge ne le détruit pas, parceque le pot se renouvelle toujours. La beauté des femmes ici n'est pas du crû du pays. Le teint de lys vient d'Espagne, & celui de rose d'Italie. Un impôt sur le blanc & le rouge détruiroit son empire.

Quoique ce soit fort commode à une femme de se donner le matin le visage qu'elle veut, pour jouer ensuite le reste de la journée le rôle qui lui plaît, je ne sais si le sexe en général a gagné à ce marché. Depuis le fard (c'est le nom que les Européens donnent à ce masque) il n'y a plus de rivalité pour un empire qui fut toujours l'objet de l'ambition des femmes. Comme le blanc & le rouge sont par-tout les mêmes, tous les visages sont uniformes : il n'y a plus de préférence, parce qu'il n'y a plus de distinction. Les variations manquent à la sceue de la beauté. Le visage, ce théatre de l'ame, n'a qu'une décoration : les passions y sont muettes; la surprise, l'étonnement, les émotions subites ne s'y manifestent plus.

Le fard donne aux hommes un grand avantage sur les femmes; car ils peuvent dire en leur présence tant d'impertinences qu'ils veulent, sans qu'elles en pâlissent, ou puissent en témoigner le moindre ressentiment par l'altération de leurs traits; car les fibres, à travers desquels cette émotion passe, sont entiérement couverts, & ne peuvent point jouer extérieure-

ment. On a beau perfectionner l'art, il sera toujours l'esclave de la nature.

Les moralistes Chrétiens se déchaînent continuellement contre ce déguisement: s'ils réussissoient à le proscrire, je ne sais si l'enchantement où l'on est pour ce sexe, ne seroit pas plus grand. Les femmes en Europe ont déja trop d'avantage sur les hommes; que seroit-ce, si elles se montroient à eux avec celui que leur beauté naturelle leur donne!



LETTRE XLIV.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LA maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voie de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle. Au lieu que, si elle eût combattu, le sort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelque grands Papes guerriers; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmenterent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'ascendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fisc; c'est-à-dire, un nouveau genre d'usurpation, pour engloutir les États. Elle prétendit, après cet établissement, d'impétrer des Royaumes.

Comme son ambition embrassoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas son pouvoir à Rome, elle envoya souvent des Commissaires au loin pour juger

les differents qui s'élevoient entre les Souverains; & sous le prétexte de régler les affair ..e la Chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique son systême semblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas si inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonstances. Si la guerre lui étoit avantageuse, & qu'il n'y eût que ce moyen pour distraire les Princes, alors elle laissoit agir les causes secondes. Souvent elle semoit la zizanie entre les têtes couronnées : car comme elle rapportoit tout à ses vues d'intérêt, & qu'elle sacrifioit tout à sa grandeur, elle s'embarrassoit fort peu de la destruction du genre humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La Chrétienté lui vit faire une descente dans une isle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendart de cette révolte : l'image du Christ qui, selon le dogme de cette secte, étoit venu au monde pour épargner le sang humain, fut employé par les Papes à en faire couler.

Sans avoir presque de numéraire, elle eut presque dans tous les temps une grande finance.

On compte cinq moyens par lesquels Rome attira plusieurs fois à elle toutes les richesses du monde Chrétien. 1. Les aumônes des fideles. 2. Les tributs que lui payerent les nations. 3. La dévotion des peuples. 4. La vente des indulgences & des reliques. 5. Le rachat des péchés & la vente des dispenses.

A la mort d'un de ses Mandarins, on trouva un trésor si immense, que les richesses de plusieurs Puissances temporelles unies ensemble, ne pourroient point en former un si considérable.

De tout temps les sectateurs du Christ enrichirent

Rome. Non-feulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune ; mais même un grand nombre de Souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva fur les peuples Chrétiens, fous le nom du denier de St Pierre, furent fans nombre. Elle mit tour-à-tour à contribution toutes les têtes couronnées.

Prefque de tous les temps il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans la ville où le Pape fait fa réfidence, comme fi la divinité devoit être plus préfente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit quelquefois de trois ou quatre cents lieues, & on penfoit acheter le Paradis par une longue promenade. Les jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta fouvent jufqu'à trois cents mille pélérins. On peut juger delà du concours des autres fideles; car ces gagneurs d'indulgences de profeffion n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Chrift.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tout temps pour elle une mine abondante d'or. On furprit fouvent fes agents, légats dans les différentes Cours de la Chrétienté qui, après avoir vendu leurs marchandifes, fe retiroient à Rome avec des fommes immenfes.

Ce revenu étoit d'autant plus grand que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immenfe, parce que la premiere matiere fur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fond. Les Chrétiens achetoient des riens, & payoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilege de satisfaire leur desir. Pour de l'argent on pouvoit jouir de sa mere, ou violer sa sœur: il y avoit des taxes pour tous les péchés. On payoit davantage, à mesure qu'ils étoient plus grands. La rémission d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes se multipliassent chez les Chrétiens; car elle étoit plus riche à mesure que l'athéisme, la bestialité, la sodomie & toutes les autres sortes de débauches augmentoient. La béatitude avoit un prix fait: il étoit permis d'arriver au Ciel par le chemin du crime.

Non-seulement on pouvoit se racheter des péchés passés & présents; mais même des péchés à venir: un Chrétien achetoit l'absolution de toutes les scélératesses d'une longue vie; & se regardoit d'avance comme un saint, quoiqu'il eut des millions de crimes à commettre.

La ressource étoit immanquable; car de tous les temps les hommes ont aimé à être méchants impunément.

La dispense d'âge, de vœux, de se faire Bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec sa cousine, sa niece, sa tante, de se marier & de se démarier furent encore pour elle une autre source de richesses.

Cet épuisement continuel des États séculiers devint le plus ferme appui de la puissance de Rome. Par-là elle faisoit trois choses; elle diminuoit le pouvoir des Princes, elle tenoit à terre les nations, & mettoit les Gouvernements temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus des pauvres pasteurs indigents, comme ceux qu'on avoit vus après la mort

du Christ. C'étoit des grands Princes qui avoient des États, des revenus, un trésor, des armées, des soldats, une Cour, des courtisants, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des Ambassadeurs.

Les maximes de Rome qui contribuerent à son agrandissement, ne furent point celles d'un âge ou d'un siecle; ce fut un système suivi, méthodique & permanent, qui se succéda de génération en génération. Elle fit servir les mêmes moyens qui avoient contribué à l'agrandir, à soutenir son agrandissement.

Cette Puissance, devant qui les Têtes couronnées se prosternent encore aujourd'hui, n'a point d'existence réelle. Elle n'existe que dans l'opinion des hommes. Son anéantissement total tient une seule croyance. Si tous les Chrétiens d'Europe s'accordoient sur un seul point qui reste à résoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes Deux Mandarins lui couperent les deux bras il y a deux siecles : encore deux réformateurs, & il ne feroit plus question d'elle.



LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs Gênois passent pour les peuples les plus méchants de l'Europe : il faut bien que cela soit ; car il y a déja treize cents ans que tout le monde le dit, & il est rare que tant de nations s'accordent ensemble pour se tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité insatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des Gouvernements sur la terre qui ont augmenté leur fortune par l'économie. Gênes a multiplié ses richesses par sa lésine.

Cet passion vient de loin. Elle tire sa source de la constitution même. Il y a une loi à Gênes pour obliger tout le monde à garder son bien, & une autre pour empêcher que personne ne le dépense: réglement aussi sensé pour une famille qu'il est déraisonnable pour une République, dont la richesse est dans la circulation. Premiérement les Gênois aiment l'argent, & secondement ils adorent Dieu. La Religion de l'intérêt passe devant celle du Christ.

Les grands comme les petits sont attachés à ce dogme. La foi là-dessus est universelle. Il n'y a point d'hérétiques ici sur le culte des richesses. Tout est sujet d'épargne, ou, pour mieux dire, d'avarice. Il est défendu aux chiens de vivre à Gênes; car ce gouvernement ne veut point de bouches inutiles, & les chiens ne gagnent point d'argent. Tout le monde dans cette Ville se mêle de quelque trafic & fait une sorte de commerce. La République elle-même vend & achete. Le Prince & son Conseil sont marchands. Le Sénat ne peut point souvent vaquer aux affaires du gouvernement, parce qu'il fait des ballots ou expédie des marchandises.

Si je voulois peindre le Doge de Gênes dans tous les atours de la Majesté Gênoise, je lui ferois un Trône de velours & un Siege de damas. La salle d'audience seroit un comptoir, & ses ordonnances des lettres de change. On voit les plus graves Sénateurs dans leurs magasins vendre & acheter, & être plus assidus

à Banchi qu'au Conseil d'État. Tu peux bien t'imaginer qu'il n'y a point de mœurs chez ce peuple ; car dans un pays où l'amour du grain est la passion dominante, l'avarice devient la mesure de tous les vices.

Lorsque tout le monde est marchand dans un État, il ne sauroit y avoir de la bonne foi dans le commerce : car trop de gens se rencontrent alors sur le même chemin, ils faut qu'ils se détournent, qu'ils s'éludent pour ne pas se choquer réciproquement : ce qui engendre des détours & des finesses : or de celles-ci à la duplicité, il n'y a presque point d'intervalle : pour peu qu'une nation aime l'argent, elle franchit aussitôt cette barriere.

LETTRE XLVI.

Au même

De Gênes.

TU ne devinerois jamais le rôle que je joue maintenant dans cette République. Je suis (moi indigne) le très-humble Sigisbée d'une Dame Gênoise : mes petits yeux Chinois & ma figure Asiatique m'ont procuré cet honneur-là.

Voici comment je suis parvenu à ce glorieux poste. Un Sigisbée déja vieux & cassé, étant venu à crever à force de courir après une jeune Dame, le mari, avec qui j'avois lié une espece de connoissance dans un caffé, me jugea propre à remplir la place vacante. Il étoit un peu jaloux de son naturel; ainsi il crut que ma figure étrangere, faisant peu d'impression sur sa

femme, troubleroit moins son repos. A cet effet il m'écrivit la lettre suivante:

„ Monsieur le Chinois,

„ Nous autres maris Gênois sommes trop occu-
„ pés, & nos femmes le sont trop peu pour qu'elles
„ puissent se passer de voir compagnie. Il leur faut un
„ galant, un chien, ou singe: c'est pourquoi je m'a-
„ dresse à vous pour vous prier de remplir, auprès
„ de la mienne, celui de ces trois emplois qui vous
„ plaira le plus. Son Sigisbée est mort depuis huit
„ jours: je vous offre sa place. Ma femme est jeune
„ & ne manque pas de vivacité; je crois que vous
„ vous amuserez bien ensemble. Je vous attendrai
„ cette après dîner chez moi pour vous présenter à
„ elle moi-même. Je suis ,&c. "

Cela s'exécuta de même, & je fus sur le champ installé dans la charge de Sigisbée. Tu sais que j'ai le tein livide, & que je suis petit; je craignois pour ma figure, mais je m'apperçus que la Dame s'en accommodoit assez. Il y a un proverbe Européen qui dit qu'une femme aime mieux le quart d'un homme que point d'hommes.

Je n'avois absolument aucune idée de l'emploi de Sigisbée: ainsi je priai le mari de vouloir m'instruire; c'est ce qu'il fit le lendemain par les articles suivants:

DEVOIRS D'UN SIGISBÉE

I.

Le Sigisbée doit se rendre tous les matins chez sa Dame, précisément à neuf heures, pour lui servir lui-même dans le lit le chocolat ou le caffé.

II.

En entrant dans sa chambre, il doit avoir soin

d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en ſervant la Dame dans ſon lit, il voie bien ce qu'il fait.

III.

Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de ſa chemiſe, afin de cacher ſa gorge, il en cherchera une par-tout dans l'appartement; & quoiqu'il y en ait deux ou trois mille ſur ſa toilette, il aura ſoin de n'en pas trouver une ſeule.

IV.

Au cas que ſes filles ne ſoient pas dans ſa chambre, lorſqu'elle voudra ſe lever, le Sigisbée ne ſe retirera point pour cela; mais l'aidera au contraire à s'habiller.

V.

En aſſiſtant à ſa toilette, il ſe tiendra debout derriere elle comme un domeſtique, afin d'être à portée de lui donner tous les ingrédiens néceſſaires, qui entrent dans la compoſition d'un viſage Gênois. Il lui préſentera tour-à-tour, le blanc, le rouge, la boîte à mouches, la pommade pour les levres, ſans confondre aucun des uſtenſiles de la beauté.

VI.

La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans ſa chaiſe à porteurs, & ira avec elle à la Meſſe, marchant devant ou à côté de la chaiſe comme un valet de pied : de cette maniere il devancera les porteurs & arrivera tout eſſoufflé à la porte de l'Égliſe, pour lui préſenter de l'eau bénite.

VII.

Le ſoir il la conduira au ſpectacle, où il s'aſſiera auprès d'elle.

VIII.

Dans l'hiver il lui donnera ſa chauffette, & la placera lui-même ſous ſes juppes, &c.

Il y a encore bien d'autres instructions de l'emploi de Sigisbée; mais celles-ci sont secretes, & les maris Génois doivent faire semblant de les ignorer.

Tout grave que tu es, tu ne saurois t'empêcher de rire de me voir dans l'habit d'ordonnance Sigisbéale. Je suis habillé de noir depuis la tête jusques aux pieds ; j'ai un petit manteau de la même couleur sur les épaules, avec une grande perruque qui contiendroit une demi-douzaine de visages Chinois.

Au reste, je ne suis pas le seul parmi les étrangers, qui ait été décoré de ce magnifique titre : on trouve dans l'histoire universelle du Sigisbéage de Gênes un grand nombre d'Anglois, de François & d'Espagnols; & il n'y a pas bien long-temps qu'un Général François sigisbéoit une femme, quand les Allemands assailloient la Ville.



LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne connois point de gouvernement sur la terre plus mal policé, que celui de la République des lettres : il n'y a ni ordre ni justice. Ses peuples qu'on nomme auteurs, sont pour la plupart des brigands qui vivent de vols & de rapines; chaque sujet s'approprie le bien d'un autre, & en fait son affaire. Les Grecs & les Romains qui y déposerent autrefois de grandes richesses, y sont pillés tous les jours impitoyablement. On appelle ces voleurs lettrés des plagiaires, c'est-à-dire, des écrivains dont les

ouvrages appartiennent à autrui, & qui n'auroient jamais écrit, si d'autres ne les avoient précédés.

Il n'y a rien de plus facile aujourd'hui en Europe, que de faire un Livre ; le génie n'y entre presque pour rien, c'est une affaire de mémoire. Il suffit d'avoir lu un assortiment d'ouvrages anciens & modernes, d'en retenir les passages, les anecdotes, & les traits saillants; le reste regarde la plume : c'est à elle à arranger les matériaux, & à l'auteur à monter, pour ainsi dire, le métier du Livre.

Je ne saurois mieux comparer un écrivain moderne Européen, qu'à un jardinier qui rassemble, dans un terrein de quelques arpents de terre, des arbres de toutes les parties de l'univers, & qui n'y met rien du sien que la main-d'œuvre. Il y a ici une grande dispute. On demande si les auteurs anciens valent mieux que les modernes. La question n'existeroit point si les auteurs n'avoient existé; car il est à présumer que les modernes n'auroient point écrit, si les anciens ne l'avoient fait : du moins si on dépouilloit les ouvrages de ceux-là de ce qui appartient à ceux-ci, il ne resteroit rien aux premiers. Ils leur sont redevables de l'esprit même qu'ils font paroître dans cette recherche, parce qu'en prouvant, ils citent toujours ces anciens : de maniere que les raisons mêmes qu'on allegue de leur insuffisance, sont une conviction de leur supériorité.

Quoiqu'on fasse toujours des livres en Europe, il y a long-temps qu'on n'écrit plus. Les Auteurs ne font que se répeter; ils disent ce qui a été dit.

On n'en est plus aujourd'hui que sur la forme; il est question de l'habillement de l'esprit, & de donner une tournure neuve aux vieilles pensées. L'Auteur

originale est celui qui fait paroître dans un nouveau jour, ce que tout le monde fait.

Voilà quels sont les hommes qui illustrent maintenant l'Europe, & qui sont si vains de leur titre d'Auteurs, qu'ils regardent le reste des hommes, comme de petits mortels, indignes de respirer un même air avec eux.



LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre à Pékin.*

De Paris.

J'Aimerois mieux qu'un peuple n'eût point de génie, que s'il l'employoit à établir des maximes pernicieuses au genre humain.

Je me trouvai, il y a huit jours, avec deux hommes d'État qui parloient des révolutions présentes de l'Europe. Après quelques remarques sur les malheurs dont cette partie de l'Univers est affligée, & plusieurs observations très-judicieuses, qui tendoient à prouver démonstrativement qu'elle étoit la plus infortunée de la terre, ils décident que la guerre est un mal nécessaire. Ils appuyerent cette solution sur des principes tirés, disoient-ils, de la nature des choses.

Voici comment ces Messieurs s'y prirent pour prouver la nécessité indispensable qu'il y a de s'égorger. „ L'homme dans l'état de nature jouit de la „ paix; mais l'union avec ceux de son espece, qui „ le soumit aux loix de la subordination, lui fait „ perdre ce droit. La guerre commence d'homme à „ homme, d'où suit celle de nation à nation. C'est „ la société elle-même qui l'établit.“ Ils appellerent

cela un droit févère; ils auroient bien mieux fait de le nommer un droit barbare.

Meffieurs, leur dis-je, permettez-moi de vous faire quelques interrogations à ce fujet. Pourriez-vous me dire d'où vient que les lions ne fe dévorent pas entre eux? C'eft, me répondit l'un d'eux, que les lions font des bêtes qui ne connoiffent point les loix de la fociété. Fort bien, lui dis-je; expliquez-moi à préfent, je vous prie, ce que vous entendez par fociété. C'eft, me dit-il, l'union des hommes. A merveilles. Eft-ce que cette union, repris-je, confifte à fe détruire? Au contraire, ajouta-t-il, fon objet eft la confervation. Comment peut-on donc, lui dis-je, appeller de ce nom ce qui tend vifiblement à la deftruction?

Les François ne veulent jamais avoir tort. Lorfqu'on les a forcés dans un retranchement, ils s'échappent auffitôt dans un autre où ils fe battent avec de nouvelles armes. Voici la feconde preuve qu'il allégua pour démontrer la néceffité géométrique de s'exterminer.

L'État politique, comme le corps humain, dit-il, a befoin d'évacuation, fans quoi il s'égorgeroit; les faignées lui font néceffaires. Sans les guerres l'Europe feroit trop peuplée, fes habitants fe dévoreroient entre eux. La terre ne pouvant produire affez pour les nourrir, la famine y cauferoit de plus grands maux que le canon. Les batailles foutiennent l'équilibre, & empêchent que d'autres fléaux ne défolent la terre.

Il eft étonnant que de telles maximes puiffent entrer dans l'efprit humain, & qu'on établiffe un fyftême pour s'exterminer, dans la crainte de l'être.

C'est faire injure à la nature que de la réduire à un remede d'anéantissement, pour empêcher qu'elle ne s'anéantisse ; c'est reprocher à la divinité un vice physique dans son ouvrage.

Cette maxime est néanmoins adoptée par toute l'Europe. On la soutient à la Cour & à la Ville; on la trouve imprimée dans tous les livres. Elle a si fort prévalu aujourd'hui, que si quelques Européens s'avisoient d'écrire contre elle, on le regarderoit comme un homme dont le génie rétréci est privé de notions supérieures.

Peut-être que le dogme du Christ a contribué à l'établir, car les peuples sont comme les Religions. Le livre du Confucius Chrétien est rempli de guerres ; non-seulement les hommes, mais même les Anges s'y battent.



LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

CEs mêmes hommes d'État qui avoient décidé que la guerre est un mal nécessaire, demanderent ensuite s'il y avoit des guerres justes? Cette question se réduit à savoir si les passions des Princes sont équitables; & si l'ambition qui leur donne toujours naissance, est fondée sur la droiture & la probité ; ou autrement, si le desir de tout conquérir est un droit.

Il n'y auroit jamais de guerres chez les hommes, si ceux qui les gouvernent étoient justes, parce qu'ils préviendroient toutes les causes qui pourroient les faire naître. L'humanité, la pitié, la miséricorde,

qui font les premiers attributs de la juftice, étoufferoient tout fujet de difcorde & de diffention.

Si les Souverains, qui en font ordinairement l'origine, étoient juftes, ils fauroient que c'eft pécher contre les loix de la nature, que de l'anéantir; que c'eft offenfer la divinité elle-même, que de détruire fon ouvrage; que le fang d'un feul mortel eft plus précieux à fes yeux, que tous les Royaumes de la terre; qu'il y a un droit des gens des hommes, qui eft d'un précepte fupérieur aux intérêts des Rois; & que c'eft le violer, que de faire périr des millions d'hommes prefque toujours pour un mal-entendu.

Je dis que c'eft pécher non-feulement contre la nature, la divinité, & le droit des nations, mais même contre l'humanité qui feule peut foutenir les fociétés; que c'eft une barbarie atroce, que de mettre tout à feu & à fang, de faire égorger des peuples entiers, de faccager les Provinces, de ruiner les Villes, pour quelques démêlés d'État que la bonne foi pourroit toujours terminer à l'amiable.

S'il n'eft guere poffible que les Princes ambitieux foient juftes, il eft moralement impoffible que les guerres qui ne font que les fuites de cette paffion, le foient; car l'effet ne peut être plus légitime que fa caufe.

Si tu lifois les abfurdités des Jurifconfultes Européens qui avancent dans de gros volumes qu'il y a des guerres équitables, tu aurois pitié de leur raifonnements, & ne pourrois t'empêcher de plaindre les peuples qu'ils fubornent, au point de leur en faire un droit légal. J'ai parcouru l'hiftoire des guerres de l'Europe depuis deux fiecles, & je n'en ai trouvé aucune qui ne fut fondée fur la prévention.

Quelle juſtice peut-on attendre des Princes qui ſe font eux-mêmes juges dans leurs propres cauſes, qui n'écoutent que leurs intérêts perſonnels, qui rapportent tout à eux; toujours prêts à ſacrifier leurs peuples à la vaine gloire de faire du bruit dans le monde, & dont les raiſons ſont fondées ſur du gros canon? Il n'y a qu'à lire les manifeſtes de ces mêmes Souverains qui ſe font la guerre, ils s'accuſent réciproquement, & en appellent les uns contre les autres au Tribunal de l'univers, pour prouver l'injuſtice des guerres & c'eſt, peut-être, dans cette ſeule choſe que la politique Européenne diſe vrai.

On cite deux ſortes de guerres juſtes; celle qui tend à répouſſer un ennemi qui attaque, & l'autre celle qui défend un allié qui eſt attaqué: dans le premier cas, il n'y auroit que la moitié de la guerre qui fut juſte; car un Prince qui le premier en met un autre dans la néceſſité de ſe défendre, eſt un tyran. Peut-être même que la juſtice de cette guerre de défenſe, que les Juriſconſultes Européens font tant valoir dans leur droit public, n'eſt pas ſi juſte; car ſouvent il a été au pouvoir de celui qui ſe défend, de prévenir l'attaque.

A l'égard des ſecours que l'on doit à un allié, il vaudroit mieux employer ſes ſoins à lui procurer la paix, que de le ſecourir pendant la guerre.



LET-

LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA société générale de Paris est divisée en petits corps séparés, qu'on nomme cotteries. Chaque cotterie a son ton & son allure, qui n'est ni le ton ni l'allure d'une autre cotterie.

Un Parisien d'une cotterie du Marais, qu'on transplante dans une cotterie du Fauxbourg St Germain, se trouve dans un monde nouveau, dont il ne connoît ni les mœurs ni les manieres. C'est en quelque façon pour lui les Indes de Paris. Il lui faut bien du temps pour se former au goût & au génie des habitants, dont les principes & les usages lui sont tout-à-fait étrangers.

Quoique tous ces petits mondes soient renfermés dans l'enclos des murs de Paris, il y a souvent mille lieues du pays d'une cotterie à celui d'un autre.

Les femmes, qui jouissent ici de tous les privileges, n'ont pas celui de ne pas être étrangeres dans une cotterie nouvelle.

Je me trouvai derniérement dans une de ces petites sociétés du quartier du Luxembourg, quand une Dame de la rue St Denis y fut introduite pour la premiere fois.

La compagnie commença d'abord par passer sa figure en revue; on examina ses traits, delà on passa à son air, sa taille, & son maintien qu'on trouva ridicules, &c.

Elle n'eut pas plutôt fait les premiers compliments

à la maîtresse du logis, que chacun sourit de ses expressions. On diroit qu'il y a un génie particulier qui appartient à chacune de ces sociétés; & que, ce qui est esprit dans une cotterie, est stupidité dans une autre.

Il n'y a que les femmes de la Cour qui aient le droit de n'être étrangeres nulle part. Quand elles veulent ravaler leur mérite jusques à y descendre, elles y font admirer, du premier coup, leur ton décisif & leurs manieres importantes. On leur permet aussi d'y étaler leurs folies & leurs extravagances, c'est-à-dire, d'y briller aux dépents de l'esprit, du bon sens & de la raison. C'est un privilege qui vient en droite ligne du Château de Versailles.



LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

J'Adis les François se tuoient de gaieté de cœur: leur vie ne tenoit à rien : un regard, un geste, une parole suffisoit pour s'envoyer un cartel qui étoit un assassinat volontaire, par lequel deux ou plusieurs personnes consentoient de se porter sur un lieu pour s'y égorger.

Ces peuples alors n'avoient pas besoin de guerres étrangeres. Celles qu'ils se faisoient entre eux suffisoit pour dépeupler l'État. On voyoit des batailles rangées de duélistes, où presque tous les combattants restoient morts sur le champ de bataille.

Il y a environ un siecle qu'un de leurs Rois ré-

forma cet abus. Il publia une ordonnance par laquelle il défendit à ses sujets de se tuer; mais l'arrêt n'a servi depuis qu'à les jetter dans un nouvel embarras; car on est deshonoré si l'on suit la loi, & on est puni si on ne la suit pas.

Un homme qui se soumet à l'ordonnance du Prince, est regardé comme un infame, on le fuit, il est banni de la société, dont il est indigne de jouir; & celui qui l'enfreint est taxé de perturbateur du repos public; on le persécute, on lui ôte ses biens, & souvent même la vie comme indigne du jour.

Cela vient de ce que les préjugés particuliers en Europe ne s'accordent point avec le systême général, & que chacun se fait un gouvernement à sa guise.

A la Chine le premier devoir est d'obéir aux loix: il n'y a aucun cas particulier, où un citoyen soit deshonoré en n'y obéissant pas.

LETTRE LII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois savoir les moyens que les peuples d'Occident mettent en usage pour devenir savants : je vais te l'apprendre : il n'est rien de si aisé. Voici comment la chose arrive.

Tout le génie Européen est renfermé dans de grandes Bibliothéques, où sont rassemblés des millions de livres. Ces livres forment le réservoir de l'entendement, d'où chaque Européen tire celui qu'il lui faut pour avoir de l'esprit.

Pour ne pas confondre les connoissances, chaque

genre de ſavant a ſon quartier où ſont ſes auteurs nommés, & il ne faut pas qu'il ſorte de ce diſtrict; car il ſe trouveroit dans un pays étranger où il ignoreroit juſqu'au nom des habitants.

Toute la peine eſt dans la recherche. On feuillete long-temps ces livres, & ſouvent toute la vie ſans y trouver le génie qu'on y cherche. Ceux qui ſont aſſez heureux pour le rencontrer ſont les élus en ſciences : ce qui fait ici toute la différence des ſavants aux ignorants.

Quoiqu'on travaille depuis plus de vingt ſiecles à la Bibliothéque des ſciences, on m'a aſſuré que le ſavoir eſt toujours au même degré, & que le génie Européen depuis deux mille ans n'a pas gagné un pouce de terrein. Je le croirois volontiers, car on ne met dans le réſervoir d'eſprit que ce qu'on en retire : on prétend même qu'on y en met moins qu'on n'en prend. Si cela étoit, la Bibliothéque des ſciences ſeroit elle-même un obſtacle à leur perfection, & il arriveroit par-là qu'à force de lire, on parviendroit à la fin à ne rien ſavoir.

On habille continuellement les penſées des anciens dans un goût moderne; mais quand toutes les modes d'eſprit ſeront épuiſées, il ne reſtera que les premiers éléments des connoiſſances, qui ſe trouvant dénuées de nouvelles tournures, retomberont dans le néant d'où elles ſont ſorties.

Les hommes en général ne ſont pas propres aux ſciences : des êtres bornés ne ſauroient parcourir ce qui par lui-même n'a point de bornes; mais de tous les individus qui habitent la terre, peut-être les Européens y ſont-ils les moins propres.

Ces peuples ſont livrés à une foule de préjugés

dont la plupart des autres nations font dégagées. Ils ont trop de feu, trop d'efprit, trop de vivacité; ils fe communiquent trop: c'eft la fociété elle-même qui met chez eux un obftacle au favoir. Cette foule d'amufements, de plaifirs, de fantaifies qui fe fuccédent continuellement, jettent dans l'efprit une légéreté & une inconftance naturelle qui empêche le progrès des arts. Il faudroit, pour ainfi dire, refondre le génie Européen, pour lui donner cette forte de folidité néceffaire pour acquérir le véritable favoir. Peut-être qu'il faudroit auffi changer fon climat qui influe trop fur fon génie.

Plus on examine l'univers & moins on y trouve de facilité pour les connoiffances.

L'Amérique eft naturellement fans génie. L'Afrique n'a point de talents. L'Afie ne fe communique pas affez; & les Européens fe communiquent trop.



LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Paris.

LES fujets ici font fi éloignés du Prince, qu'ils ne peuvent point en être entendus. Les cris de l'innocence opprimée s'arrêtent toujours à moitié chemin du Trône, & fe perdent dans les lamentations publiques. Le Monarque ne fait jamais les injuftices particulieres qui fe commettent dans l'État.

Ces jours paffés, un homme d'affez bonne apparence vint frapper le matin à ma porte, pour me prier de l'affifter de quelque charité. Il m'apprit qu'il étoit fujet du Roi de France. Je viens, ajouta-t-il,

vous préſenter un factum, contenant une injuſtice criante qui m'a été faite par un Tribunal de ce Royaume, qui m'a flétri en mon honneur & dans mon corps. Qui êtes-vous, lui dis-je, Monſieur ? Je ſuis répondit-il, un malheureux forçat échappé des galeres. Eſt-ce que cela a toujours été votre état ? Non, me dit-il, il n'y a pas long-temps que j'étois Échevin & Inſpecteur des revenus de la Ville de Strasbourg dans la Province d'Alſace, d'où j'ai été envoyé aux galeres par une ſentence affreuſe. Si vous pouvez, lui dis-je, prouver l'injuſtice, il vous ſera aiſé d'avoir ſatisfaction; le Roi de France, votre maître, eſt juſte, il ne ſouffrira pas qu'un de ſes ſujets ſoit ainſi outragé. A quoi ſert ſa juſtice, reprit-il, ſi la plupart de ſes Officiers ſont de mal-honnêtes gens ? Criez de toutes vos forces contre la vexation qu'on vous a faite, lui repris-je; préſentez-vous par-tout. Je ne le puis, me dit-il, je ſuis obligé de me tenir caché: mon jugement, tout injuſte qu'il eſt, exiſte. Si je me montrois, je ſerois renvoyé aux galeres d'où je me ſuis échappé. D'ailleurs peu de gens veulent me voir, & perſonne ne veut s'intéreſſer pour moi. J'ai été fouetté & marqué par la main du bourreau, & condamné à voguer ſur la mer le reſte de mes jours : châtiment réſervé dans cet État aux derniers ſcélérats. Et n'avez-vous pas porté vos plaintes au Roi par des ſupplications? Je lui en ai adreſſé pluſieurs, reprit-il, mais aucunes ne ſont parvenues juſques à lui. Mes ennemis, qui m'ont traité ſi indignement, ſe ſont emparés des avenues qui conduiſent au Prince. Je me vois réduit à faire imprimer mes plaintes dans des factums. Cependant je ſuis un être iſolé, accablé d'affliction & de

miseres. Vous trouverez dans ce factum, continua-t-il, l'histoire complette de l'injustice affreuse qu'on m'a faite, de même que celle du scélérat, qui a provoqué des juges pour me faire condamner à des peines que méritoient ses monopoles, & qu'il ne m'a fait subir que pour s'en exempter lui-même.

Il paroît, par cette piece que j'ai lue, que la Ville de Strasbourg étoit gouvernée par un Magistrat Royal, nommé Préteur, qui commettoit toutes sortes de vexations sur les peuples de cette Province, contre lesquelles l'auteur du factum se déclaroit toujours; que le Préteur indigné de cette liberté, résolut de le perdre, & que pour cet effet il suborna des juges, qui le condamnerent à la sentence dont il se plaint par un écrit public.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

MIlan * où je suis depuis quelques jours, est une Ville remplie de pompe & de magnificence. Le luxe qui y regne est, comme en France, une suite de l'indigence publique. Il y a des gens ici qui n'ont point une paire de souillers & qui ont deux carrosses. Rien n'imite plus un fauxbourg de Paris, que la Ville de Milan. Les deux peuples même se ressemblent dans leurs mœurs & dans leurs manieres. Si les Milanois

* L'Espion Chinois ne voyage pas régulierement en Italie.

n'étoient ni jaloux, ni superstitieux, on les prendroit pour des François. Mais une nation Italienne ne peut pas l'être impunément. Il y a toujours quelque chose qui la décele.

Autrefois Milan avoit son Duc & ne dépendoit que de lui ; maintenant il est sous la domination d'une Puissance étrangere, qui l'épuise continuellement par des taxes qui, sortant de l'État, sont perdues pour lui. Vienne, qui est cette Puissance, loue un Gouverneur pour y commander à sa place. Ce Gouverneur est souverain d'un État d'Italie. Ce n'est, je crois, qu'en Europe, où l'on voit des Princes regnants s'abaisser au point de descendre de leur Trône, pour devenir Précepteurs à gages d'un peuple étranger.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai dit, dans une de mes Lettres, que les guerres d'Europe sont les suites d'un peu de bile répandue, ou d'un sang sec, âcre & enflammé, qui se trouve dans les Souverains. Je n'ai point pensé cela tout seul, un politique Européen a eu la même idée, & en conséquence vient de mettre au jour un projet de pacification générale, contenant les moyens qu'il y auroit de terminer les différends des Couronnes qui sont actuellement en guerre. Je t'envoie cette piece qui répond à celle d'une ordonnance de Médecin.

PLAN DE PAIX

Entre les Puissances belligérantes de l'Europe.

PRE'LIMINAIRES DE PAIX.

ARTICLE I.

Les Souverains de l'Europe, actuellement en guerre, se mettront en régime pendant quinze jours, durant lesquels il sera défendu à tous ceux qui les approchent de leur parler de bombes, de boulets & de canons.

ARTICLE II.

Ils oublieront leurs divisions, & sur-tout ne se souviendront pas qu'ils aient des armées.

ARTICLE III.

On leur lira tous les matins, à leur lever, un chapitre de morale, sur les douceurs de la vie tranquille, & sur le mépris des grandeurs & des richesses.

ARTICLE IV.

Remedes & Décoctions politiques pour parvenir à la paix générale.

ARTICLE V.

Le Roi de Prusse prendra les bains domestiques, deux semaines de suite, en observant que l'eau ne soit pas trop chaude. Il restera trois heures consécutives dans le bain, sans demander des nouvelles de son armée, & sans lire ni paquets ni dépêches de son camp. Il lui sera seulement permis, pendant ce temps-là, de jouer de la flûte, de lire les ouvrages de Voltaire, & de faire des vers sur *Sans-Souci*. Au cas que, dans huit jours, son tempérament soit le même & que son imagination reste frappée, com-

me auparavant, de sieges & de batailles, il passera tout-d'un-coup aux bains froids de riviere.

ARTICLE VI.

La Reine de Hongrie se fera faire tous les soirs, pendant quinze jours, une décoction assoupissante, où il entrera quelques grains d'opium, afin que cela la plonge dans un profond sommeil, qui l'empêche de se ressouvenir de la Silésie.

ARTICLE VII.

Le Roi de France prendra, tous les soirs pendant un mois en se couchant, un julep de pavôt, qui, en le faisant dormir, lui fera oublier les injures faites à son pavillon, & la perte du Canada. Ce remede lui tranquillisera les sens & le disposera à écouter les propositions de paix.

ARTICLE VIII.

Georges II fera usage de deux onces d'orge mondée avec pareille quantité de corne de cerf, & quelques limaçons écrasés, dont il fera une décoction qui le tranquillisera sur Hanovre; & en suspendant ses résolutions, l'empêchera de tout précipiter pour la conservation d'un État inutile à l'Angleterre.

ARTICLE IX.

L'Impératrice de Russie se rafraîchira le sang par des émulsions, faites avec les quatre semences froides: remede qui l'empêchera à l'avenir d'être si échauffée pour les affaires d'Allemagne, où elle n'a que faire.



LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a à Paris des Tribunaux d'esprit qu'on nomme Académies. Leurs juges sont maîtres-ès-arts en sciences.

Chaque Académie a son district, & il est défendu à l'une de prendre sur le département du génie de l'autre.

On permet néanmoins aux Grands qui n'ont ni savoir ni littérature de s'y faire agréger: on nomme ceux-ci des Académiciens honoraires; nom que je ne comprends point & qui est même dérisoire à sa signification, puisque rien ne deshonore plus une société de savants que la compagnie des ignorants. Ces Académies ne sont pas inutiles; car, pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain, & étendre de plus en plus les connoissances, elles proposent de temps en temps des questions très-difficiles à résoudre: par exemple, on demande *si les Chinois sont des hommes, si les Indiens ont une ame sensitive, ou s'il y a quelque différence d'un Américain à une bête?* Et ceux qui décident le mieux ces problêmes ont une image d'or. Il faut assurément qu'il y ait quelque magie dans cette image; car tu ne saurois croire l'émulation qu'elle cause dans tous les membres, jusques-là qu'on a trouvé des Académiciens dans leurs cabinets presque morts à force de travailler pour l'obtenir.

Quoiqu'il y ait un assez grand nombre de ces Tribunaux, je ne te parlerai que de quatre, *l'Acadé-*

mie des paroles, l'Académie des visages, l'Académie des écritures, & l'Académie des chansons. L'Académie des paroles ou Françoise, s'occupe à arranger des mots : il y a apparence qu'elle fut établie pour empêcher que la nation ne devint muette; & de tous les établissements qui ont été formés dans cette Monarchie, je n'en connois pas de plus inutile; car il n'y avoit aucun danger que les François perdissent jamais l'usage de la parole.

On s'attendoit il y a quelque temps, qu'elle-même deviendroit muette, car elle avoit placé tout son savoir dans un grand livre qu'on nomme Dictionnaire; mais elle a pris un détour qui lui a rendu l'usage de la parole. Elle tire continuellement de ce vocabulaire les mots qu'elle y avoit mis en dépôt, & en compose des discours académiques : de maniere que par-là ce célebre corps aura de quoi parler jusques à extinction de voix naturelle.

L'Académie des visages ou de peinture, peut se passer d'esprit & même de génie; son savoir est au bout d'un pinceau. Elle n'a d'autre affaire que de transmettre à la postérité des ressemblances & des attitudes. Ses livres sont sur de la toile, & sa bibliothéque est composée de tableaux, où les Académiciens apprennent à avoir de l'imagination, presque toujours aux dépens du bon sens.

L'Académie des écritures ou Belles-Lettres, ne parle pas tant que celle des paroles; mais elle fait semblant de penser davantage. Elle a le privilege de porter ses regards sur la plupart des connoissances; mais elle a le droit de ne les point approfondir. C'est un papillon qui voltige autour des sciences, mais qui ne fait que les effleurer.

L'Académie des chanſons n'a d'autre occupation que la modulation de l'air, l'articulation, les roulades, & l'arrangement de petites taches noires dans des lignes. Son application principale eſt de faire du bruit, plus le charivari eſt grand, plus les Académiciens ſe diſtinguent.



LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de profeſſion plus pénible, en France, que celle de Miniſtre d'État : ſi tu voyois ces pauvres gens-là, ils te feroient pitié. Leurs occupations les mettent continuellement hors d'haleine; ils ſont tout eſſoufflés, & deviennent pouſſifs. Aux travaux du jour, ſuccédent ceux de la nuit; les uns & les autres les dérobent à eux-mêmes, & les rendent inviſibles : ſi les femmes & les plaiſirs ne les ramenoient dans la ſociété, ils s'en banniroient entiérement.

Ces hommes pénibles n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la meilleure ſorte d'adminiſtration, & ils vont prendre un grand détour qui n'y conduit point. Ces vaſtes génies ſont ſi pénétrants, qu'ils voyent les avantages de la Monarchie où ils ne ſont point, & ne les voyent pas où ils ſont.

La France a cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré; ce continent cultivé peut fournir à la ſubſiſtance de vingt-cinq millions d'habitants. Ses productions ſeules pourroient lui fournir aſſez de

premieres matieres, pour faire le commerce le plus étendu de l'Europe, & lui procurer une marine supérieure, à celle de tous les autres États unis ensemble.

Quatre systêmes simples & aisés la rendroient la Monarchie la plus florissante de l'univers; *agriculture*, *navigation*, *commerce*, & *marine*: mais il n'y a pas un mot de cela. Ces quatre branches de l'administration sont entiérement négligées, tandis qu'on court après d'autres inutiles, avec tout l'acharnement possible. On diroit qu'il y a une gageure entre les Ministres du Roi de France, à qui affoiblira plutôt le Royaume; & ils y ont si bien réussi, que ce vaste corps est tombé en sincope; l'État est d'une maigreur affreuse, il n'a que la peau & les os.

On appelle ces Ministres, Excellences: il est vrai que ce sont des hommmes excellents pour traîner les choses en longueur, & laisser mourir le gouvernement de la consomption.

Si tu etois informé des occupations de leurs Excellences, tu croirois qu'elles n'occupent leurs places, que pour ne pas les remplir. Elles ont une grande affaire, à laquelle elles pensent le jour, & rêvent la nuit, qui est celle d'imaginer des moyens d'avoir de l'argent: c'est leur fort. On voit dans leurs cabinets une petite médaille, qu'on appelle *Louis d'or*, à laquelle ils rapportent toutes leurs méditations. C'est ici la pierre philosophale de la charge de Secretaire d'État: quand ils ont pu arracher du peuple un grand nombre de ces médailles, le grand œuvre est consommé.

Il ne faut pas croire que ces Ministres manquent de vigilance; il n'y a point d'hommes sur la terre plus actifs qu'eux: ce sont les premiers hommes du

monde pour recevoir des mémoires, & lire des placets. Ils sont sur-tout admirables dans ce qu'on appelle les expéditions : il est dommage que ces expéditions n'expédient point ; & qu'un Ministre, après avoir expédié dix ans, n'ait rien expédié. Ils sont enfoncés dans les papiers jusques aux oreilles, & passent leur vie à faire des rôles. Ce travail les occupe si fort, qu'ils n'ont pas le loisir de voir l'État qui va se perdre dans de longues écritures ; leur correspondance seule suffit pour leur faire perdre de vue la Monarchie. Il n'y a point de ces Ministres qui n'écrivent ou ne dictent huit à dix mille lettres tous les ans ; les détails les absorbent, les minuties les gagnent, & ils se perdent dans les vétilles. Ils n'ont pas moins de vingt commis qui travaillent jour & nuit à mettre au net des riens. Ces seconds Ministres emploient plus de pages pour quelques vérifications particulieres, que nous n'en employons à la Chine pour les affaires générales de l'Empire. Sur-tout, ils veulent tout écouter, & tout entendre. La partie seule des conférences secrettes, pour savoir ce qu'on dit d'eux dans le monde & de leur administration, suffiroit pour remplir leur ministere. Ils ont une autre grande occupation, qui est celle de donner des audiences publiques. Si tu voyois comme ils sont bouffis, au sortir de la salle de celle-ci, où ils ont beaucoup écouté & peu parlé, tu les prendrois pour les hommes les plus utiles de la Monarchie.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a, en Efpagne, une inquifition pour ceux qui ne croyent pas au dogme du Chrift, au Pape, & à l'Églife : en France, il y en a une pour ceux qui ne croyent pas à l'adminiftration, aux maîtreffes du Prince, & à fes favoris.

Il eft ordonné expreffément ici, de fe taire fur ce dont il eft impoffible de ne pas parler; je veux dire, le mauvais gouvernement, dont tous les particuliers reffentent les effets. J'aimerois autant qu'un Prince fît une ordonnance, par laquelle il défendit à fes fujets malades, de fe plaindre des maux qu'ils fouffrent.

L'inquifition du gouvernement François a un grand nombre de familiers qui fe rendent, tous les matins, à leurs poftes; c'eft-à-dire, dans les promenades publiques, les jardins & les caffés. Ceux d'Efpagne font payés, pour écouter; ceux de France le font, pour faire parler. Ils vous mettent fur la voie des affaires d'État, & fur les perfonnes en faveur, & lorfqu'ils ne vous trouvent pas orthodoxes, fur l'un ou fur l'autre, ils vous arrêtent. Il eft trifte qu'un citoyen foit puni, pour quelques difcours vagues; mais il l'eft bien davantage qu'il le foit, pour un mouvement inarticulé!

Un de ces familiers, dernièrement dans un caffé, faifoit l'éloge d'une certaine femme de la Cour, que tout le monde connoît : un Chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, qui a paffé fix mois à la Baf-

tille pour avoir parlé, & qui, depuis ce temps-là, eſt devenu muet, éleva les yeux au Ciel, dans un certain endroit de l'apologie, témoignant par-là ſon étonnement pour les belles choſes qu'il entendoit; & le lendemain il fut arrêté. Les Maures d'Afrique n'ont que le corps d'eſclave, en France l'eſprit lui-même eſt captif.

Cette inquiſition permet le menſonge; mais elle défend la vérité. Par exemple, on peut dire qu'un tel Miniſtre, qui abîme tout, gouverne bien l'État; & qu'une certaine perſonne du ſexe, qui déſole la nation, l'enrichit : mais ſi l'on dit que l'un entend mal l'adminiſtration, & que l'autre entend bien ſes affaires, on eſt châtié : ce ſont ces vérités que l'on punit ſéverement. Le dogme de la Cour en ceci, eſt différent de celui de la Religion; on eſt plus criminel au Tribunal de cette inquiſition, à meſure que l'on eſt moins coupable. La calomnie d'état trouve aiſément grace devant lui; mais il eſt inexorable ſur la médiſance.

Le crime de leze-Majeſté au premier Chef, qui ne peut être imputé qu'à ceux qui s'en prennent à la perſonne du Prince, eſt appliqué ici à tous les cas. Un Citoyen qui n'a jamais vu le Roi de ſa vie, & qui, bien loin de conſpirer contre lui, verſeroit juſques à la derniere goutte de ſon ſang, pour conſerver ſes jours, en eſt ſouvent accuſé.

Quoique ce ſoit maintenant en France le crime à la mode, on peut dire qu'il n'y a point d'État en Europe où on le connoiſſe moins. Perſonne ne prend aſſez de part ici aux malheurs publics, pour s'en prendre à celui qu'on pourroit ſoupçonner d'en être la cauſe. Ce délit ne regarde que les gens en place,

ou ceux qui font en faveur. Le crime de leze-Majesté n'eft pas d'offenfer le Trône, perfonne ne fait la moindre attention à celui-ci; il eft dans l'offenfe faite à ceux qui l'environnent.

On dit qu'un Miniftre qui gouvernoit la France fous Louis XIII, prouva démonftrativement, que celui qui s'en prend à la perfonne des Miniftres, attaque directement celle du Roi, c'eft-à-dire en d'autres termes, que l'offenfe que l'on fait au valet, eft la même que celle que l'on fait au maître. C'eft fans doute depuis ce temps-là, qu'il y a en France tant de criminels de leze-Majefté au premier Chef; car comme le Monarque a toujours un grand nombre de Miniftres, de favoris & de maîtreffes, il eft impoffible qu'il n'y ait bien des coupables. Il y a ici un petit homme qui remplit la charge de Secretaire d'État, qui figne des lettres de cachet de toutes mains.

En lifant l'hiftoire univerfelle de l'Europe & de fes gouvernements, j'ai trouvé qu'à mefure que le Prince fe livre à fes plaifirs & à la volupté, il y a un plus grand nombre de Citoyens arrêtés. Au moment que je t'écris, les prifons de ce Royaume font remplies de prifonniers d'État: toutes les maifons de force en regorgent, on ne fait plus où les fourrer. L'État a autant de penfionnaires dans les cachots, qu'il a de foldats dans fes armées.

On parle ici d'un projet de prifon dont l'édifice fera fi grand, qu'il pourra au befoin contenir la moitié de la nation Françoife; en attendant que ce trifte monument foit élevé, il y auroit un moyen pour que l'inquifition ne perdît pas fes droits; qui feroit de faire des portes à Paris, & enfuite de les

fermer, afin de retenir tous les Citoyens de cette Capitale prisonniers d'État.



LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin sur la Religion, à Pékin.

De Paris.

IL y a en France une société de Bonzes-noirs, qui font trois vœux, savoir, vœu de dissimulation, vœu de richesses, & vœu d'acquisition : le tout *pour la plus grande gloire de Dieu*, l'humiliation du monde & la charité Chrétienne. Ils sont si religieux sur l'observation de ceux-ci, qu'ils ne les rompent jamais.

Outre ces trois vœux, ils en ont un quatrieme, qui sert de fondement aux autres, je veux parler du vœu de trafic, qu'ils professent avec tant de succès, qu'ils sont devenus les premiers négociants de l'Univers. Il est vrai qu'ils suivent la grande route pratiquée par les plus célebres marchands; car, pour s'enrichir plutôt, ils font de temps en temps banqueroute.

Ils sont si puissants, au moment que je t'écris, que leur fortune tient du prodige. Encore cent millions, & ils seront en état d'acheter le Royaume, qu'ils marchandent depuis long-temps. Les richesses de la maison de Bourbon, qui est aujourd'hui la famille regnante, ne sont rien en comparaison de celles de leur corps.

Outre le commerce général de l'Afrique, de l'Asie; de l'Europe & de l'Amérique, ils sont encore Médecins, Chirurgiens & Apothicaires. Ils vendent

toutes ſortes de remedes. On trouve chez eux des gouttes, des poudres, des eſſences & des pillules pour les maladies les plus honteuſes.

Ils eurent il y a quelque temps une grande diſpute avec d'autres Bonzes & Mandarins au ſujet de la prédeſtination : mais dans celle-ci, ils ne virent pas qu'ils étoient eux-mêmes prédeſtinés à être chaſſés de France : c'eſt ce qui va arriver.

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point d'uniformité dans la ſociété Européenne. Le genre de vie, & les profeſſions ſont ſi oppoſées que les hommes y ſont à cent mille lieues les uns des autres.

J'allai voir derniérement une petite ſociété de Bonzes qu'on nomme Chartreux. Ces Moines, en entrant dans le Couvent, laiſſent leur langue à la porte. Ils font vœux de ne jamais parler. Le nom de femme leur eſt interdit, & celui de propagation eſt parmi eux un terme ſacrilege. Ils paſſent les jours à chanter & les nuits à prier. Ils ſe font une Loi d'oublier les choſes de la terre, pour ne s'occuper que de celles du Ciel. Leur vie eſt un enchaînement de méditations ſur le mépris des biens d'ici-bas. Ils doivent penſer à la divinité lorſqu'ils veillent, & y rêver pendant qu'ils dorment.

Quel contraſte de vie avec celle des autres citoyens nés ſous le même ciel, élevés dans les mêmes loix! La plupart de ceux-ci font comme un vœu

de ne jamais garder le silence.. Ils n'en connoissent pas même le mot. Ces derniers se font une loi d'oublier les choses du Ciel, pour ne penser qu'à celles de la terre. Leur vie est un enchaînement d'amusements frivoles. Ils y pensent le jour; ils y rêvent la nuit.

Ce n'est pas seulement dans ces deux conditions que se trouve la différence. L'opposition est la même dans presque toutes les classes.

On trouve ici des gens qui travaillent sans cesse: d'autres qui ne s'occupent jamais. Il en est qui sont dans un mouvement perpétuel; il y en a qui sont dans une inaction continuelle. On en voit qui parlent éternellement. Il y en a qui écrivent toujours. Ceux-là se promenent depuis le matin jusqu'au soir. Ceux-ci ne bougent point de la même place. Il s'en rencontre qui sont sans cesse avec les femmes, d'autres qui le fuient toujours, &c. &c.

Ce tableau n'est qu'une légere ébauche du contraste perpétuel qui se fait remarquer ici. J'en vois la raison; c'est qu'il n'y a point d'uniformité dans les gouvernements politiques & civils.



LETTRE LXI.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA volupté n'a pas corrompu toutes les classes de la société.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue: mais elles sont si laides, que c'est pour elles comme une nécessité d'avoir de la vertu.

Le Chevalier qui se vante d'être physionomiste, distingue la sagesse du sexe à ses traits. Lorsqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque chose de difforme dans le regard, il dit aussitôt ; voilà une femme qui a de l'honneur ; & quoiqu'il avoue lui-même que cette regle n'est pas infaillible, il assure qu'il se trompe rarement.

Une petite vérole a ici une telle influence sur le caractere des femmes, qu'une jeune Dame, qui inclinoit beaucoup à la galanterie, après la perte de sa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.

On avoit parlé d'un projet de morale Chrétienne; qui tendoit à défigurer le sexe, pour le conduire plus sûrement au Ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y sont opposées, aimant encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.

Outre la sagesse difforme, il y a encore la sagesse surannée. Quelque penchant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante ans, & qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend aussitôt le caractere.

Ce qui me choque de cette vertu, c'est que celles qui la possedent en parlent éternellement. Elles font à tout moment la comparaison de leurs mœurs avec celles des personnes de leur sexe qui n'en n'ont point. Elles oublient que toute la différence est dans deux ou trois lustres.

Au reste cette regle a tout plein d'exceptions. On voit ici des femmes qui ont aussi peu de retenue dans leur vieillesse, que dans la fougue & l'empor-

tement de la jeunéſſe: & ces femmes à Paris ſont celles qu'on montre au doigt, & qu'on mépriſe ſouverainement.



LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

C'Eſt ici le pays des proceſſions des images, des fêtes & des enterrements; mais la magnificence de l'opéra ſurpaſſe les cérémonies religieuſes. Preſque tous les Nobles ont leur maiſon au théatre qu'ils appellent loge, où ils habitent, mangent, jouènt & boivent : du moins y ai-je vu des gens y dormir très-profondément. Il eſt vrai que c'eſt bien réjouiſſant, & que le plaiſir qu'on y prend vaut bien la peine qu'on loge directement ſur la ſcene. On y voit, comme à Turin, deux ou trois châtrés qui vont, qui viennent, & qui d'une voix efféminée chantent gaiement leur martyre. Mais ce n'eſt pas préciſément pour la muſique, qu'on ſe rend dans ces réduits : les deux ſexes ont un plus grand intérêt à y ménager. On y eſt ſi commodément qu'on m'a aſſuré que les hommages de l'amour s'y rendent en perſonne, & qu'on exécute dans ces loges l'original des opéra.

Les Dames de Milan ſont fort galantes ; elles ſe livrent ſans beaucoup de ménagement à leurs deſirs; elles appellent cela vivre à la Françoiſe : on pourroit tout auſſi bien l'appeller vivre à la Turque. Elles vont plus loin dans l'incontinence que les femmes de Paris: car, en fait de copie, le ſexe Italien ſurpaſſe toujours ſes originaux.

Chez tous les peuples de l'Europe, la folie du carnaval a un temps limité; à Milan cette ivresse dure quatre jours de plus. Tu mettras peut-être cela au rang des bagatelles morales : mais sache que c'est une affaire d'État pour les mœurs générales. On se rend ici de toutes les Villes d'Italie, pour jouir de la prolongation de cette licence. Tandis que, pendant ce temps-là, les Mandarins Chrétiens disent aux fideles des autres États de ne pas oublier *qu'ils ne sont que poussiere*, ceux de Milan, en se livrant à leurs plaisirs, se ressouviennent par contraste qu'ils sont hommes.



LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin*.

De Paris.

JE lisois l'autre jour un Épître, qu'on trouve à la tête d'un livre dédié à un Monarque Européen, imprimé depuis peu. Elle étoit remplie de louanges si fades, & d'expressions si outrées ; que je ne doute pas que ce Monarque, tout accoutumé qu'il est à la flatterie, ne rougisse lui-même en les lisant. Tous ses vices y sont changés en vertus, & ses foiblesses en qualités magnanimes. Une telle Épître suffit pour défigurer le corps entier des annales modernes. Les historiens dans deux siecles seront tous déroutés, pour concilier, avec les vertus de ce Prince, les désordres de son regne, & les maux qu'ils causerent en Europe.

Quand on n'a rien à dire d'un Souverain que ne se tait-on?

Pour-

Pourquoi en impoſer à la poſtérité par des louanges que l'âge dans lequel elle ſont écrites peut démentir. Voilà ce qui cauſe ce contraſte perpétuel dans l'Hiſtoire Européenne. Le même Prince qui par ſes vices eſt mépriſé par un Auteur, tient dans un autre un rang ſi diſtingué par ſes vertus, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable.

On eſt encore à ſavoir en Europe, ſi Louis, que quelques Auteurs appellent le Grand dans leurs écrits, n'eſt pas auſſi petit, que quelques autres l'ont repréſenté dans leurs livres.

Cet inconvénient n'eſt pas à la Chine, où la vérité n'eſt jamais défigurée dans l'hiſtoire. Il eſt permis aux Mandarins, prépoſés pour écrire les annales de l'Europe, d'y expoſer les faits ſans aucun déguiſement.

Il me ſemble que je ſuis au milieu du ſanctuaire de la vérité, & que j'habite le pays le plus libre de la terre, lorſque je lis ces mots dans le Journal de Pékin.

„ L'Empereur derniérement commit une action
„ indigne de ſon rang : le jour ſuivant il ſe mit dans
„ une ſi grande colere qu'il ne ſe connoiſſoit point
„ lui-même ; ou bien, dans une telle occaſion, il ou-
„ blia de rendre juſtice ; dans une autre, où on at-
„ tendoit des effets de ſa clémence, on ne reſſentit
„ que ceux de ſon indignation, &c. &c. "

Un Auteur ſeroit perdu ſans reſſource s'il s'aviſoit d'expoſer ainſi la vérité toute nue : auſſi ne peut-on faire aucun fonds ſur les annales de cette partie de l'Univers. L'hiſtoire d'Europe n'eſt qu'un tas de fables inventées après coup.

LETTRE LXIV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des spectacles de Paris; mais je ne t'ai rien dit des théatres, qui sont très-anciens; car les Européens n'ont pas fait les institutions qui les rendent vicieux. Ces établissements viennent de loin.

Après que les Grecs & les Romains eurent corrompu toutes les nations, ils firent des établissements pour se corrompre eux-mêmes. On dit néanmoins que dans son origine le théatre étoit l'école de la morale, l'Église de la sagesse où l'on alloit acquérir des vertus, en apprenant à se corriger de ses vices; mais cette Église (si elle en a jamais été une) a bien dégénéré. Elle est aujourd'hui très-profane : encore un degré de corruption, & elle sera un lieu de prostitution publique.

Les révolutions de l'univers ayant enséveli sous les mêmes ruines les pieces & les Acteurs, les spectacles finirent. Il n'y eut d'autre scene dans le monde que le monde lui-même. Cependant les nations s'étant policées de nouveau, elles voulurent faire renaître les siecles du savoir, & on crut que pour cela il falloit jouer la comédie.

La France fit l'ouverture de son théatre par la farce du Ciel. On y représenta Dieu & les Saints; les Prophetes, les Anges, les Archanges, la Mere du Christ, le Christ lui-même devinrent Acteurs. Ces personnages tirés en droite ligne du Paradis, furent applaudis ou hués, suivant qu'ils s'acquit-

toient bien ou mal de leurs rôles. On m'a dit que le parterre de Paris qui ne fait graces à personne, avoit souvent sifflé le Pere Éternel.

Mais on trouva que les mysteres de la Religion Chrétienne n'étoient pas assez divertissants, bientôt on joua les hommes qui sont toujours plus ridicules que les dogmes. L'administration publique monta sur la scene, on mit le systême de l'État en pieces comiques. Quand le Roi de France vouloit déclarer la guerre à quelque Puissance, & qu'il avoit besoin de lever des impôts sur ses sujets, il faisoit appeller les Comédiens, à qui il donnoit lui-même le sujet de la piece qu'ils devoient jouer. Le peuple commençoit par en rire, & finissoit par payer l'impôt ; ce qui étoit plus divertissant qu'aujourd'hui, où le Prince ne met d'autre prologue aux taxes qu'un arrêt; piece par elle-même très-sérieuse, & qui ne met de bonne humeur que les exacteurs.

On y joua aussi les Ministres d'État & les Grands de la Cour qui ne pouvoient s'en venger sur ces bouffons, parce qu'ils exposoient leurs ridicules aux yeux du public, avec permission & privilege du Roi. Aujourd'hui on y joue les mœurs, & les passions en général.

Le théatre a deux faces. Il y a des temps où ce spectacle est d'un sombre & d'un triste à faire peur, & tout y est en deuil jusques au visage des Acteurs. Le fer & le poison le remplissent de cadavres; il n'est question que de tombeaux, de sépulcres, de meurtres, & d'assassinats. Le lendemain la décoration change. Le théatre ressemble à une salle de bal, où les jeux & les plaisirs se rassemblent de toutes parts; les Acteurs sont gais & enjoués, leur gravité

ſe change en un maintien groteſque & bouffon; de Monarques & de Souverains qu'ils étoient, ils deviennent des farceurs & des baladins. On peut dire que la mort & la raillerie habitent ce théatre par ſemeſtre.

Ceux qui calculent tout à Paris, prétendent qu'il périt tous les ans à ce ſpectacle par le fer ou le poiſon, trois cents Empereurs, autant de Rois, cinq ou ſix cents Princes; qu'on y ravit plus de cinq cents filles; & qu'on y fait deux fois autant de mariages. Quoique ce ne ſoit pas la contrée des miracles, c'eſt le pays des réſurrections; on y voit des Acteurs qui ont été tués plus de mille fois, & qui renaiſſent toujours de nouveau pour tuer le public.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Européens ſont les peuples les plus induſtrieux de l'univers, pour ſe détruire : c'eſt quelque choſe de prodigieux que les progrès qu'ils ont fait dans l'art de s'exterminer.

Les Grecs & les Romains qui déſolerent la terre, n'avoient que des notions de détail pour dépeupler les États, au lieu que les modernes peuvent les abîmer en gros. Ceux-là employent des ſiecles pour rendre déſert un continent; c'eſt aujourd'hui l'affaire d'une campagne.

A meſure que la terre s'étoit dépeuplée par ſes diviſions, on avoit inventé les caſques & les cuiraſſes; mais on trouva qu'il étoit honteux d'aller à la

guerre pour ne pas y mourir, & on les réforma.

Anciennement on n'employoit que les dards dans les combats; cette maniere de se tuer parut trop lente, on imagina la pique; mais ayant réfléchi qu'avec celle-ci on étoit trop éloigné en s'égorgeant, on imagina l'épée qui tuoit de plus près. On y substitua dans peu la bayonnette, qui fait de plus larges blessures.

Ce n'étoit cependant encore là qu'une foible branche de l'art de s'anéantir. Un rayon de lumiere n'eut pas plutôt éclairé cette partie de l'univers, qu'on inventa la poudre : découverte admirable pour s'exterminer invinciblement. Il avoit fallu jusques-là de la force & du courage pour se battre, mais il suffit alors d'avoir de la poudre. Après qu'on eut découvert celle-ci, on imagina le fusil & le pistolet.

Enfin l'esprit humain qui se surpassoit toujours, ayant fait un effort sur lui-même, inventa le gros canon. Ce fut pour l'humanité un trait de lumiere sublime. Avec le fusil & le pistolet un homme, d'un seul coup, ne pouvoit tuer qu'un de ses semblables, au lieu qu'avec le canon un homme en tuoit cent. Alors on eut beau se cacher dans des forteresses, le canon qui abîma tout, porta la mort par-tout.

Pendant ce temps-là l'art de la bombe se perfectionnoit; les Européens y firent de si grands progrès, qu'ils furent en état de détruire une grande Ville avec tous ses habitants, dans moins de temps que Dieu dans sa colere n'en met pour exterminer un peuple par un affreux tremblement de terre.

Dans peu parut la machine infernale; nom qui lui convient parfaitement; car l'enfer seul pouvoit l'imaginer. Tous ces instruments de la méchanceté hu-

maine reposent dans des établissements mortuaires, qu'on appelle ici arsenaux. Chaque État a dans son sein de quoi exterminer dix peuples; & c'est parce qu'on a de quoi s'exterminer, qu'on s'extermine

Cependant l'art devient tous les jours plus rafiné, & les pratiques se multiplient. J'assistai hier à l'épreuve d'un canon qui tire soixante coups dans une minute : l'invention est merveilleuse pour approcher la fin du monde; il n'y a qu'à la laisser agir, pour que bientôt il n'y ait plus d'hommes sur la terre.

J'ai calculé qu'une batterie de cent de ces canons, peut tirer dans vingt-quatre heures huit millions six cents quarante mille coups; ce qui est tout juste le nombre de ceux qu'il faut pour se défaire dans un jour d'une nation entiere.



LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL s'est élevé ici parmi les savants une dispute qui fait beaucoup de bruit, car elle est composée de sons; on demande si la musique Italienne est préférable à la Françoise. Comme ce débat ne regarde que la maniere d'affecter l'air, les savantes dissertations qu'on fait à ce sujet, ne tendent qu'à l'agiter.

L'affaire s'engagea d'abord par des ariettes & des chansons; on se battit long-temps par de petits détachements de vaudevilles; mais dans la suite des corps entiers de musique nationale s'engagerent dans la guerre générale. On ramassa de part & d'autre tant de *cromes* & de *semi-cromes*, qu'on fut en

état de former des volumes remplis d'une érudition aussi curieuse qu'inutile.

Il paroît que les François ont perdu plusieurs batailles rangées en musique, & que les Italiens les ont battus à platte couture par un grand nombre de *solo* & de *concerto*. Il a été question quelquefois de négociations pour terminer cette querelle à l'amiable; mais on n'a jamais pu parvenir à un accommodement. Le mal est qu'on en appelle toujours à des juges incompétents, je veux dire, aux nations étrangeres qui n'entendent pas plus une de ces musiques, que l'autre.

Un Écrivain de Geneve, qui a donné d'abord au public des ouvrages dignes d'un Philosophe, qui a écrit ensuite des Romans, & qui finira, peut-être, sa carriere de littérature par des almanachs, prétend (malgré le bruiant de l'opéra de Paris) que les François n'ont point de musique. Ceux-ci, pour lui prouver démonstrativement qu'il se trompoit, lui ont répondu par des chansons.

Cette fameuse querelle se réduit à savoir, si les Chinois doivent chanter comme les Allemands, ou les François comme les Turcs. On ne remonte point au principe. Il s'agit de savoir, si la musique Italienne, à laquelle on est porté de donner la préférence sur les autres, contient toutes les expressions, & tous les accents de la nature.



LETTRE LXVII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, la Religion ne met point de bornes au luxe : au contraire elle en augmente les branches. La plupart des maisons sont meublées de vertus chrétiennes.

Il y a des gens ici qui ont pour dix mille écus de crucifix, & d'autres chez qui on compte pour cent mille francs d'humilités évangéliques. Les appartements sont tapissés d'Apôtres, de Saints & de Saintes d'une grande valeur. Il y a telle Magdelaine, dont le tableau forme un luxe d'autant plus grand, qu'il n'a point de prix.

Je vis derniérement l'ameublement d'un Seigneur François qui a mis toute la Religion en luxe. Comme tous les tableaux sont des originaux, les connoisseurs prétendent que ce luxe divin est magnifique, ils le regardent comme un chef-d'œuvre d'ostentation chrétienne.

La création sert d'ornement au premier appartement. D'un côté on y remarque Adam & Éve dans le Paradis terrestre; de l'autre on voit la chûte de cette derniere qui crée le péché originel. L'aventure de Caïn y est peinte avec autant d'art que de goût. On y voit le déluge & la terre noyée par un très-habile maître. Toutes les bêtes de l'arche y font un grand étalage, & contribuent à former un bel ameublement. La tour de Babel y paroît, & la confusion des langues y est peinte avec beaucoup d'ordre.

Le peuple de Dieu sert de tapisserie au second. On y voit le veau d'or & toute la suite de l'histoire de son idolâtrie y est divisée en tableaux. Abraham & Moyse font les honneurs de cet appartement. Le passage de ce dernier en Égypte, pour y délivrer ses freres de la captivité, est sur-tout un meuble impayable.

Mais les loix du Décalogue, qui contiennent tout le plan du système de l'humiliation du cœur humain, y sont d'un goût & d'une ostentation supérieure à celle de Moyse même.

Le luxe du troisieme est composé de l'arche de l'Éternel, du Temple de Dieu & de l'histoire de Salomon.

Le quatrieme est orné de la naissance du Christ, de l'adoration des Mages, de sa Mort & de sa Résurrection. On remarque sur-tout dans ce dernier ameublement, une descente de Croix, comme les Chrétiens s'expriment, qui forme un luxe d'une grande richesse. L'homme d'affaires de ce Seigneur me dit qu'on avoit voulu lui en donner cinquante mille écus.

Il y a tel *Ecce homo* chargé de plaies, qui guériroit celles de l'indigence d'une famille, si on vouloit le vendre : mais dont on ne se défait point pour ne pas dégénérer du luxe de ses ancêtres.

Il y a même des chefs de maison qui, en mourant, ordonnent par leur testament, qu'on ne se défera pas de cette sainte ostentation; & qui perpétuent par-là le luxe chrétien, ainsi que la misere domestique.

Ne crois pas que cette vanité religieuse ne se trouve ici que parmi les gens qui ont des mœurs & de la morale; les débauchés de profession l'emploient éga-

lement. Il n'y a point d'athée, qui ait un peu de bon goût aujourd'hui, qui ne se trouve dans sa maison, au milieu d'une foule de Patriarches, de Prophetes & de Bienheureux.

LETTRE LXVIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL est permis aux François d'avoir de l'esprit; il leur est défendu d'être savants : leur plus profonde érudition se réduit à un savoir superficiel.

Si un lettré s'avise d'avoir trop de génie, & de s'élever au-dessus des connoissances ordinaires, on le fait aussitôt rentrer dans les bornes de l'ignorance générale. Il ne faut pas croire que ce soit par défaut de capacité. Les François iroient aussi loin que leurs voisins dans les sciences abstraites, s'ils n'étoient arrêtés dans leur course.

Cette ignorance vient de loin : elle tire sa source de l'institution même. Tout seroit perdu, si la nation pensoit une fois géométriquement. Elle acquerroit par-là un génie de démonstration, dont ce gouvernement n'a que faire. Son despotisme s'est accommodé jusques ici de l'ignorance nationale, & il ne sait pas comment il s'accommoderoit du savoir public.

Tout est de conséquence dans un État où la puissance est arbitraire. Par exemple, il n'est pas indifférent à la France, que le soleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du soleil, parce que ses erreurs physiques sont liées à son systême politique, & tiennent aujourd'hui à sa constitution.

Quand un ſavant s'aviſe de faire ouvrir les yeux à ſes concitoyens, on a ſoin auſſitôt de lui fermer les ſiens. Un de ſes Philoſophes prouva qu'il y avoit des fautes dans la carriere du Ciel, & on lui prouva qu'il ne devoit pas ſe mêler de les corriger : il fut exilé.

Les Bonzes, & les gens d'Égliſe qui ſont les gardiens de l'ignorance publique, perdroient leur autorité, s'ils permettoient qu'on devînt ſavant. Ils ſont ſur-tout attentifs qu'on ne faſſe point de grands progrès dans la phyſique qui mene à la connoiſſance de Dieu. La garde de cette porte eſt leur fort; car ſi on venoit une fois à déchirer le voile, ils ſeroient très-foibles. On leur feroit la loi, au lieu qu'ils la font aux autres; ſans compter qu'il faudroit alors qu'ils devinſſent ſavants, & il leur eſt bien plus commode d'être ignorants. Les gens de cette état ſeroient obligés de fatiguer continuellement leur eſprit, au lieu qu'il ne faut point de peine pour ne ſavoir rien. Il auroit fallu ſortir de cet état d'inaction qui fait les délices des Bonzes, & qui ne s'engageroient point dans cet état, s'il étoit une carriere d'étude & de travail.

Il eſt défendu aux écoles d'aller plus loin que la moitié du chemin des connoiſſances : leur inſtitution les réduit à faire des demi-ſavants c'eſt-à-dire, de parfaits ignorants.

On dit que le climat qui ſe mêle ici avec la politique & la Religion, empêche que les François ne ſoient profonds. J'ai de la peine à le croire; car au travers de la gêne générale, il s'échappe de temps en temps des écrits qui décélent le Gouvernement & le Clergé. Ces écrits prouvent qu'il ne manque que la liberté en France, pour que la nation penſe profondément.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

APrès l'opéra & les femmes, il me reſte à te parler des temples de Milan. Dieu eſt logé ici avec une magnificence Royale; on lui a bâti des Palais ſuperbes; mais c'eſt tout ce qu'on a fait pour lui. Il ſemble même qu'on ne l'ait logé ſplendidement, que pour le mépriſer ſouverainement. La plupart des Égliſes ſont des rendez-vous d'amour, où on ne ſe raſſemble que pour ſe voir.

La Religion, qui entre par-tout chez ce peuple ſuperſtitieux, lie les intrigues des amants. Le culte en Italie eſt ſi néceſſaire à la débauche que s'il n'y avoit point de dogme, il y auroit plus de mœurs: que deviendroient en effet des pauvres amoureux ſans les Meſſes des Dimanches, & les anniverſaires des ſaints des jours ouvriers. L'ordre domeſtique, qui a pour fondement la jalouſie du climat, pourroit maintenir les filles & les femmes dans le devoir; mais les peres, les meres, & les maris ſont déroutés par les Sermons, les Vêpres & les Bénédictions.

C'eſt ainſi que la Religion, le ſeul frein qu'il y ait pour prévenir la diſſolution des mœurs, eſt employée elle-même à les corrompre.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Chani-pi-pi *au Chef de la Religion à Pékin.*

De Paris.

J'Entrai derniérement avec le Chevalier dans une pagode Chrétienne, où la foule étoit des plus grandes, car c'étoit le jour de l'anniversaire de l'Idole du lieu.

Je faisois réflexion sur ce grand concours de peuple, lorsqu'un jeune homme, d'environ vingt-six à vingt-sept ans, vêtu de noir, & qui portoit une chemise par dessus son habit, fendant la presse, vint s'asseoir dans une petite niche de bois, qui étoit presque à côté de moi. Son teint étoit vermeil, & il paroissoit fort & vigoureux.

Il ne fut pas plutôt assis, qu'une jeune Dame se leva de sa place, & alla se mettre à genoux devant lui, & commença à lui parler à l'oreille. La Dame étoit très-jolie; & quoiqu'elle fût couverte, le jeune homme, avec qui elle s'entretenoit tout bas, pouvoit voir une grande partie de sa gorge, sur laquelle son visage appuyoit: de maniere que la Dame ne pouvoit respirer, sans qu'il vît le mouvement de son sein. Mon compagnon qui s'apperçut de mon étonnement, me dit; je vois bien que vous êtes surpris de ce tête-à-tête; vous le serez bien davantage, quand vous saurez que ce rendez-vous est un des principaux mystéres de notre Religion.

La loge que vous voyez là, est un confessional; celui qui est dedans est un Confesseur; & la Dame

une pénitente. Elle va s'accuser à lui de ses foiblesses, & lui parlera de ses chûtes : le jeune homme lui demandera compte de ses pensées, & s'informera de tous ses desirs. Cela s'appelle ici le tribunal de la pénitence.

C'est un Sacrement nouveau chez les Chrétiens, qui ne datte guere que de cinq ou six cents ans; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit divin, car Dieu dans ce moment va descendre du Ciel, sur cette niche, en forme de colombe, ou St Esprit. Il déliera la langue du Confesseur, qui absoudra la pénitente de tous ses péchés; & au cas qu'il ait des raisons pour ne pas le faire, le St Esprit qui aura fait un voyage inutile, retournera au Ciel, jusques à nouvel ordre. On ne trouve dans aucune Religion un acte plus prodigieux. Tout est surnaturel dans ce Tribunal; il faut que le Confesseur oublie qu'il est homme, & que la pénitente ne se souvienne pas qu'elle est femme.

Voilà, lui dis-je, un Sacrement qui est en effet surprenant; car je ne croyois pas que cela pût s'oublier. Ce qui m'embarrasse, ajoutai-je, ce sont les détours que le Confesseur est obligé de prendre, pour éviter de prononcer le nom de choses indécentes. Oh! il n'y a point d'embarras à cela; il n'en emploie aucun; car rien de plus indécent chez nous, qu'une confession. Un homme qui, dans tout autre lieu que dans un confessionnal, oseroit faire de pareilles questions à une femme, seroit regardé comme un libertin; & une femme qui y répondroit dans les mêmes termes, passeroit pour une prostituée.

Par exemple, un Confesseur, en demandant compte à sa pénitente de ses tentations, s'informe exacte-

ment combien de fois elle a été tentée. Si, en y ſuccombant, il s'eſt fait chez elle une grande révolution dans la nature? Si, en voyant un beau Cavalier, elle n'a pas été émue? Si cette émotion n'a pas produit un acte? Si cet acte a été bien ſenſible, Si la nuit en dormant, elle n'a pas fait des rêves voluptueux? Si ces images ont cauſé en elle une grande impreſſion? Si elle ne s'eſt pas apperçue à ſon réveil, que ce ſonge avoit produit une réalité?

Si ſa pénitente s'accuſe d'une intrigue d'amour, où elle ait ſuccombé, il s'informe du temps, du lieu, des circonſtances; ſi elle déclare avoir fait infidélité à ſon mari, il faut qu'il ſache combien de fois; ſi le plaiſir qu'elle y a pris, a été bien ſenſible; ſi elle a toujours conſervé ſa raiſon; ſi elle n'eſt pas tombée en pamoiſon .....le Sacrement continue, & Dieu acheve le reſte.

Monſieur, lui dìs-je, eſt-ce que le Diable ne ſe mêle pas de ce myſtere-là? Et ne ſe fait-il pas lui-même confeſſeur chez les Chrétiens, car il me ſemble qu'il a beau jeu dans ce Sacrement.

Les réflexions naiſſent ici de toutes parts. Une Religion qui expoſe trop ſes Miniſtres, eſt mal combinée. Dans toutes les ſectes, ceux qui conduiſent les hommes, ſont eux-mêmes des hommes: le caractere qu'imprime le dogme ne change point le cœur. Ceux qui ſont dévoués par leur état à la divinité, n'ont point reçu de la nature un privilege de n'être point foibles. Tel ſaint que puiſſe être un culte, c'eſt préſumer trop de lui, que d'expoſer continuellement ceux qui le ſervent, à des tentations, & de prétendre qu'ils ſoient toujours victorieux.

La décence eſt d'un ordre ſupérieur à toutes les

Religions; ou pour mieux dire, ſans elle, il ne ſau-roit y avoir de Religion, parce qu'elle eſt la baſe ſur laquelle appuyent toutes les vertus morales. Lorſque l'expoſition des plaiſirs attachés à la volupté, réveille des ſenſations deshonnêtes il vaut mieux les laiſſer enſevelir dans un éternel oubli. Ce ſont des cadavres pourris qui, en corrompant l'air, infectent ceux qui les ſortent du tombeau. On peut dire que c'eſt pécher pluſieurs fois, que de révéler certains péchés.

L'innocence eſt preſque toujours expoſée à un danger évident dans ce Sacrement Chrétien. Dix confeſſions en apprennent plus à une jeune perſonne du ſexe, que la corruption même du monde; car il faut l'interroger, pour ſavoir ſi elle eſt ſuſceptible des tentations dont on la ſoupçonne; & ce ſont ces interrogations qui lui apprennent, ou qui lui font deviner ce qu'elle ne ſavoit pas.

On dit que la honte, qui eſt attachée à la confeſſion, retient les femmes; on ſe trompe. Les moraliſtes Chrétiens ne connoiſſent pas le cœur humain qui s'accoutume à tout; il n'y a que le premier aveu qui coûte. Lorſqu'une femme a dit une fois qu'elle s'eſt livrée à ſes deſirs honteux, elle le dit enſuite cent fois, ſans aucune honte. On ajoute que cette humiliation forme elle-même un ſacrifice. Mais pourquoi choiſir préciſément la confeſſion auriculaire? Ne peut-on pas s'humilier devant Dieu, ſans en rendre un mortel témoin? Le Confeſſeur n'a rien à faire dans la confeſſion; car ſi c'eſt à un homme à qui on ſe confeſſe, la confeſſion n'a aucun pouvoir; ſi c'eſt à Dieu, le Confeſſeur eſt de trop.

Je ne connois rien de mieux imaginé que ce Sa-

crement, pour remplir la terre de facrileges. Les Chrétiens le regardent comme une éponge qui, étant une fois paffée fur les péchés, les efface entiérement : ils oublient qu'ils font pécheurs, parce qu'ils fe fouviennent qu'ils fe font confeffés. La pénitence empêche qu'ils ne foient pénitents; ils croient la dette acquittée, dès-lors que la pénitence eft faite.

Il y a plus de vanité dans le Confeffeur, qu'il n'y a d'humilité dans le Tribunal : il s'annonce comme un homme qui a dans fes mains les clefs du Ciel; le pouvoir qu'il fe donne eft au-deffus de tous les Monarques de l'Univers. Les Rois ne peuvent faire le bonheur des hommes que pour un temps, le Confeffeur les rend heureux pour toute une éternité. Comment peut-il jamais tomber fous les fens que Dieu ait communiqué cet attribut, le plus grand de tous, à un chétif mortel? Les Mandarins de cette fecte difent pour raifon que c'eft un myftere. Il l'eft, fans doute; mais le plus grand myftere que j'y trouve, c'eft que des hommes raifonnables l'aient adopté.

Cette inftitution Chrétienne n'eft pas cependant fans utilité : elle fert à maintenir cet empire que la Pagode Chrétienne a toujours voulu conferver fur les Peuples & les Souverains. Par elle, les Bonzes & les Prêtres connoiffent les intrigues, & voient à découvert toutes les foibleffes du cœur; par elle, tous les fecrets des familles & des Cours font dévoilés.

Il y a un autre prodige dans ce myftere, c'eft la métamorphofe qu'il caufe dans les Princes. C'eft un fpectacle des plus furprenants de voir un Souverain aux pieds d'un de fes fujets briguer la rémiffion de fes fautes, & mandier auprès d'un pécheur l'abfolution de fes péchés.

LETTRE LXXI.

Le même au Mandarin Ministre à Pékin.

De Paris.

LEs mœurs des Princes d'Orient sont ignorées de leurs sujets. Il y a une barriere qui sépare le serrail de l'Empire : le Souverain peut s'y livrer tant qu'il veut à ses sales desirs, sans que son exemple produise aucun mauvais effet dans l'État. Des eunuques vendus à leurs voluptés, & esclaves de leurs desirs sont seuls témoins de leurs déréglements.

En Occident les mœurs des Rois sont si près de leurs peuples, qu'ils les voient à découvert : leur conduite est transparente. On sait ce qui se passe dans l'intérieur de la Maison Royale. L'imagination vole dans leur lit, sans s'arrêter dans l'anti-chanbre. On fait voir à Marli l'appartement de l'esclave favorite; on montre l'endroit où elle habite avec le Roi. Tout le monde sait celui qu'elle occupe à Versailles; c'est la premiere chose que l'on montre ici aux étrangers.

L'histoire des petits appartements, y compris les soupers avec ce qui s'ensuit, forme les mémoires du temps. Il n'y a point d'homme à Paris, un peu versé dans les intrigues de la Cour, qui ne sache ce qui s'y passe.

J'assistai Dimanche passé à l'ouverture du bulletin de Versailles dans la grande allée des Thuilleries, que se fit en présence de deux ou trois cents personnes. C'est le journal historique d'une semaine entiere de ce qui doit se passer de plus important à la Cour. Un vieux Officier réformé qui depuis vingt ans est

fa publication, nous le lut ainsi, après avoir
nettes, & craché deux fois pour se rendre la
; sonore.
nain Lundi, le Roi tiendra grand Conseil.
di, il passera en revue sa Maison.
credi, il donnera audience aux Ambassa-
les Cours étrangeres.
li, il ira à la chasse.
dredi, il assistera à un grand *Te Deum*
el, pour rendre graces à Dieu de la pros-
de ses armes, tant par mer que par terre.
edi au soir, il viendra chez la M - - - - à
ne, où il soupera, & couchera. "
it appeller cela, faire garder les manteaux
Royaume.
nature du gouvernement Monarchique, il
sible que le Monarque se livre à ses desirs
sans que les sujets ne suivent son exemple.
centre où toutes les actions des particuliers
ent.
ire de la volupté des peuples François est
r celle de ses Rois. Avant François pre-
François étoient plus galants que débauchés.
qui eut publiquement des maitresses, &
ut d'une maladie qu'on appelle honteuse,
elle étoit la suite de ses débauches, ou-
te au libertinage. Cependant il y avoit en-
retenue : car un peuple ne se corrompt pas
coup.
IV qui ne cachoit ni ses goûts ni ses fan-
ır le sexe, échauffa les desirs de la nation
ngea.
XIV Prince voluptueux, ardent dans ses

paſſions, & qui enlevoit les femmes de ſes ſujets, avec qui il vivoit ouvertement, détermina la débauche; ſous ſon regne elle fut preſque générale: ſon exemple qui fut ſuivi dans le gouvernement qui lui ſuccéda, acheva de tout pervertir.

Il n'y a point de femmes ici, je parle même de celles qui paſſent pour aſſez retenues, qui ne regardent comme un badinage celui de deshonorer leur mari. Elles s'y croient autoriſées par l'exemple du Souverain, qui dans un État Monarchique juſtifie tout, juſques au crime même.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA plus difficile de toutes les ſciences en Europe, eſt de ſavoir qu'on ne ſait rien : mais il y en a une autre qui l'eſt encore plus, c'eſt de douter de tout.

On ſe moqueroit à la Chine d'un Philoſophe qui voudroit s'aviſer de douter que nous exiſtons, & qui diroit qu'il pourroit arriver que cela fût, mais qu'il ne ſeroit pas impoſſible que cela ne fût pas: car voilà le langage ordinaire de ces derniers ſavants.

Dans toutes les Régions du monde, on conv[illegible] que la lumière eſt le jour: il y a des ſavants ici [illegible] ſont en état de vous prouver que la lumière eſt [illegible] nuit.

Cette ſcience a cauſé bien des révolutions [illegible] l'eſprit humain : on a fait des livres ſans [illegible]

pour persuader qu'il falloit douter de tout ; & on est parvenu à la fin à ne s'accorder sur rien.

Il a fallu un grand travail pour détruire tous les principes, & accoutumer l'imagination à flotter continuellement entre le vrai & le faux.

Cette science influe ici sur toutes les affaires de la vie civile. Une incertitude générale a gagné la nation, qui ne sait jamais ce qu'elle veut. Elle a passé au cabinet du Prince & préside au Conseil du Roi. Une délibération est toujours démentie par une autre délibération. On balance entre le systême de faire la paix & le projet de continuer la guerre. On n'est pas bien d'accord avec soi-même là-dessus. Les Ministres sont toujours en suspens sur ce qu'ils doivent faire.

Cette indétermination descend dans les arts, & pénetre dans les domestiques des maisons particulieres. Un pere de famille ne sait jamais ce qu'il fera de ses enfants. Il les détermine d'abord à un état, & dans peu il leur en fait choisir un autre.



LETTRE LXXIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CHaque courier apporte ici la défaite d'une partie de l'armée Françoise qui est maintenant en Allemagne; ce n'est pas que cette armée soit peu nombreuse, elle pourroit faire elle seule la conquête de l'Europe. Les divisions des Généraux forment une guerre plus dangereuse pour la France, que celle que lui font ses ennemis; leurs jalousies, leurs

piques, leurs haines désolent cette Monarchie. Pendant que les Généraux chamaillent entre eux, & se livrent des combats particuliers, la nation perd des batailles générales. Les querelles politiques des Souverains ne sont rien en comparaison de celles-ci; il se trouve quelquefois des tempéraments pour concilier les intérêts des Princes, mais il n'en est point pour terminer les différents des Généraux. Lorsqu'on en envoie deux au loin pour combattre les ennemis de l'État, la premiere chose qu'ils font, est de se contrequarrer l'un l'autre; il y a eu toujours un qui veut être plus habile, & qui par conséquent trouve toujours mauvais ce que l'autre fait : le grand point, c'est d'acquérir la supériorité ; voilà la grande affaire, celle à laquelle les intérêts de la Couronne sont toujours sacrifiés.

La plus mauvaise nouvelle qu'on puisse donner à l'un d'eux ,c'est de lui apprendre que son Collegue vient de remporter un avantage sur l'ennemi; mais il tressailli de joie, quand il est informé qu'il a fait quelque bévue qui l'a engagé dans un mauvais pas. On fait plus, on se tend réciproquement des embuscades, & chacun de son côté tâche de faire tomber son rival dans quelque piege. Quelquefois ils se déchirent par des libelles diffamatoires qu'ils rendent publics; cette manœuvre se passe au su & au vu de la France & de toute l'Europe, sans qu'aucun châtiment capital s'ensuive. On exécute ici un homme qui en a tué un autre, & on ne fait point mourir un Général qui dans une seule action en aura fait assassiner vingt mille.

En Asie, un Commandant répond sur sa tête des événements de la guerre; en Europe, il n'est pas

même reſponſable de ſes mauvais deſſeins ; s'il manœuvre mal, & qu'il faſſe périr une armée entiere, la ſeule punition qu'on exerce contre lui, c'eſt de le rappeller. La guerre ſeroit peut-être finie dans le Nord ſans l'avarice & les monopoles d'un Général François; les ennemis de cette Monarchie s'y étoient mis dans une ſi mauvaiſe poſition, qu'il ſuffiſoit de profiter de leur déſavantage, pour parvenir à la paix; mais une armée d'Allemands acheta de lui ſa liberté, & recommença la guerre. A l'égard du Général François, après avoir vendu ainſi les intérêts de la Couronne, il ſe retira tranquillement avec pluſieurs millions qu'il employa à payer ſes dettes, & à bâtir à Paris des Hôtels ſuperbes. Il eſt maintenant dans une Province où il donne des fêtes continuelles, & fait le magnifique : il jouit paiſiblement des richeſſes qu'il a acquiſes, aux dépens du ſang le plus pur des François.

Que dis-tu de la clémence du Roi de France, dont la modération va, juſques à voir égorger impitoyablement ſes peuples, ſans tirer vengeance de tant d'homicides volontaires? A la Chine, cela s'appelleroit un Empereur cruel & barbare. Si on coupoit plus de têtes de Généraux en France, il y en auroit beaucoup moins d'abatues parmi les ſujets.



LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Veniſe.

JE ſuis maintenant à Veniſe; c'eſt-à-dire, au milieu de la mer, dans un grand navire fait de pier-

res, que l'art & la nature tiennent à l'ancre depuis plus de treize siecles.

Les Européens sont singuliers en tout : on découvre sous leur Ciel des climats riches & féconds qu'ils abandonnent aux oiseaux de proie, ou aux bêtes carnacieres, pour habiter des marais mal-sains où ils ne vivent que de coquilles.

Tu peux bien t'imaginer qu'on n'a pas ici toutes les commodités; car on n'est jamais bien à son aise dans un vaisseau. Il manque à Venise la chose la plus essentielle à la vie : je veux dire des sources d'eau vive. On a besoin d'un pilote pour parcourir cette Ville, on ne peut aller dans les rues qu'en barque, à moins d'avoir le privilege de ce saint, dont parlent les Chrétiens, qui marchoit sur les eaux.

Si on a à faire ou à rendre quelque visite, il faut avoir recours à la boussole & consulter les vents; s'ils sont contraires on est obligé à différer de se voir jusques à l'espoir d'une plus heureuse navigation. Il est vrai qu'on peut aller à pied dans presque tout Venise par des quais établis pour cela; mais c'est une commodité très-incommode; car il faut continuellement monter & descendre des ponts.

Chacun tient ici son équipage à l'ancre, & cet équipage est une espece de tombeau tendu de noir, où l'on s'enterre réguliérement cinq ou six heures par jour.

On diroit que cette Ville est faite à ressort. Ses pagodes & ses Palais rentrent & ressortent continuellement de dessous les eaux. Quelquefois Venise est en pleine mer; il y a des temps où elle est presqu'en terre ferme. Les Vénitiens ont si grand peur d'être unis au continent, qu'ils inventent tous les

jours

jours de nouvelles machines pour tenir leur État flottant.

En entrant dans cette Ville, on respire une air de volupté, dangereux pour les mœurs. Tout est spectacles, plaisirs & divertissements frivoles.

Dans les autres États de l'Europe, la folie du carnaval ne dure que quelques jours : ici on a le privilege d'extravaguer six mois de l'année. La République en donne la permission, & avec elle le privilege du déguisement ; ce qui est assez bien imaginé pour que les peuples puissent se livrer à leurs vices sans aucune honte.



LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

IL est malheureux pour le peuple, que le Prince ait des passions, mais encore plus que ses Ministres les découvrent. Aussitôt que le Roi regnant eut donné à connoître son goût pour les femmes, tous ceux qui étoient autour de lui, chercherent à louer ce penchant. Peut-être que ce Prince eut vu finir cette inclination dès sa naissance, si ceux qui l'environnoient, n'avoient employé toutes sortes de moyens pour l'irriter. Dès que son choix fut fait, on le loua; la flatterie en fit l'apologie, on trouva des vertus, où il n'y avoit que des crimes; il ne se trouva pas un seul honnête homme dans tout le Royaume, qui lui représentât le danger où il s'exposoit, lui, l'État,

& ſon peuple. Funeſte condition que celle des Rois, être continuellement pouſſé au vice, & n'avoir pas un ſeul ami qui leur montre le chemin de la vertu! C'eſt que l'on profite de tout, lorſque le Souverain ſe livre à cette paſſion; on le gagne par celle qui l'a déja gagné; les graces & les faveurs coulent plus facilement par ce nouveau canal: on obtient tout ce qu'on veut, parce que la favorite peut demander tout ce qui lui plaît. A quoi il faut ajouter que les déſordres, qui dans la ſociété réſultent de la même paſſion, demeurent ſans châtiments; car comment le Prince puniroit-il une licence, dont il donne lui-même l'exemple? On n'a point tous ces avantages avec un Prince ennemi de la volupté, qu'on ne prévient pas de même, & qui punit d'autant plus ſévèrement les déſordres de cette paſſion, qu'il n'en reſſent point les effets.

J'ai lu avec attention l'hiſtoire de la plupart des gouvernements de l'Europe, & j'ai découvert que le déſordre & la confuſion s'y ſont introduits, dans la proportion que les Souverains ont ſuivi leur penchant pour les femmes.

LETTRE LXXVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL faut, cher *Kie-tou-na*, que je te communique mes craintes. Je tremble de me trouver dans un Royaume qui n'a rien de libre, où tout eſt eſclave jusques à la parole. Il n'eſt pas même permis ici de penſer.

Je dois m'inſtruire du gouvernement de ces peuples, des mœurs de la nation, & de celles du Prince. Il faut pour cela que je me confie, que je demande, que j'interroge; & ce ſont ces queſtions que je crains. Elles peuvent me rendre ſuſpect; & de la ſuſpicion à la conviction, il n'y a ici que l'intervalle de l'accuſation.

La Chine n'a rien à démêler avec la France : ſes intérêts ſont diamétralement oppoſés aux ſiens. Cependant ſi on ſavoit que je viens prendre connoiſſance de ce gouvernement, je ſerois arrêté & enſéveli pour toujours dans une obſcure priſon.

Je frémis quand je penſe qu'il ne faut qu'un ennemi, ou un indiſcret pour me perdre. La liberté d'un homme en France tient à ſi peu de choſe, qu'un faux avis la balance toujours.

Cependant ce Gouvernement n'eſt pas comme celui de Turquie, où la volonté du Prince eſt la loi ſuprême. Dans ce gouvernement on fait le procès à tout le monde; mais on ne l'inſtruit qu'après qu'on a pourri en priſon : auſſi la ſentence d'élargiſſement n'eſt guere ſignifiée qu'au cadavre. Ce n'eſt qu'après qu'on eſt mort en priſon qu'on recouvre ſa liberté.

Je reviendrai peut-être à cette matiere; elle eſt de la derniere importance : car où la liberté du citoyen n'eſt pas aſſurée, il n'y a point de gouvernement politique & civil : tout eſt tyrannie ou deſpotiſme.



LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-temps de m'introduire dans une société de beaux esprits de Paris, me présenta en dernier lieu chez un homme de lettre, où s'assemblent ordinairement des savants, la plupart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai, qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes savantes; car il n'en est pas en Europe comme dans notre Asie, où nos Dames renfermées dans leur ménage ne peuvent se distinguer que par les vertus domestiques: ici elles ont la permission d'aspirer aux premieres places de la République des lettres, & de faire assaut de génie avec l'autre sexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette assemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout ce qui s'y disoit, sans qu'on pût faire beaucoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une conversation distinguée, & je préparois d'avance mon esprit à recevoir les différentes impressions des traits brillants dont jallois devenir l'admirateur; mais au lieu de ceux-ci, l'assemblée ne s'entretint que de choses ordinaires, exprimées en termes communs, & en phrases assez triviales.

Après que ces gens à talents eurent parlé pendant une heure sans rien dire : Monsieur, dis-je, à mon conducteur; sont-ce-là vos grands esprits! à ce qu'il me paroît, le titre de beau génie ici n'est pas cher;

on peut l'être à un prix raisonnaple : il me semble qu'il ne tiendroit qu'a moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoissoit presque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre sexe, je n'eus pas besoin de m'adresser à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monsieur, lui dis-je, qui est cette Dame, qui a le visage long & les yeux assez beaux? C'est, me dit-il, la Princesse de R-b-c : elle protege les arts lyriques, la musique, la déclamation, & à cause de cela elle passe pour un espece d'auteur; car à Paris la protection tient lieu de composition. Il me semble, repris-je, que cette Princesse n'est pas trop bien placée dans cette compagnie; cela est vrai, reprit-il; mais nos femmes de la premiere qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents, les fait passer dans le monde pour en avoir; ce qui fait qu'elles se dégradent souvent par la société des gens les plus vils. Celle-ci est toujours fourrée parmi les Comédiennes, les Acteurs, & les Chanteurs; gens qu'on ne devroit voir que sur le théatre, mais qu'elle voit chez elle; ce qui fait dire ici aux esprits malins, qu'elle passe avec eux les bornes de la représentation.

Qu'elle est cette jeune Dame, continuai-je, qui est à côté de la Princesse? C'est une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connoisseurs ont trouvé bon; & depuis ce temps-là la tête lui a tourné : elle croit surpasser en poésie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célebre. Sa conversation, ses discours, sa correspondance, sont en vers : elle n'écrit aujourd'hui à ses amants qu'en forme de bouts rimés : ce qui les désespere : car au lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une prose claire.

Pouvez-vous me dire quelle eſt cette troiſieme qui eſt aſſiſe tout auprès; c'eſt-à-dire, quel eſt ſon genre de littérature ? Elle eſt profonde, reprit-il, dans la ſcience abſtraite des hiſtoriettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel eſprit dans le monde par la compoſition d'un Roman manuſcrit; mais elle eſt à la veille de détromper le public; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui eſt près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air ſi penſif; qui eſt-elle? C'eſt une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec; car nos Dames ici ſe piquent d'en ſavoir plus que les hommes : celle-ci eſt poſſédée du démon d'Homere; & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction; c'eſt pour cela qu'elle a étudié le Grec; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, & le François.

Paſſons aux Cavaliers, interrompis-je; car je ne ſuis pas fort ſatisfait de vos Dames littéraires. Quel eſt cet homme penſif & rêveur qui eſt vis-à-vis de nous? C'eſt une homme, me répondit le Chevalier, qui doit avoir du génie; car il a fait l'Eſprit, * mais cet eſprit lui a fait perdre le jugement: on l'a perſécuté à outrance: le gouvernement a établi un Conſeil pour le juger. Ses amis lui conſeillerent de ſe déclarer contre des juges ignorants, qui à cauſe de cela étoient hors d'état de faire le procès à l'eſprit; mais il s'eſt trouvé, malgré les loix du ſavoir, que l'auteur eſt financier, & que contre toutes les regles de la littérature, il a qui-

---

* Un livre qui porte ce titre.

tre-vingt mille livres de rente : or il eſt décidé en France qu'il n'y a point d'eſprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende-honorable; & d'avouer devant un grand Tribunal que ſon eſprit n'avoit pas le ſens commun; & par-là il ſe ſépara de lui-même juridiquement.

Qui eſt cet autre Cavalier qui eſt tout près de lui? C'eſt encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une tragedie, appellée Denis le Tyran qui eut quelque ſuccès. Cette piece le détermina à écrire. Depuis cette tyrannie en vers, il a donné pluſieurs tyrannies en proſe: & aujourd'hui il tyranniſe tous les mois le public par une brochure tyrannique. Voilà un écrivain bien tyran, lui dis-je; je défie que ſon Denis le ſoit davantage.

Mais qui eſt ce petit homme froid & ſuffiſant, & qui a l'air d'un ſot, ici vis-à-vis de nous à notre gauche? C'eſt, me répondit-il, un miſérable écrivain, dont les ouvrages ſont auſſi inſipides que la figure. Il a écrit l'hiſtoire des Rois de Rome avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des pieces fugitives auſſi froides que ſes Rois. Il s'eſt fait concierge des nouvelles politiques; il a la clef des gazettes étrangeres; les Hollandois ne ſauroient faire entrer leurs menſonges périodiques en France, ſans lui en demander la permiſſion. Il tient ce droit de la Cour, car ce gouvernement met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilege pour le débit des chanſons & des vaudevilles.

Quel eſt cet auteur qui eſt aſſis derriere tous les autres? Ce n'eſt pas un auteur, me dit-il, c'eſt un

journaliſte. Hé, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un journaliſte? C'eſt un homme qui penſe après les auteurs, & qui imprime à la ſuite des Imprimeurs. Le ſavoir & l'eſprit ne ſont pas néceſſaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement ſortis de la preſſe. Celui que vous voyez là eſt un miſérable compilateur, qui donne une miſérable feuille littéraire.



LETTRE LXXVIII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

TOut le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui aient des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui diſputent continuellement ſur des choſes qu'ils ne croient point, & font paroître un grand zele pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins ſur-tout font beaucoup de bruit, & ſe répandent le plus en raiſonnements moraux. C'eſt un ton maintenant de parler vertu. La morale en France eſt à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air ſoit inſtruit de cette partie du ſavoir; & qu'il puiſſe tenir tête dans l'occaſion aux Docteurs de cette Science.

Mais cette mode ne ſe borne pas à l'emphaſe du raiſonnement: la morale ici eſt d'une toute autre utilité. Elle ſert elle-même à corrompre les mœurs; c'eſt aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut ſéduire une femme, l'emploie toujours à coup ſûr.

Ce n'eſt pas que celle qui ſe laiſſe tromper ait plu de vertu que celui qui trompe; mais on eſt convenu de part & d'autre de faire ſemblant d'avoir des mœurs; & de mettre ſur le compte de la ſurpriſe, ce qui eſt toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.

Les ſéducteurs de bonne foi ſont ſi décriés aujourd'hui, qu'ils ſont hors d'état par-là de corrompre. Pour gagner du terrein ſur le vice, il faut ſe conſerver une bonne réputation en morale. Il eſt rare qu'une femme ne ſe rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de ſe laiſſer ſéduire, lorſqu'il lui prouve qu'il eſt ſi délicat en ſentiments, que ce n'eſt pas par débauche, mais par vertu qu'il la deshonore. C'eſt ainſi que la morale eſt changée en poiſon, & que le ſeul moyen, qui reſte à la Religion pour retenir les mœurs, eſt employé à les corrompre.



LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a des gens ici qui font de l'or : mais ils ſont ſi pauvres, qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'exercer une profeſſion ſi lucrative. Cela s'appelle la pierre philoſophale, ou le grand œuvre.

Ses adeptes ſont dans la derniere indigence. Preſque tous ceux qui font de l'or à Paris, n'ont point de cuiſine. A l'égard de leurs uſtenſiles, ils ſe réduiſent à quelques baſſins de terre remplis de liqueur.

Il y a long-temps que l'on eſt convenu que cet art n'eſt autre-choſe qu'une impoſture, & néanmoins il

paroît tous les jours quelque imposteur. C'est l'impatience où l'on est de jouir tout d'un coup d'une grande fortune, qui fait qu'on se livre à cette science trompeuse.

Les voies ordinaires de s'enrichir sont trop longues. La pierre philosophale promet des richesses immenses. On va au plus pressé, on cherche à convertir tout en or.

Cent Chymistes ruinés à souffler, & qui sont morts de faim, ne font, pour employer cette expression figurée, que remplir les fosses de la cupidité de ceux qui viennent après. On leur passe sur le corps pour parvenir à la même pauvreté.

On ne guérira jamais de la pierre philosophale: c'est qu'elle promet de trop grands avantages. Dailleurs cette science d'imposture crée une sorte de possession. Elle donne l'espérance d'une richesse qui, toute trompeuse qu'elle est, forme une jouissance anticipée.

Tant que les hommes remettront leur bonheur à l'avenir, sans s'embarrasser du présent, ils se livreront à cette science, parce qu'elle promet toujours; & que le caractere du cœur humain est de se livrer aux promesses.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs cheveux des femmes à Paris sont bien malicieux. En naissant ils étudient l'art de plaire. Ce sont des filets, où les hommes viennent se pren-

dre. On m'a parlé d'une Dame qui a fait beaucoup de conquêtes avec une tresse.

Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle est susceptible. Je ne saurois cependant comprendre, pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux jusques au-dessous des talons, pour les retrousser jusques au-dessus de la tête; ce qui forme un volume aussi lourd qu'embarrassant. Quand on y fait attention, on ne peut s'empêcher d'être convaincu que la tête d'une Françoise est plus forte que celle d'un homme: car outre le poids d'un grand nombre de chansons d'opéra, de vaudevilles, & d'airs à boire, plusieurs volumes de romans, & un nombre prodigieux de noms d'étoffes de soie, de coëffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, &c. dont elle est chargée, elle porte encore celui de deux ou trois livres d'une poussiere blanche qu'on appelle poudre, & de cinq ou six onces d'un onguent qu'on nomme pommade.

A la Chine les cheveux des femmes naissent par la pointe; en France on diroit qu'ils sortent de la tête par pelotons. Un homme qui en a le commandement, les divise en deux ou trois cents portions égales qu'il empaquette, & brûle en suite avec un fer rouge, pour les rendre plus souples & plus obéissants.

Il y a à Paris quatre sortes de femmes, qui se distinguent par l'arrangement de leurs cheveux; *les bichonnées*, *les maronnées*, *les chignonnées*, & *les barbettes*, du nom d'un petit dogue qui a le poil tout frisé, & dont leur tête devient l'image.

Je soupçonne assez la cause du *bichonage* & du *maronage*, & je devine aisément la raison de celles qui portent les cheveux plats & relevés par derriere; mais je t'avoue que je ne saurois comprendre, pourquoi il y a des femmes en France qui se coëffent comme des chiens, pour plaire aux hommes.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

UN Étranger qui voyage dans cette République doit laisser sa langue à Fousine, * & arriver à Venise muet.

Le silence est l'emblême de ce Gouvernement: tout y est secret & mystere. La politique s'y couvre d'une épaisse nuit.

Les causeurs à Venise sont enterrés vivants dans un tombeau couvert de plomb. Un homme qui a parlé une fois, est condamné à un silence éternel. Il y a des gens qui, pour avoir dit un mot, sont muets depuis trente ans.

C'est une grande tyrannie. La parole est une faculté de l'ame sur laquelle la législation n'a aucun droit, à moins qu'elle ne trouble l'ordre politique & civil; même dans ce dernier cas elle ne doit être sujette qu'à la répréhension. On punit ici le Citoyen

---

* Le port où l'on s'embarque

qui a parlé comme celui qui a agi; ce qui confond l'ordre des crimes, & celui des châtiments.

Un Sénat qui craint les réflexions des particuliers avoue par-là sa foiblesse.

On doit se former un plan, & quand celui-ci est établi, il faut laisser agir les causes secondes.

Jamais les bons Gouvernements anciens ne mirent d'inquisition sur la parole : il fut libre de réfléchir & de prendre connoissance de ce qu'il importe le plus à chaque citoyen de savoir; je veux dire l'ordre de l'administration. Comme l'institution avoit pour objet le bien public, elle ne craignoit point les réflexions des gens oisifs.

Le peuple à Rome avoit droit de dire son sentiment sur les affaires d'État, & ce ne fut qu'après la perte de la République que les Empereurs lui imposerent silence.

D'ailleurs un État, qui prévient les réflexions générales, se prive par-là d'un grand avantage; car parmi les peuples il y a toujours des gens qui pensent sensément; leurs réflexions sont d'autant meilleures qu'elles sont dégagées des préventions ordinaires des gens en place : en un mot, le droit de l'homme est de penser, & celui du citoyen est de parler.



LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE n'ai communiqué à personne le mémoire du Chinois qui se plaint à notre Empereur de lui avoir

enlevé sa femme, cette piece feroit ridicule. La morale ici n'arrive point jusques à méprifer la faveur du Prince; par-tout où cette faveur se manifeste, la probité, l'honneur & la Religion mettent pavillon bas. On feroit montré au doigt, si l'on s'avisoit de pousser jusqu'à ce point la pédanterie des mœurs.

Bien loin que les maris en France regardent cet enlevement, comme un affront, ils l'envisagent au contraire comme l'effet de la plus grande estime du Souverain. Une famille est bien illustrée ici, quand le Monarque veut la deshonorer par ses voluptés. Les maris sont presque toujours à briguer cet honneur. A la derniere élection de la favorite qui regne aujourd'hui, il y eut plus de cent mémoires présentés par des femmes mariées pour obtenir cette place, & l'on prétend que la plupart avoient été dictés par les époux. La piece suivante est bien différente de ton mémoire. C'est un mari lui-même qui invite sa femme (qui dans ce temps-là étoit à la campagne) de se rendre à la ville pour essayer si elle ne pourroit pas avoir le bonheur de se prostituer au Roi. La dépêche étoit conçue dans ces termes.

„ Madame,

„ Le Roi vient de rompre avec Madame de *M*.....
„ Il n'a point de maîtresse dans ce moment; la place
„ est vacante. Vous avez de la beauté, de la jeu-
„ nesse & de l'esprit, Je ne doute nullement que,
„ si notre Souverain vous voit, il ne fixe sur vous
„ ses regards. Mon amour & ma tendresse vous sont
„ connus, il n'y a rien que je ne fasse pour vous
„ faire paroître devant lui avec éclat. Partez aussi-
„ tôt ma lettre reçue; nous irons ensemble à la Cour,

„ & je vous préfenterai moi-même à Louis XV. Rien
„ n'égale le plaifir que je reffens, lorfque je fonge
„ que vous ferez peut-être bientôt dans fes bras.
„ J'éprouve une joie inexprimable, en penfant au
„ rang où la faveur du Prince va élever notre mai-
„ fon, & l'honneur qui en va réjaillir fur toute no-
„ tre famille. Ah, ma chere époufe, puiffiez-vous
„ dans ce moment goûter autant de fatisfaction que
„ j'en reffens!"

RÉPONSE.

„ Mon cher Époux,

„ J'ai reçu votre lettre qui m'a prefque fait mou-
„ rir de joie. Je pars, je vole pour me rendre à Pa-
„ ris. La preuve que vous me donnez de votre amour,
„ m'enchante. On reconnoît dans votre ftyle le ten-
„ dre amant, le mari fidele, & fur-tout un caractere
„ de probité, digne des mœurs de notre fiecle. Je ne
„ veux point vous dérober la gloire de m'aider à faire
„ la conquête de notre glorieux Monarque; je mar-
„ cherai au lit de ce Prince fous vos étendars. Pour
„ qu'il ne manque rien à l'honneur auquel vous af-
„ pirez, je vous permettrai de me deshabiller, le
„ foir que ce Prince achevera votre bonheur & le
„ mien. Je fens déja par avance le plaifir que l'amour
„ que j'ai pour vous, me fera goûter dans fes bras.
„ Ah, mon cher Époux, puiffiez-vous, en lifant
„ ces mots, reffentir une joie auffi pure, que celle
„ que je goûte dans ce moment!"

Tu comprends bien que chez une nation, où les maris & les femmes font d'une fi heureufe intelligence, ton mémoire feroit de trop.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

A Paris mon cher *Kie-tou-na*, les tailleurs ſont des hommes importants. Ils diſtribuent la conſidération & mettent des gradations au mérite. Tel homme qui brille & qui fait beaucoup de bruit dans le monde, ſeroit confondu dans la foule ſans ſon tailleur, qui l'a diſtingué dans les compagnies, & l'a fait paroître au grand jour.

J'aurai de la peine à te perſuader peut-être : mais tu ne ſaurois croire combien un habit brodé peut donner de conſidération.

Je connois ici un homme qui, n'ayant pu percer la foule, ſe plaignit à ſon tailleur de l'injuſtice du ſiecle; celui-ci qui avoit bonne envie qu'il ſe diſtinguât, lui fit un habit à habiller ſi galant, que depuis on parla toujours de lui.

Les qualités perſonnelles, faites ainſi à l'aiguille, ſont d'autant plus eſtimables qu'elles ſont plus variées. Par exemple, un tailleur peut, par le moyen des habits de deux ſaiſons, donner un eſprit d'été & un mérite d'hiver : le tout à la mode & dans le dernier goût.

Les livrées galantes ſont ſur-tout des qualités diſtinctives. Un Seigneur, qui a ſix grands laquais bigarrés, eſt ſûr de faire du bruit dans la Ville, & d'avoir l'eſtime de toutes les ſociétés, où cette vertu eſt recommandable.

Les perruquiers ne ſont pas moins utiles Le Pa-

ais leur eſt redevable d'une grande partie de ſon mérite. La plupart des graves Magiſtrats doivent, à leur grande perruque quarrée, tout le reſpect qu'on a pour eux. Sans les perruquiers, les petits-maîtres ſeroient des objets pitoyables. En effet quel relief auroient-ils dans le monde, ſans leur perruque bichonnée ou maronnée.

Ils ont une autre qualité, qui eſt celle de rajeunir les vieillards. Deux onces de cheveux noirs mettent une tête de ſoixante années au niveau de celle de vingt. On eſt friſé ici depuis le jour qu'on naît, juſques à la veille de ſon enterrement.



LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

EN fouillant en dernier lieu dans les archives d'un politique de Paris, mort depuis plus de quinze ans, on trouva le papier ſuivant, avec cette inſcription.

Prophétie politique ſur l'Europe.

„ En vérité, en vérité, je vous dis que l'homme
„ du Nord, qui eſt venu de peu, ſera très-grand
„ un jour.

„ L'aigle qu'il dépouillera jettera les fondements
„ de ſa puiſſance..

„ Il s'unira d'abord avec le coq pour diminuer la
„ fierté du lion, l'allié naturel de l'oiſeau à deux tê-
„ tes. On le moquera, on le gloſera, on le rira;
„ mais bientôt les rieurs ſeront pour lui.

„ Ses soldats battront les armées d'aiglons qui se „ mettront en campagne pour s'opposer à ses desseins. „ Ses victoires lui vaudront un grand domaine, „ qu'on lui laissera pour l'engager à s'en tenir là.

„ Mais dès qu'on le croira livré au sommeil de la „ paix, il s'éveillera en sursaut. Ses géants se répan- „ dront de nouveau comme un torrent, & envahi- „ ront les États voisins : ses forces seront comme „ une mer orageuse qu'aucune digue ne peut arrê- „ ter. Il dira pour excuse de l'irruption que c'est „ pour prévenir un complot fait contre lui; mais „ il n'y aura d'autre complot que celui qu'il aura „ formé lui-même.

„ Cette seconde fois il s'unira au lion pour di- „ minuer la puissance du coq, qui à son tour se „ joindra à l'oiseau à deux têtes.

„ Alors l'Europe effrayée commencera à craindre „ Les Germains, les Francs, les hommes du pays „ des glaces, & plusieurs petits peuples d'Allema- „ gne se ligueront contre lui, mais il les battra „ tous.

„ Le coq fatigué d'une guerre ruineuse avec le „ lion fera sa paix avec lui, & l'aigle prête à bat- „ tre des ailes, demandera quartier à l'homme du „ Nord, qui le lui accordera à condition qu'en quit- „ tant les armes il gardera ce qu'il a. "

Jusques-là la prophétie politique pourroit être faite en partie après coup; mais voici où elle commence.

„ En verité, en verité, je vous dis encore une „ fois que l'homme du Nord qui est venu de peu „ ne s'en tiendra pas là. A la paix il ne congédiera „ pas ses Géants; mais au contraire les exercera, & „ les instruira pour la troisieme fois aux sieges, &

„ aux batailles. Il fera des traités particuliers, s'as„ surera des alliés, stipulera avec eux sur le nom„ bre d'auxiliaires qu'ils doivent lui fournir.

„ Tout étant prêt, il épiera le moment de l'assou„ pissement général, & alors il ouvrira de nouveau „ les écluses de sa puissance. Dans cette guerre ses „ desseins seront plus vastes, & ses vues plus éten„ dues. Son projet sera d'attenter sur l'Europe.

„ L'homme du Nord passera un grand fleuve avec „ une armée de Géants pour attaquer le coq, tan„ dis qu'il en laissera une autre derriere lui pour „ contenir l'aigle. Alors les Francs se lamenteront „ d'avoir été les premiers instruments de sa gran„ deur; ils ouvriront les yeux; mais il sera trop „ tard. "



LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

CEtte République a un Souverain comme Gênes. Ce Souverain a le même diadême; excepté que celui-ci ressemble plus à une corne. Ne t'imagines pas que ce soit celle d'abondance; il n'y a rien de si pauvre que ce Prince. Le Sérénissime est nourri, logé & vêtu aux dépens de la Républicue. C'est un pensionnaire d'État à qui on accorde le nécessaire physique. On lui entretient aussi quelques domestiques pour le décorum: tout le reste du luxe de la Royauté est à ses fraix & dépens. Les autres Princes de l'Europe s'enrichissent à être Souverains; ce-

lui-ci ſe ruine ordinairement à être Prince. Il y
Veniſe pluſieurs familles qui ſont dans l'indige
parce que leurs ancêtres ont monté ſur le Trô

Quoique le Doge de Veniſe ne ſoit guere c
peinture cornue, tu ne ſaurois croire combi
Nobles ici aiment à ſe faire peindre en corne
a autant de brigues pour ce tableau-copie, q
étoit un original.

Ici le Prince a le droit de ne ſe mêler de ri
on l'empêche bien de ne pas jouir de ſon pri
Ce n'eſt qu'une figure ou une repréſentati
pouvoir de l'État; car les Européens qui aim
images les mêlent juſques dans les Gouvern
politiques. Je ne penſe pas que ce Souverain ſoi
de ſes ſujets: du moins à ſa mort perſonne ne
le deuil. Ce jour qui par-tout ailleurs eſt jour
mes & de triſteſſe, eſt marqué ici par des réjou
publiques : on ſe maſque & on va au bal. On p
cependant que l'alégreſſe qu'on marque dan
occaſion, ne regarde pas tant le Doge qui v
finir ſon regne, que celui qui va commencer
ce qui fait ſi bien oublier le Prince mort, qu
s'occupe que du vivant.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* tou-na, *à Pékin.*

De P

SI je ſuivois ici l'exemple de bien des gen
travaillent avec une peine infatigable à êt
depuis le matin juſqu'au ſoir, je paſſerois ma v

es caffés, les promenades publiques, les spectacles
e sortirois non-chalamment d'un lieu pour me porter
›ésamment dans un autre; & de cette maniere je tue-
ois le temps à force d'ennui : mais pour moi, qui
n'ai pas le loisir de n'avoir rien à faire, je fuis ces
lieux où l'esprit n'a point d'occupation.

Ce n'est point que je m'accable à force de travail; l'esprit doit avoir ses délassements comme le corps. Il faut lui donner le temps, pour m'exprimer ainsi, de respirer.

Le matin après m'être habillé, j'écris les endroits où je dois me porter dans la journée, & le soir avant que de me coucher je mets sur le papier tout ce que j'ai vu, lu & entendu qui mérite l'attention de notre Cour; mais je ne m'exclus pas pour cela de la société civile. Je fréquente les promenades, & on me voit quelquefois aux théatres.

Paris est la contradiction même. On voit ici des gens qui font une espece de vœu de passer leur vie à ne rien faire, & d'autres de s'accabler de travail; ceux-ci n'ont presque pas le temps de s'appercevoir s'ils sont au monde.

On me fit voir ces jours passés un homme de cabinet qui travaille régulièrement dix-neuf heures dans la journée; le reste des vingt-quatre heures, il les donne au repos; il en emploie une à manger, & les autres quatre à dormir. Son cabinet est son tombeau, il y est pendant sa vie, & y travaillera encore après sa mort.



LETTRE LXXXVII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

LEs Européens cherchent dans leurs écoles la divinité qui ne se trouve que dans le Ciel. Ils font une science de l'Être suprême, & raisonnent continuellement sur ce qui est au-dessus de tout raisonnement.

Quand ils veulent définir la nature de Dieu, ils disent que c'est un être parfait, & par-là ils dégradent cette même divinité, dont ils veulent donner l'idée de perfection.

L'homme est fini, & Dieu est indéfini : or il ne sauroit y avoir aucun rapport entre deux êtres, dont l'un a un commencement, & l'autre n'a point de fin.

Toutes les qualités de l'homme sont adhérentes au sujet de son essence : il voit, pense, & n'a des idées relatives qu'à celles-ci.

Quand on dit que Dieu est un être parfait, on veut dire par-là qu'il a toutes les perfections dont l'esprit humain peut se former l'idée : or cette idée de perfection, à l'égard de Dieu, n'est qu'une imperfection.

Les anciens couvroient d'un voile quelques-unes de leurs divinités. Ils vouloient donner à entendre par-là que leur nature étoit impénétrable, & en cela je trouve qu'ils marquoient une grande sagesse.

Je voudrois qu'on fermât les écoles qui traitent de l'essence de Dieu : c'est-à-dire, d'une science au-dessus de l'entendement humain, & que toutes les

Religions fussent réduites à la morale pratique. A quoi sert de parler toujours de ce qu'on n'entend pas, & de vouloir définir ce que la foiblesse de nos lumieres met au-dessus de toute définition ? Ne vaudroit-il pas mieux adorer Dieu tel qu'il est, que de passer sa vie à étudier ce qu'il n'est pas ?



LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

IL y a ici deux ordres de Citoyens, les nobles & les ignobles. Les uns & les autres tirent leur tige du même tronc: excepté que les premiers ont fait écrire leurs noms dans un livre d'or, & que les autres l'ont oublié; ainsi toute la différence est dans le livre.

Il en est qui, pour réparer ce défaut de mémoire, prennent le parti de s'y faire inscrire; mais alors il faut payer une somme considérable à l'éditeur : de maniere que le livre d'or est devenu un livre d'argent. Ainsi, entre un citoyen noble & celui qui ne l'est pas, il n'y a d'autre différence que la somme.

Cependant les nobles de la nouvelle édition ne sont pas si estimés que ceux de l'ancienne; on les méprise même au point de leur faire regretter leur argent.

Il n'y a que les anciennes familles qui jouissent de la distinction due à leur rang. Il faut convenir qu'elles la méritent bien. Un noble d'ancienne tige jouit de toute la considération qui est due à sa naissance, & à l'ancienneté de sa famille, lorsqu'il s'est pro-

Cependant toutes les vertus à Venise ne 1
entiérement éteintes; on trouve encore dar
République de grands hommes qui joignent a
lités d'illustres Citoyens les sublimes vertus (
mains dont ils sont issus.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandari*
tou-na, *à Pékin.*

De P

IL est heureux pour nous, cher *Kie-tou-n*
cette grande partie de l'univers que nous
pons soit sous la domination d'un seul maître
ce pouvoir absolu qui anéantit tous les aut
Chine, comme la plupart des autres Empi
monde, feroit aujourd'hui le théatre d'af
guerres.

J'ai examiné la cause de ces batailles contin
qui affligent l'Europe depuis plusieurs siecles,

mer une armée de soldats. Dans les grands établissements il y a toujours de grans obstacles. Par exemple, j'avois imaginé le plus beau plan de marine qui eut jamais été formé en France. Il étoit question de quarante vaisseaux de ligne, tous bien équipés. J'avois déja les canons, les affuts, les boulets, les balles, les voiles, les cordages, la poix, le gaudron, les ancres, les cartes & les boussoles : mais quand je voulus faire travailler à la construction de la flotte ; je m'apperçus que j'avois oublié le bois. Je t'entends, Mons. de Ber-r, lui dit le même orateur ; comme tu as été long-temps à la police, & que tu y étois chargé de faire éclairer les rues de Paris, tu as cru qu'on pouvoit fabriquer un vaisseau avec aussi peu de matériaux qu'en exige une lanterne.

Messieurs, interrompit alors un laquais habillé d'un drap couleur de Pompadour, vous êtes tous des ignorants, vous n'entendez rien à la politique. Il n'y a que ma maîtresse & moi qui ayons la clef des affaires de la France..... cela suffit, je m'entends bien, je ne puis pas m'expliquer d'avantage : dans peu on verra de jolies choses. Non-seulement l'âge où nous vivons, mais même la postérité la plus reculée se souviendra de l'administration présente. Il est vrai que la France a souffert quelques échecs dans les campagnes passées, que les batailles d'Allemagne ne sont pas pour nous, & qu'il nous en coûte quatre cents millions d'argent & six cents mille hommes : mais nous ne pouvions moins dépenser dans une guerre où nous n'avions que faire.

Enfin Messieurs, dit un autre qui n'avoit pas encore proféré un mot, que concluons-nous ? L'opéra va finir ; & nos maîtres vont sortir. Il faut pourtant

décider sur la Monarchie avant que de nous séparer; autrement il en seroit de notre conférence, comme de celles des Souverains, où l'on parle beaucoup, & où l'on ne conclut rien. Qu'opinons-nous?

J'opine, dit le laquais d'un Directeur général des vivres, qu'il faut encore faire une demie douzaine de campagnes & donner autant de batailles pour vaincre l'opiniâtreté de nos ennemis.

Comment voulez-vous continuer la guerre, reprit un valet de l'hôtel des Fermes Royales, si vous n'avez pas le sol? Nous avons dans nos coffres tout l'argent du Royaume, & nous ne voulons pas en prêter à l'État, à moins qu'on ne nous donne les joyaux de la Couronne en nantissement; car les revenus du Roi sont déja hipothéqués pour plusieurs années, & nous ne pouvons plus faire d'avances, sans risquer nos deniers. Il est vrai qu'il reste au ministere la ressource des impôts sur les peuples; mais il ne fera pas grand chose de ce côté-là, ils n'ont plus rien, nous leur avons ôté tout humide radical, ils sont secs comme de l'amadoue.

Eh bien, Messieurs, dit le laquais du grand Aumônier de France, il n'y a qu'à faire la paix. Deux ou trois *meâ culpâ* nous absoudront de tous nos péchés passés en politique.

C'est fort bien dit, reprit le valet de Monsieur de Bu-s-i, & j'irai moi-même à Londres avec mon maître entamer cette négociation. Tu es un plaisant maroufle, toi & ton maître, lui dit un laquais du Duc de Ni-v-n-s, en l'apostrophant, de vouloir vous arroger cet honneur. Ton Bu-s-i a le derriere trop bas, pour aspirer à un point de politique si haut. Je te présage d'avance que, si on l'expédie à

cette Cour, il repassera la mer sans rien faire; & alors on dira de lui, *Jean s'en alla, comme il étoit venu.* Il n'y a que Monseigneur le Duc & son Secretaire Moreau qui puissent terminer cette grande affaire. Mon maître a mis la Cour de Rome à la raison, il y mettra bien celle de Londres. Le Roi George n'est pas meilleur Catholique que le Pape; si le Duc a eu l'adresse de vaincre la politique du Vatican, il réduira bien celle de St James.

Dans cet endroit on vint annoncer que l'Opéra venoit de finir; alors le congrès se rompit. Chacun paya la dépense qu'il avoit faite, alluma son flambeau & courut derriere le carrosse de son maître. Il n'y eut que le pauvre valet de Bu-s-i qui, n'ayant pas de quoi payer son écot, qui se montoit à la somme de cinq sols & trois deniers tournois, resta en dépôt dans le cabaret, jusques au traité de paix définitif des deux Couronnes, où l'on devoit traiter l'article des prisonniers.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin sur l'Histoire, à Pékin.

Suite des grandes Époques de l'Europe.

De Paris.

TAnt de révolutions n'avoient produit aucun système de liberté; les gouvernements municipaux eux-mêmes gémissoient sous un joug étranger. Les Princes prenoient sur les droits des nations, & les Papes sur ceux des Princes. La Religion pressoit les Chrétiens de toutes parts; l'Europe accablée sous le

poids de son despotisme n'en pouvoit plus; lorsqu'un Moine, nommé Luther, proposa quelques doutes de religion, qui en général n'intéressoient pas le dogme. Son projet n'étoit pas formé d'abord sur un plan de réforme; mais dans presque toutes les affaires de la Politique & de la Religion, les Européens vont toujours plus loin que leur dessein. Il fut d'abord lui-même tout étonné du chemin qu'il avoit fait, & d'être réformateur, tandis qu'il n'avoit pensé qu'à être novateur. A la suite de celui-ci parut un Calvin qui fit autant de progrès. Il faut convenir que ceux qui servoient l'Église Chrétienne couroient eux-mêmes au devant de la révolution, & qu'ils en hâtoient, tant qu'ils pouvoient, le moment, par l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir. Toutes les annales de l'Europe sont remplies de leurs vexations. Les Papes & les Mandarins Évêques qui les représentoient par-tout, étoient autant de tyrans affreux: ils se mêloient dans les grandes conjurations, exerçoient souvent eux-mêmes la fonction de bourreaux. On lit dans les mémoires d'Europe qu'un grand Archevêque d'Upsal, un ordre du Pape à la main, faisoit égorger tout le Sénat, & toute la Noblesse du Royaume de Suede.

Ces deux novateurs trouverent par-tout la liberté politique aux prises avec le despotisme de Rome. L'obéissance à un Chef unique, l'aveugle dépendance d'un seul homme, la soumission sans réserve à ses décrets, & le reste de la morale arbitraire des Papes; tout cela n'entroit point dans le génie des peuples du Septentrion, & entroit encore moins dans le caractere de ceux du Nord. Je trouve dans les annales

de cette partie de l'univers, que ces derniers avoient presque toujours été libres. C'étoient eux qui avoient autrefois rompu les fers des nations du Midi, & délivré le monde de la servitude générale, en assujettissant ces mêmes Romains qui l'avoient assujetti.

Ces peuples qui, par un enchaînement des causes secondes subordonnées à la Réligion, étoient redevenus esclaves gémissoient depuis plusieurs siecles sous un joug, que leur physique les pressoit de secouer. Si ces deux novateurs n'avoient point fait la révolution, d'autres causes y auroient donné lieu; quand le période qui doit amener un changement est arrivé, tout sert de moyen. Une preuve que ce fut plutôt un sentiment d'indépendance, que d'enthousiasme, c'est que tous les monuments qui restent en Europe de ce changement de croyance, parlent plus de liberté que de Religion. Tant qu'on fut uni avec le Pape, on le regarda comme le Vicaire du Christ: lorsqu'on s'en sépara, on l'appella l'Ante-Christ; car il n'y a point de modification dans les préjugés Européens; ou ils adorent superstitieusement, ou ils méprisent souverainement.

Une nouvelle preuve que la Religion des Papes étoit celle de la servitude, c'est que le Midi de l'Europe, qui fut de tout temps le pays des esclaves, ne secoua point le joug : l'Italie lui demeura attachée, ainsi que les autres nations chez qui le climat n'empêchoit pas le despotisme.

Le premier de ces réformateurs, qui avoit tant d'autres moyens, se plaignit du trafic que les Papes faisoient des Indulgences & des Reliques. Ce trafic s'étoit toujours fait, on s'étoit contenté de s'en plaindre; alors il servit à détruire une partie de leur

puissance. La réforme trouva si peu de prévention, & de cet esprit d'opiniâtreté qui anime ordinairement toutes les sectes anciennes, que les peuples laisserent à leurs Magistrats le soin de leur apprendre de quelle Religion ils devoient être. Plusieurs villes embrasserent la nouvelle croyance par délibération de leur Sénat. On disputoit : chaque parti produisoit ses témoins de croyance, & c'est sur ceux-ci qu'on établissoit la sentence. La religion fut décidée comme un procès ordinaire. La réalité fut condamnée. Des hommes jugerent Dieu.

On trouve dans chaque siecle un changement dans le systême de l'Europe. Plusieurs peuples délivrés de la domination de Rome, établirent un nouveau plan de gouvernement.

L'Église avoit presque tout envahi, on l'oblige à rendre; ou, pour mieux dire, chacun rentra dans ses biens. Les citoyens ne firent plus de vœux qui les rendoient indépendants de leurs Souverains, & plusieurs États ne furent plus embarrassés d'un tas de Moines fainéants; c'est-à-dire, de ces gens qui font profession publique de ne rien faire, & de manquer à leur devoir de citoyen pour l'amour de Dieu.

Mais il étoit dit que les Européens devoient abuser de tout. Cette réforme, qui auroit dû produire un grand bien, causa un grand mal. Elle suscita des guerres épouvantables. Les deux sectes devinrent militaires, & les fideles de chaque croyance se firent soldats. La culture des terres fut abandonnée, & on ne pensa plus qu'à se battre.

L'histoire de ces guerres de Religion sont affreuses. Il est impossible de les lire sans frémir : on diroit que de nouvelles furies agitent les Européens. Les

Chrétiens ne sont plus des hommes; ce sont des tigres qui cherchent à se déchirer. La cruauté, & la vengeance les animent. La Chrétienté est remplie de démons. Il n'y a plus rien de sacré; le droit des gens est violé; la Religion étouffe tous les sentiments de la nature. Le pere ne connoît plus son fils, le fils méconnoît son pere. Les Princes ne sont plus sûrs sur leurs Trônes: des mains sacrileges, armées par le fanatisme, s'en prennent à la personne des Souverains; des Rois sont assassinés, parce qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas ce que leurs peuples croient. Des sieges & des batailles presques continuelles se donnerent avec une fureur & un acharnement qui tenoient de l'inhumanité.

Avant cette révolution, il falloit quelque prétexte pour se faire la guerre; après la réforme, il n'en fallut plus: on se battit toujours depuis pour une Messe. Il y a plus de trois cents ans qu'on s'égorge en Europe, sans autre raison que celle d'un nom. Il suffit d'être Catholique-Romain, pour se regarder comme l'ennemi déclaré de ce qu'on appelle Protestant. Le sang du Christ que les Chrétiens disent avoir été versé pour donner la paix aux hommes & les racheter de leurs crimes, leur sert de prétexte pour susciter des guerres sanglantes, remplies d'horreurs & d'abomination.

Pour rétablir un peu l'Europe, il faudroit que tous les peuples fussent de la Religion des Papes, ou qu'il n'y eut plus de Pape.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris

TU as vu l'éducation que l'on donne à un ſexe dans cette partie de l'Europe, voyons à préſent celle que reçoit l'autre.

A peine une fille eſt-elle née, qu'on penſe à lui donner ce qu'on appelle des graces. On la met à huit ans entre les mains d'un maître de danſe qui lui apprend à bien porter ſa tête, à avancer la poitrine, à marcher bien droite, les pieds en dehors; de là il paſſe à la révérence du ménuet. Dans le ſecond exercice, la petite fille eſt obligée de s'ouvrir beaucoup, ſes genoux vont preſque toucher à terre; il lui enſeigne enſuite à faire deux pas en avant, autant de côté, & à donner la main avec tant de myſtere qu'il eſt impoſſible qu'elle ne ſoupçonne qu'il n'y en ait à toucher celle d'un homme.

Elle doit ſe perfectionner dans ces exercices, ſous peine, lui dit-on, de n'avoir point de mari ſi elle n'y réuſſit pas. Cette clauſe embarraſſe l'enfant; elle rêve pendant la nuit ce que c'eſt peut être que le mari dont on lui parle tant, & pour lequel on lui fait apprendre ces choſes de ſi bonne heure.

Cependant on la coëffe joliment; on lui met des mouches; ſa tête eſt remplie de rubans & de pompons. Elle eſt parée ſi galamment & avec tant d'art qu'elle ne peut s'empêcher de croire que, dans ſon habillement, il y a un deſſein de plus que de la couvrir.

Après les talents du corps, on en vient à ceux de

l'efprit. A quatorze ans on lui donne des livres & on l'excite à la lecture; car les Européens prétendent qu'il n'y a rien qui forme plus le génie de la jeuneffe. Il y en a ici qu'on appelle romans, qui font admirables pour ouvrir l'imagination, & pour donner de l'entendement aux jeunes perfonnes du fexe. Ces romans provoquent les fens, irritent les defirs, & préparent le cœur, non pas à la tendreffe, mais à la débauche. En général le fujet eft le même: ils roulent tous fur le privot de l'amour; ce font des fictions d'auteurs qui ont l'efprit gâté, & qui après s'être laiffé féduire par leurs fens, cherchent à féduire ceux des autres. C'eft quelque chofe de prodigieux que les connoiffances qu'une jeune fille acquiert par cette lecture; elle fait tout avant que la nature lui ait rien appris, c'eft-à-dire, qu'elle eft corrompue avant qu'elle ait eu le temps de l'être; car en Europe où tout eft prématuré, le vice eft formé dans le fexe, dans un âge où le tempérament ne l'eft pas.

Avec ces heureufes difpofitions, à feize ou dix-fept ans, on la lache dans le monde, accompagnée d'une mere ou d'une vieille tante. C'eft dans cette derniere école qu'elle apprend les belles manieres, qu'elle fe défait d'un air emprunté, & que fur toutes chofes elle s'habitue à n'être point embarraffée avec les hommes.

Tu peux bien t'imaginer qu'avec de fi bons principes dans les filles, on ne manque pas d'en faire ce qu'on appelle ici d'excellents fujets, ou pour me fervir de l'expreffion Européenne, des femmes aimables dans la fociété civile.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome I.

Fin de la Table du Tome premier.

Bt. for Finch Fund, 8/.

